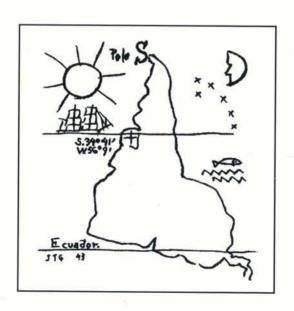
Sous la direction de

# Silvia Amati Sas, Marie-Claire Caloz-Tschopp, Valeria Wagner

# TROIS CONCEPTS POUR COMPRENDRE JOSÉ BLEGER

Symbiose, ambiguïté, cadre



Préface de René Kaès





# © L'Harmattan, 2016 5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

http://www.harmattan.fr diffusion.harmattan@wanadoo.fr

ISBN: 978-2-343-09958-3 EAN: 9782343099583

# TROIS CONCEPTS POUR COMPRENDRE JOSÉ BLEGER



Sous la direction de Silvia Amati Sas, Marie-Claire Caloz-Tschopp, Valeria Wagner

# TROIS CONCEPTS POUR COMPRENDRE JOSÉ BLEGER

Symbiose, ambiguïté, cadre



### REMERCIEMENTS

Nous remercions toutes les personnes et les institutions qui se sont engagées dans ce projet à toutes sortes de niveaux, pour toutes sortes de tâches. Grâce à un intense travail collectif, il est devenu une richesse qui circule et se partage. Nous remercions en particulier pour leur soutien, le Programme Exil, Création Philosophie et Politique/Philosophie et Citoyenneté contemporaine (Genève-Paris), le Collègue international de Philosophie, la Commission fédérale pour les questions de migration (Berne), la Fondation Marguerite Lobsiger-Dellenbach, Genève et l'engagement personnel d'amis qui, par leurs appuis, ont permis l'édition du livre.

Le dessin de la couverture (1943) est un dessin du peintre uruguayen Joaquin Torres Garcia. Titre : America latina invertida (à l'envers). Elle est tirée de la revue Appareil no. 14, 2014. <a href="http://appareil.revues.org/2012">http://appareil.revues.org/2012</a>. Edition, Maison des Sciences de l'Homme, Paris-Nord.

# **PRÉFACE**

**Réné Kaïs**, psychanalyste, professeur émérite de psychologie et de psychopathologie cliniques, Université Lumière, Lyon 2.

« Si la psychanalyse occupait une place centrale dans [le] travail [de José Bleger], il pensait qu'il fallait la faire travailler de plusieurs manières différentes et dans des terrains différents, ne pas limiter la psychanalyse à sa pratique clinique ». C'est ainsi que son fils Leo décrit la position épistémologique de son père¹. C'est aussi en quoi je me suis intéressé à son œuvre. Et c'est sur cette position que la plupart des contributeurs de cet ouvrage s'accordent.

Pourquoi chez J. Bleger cette position ouverte? A côté des raisons qui tiennent à sa personne et qui ne sont pas au centre de cette exploration, je me centrerai plutôt sur la question qui traverse avec tant de passions contraires la pensée psychanalytique: en quoi est-il important pour la psychanalyse de « la faire travailler de plusieurs manières différentes et dans des terrains différents ». Et comment mener ce travail?

Faut-il rappeler que Freud lui-même nous en donne l'impulsion et qu'il est suivi en cela par bon nombre des premiers psychanalystes, à commencer par K. Abraham, S. Ferenczi, O. Rank. Les spéculations de *Totem et Tabou* ont assurément plusieurs sources de détermination, mais il s'agit de mettre les découvertes que la psychanalyse a acquise par le moyen de son dispositif *princeps* à l'épreuve de sa validité dans d'autres champs de l'expérience humaine : origine de la société, de la violence, de la symbolisation et déjà, de ce que Freud nommera dans *Malaise*, le travail de culture et de création.

Freud soutiendra avec enthousiasme ces « applications » des acquis problématiques et conceptuels de la psychanalyse à des champs auxquels elle peut apporter un éclairage et, en même temps acquérir elle-même des connaissances nouvelles, construire des concepts, laisser venir des idées nouvelles sur la psychanalyse (par exemple l'idée des trois métiers impossibles apparaît dans la préface au livre d'O. Pfister).

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Dans cet ouvrage, L. Bleger « José Bleger, une pensée en psychanalyse ».

Prenons justement l'exemple des rapports entre la psychanalyse et la pédagogie<sup>2</sup>. S. Ferenczi est probablement le premier parmi ses proches à avoir écrit sur cette question<sup>3</sup>. Freud salue à plusieurs reprises l'apport d'O. Pfister dans son livre (1909) pour lequel il écrit en 1913 une préface élogieuse, celui de H. Zulliger (1921, *La psychanalyse à l'école*) et celui d'A. Aichorn (1925, *Jeunesse à l'abandon*), auquel il apporte là encore une préface et un soutien dans l'institution qu'il crée<sup>4</sup>.

Dans tous ces écrits, il s'agit d'applications de la psychanalyse à la pédagogie, considérée à la fois comme une pratique qui a ses conditions et ses règles, et une façon d'en comprendre les processus en référence au savoir de la psychanalyse.

# Le problème de l'application de la psychanalyse et de la psychanalyse appliquée

Le problème vient de ce que la psychanalyse est à la fois une pratique, originellement et fondamentalement celle de la cure psychanalytique individuelle, et un ensemble de connaissances constituant un savoir issu de cette pratique et de la méthode (du dispositif) qu'elle met en œuvre. Dès lors une application de la psychanalyse pose la question ambiguë de la transposition du modèle pratique princeps de la cure à un autre champ de la pratique (pédagogie, psychologie, médecine, sociologie, littérature, mythologie, ethnologie, etc.). Une autre question, souvent confondue avec la première, est constituée par l'utilisation de certains éléments de la théorie psychanalytique pour rendre compte de certains aspects de la pratique<sup>5</sup>.

Avant de revenir à la position de J. Bleger et pour comprendre ce que signifie « ne pas limiter la psychanalyse à sa pratique clinique », il n'est pas inutile de préciser la différence entre psychanalyse appliquée et application de la psychanalyse.

française de pédagogie, 81, pp. 69-102.

<sup>3</sup> S. Ferenczi (1908), « Psychanalyse et pédagogie », Œuvres complètes. Tome 1, pp. 51-56. Paris Payot.

<sup>5</sup> Parmi d'autres questions, celle de savoir si cette application doit être pratiquée seulement par les psychanalystes praticiens ou par des personnes qui ont acquis une expérience personnelle de la psychanalyse par le moyen de la cure en pose une autre qui concerne la formation des psychanalystes.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> J'ai beaucoup appris de l'article de J.-C. Filloux (1987), « Note de synthèse. Psychanalyse et pédagogie ou : d'une prise en compte de l'inconscient dans le champ pédagogique », Revue française de pédagogie, 81, pp. 69-102.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> A. Aichhorn observe que les plus violents parmi les enfants et les adolescents qui vivent dans les structures d'accueil et les communautés éducatives qu'il a mises en place, se regroupent spontanément entre eux et exercent leur destructivité contre les autres et contre l'institution, comme des « fous furieux ». Mettant en travail les découvertes de Freud, il s'interroge sur les sources de leur violence : il la considère comme une expression de leur haine qu'il associe aux carences affectives, à la perte de l'objet d'amour et aux brutalités qu'ils ont subies dans l'enfance. Cf. A. Aichhorn, *Jeunesse à l'abandon*, 1973.

Elle nous vient de Freud lui-même lorsqu'en 1925 il aborde frontalement le problème des rapports de la psychanalyse et de la médecine. Dans La question de l'analyse profane (1926), Freud affirme la vocation de la psychanalyse à s'appliquer à d'autres domaines que celui de la cure. Il écrit : « En tant que psychologie des profondeurs, théorie de l'Inconscient psychique, elle peut devenir indispensable à toutes les sciences qui s'occupent de la genèse de la civilisation humaine et de ses grandes institutions, tels l'art, la religion et l'ordre social. J'estime qu'elle a jusqu'à présent apporté à ces sciences une aide éminente dans la solution de leurs problèmes, mais ce ne sont que de petites contributions en regard de ce qu'il sera possible d'obtenir quand les historiens des civilisations, les psychologues des religions, les linguistes, etc., auront appris à manier eux-mêmes le nouvel instrument de recherche mis à leur disposition. L'utilisation de l'analyse pour la thérapeutique des névroses n'est qu'une de ses applications ; l'avenir montrera peut-être que ce n'est pas la plus importante. De toute façon, il serait déraisonnable de sacrifier toutes les autres applications à une seule uniquement parce que ce domaine d'application recoupe le champ des intérêts médicaux » (S. Freud, 1926, trad. fr. pp. 136-137).

Commentant ce texte, j'ai souligné qu'il ouvre dès cette époque sur une distinction capitale entre psychanalyse appliquée et application de la psychanalyse. Une chose est l'application des connaissances psychanalytiques construites dans un champ de la pratique et de la recherche (ici la cure) à une autre pratique dont l'objet spécifique n'est pas celui du traitement psychanalytique; autre chose est la psychanalyse appliquée: la cure en est le paradigme, et les extensions de la pratique psychanalytique sont concevables, à la condition qu'elles relèvent du domaine de la psychanalyse comme traitement d'un sujet. Il en résulte un corpus de savoirs de et sur l'Inconscient et sur ses effets de subjectivité, à condition que les divers dispositifs de la psychanalyse appliquée soient congruents avec les réquisits de base de la méthode de la psychanalyse.

Cette distinction a été reprise et réélaborée par J. Laplanche (1983, 1990), dans les termes d'une articulation entre psychanalyse *dans* les murs— celle dont la cure est le paradigme—, et psychanalyse *hors* les murs « exportée », « hors la cure ». Cette distinction n'a pas seulement le mérite de recadrer en la dépassant la question de la psychanalyse appliquée et des applications de

-

<sup>6</sup> R. Kaës (2015) L'extension de la psychanalyse. Pour une métapsychologie de troisième type, Paris, Dunod.

<sup>&</sup>lt;sup>77</sup> Cette distinction est celle que propose O. Mannoni (1980) *Un commencement qui n'en finit pas*, Paris, Seuil. Le savoir de l'Inconscient est fondé sur l'expérience de la cure psychanalytique, avant toute expérience de l'Inconscient et de ses effets de subjectivité dans un dispositif, au sens où un psychanalyste peut en garantir les avènements dans le champ transféro-contretransférentiel, les entendre et les interpréter. Le savoir *sur* l'Inconscient est le résultat de l'élaboration après-coup de cette expérience par la pensée conceptuelle et par la pensée critique.

la psychanalyse; elle pose plus largement la question du rapport entre l'interne et l'externe dans le champ épistémique d'une discipline.

Reprenant ici une proposition de G. Canguilhem <sup>8</sup>, je dirai que la psychanalyse appliquée n'a pas d'autre but que la psychanalyse qui s'applique à elle-même. Sans engager ici le débat sur la scientificité de la psychanalyse, nous noterons toutefois que le rapport de celle-ci à sa méthode et à son objet *princeps* s'est constitué corrélativement, dans une indissociable liaison de la cure comme pratique, comme recherche et comme construction théorique. Freud parle dans la « Postface » de *La question de l'analyse profane* (1927, trad. fr. p. 85) de cette conjonction, de cette « précieuse rencontre » qui a existé dès le début entre guérir et chercher, entre « science » et cure.

Notre propos est concerné par cette distinction : la cure « individuelle » est à la fois psychanalyse appliquée et modèle *princeps* et paradigmatique de toute extension de la psychanalyse appliquée, elle coexiste avec d'autres dispositifs de la psychanalyse.

# « Faire travailler la psychanalyse de plusieurs manières différentes et dans des terrains différents, ne pas limiter la psychanalyse à sa pratique clinique »

La position épistémologique ouverte de Bleger participe à des degrés divers de l'application de la psychanalyse et de la psychanalyse appliquée, de psychanalyse dans les murs - celle dont la cure est le paradigme -, et de la psychanalyse hors les murs, « exportée », « hors la cure ». Mais elle les dépasse. J. Bleger peut librement naviguer entre ces deux manières de faire travailler la psychanalyse, dans l'usage de la psychanalyse, proposer des terrains nouveaux, ne pas la limiter à sa pratique de la cure. Dans le chapitre qu'elle a écrit pour cet ouvrage, S. Amati Sas écrit que Bleger a apporté une contribution majeure à la psychanalyse en créant une manière nouvelle et originale de concevoir la dynamique psychique entre le monde interne et le monde externe. Dans le courant des recherches de Pichon-Rivière, il a pensé que non seulement l'institution n'est pas extérieure à la problématique de la psychanalyse ellemême et qu'on ne peut séparer la pratique de la théorie ni celles-ci de sa forme instituée ou de son enseignement, mais que le « moi factique » dont l'identité est groupale ou institutionnelle, est « constitué ou maintenu par l'inclusion du sujet dans une institution ».

Leo Bleger apporte un éclairage sur les conditions sociales de possibilité de cette ouverture : « Les psychanalystes de la jeune société argentine constituaient un groupe très actif fortement investi aussi dans d'autres terrains que la pratique

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> G. Canguilhem avait souligné que dans le domaine scientifique, la science appliquée n'a pas d'autre but que la science qui s'applique à elle, son but est théorique et non purement pratique, c'est encore une science (cf. G. Canguilhem, 1994).

clinique et la formation de psychanalystes, comme les maladies psychosomatiques, la psychose, les groupes et le traitement des enfants. La santé mentale était presque entièrement asilaire, et la psychologie purement académique. Ils avaient certainement l'impression de disposer d'un outil puissant et d'un terrain ou rien ou presque n'avait été fait. Prédominait un esprit pionnier »<sup>9</sup>.

Nous sommes dans un temps qui est aussi celui des origines où ce qui n'était pas encore canoniquement « psychanalytique » pouvait le devenir. On pouvait essayer, risquer un modèle, en parler aux collègues, le remanier ; inventer des dispositifs, trouver chez des philosophes (Politzer) ou des psychologues (Wallon) les concepts dont la valeur heuristique primait sur l'orthodoxie du corpus analytique, les faire dériver et les « naturaliser » (S. Moscovici), le moment venu, dans le champ de la psychanalyse où ils auraient à faire la preuve de leur consistance et de leurs effets de travail.

M.-C. Tschopp écrit dans sa contribution que « la migration, la librecirculation des idées est vitale pour imaginer, penser, connaître, résister, créer [...]. Le débat tissé entre des moments historiques, continents, réseaux, personnes qui, à l'exemple de José Bleger, ont vécu debout et inventé dans l'incertitude est une richesse ».

J. Bleger n'a pas conçu *sui generis* ces nouvelles manières de penser la psychanalyse là où il était nécessaire qu'elle fût à la fois dans ses murs et hors la cure. L'influence de E. Pichon-Rivière, de Racker, de D. Libermann, celle de Klein, de Bion et de quelques autres, l'a stimulé dans les reprises que sa propre créativité lui a inspirées. C'est dans cette position épistémologique fondée sur « une réforme de l'entendement » 10 que la pensée de Bleger a généré les idées du contexte, le modèle dépositaire-dépôt-déposant, la prise en considération de la partie psychotique de la personnalité, la problématique du cadre, l'institution conçue comme un espace de réalité psychique spécifique, dont le fonctionnement s'organise sur le modèle de la pathologie dont elle s'occupe.

Les trois concepts-clés: symbiose, ambiguïté, cadre, qui forment la matière de cet ouvrage ont été choisis parce qu'ils sont une entrée majeure dans l'œuvre de Bleger. Chacun d'entre eux est une réinvention de concepts qu'il fallait remettre en chantier. Surtout, ils sont transversaux aux différents espaces de réalité psychique que Bleger a explorés. J'ai été confronté dans mes propres recherches à cette transversalité lorsque j'ai tenté d'articuler l'espace du sujet singulier, celui du groupe et celui de l'institution. Le concept de cadre est exemplaire de cette extension d'un concept, d'abord inventé dans la clinique de la cure de patients psychotiques, puis transposé efficacement dans le travail psychanalytique en dispositif de groupe et dans le travail avec les institutions. Ce concept est lui-même générateur d'autres

-

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Loc. cit. dans cet ouvrage.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Cf. dans cet ouvrage le chapitre d'A. Liberman « Une réforme de l'entendement : contextes et débats dans la pensée de J. Bleger ».

pensées, que la clinique exige d'élaborer, par exemple la problématique de l'articulation des cadres et des métacadres.

# Le problème de l'extension de la psychanalyse

L'œuvre de J. Bleger pose un des problèmes les plus dynamiques du développement de la psychanalyse, celui de l'extension de son domaine de pratique et de ses constructions théoriques. Il n'est évidemment pas le seul psychanalyste à avoir exploré des espaces de la psychanalyse autres que celui de la cure. Bion par exemple. Bleger partage en outre avec lui cette mise en travail des concepts qu'ils découvrent dans un champ de la pratique dans un autre champ de celle-ci; ainsi pour les transferts de concepts entre ce qu'ils découvrent dans la cure et ce que leur apprend le groupe et l'institution, et réciproquement.

C'est là une grande nouveauté dans l'histoire de l'épistémologie de la psychanalyse. Dans les précédentes phases de son développement, les transformations se sont produites lorsqu'il apparaissait aux psychanalystes que l'évolution de la clinique pouvait l'imposer, mais elles le furent à l'intérieur du dispositif de la cure ; elles se sont traduites notamment par des modifications des règles fondamentales et par la nécessité de construire des concepts nouveaux.

Ce fut le cas chez Freud lui-même, chez Ferenczi, chez Winnicott et chez quelques autres. Nous sommes ici devant la situation que G. Rosolato (1980) a théorisée comme celle de la psychanalyse transgressive. Il la définit ainsi : « Par psychanalyse transgressive, j'entends plutôt les prises de conscience du psychanalyste qui, lorsqu'elles se produisent, entraîne une modification importante dans la manière de conduire le véhicule [de la cure psychanalytique] avec le sentiment de devoir opérer une révision par rapport au mode de fonctionnement antérieur » (op.cit., p. 55)<sup>11</sup>. Il souligne : « Une élaboration personnelle a lieu et pose le problème, pour [les psychanalystes] eux-mêmes comme pour la communauté, d'une transgression » (Ibid.). Rosolato montre aussi les dérives de la psychanalyse transgressive, dont il pense, avec d'autres, qu'elle est inhérente à l'invention de la psychanalyse et à sa création permanente. Il pointe, parmi ces dérives, les techniques actives, les techniques de suppléance de compensation (notamment chez Ferenczi et Winnicott), les techniques libératrices (Ferenczi, Reich): «La transgression, en définitive, à l'extrême, peut devenir la conjonction de trois tendances qui se renforcent entre elles : la mise à l'écart de la pensée et du langage, la prédominance de l'action,

<sup>11</sup> Rosolato précise : « Historiquement la psychanalyse transgressive s'est toujours caractérisée par la conscience d'une inadéquation qui prend le plus souvent de forme, soit que le savoir reçu ne convient plus, soit une évolution « objective » fait que les données matérielles ne sont plus les mêmes que jadis .... On découvre ainsi les états limites et les organisations narcissiques, les états prêts psychotiques et l'importance des états passionnels » (op. cit., p. 56)

la participation édifiante à un idéal qui s'imposerait par la force » (op. cit., p. 82).

On ne peut toutefois pas parler de dérive lorsque des dispositifs hors la cure sont mis en place, comme c'est par exemple le cas chez Winnicott, Bion, Bleger ou Anzieu, et que moyennant des ajustements appropriés, ils demeurent inspirés par les règles de base de la méthode psychanalytique.

Mais bien évidemment ces transgressions créatrices, qui demeurent dans le champ des objets théoriques de la psychanalyse, rendent indispensable de définir et de redéfinir la spécificité de la psychanalyse et de penser la psychanalyse sur ses frontières et dans ses extensions.

Ce travail ne va pas, dans la plupart des cas, sans susciter des résistances « épistémophobiques » et des rejets de la part de ce que Bion a nommé l'establishment. Rosolato les évoque fort bien en écrivant que « Des réactions inquisitoriales découlent [...] de ces transgressions, des excommunications à propos de « conceptions » qui se sont voulues nouvelles et inventives. Face à ces transgressions se regroupent automatiquement les fidèles et les gardiens de l'institution, dans une position stérilisante que Bion a fort bien relevée. Ils tracent et protègent les frontières » (op. cit., p. 57). Ou bien les idées, les pratiques et les concepts nouveaux sont stérilisés en les rigidifiant, en les sacralisant et en les totémisant comme des emblèmes identificatoires. Ce fut un des destins des concepts de cadre et d'espace transitionnel. Ces résistances sont organisées par un interdit de penser les problèmes épistémologiques impliqués dans ces extensions. Elles mettent en œuvre des mécanismes de défense contre l'angoisse devant l'inconnu et contre les menaces portées à l'identité de la psychanalyse et des psychanalystes.

La question décisive apparaît alors : comment le savoir de et sur l'Inconscient est-il affecté lorsque changent les dispositifs de travail psychanalytique ? Comment le concept de l'Inconscient est-il transformé par la prise en considération de la diversité des formes de la réalité psychique ? Il nous faut penser les transformations qui, en conséquence, doivent être apportées à la théorie lorsque les conditions de traitement et d'intelligibilité des formations de l'Inconscient sont modifiées.

L'extension de la pratique psychanalytique, *a fortiori* lorsqu'elle porte sur des dispositifs pluripsychiques, comme les groupes et les institutions, et c'est le cas chez Bleger, appelle expressément la conception d'un autre modèle d'intelligibilité de la psychanalyse, cette réforme de l'entendement qu'il considérait comme impérative, pour rendre compte de la pluralité des lieux, des dynamiques et des économies de la réalité psychique inconsciente émergeant dans de tels dispositifs, c'est-à-dire une autre métapsychologie<sup>12</sup>.

-

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Celle que je propose est une métapsychologie « de troisième type ». Elle se distingue de ce que plusieurs psychanalystes ont proposé d'appeler une troisième topique. Il en existe plusieurs, mais toutes sont des topiques de l'appareil psychique « individuel » et de son espace intrapsychique. J'en ai développé une large esquisse dans *L'Extension de la psychanalyse. Pour une métapsychologie de troisième type* (op. cit.).

L'œuvre novatrice de J. Bleger s'inscrit au vif d'une question qui traverse le mouvement de la pensée et de la praxis psychanalytique. Elle s'énonce dans cette proposition, fil rouge de sa pensée et de sa praxis : ne pas limiter la psychanalyse à sa pratique clinique, la faire travailler de plusieurs manières différentes et dans des terrains différents.

Une telle position interroge, souvent avec violence et passion, cette psychanalyse transgressive sans laquelle, et non sans risque, la psychanalyse se figerait dans ses formes canoniques. Elle pose d'une manière chaque fois nouvelle le problème de l'application de la psychanalyse et de la psychanalyse appliquée, de la psychanalyse « dans les murs » et de la psychanalyse hors les murs.

J. Bleger, comme tous les pionniers, ne s'est pas paralysé lui même par ces questions. Il a participé, dans un contexte social et politique spécifique, à une re-création de la psychanalyse, convaincu avec quelques autres, de la nécessité d'inventer rigoureusement d'autres pratiques et un autre entendement. Il en a jeté les bases.

Dans l'héritage de Bleger et de Pichon-Rivière, des psychanalystes, en Argentine et dans cette partie de l'Europe du Sud avec laquelle des affinités culturelles se sont établies, construisent et remettent en débat les développements pratiques et théoriques de leurs apports. La question ne se limite pas seulement au seul débat dans la psychanalyse. C. Caloz Tschopp le porte plus loin en écrivant : « En quoi Bleger nous rendrait-il plus libres pour résister, créer ? Quels éléments nous nous apporte-t-il pour une philosophie du possible/impossible, une nouvelle anthropologie politique ? ».

C'est un de ces ponts que construit cet ouvrage, à l'instar de la position ouverte de José Bleger.

René Kaës, 30 Août 2016

Parmi les nombreuses publications : Le Malêtre, Paris, Dunod, 2012. L'Idéologie. L'idéal, l'idée, l'idole, Paris, Dunod, 2016.

### INTRODUCTION

# José Bleger à Genève

Silvia Amati-Sas, Marie-Claire Caloz-Tschopp, Valeria Wagner

« L'Europe ne constitue plus le centre de gravité du monde. Tel est en effet l'événement ou, en tout cas, l'expérience fondamentale de notre temps ».

Achille Mbembe, Critique de la raison nègre, Paris, La Découverte, 2013, 9.

Nous avons le plaisir de vous présenter ce livre qui est un des résultats d'un travail collectif sur le thème *ambiguïté*, violence et civilité et autour des recherches de José Bleger, psychiatre, psychanalyste argentin (1923-1972). Le thème et l'auteur ont fait l'objet d'un colloque international organisé entre l'Université de Genève, la Haute Ecole Spécialisée de Travail Social (HETS-SO) de Genève et le Collège international de Philosophie de Genève-Paris (CIPh).

C'est un livre de référence pour la formation et la recherche. Il s'adresse à la fois à un large public et aux chercheurs avancés, comme c'était déjà le cas pour le colloque international qui a réuni à Genève des spécialistes de l'œuvre de José Bleger, dont son fils Leopoldo Bleger, lui-même psychanalyste à Paris que nous remercions spécialement pour sa participation. Ont aussi participé des chercheurs d'autres domaines de la recherche académique (histoire, droit, philosophie, médecine, psychologie, littérature, éducation, etc.), des professionnels du social et de la santé, de la culture, du journalisme, des militant.e.s de la « société civile », des artistes, etc.

Nous tenons d'emblée à remercier les auteurs et aussi toutes les personnes et institutions, mouvements qui ont participé à cette aventure, dont les résultats seront débattus lors d'un Forum public à l'Université de

Genève, à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, le jeudi 13 octobre 2016 à 18 h 30 (voir site : exil-ciph.com).

Ce projet s'inscrit dans un espace de libre-production que nous avons construit et dans la libre-circulation des idées, des expériences, des questions, des actions novatrices entre des continents, des réalités locales aux prises avec la complexité et l'incertitude de notre temps.

Dans le cadre du programme du Collège International de philosophie (CIPh) Exil, Création Philosophie et Politique. Philosophie et Citoyenneté contemporaine (2010-2016) nous accordons une attention particulière aux théories, expériences minoritaires, souvent souterraines, voire invisibles, inaudibles, dans les rapports de domination de la Planète. Ces théories ont souvent l'originalité du souffle de l'histoire qui peine à être reconnue et travaillée avec nos questions d'aujourd'hui. L'exercice de « décentration » (Jean Piaget) s'impose à l'Europe occidentale qui n'est plus le centre du monde (Achille Mbembe), qui se débattrait dans un processus de « provincialisation » (Chakrabarty) sur une planète en mouvement après la Conquista, l'impérialisme, la colonisation. L'exercice est riche de découvertes. Elle renouvelle le regard, les habitudes, les idées, les pratiques.

Le dessin très connu du peintre uruguayen Joaquin Torres Garcia intitulé America latina invertida (Amérique latine à l'envers) illustre l'exigence d'une lecture de notre position dans le travail de recherche et de citoyenneté, à l'envers, ou plutôt, dirions-nous l'exigence de déplacement, de décentration radicale qu'exige l'évolution du monde et la globalisation actuelle à l'Europe. En ce sens, inverser, déplacer notre regard pour lire une théorie minoritaire — celle de José Bleger ici - qui a émergé dans l'histoire argentine, en Amérique latine, est une richesse pour nos pratiques scientifiques, cliniques, citoyennes.

# L'ambiguïté de José Bleger, une notion matricielle pour notre époque ?

L'enjeu a été de croiser des exigences de lecture dans la (re)découverte de l'œuvre de José Bleger en psychologie, psychanalyse, mises en regard avec d'autres approches de l'ambiguïté dans la recherche, et avec des questions sur le monde d'aujourd'hui. Ne vivons-nous pas dans un monde qui pourrait se définir par une sorte d'ambiguïté généralisée mêlant mobilité, création, obéissance à l'autoritarisme et à la violence, résistance? Ne vivons-nous pas dans une époque où les appels à consentir aux vents de la fin de l'histoire, d'un déterminisme assourdissant sont plus pesantes qu'une

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Modernité capitaliste et occidentalisation ne sont pas forcément assimilables comme le montre par exemple, le cas du Japon. Voir l'historien Pierre-François Souyri, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon actuel*, Paris, Gallimard, 2016.

histoire ouverte, conflictuelle, travaillée par le « principe espérance » dont parle Ernst Bloch², qui est la possibilité pour chacun.e d'appartenir à la politique, au monde et d'imaginer, de rêver que tout n'est pas joué? L'étape de globalisation actuelle ne pourrait-elle pas être vue, lue, analysée en se servant des lunettes théoriques de José Bleger, de ce qu'il nous montre avec sa notion matricielle d'ambiguïté, pour transformer l'imaginaire, la conscience sociale, saisir, qualifier dans quel processus de transition, de métamorphoses nous vivons? Nous postulons que le concept d'ambiguïté a un double pouvoir de description et d'interrogation puissant sur des mécanismes psychiques et de société aux prises avec des exigences imposées de changement accélérées, des formes de violence « extrême » (Balibar), des processus de soumission et d'insoumission, des transformations radicales complexes en cours.

Le livre est intitulé, *Symbiose*, *ambiguïté*, *cadre*: *trois concepts pour comprendre José Bleger*. Marie-Claire Caloz-Tschopp, directrice de programme au Collège international de philosophie (CIPh), Valeria Wagner, Maître d'enseignement et de recherche à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève (UNIGE), et Silvia Amati-Sas, psychanalyste des Sociétés suisse et italienne (SSP, SPI) sont les co-directrices du projet d'édition.

La préface de René Kaës, professeur de psychologie et de psychopathologie cliniques à l'Université Lumière Lyon2, éminent spécialiste en psychanalyse institutionnelle qui a traduit une partie de l'œuvre de José Bleger, situe le contexte dans les domaines de la psychologie et de la psychanalyse<sup>3</sup>.

# Un seul projet, deux lectures complémentaires

Le livre est l'une des deux pièces maîtresses des Actes d'un colloque international qui s'est déroulé à l'Université de Genève en mai 2015 (voir programme en annexe), l'autre étant une revue en ligne *Repenser l'exil*, no. 6/7 (numéro double) du Programme du CIPh (www.exil-ciph.com)<sup>4</sup>.

\_

<sup>3</sup> Signalons trois de ses dernières publications: Kaës René, L'Idéologie. L'idéal, l'idée, l'idole, Paris, 2016; L'extension de la psychanalyse. Pour une métapsychologie de troisième type, Paris, Dunod, 2015; Le Malêtre, Paris, Dunod, 2012.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Bloch Ernst, Le Principe espérance, Paris, Gallimard, 1976.

Les publications ont reçu aussi l'appui, pour ce qui est de la médecine et de la psychiatrie, de Dr. Stéphanie Pache jeune chercheuse de l'Université de Lausanne (UNIL). Elle a co-signé avec Valeria Wagner une demande d'appui financier au FNSRS pour la tenue du colloque. Lors du colloque, le professeur Roland Gori, psychiatre et psychanalyste a introduit la soirée publique par une conférence publique. Claude Calame, professeur honoraire de l'UNIL, enseignant à l'EHESS à Paris, a fait ensuite une intervention lors de la soirée publique du colloque. Sylvie Avet-Loiseau, Professeur à la Haute Ecole de travail social (HETS-SO), à Genève s'est exprimée sur l'ambiguïté dans le travail social (voir leurs textes dans la revue en ligne).

Les deux publications sont un seul projet qui invite à deux lectures complémentaires. Elles ont une cohérence d'ensemble entre elles. Elles configurent les Actes en deux parties, pour en rendre la lecture plus aisée pour un large public, optimiser les coûts, faciliter la circulation des travaux. En constatant que l'œuvre de José Bleger est peu connue hors des cercles spécialisés de la psychanalyse en Europe, le sommaire du livre a été conçu pour qu'il soit un outil de travail (formation, recherche). Le sommaire de la Revue en ligne (Re)penser l'exil no. 6/7 a été pensé pour élargir l'information, le débat, laisser place à tous les rédacteurs de textes tout en facilitant la circulation des apports.

Le livre est un matériau précieux et spécifique. Il apporte des clarifications sur trois concepts-clés du médecin, psychiatre et psychanalyste argentin José Bleger: symbiose, ambiguïté, cadre. Après les textes de référence, dont certains ont été spécialement traduits en français pour le livre, il présente les choix et les démarches trans-disciplinaires dans trois domaines croisés dans ce projet (psychanalyse, littérature, philosophie politique). Silvia Amati-Sas, médecin et psychanalyste, qui connaît bien l'œuvre de José Bleger, a fait connaître son œuvre parmi les professionnels de la psychologie, de la psychologie sociale, de la psychanalyse, de la médecine, des travailleurs sociaux, etc. en Suisse romande (spécialement à Genève où elle a travaillé au Service médico-pédagogique durant 30 ans), en Italie.

Finalement, nous visons un prix abordable pour le livre. La Revue en ligne a été financée avec le budget du Programme Exil du CIPh. Elle a bénéficié d'un important travail gratuit (relecture, préparation d'édition)<sup>5</sup>. Nous visons aussi une diffusion à la fois locale et internationale à distance (site et mise en ligne du livre par les éditions l'Harmattan) pour celles et ceux qui n'ont pas accès au livre-papier.

# Corpus de référence, continuité de la recherche

Rappelons tout d'abord, que le livre de José Bleger, *Symbiose et Ambiguïté*, Paris, PUF, 1981, traduit de l'espagnol au français et édité en 1981 (épuisé) a été le corpus de base des travaux. Signalons qu'il a été traduit en anglais en 2013<sup>6</sup> et qu'une réédition française est en projet. Durant le colloque plusieurs demandes ont été formulées pour une rapide réédition en français.

Par ailleurs, les participant.e.s ont travaillé sur un corpus élargi avec d'autres références comme on peut le voir dans les textes. Pour une mise en

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Voir la table des matières et les articles de la Revue en ligne (Re)penser l'exil no. 6/7 : http://exil-ciph.com/revue-en-ligne/2016-2/

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> José Bleger, *Symbiosis and Ambiguity*, Edited by John Churcher and Leopoldo Bleger, Preface by Horacio Etchegoyen, Routledge, London, 2013.

contexte des travaux de Bleger dans le cadre de l'Europe et des travaux du Programme du CIPh, un entretien d'Etienne Balibar<sup>7</sup> a été édité dans le livre préparatoire<sup>8</sup>. Dans un souci de continuité, d'articulation et d'approfondissement de nos travaux, nous avons tenu à éditer ici à la fin du livre un extrait d'un livre d'E. Balibar, *Violence et Civilité*, Paris, Galilée, 2010, à la suite d'un autre colloque international organisé par le Programme à Istanbul en mai 2015 à Istanbul. Voir les informations, enregistrements et trois revues en lignes (Paris, Italie, Genève) sur le site exil-ciph.com

### Présentation du Sommaire

Dans ce livre, l'ensemble des textes est en langue française, grâce à des traductions qui ont pu être effectuées. Le livre est divisé en trois grandes parties : (I) TEXTES DE REFERENCE (II) BLEGER A GENEVE et (III) POUR LIRE JOSE BLEGER.

Dans la première partie, TEXTES DE REFERENCE, nous présentons trois textes de José Bleger. Les deux premiers amènent une information de l'auteur sur les concepts de symbiose, d'ambiguïté et de cadre. Le troisième texte de José Bleger apporte une information précieuse sur « Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions ». Il permet de saisir l'approche relationnelle intra et interpsychique de José Bleger.

Dans la deuxième partie JOSE BLEGER A GENEVE, en tant que responsables du projet, nous montrons comment trois démarches autour d'une œuvre, circulent, se croisent, s'interrogent, et comment elles s'interpellent réciproquement à partir de lectures, d'angles d'attaques dans les travaux de recherche de leur domaine (psychanalyse clinique, littérature, philosophie politique). Il faut aussi lire les autres textes de la revue en ligne pour avoir une image plus complète du travail transdisciplinaire dans d'autres domaines et d'autres expériences cliniques, pédagogiques, des mouvements sociaux.

Dans son texte, Violence sociale extrême. Les deux fronts de la survivance psychique: Silvia Amati-Sas présente sa recherche psychanalytique à partir des apports théoriques et cliniques de José Bleger; elle décrit deux mécanismes de survivance psychique qui sont apparus évidents pendant son travail psychothérapeutique avec des patients qui avaient été torturés.

<sup>8</sup> Caloz-Tschopp Marie-Claire (dir.), Ambiguïté, violence et civilité. (Re)lire aujourd'hui José Bleger (1923-1972) à Genève, Paris, L'Harmattan, 2014.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Cécile Lavergne, Pierre Sauvêtre, « Pour une phénoménologie de la cruauté. Entretien avec Etienne Balibar », in, Caloz-Tschopp Marie-Claire (dir.), Ambiguïté, Violence et Civilité. Textes de Jose Bleger, Silvia Amati-Sas, Ricardo Bernardi, Valeria Wagner, Stéphanie Pache, Marie-Claire Caloz-Tschopp, Etienne Balibar, Paris, L'Harmattan, 2014, 163-197.

Dans son texte, En état d'ambiguïté, Valeria Wagner revoit le concept d'ambiguïté de José Bleger à la lumière des analyses esthétiques et artistiques qu'il écarte dans son livre Symbiose et Ambiguïté. L'enjeu de sa démarche est de commencer une réflexion sur comment la fonction adaptative de l'ambiguïté peut basculer en ambiguïté socialement « créatrice », ou innovatrice de liens sociaux.

Dans son texte, Marie-Claire Caloz-Tschopp, situe la notion d'ambiguïté dans une époque « liquide » (Bauman), révisionniste, implosive qui avance à reculons non tant comme l'Ange de l'histoire de Walter Benjamin<sup>9</sup>, mais comme une écrevisse<sup>10</sup>, en lisant Jose Bleger elle explore l'ambiguïté de cet auteur depuis la philosophie politique. Bleger au-delà de Bleger ... L'ambiguïté au-delà de l'ambiguïté ... ou l'ambiguïté de Bleger estelle dialectisable? J. Bleger nous enfermerait-il subtilement dans une « métaphysique de la catastrophe » déterministe en appelant à la soumission (Caloz-Tschopp 2011, 2015) ou au contraire, renouvelle-t-il par un autre chemin, la philosophie de «l'ambiguïté de la liberté» de Simone de Beauvoir (1943, 2003)? En quoi J. Bleger nous rendrait-il plus libres pour résister, créer? Quels éléments nous apporte-t-il pour une philosophie du possible/impossible. une nouvelle anthropologie politique l'émancipation?

Dans la troisième partie, POUR LIRE JOSE BLEGER, huit textes sont des outils permettant de lire et de comprendre José Bleger et l'intégrer dans les recherches et les formations. Dans un premier axe, José Bleger, un homme, une trajectoire, une démarche, Ricardo Bernardi s'interroge à partir de l'oeuvre de José Bleger: Quelle est la métapsychologie dont nous avons besoin? Alejandro Dagfal, apporte des éléments importants pour situer l'œuvre de J. Bleger dans le contexte argentin de son émergence, J. Bleger dans les années 1950: psychiatrie, psychanalyse et matérialisme dialectique dans la création d'une nouvelle psychologie.

Dans un deuxième axe, José Bleger: clinique, violence sociale, résistance, Maria Elena Petrilli présente l'intérêt de José Bleger pour la prévention, Plaidoyer en faveur de la prévention. Quelques réflexions sur la pensée de José Bleger. Nicolas de Coulon, montre la place de la l'ambiguïté dans la cure psychanalytique, L'ambiguïté dans la cure psychanalytique. Silvia Amati-Sas, montre la difficulté du travail clinique dans un cadre de violence extrême et en quoi la référence aux travaux de J. Bleger est un outil précieux quand celui-ci s'affronte à la violence, à la torture, Souffrance, douleur et cadres sociaux.

<sup>10</sup> Eco Umberto, A reculons comme une écrevisse, Paris, Poche, 2008.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Benjamin Walter, *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, Paris, Denoël, 1971. Le tableau *Angelus Novus* de Paul Klee (1920) qui a inspiré W. Benjamin a été exposé au Centre Pompidou en été 2016 dans une exposition sur Paul Klee.

Dans un troisième axe, José Bleger: émergence et genèse de l'œuvre, tout d'abord Leopoldo Bleger (Paris), présente le cheminement d'un parcours, d'une œuvre, comment émerge, s'élabore au fil des années, avec des points d'inflexion importants et des intuitions, plusieurs manières de faire de la psychanalyse sur des terrains différents et ne pas se limiter à la pratique clinique, d'articuler pratique et théorie, *Une pensée en psychanalyse*. Ensuite, John Churcher (Londres), apporte des éléments de clarification importants sur le cadre (encuadre en espagnol), à la fois comme institution, partie de la personnalité individuelle et schéma corporel. Ce qui est en jeu est le lien entre le corps physique et le corps politique et la translation de J. Bleger au-delà de la psychanalyse, *Symbiose, ambiguïté et cadre psychanalytique dans la théorie de José Bleger: explications, réflexions*.

Ariel Liberman (Madrid), psychanalyste et philosophe, apporte des éléments d'information sur les contextes et les débats en Argentine de l'époque, qui ont pesé sur le travail de J. Bleger, *Une réforme de l'entendement : contextes et débats dans la pensée de José Bleger*.

Avec ces publications nous bouclons à Genève une étape de travail où nous avons beaucoup appris. Les démarches, les résultats des travaux nous procurent une satisfaction que nous partageons avec les lectrices et lecteurs ainsi qu'avec tous les participant.e.s à ce projet. Nous partageons aussi un souci de circulation des pratiques, des théories intercontinentales, transdisciplinaires, transexpériences de même qu'un désir de transmission transgénérationnelle. Un bout de chemin a été parcouru. L'horizon est plus ouvert. Nous avons appris que le chemin se découvre en marchant, *el camino se hace caminando*, comme dit le poète Machado. La connaissance d'œuvres, de travaux « minoritaires » nous rend plus forts et plus curieux, avec un désir d'exploration élargi! De nouvelles questions de recherche ont émergé et il faudra continuer.

A la fin, nous intégrons un extrait d'E. Balibar qui permet de situer la question philosophique de la violence et de la civilité dans notre réflexion. Les annexes apportent des informations sur le projet d'ensemble.



# TEXTES DE RÉFÉRENCE



# Définition des concepts de symbiose et d'ambiguïté (extraits, 1967)

# L'ambiguïté (extrait)

« Commençons par tenter de définir l'ambiguïté. Le dictionnaire de langue espagnole de la Real Académie (Madrid 1956) définit l'ambiguïté comme « ce qui peut se comprendre de différentes façons ou ce qui peut admettre différentes interprétations et par conséquent donne matière au doute, à l'incertitude ou à la confusion ». Les définitions données par d'autres dictionnaires par exemple de philosophie ont les mêmes caractéristiques : l'ambiguïté est définie du point de vue de l'observateur (nous pourrions dire du contre-transfert) et nous dirons alors qu'un sujet est ambigu (sa conduite, son caractère, sa personnalité) lorsqu'on peut le comprendre « de plusieurs manières » ou lorsque son comportement peut admettre « différentes interprétations et prête par conséquent au doute, à l'incertitude ou à la confusion ». Mais pour le sujet qui vit l'ambiguïté ou qui la manifeste, il n'y a ni doute, ni incertitude, ni confusion. Il y a indifférenciation, ce qui revient à dire déficit de la discrimination et de l'identité ou déficit de la différenciation entre moi et non-moi. Il me semble que l'erreur la plus courante est d'attribuer directement la confusion de contre-transfert à la structure du phénomène qui la produit ».

Peut-être la définition sera-t-elle plus claire si nous rappelons que l'ambivalence comme la divalence sont des contradictions que le sujet ressent ou « expérimente » ; dans l'ambivalence, deux termes antinomiques contradictoires convergent vers un seul objet à un moment, tandis que dans la divalence (division schizoïde) les termes contradictoires sont séparés et tenus séparés par les techniques névrotiques (hystérique, phobique, obsessionnelle et paranoïde). Dans l'ambiguïté, on n'est pas arrivé à extraire ou à discriminer des antinomiques ou contradictoires; termes, attitudes, différents, comportements différents (non nécessairement antinomiques), qui ne s'excluent pas les uns des autres, mais apparaissent ensemble ou alternativement, coexistent dans le monde extérieur et à l'intérieur du sujet sans que celui-ci ressente de contradiction ou de conflit.

Il est possible que notre structure ou notre organisation psychologique ne puisse tolérer que des contradictions bipolaires alors qu'en réalité de multiples termes contradictoires ou différents pourraient exister sans conflit (à d'autres niveaux d'organisation du moi); ainsi, des termes ou des comportements qui, dans

l'ambiguïté, présentent à l'observateur des contradictions insolubles ne sont, chez le sujet ambigu, ni contradictoires, ni confus. Je tiens donc à souligner que l'ambiguïté n'est pas une confusion, mais le maintien ou la régression à un état de fusion primitive ou d'indifférenciation qui caractérise les premières ébauches de l'organisation psychologique (position glischro-caryque). En d'autres termes, le sujet ambigu n'est pas parvenu à former des contradictions pas plus qu'il n'est parvenu à discriminer des termes différents: ceux-ci sont pour lui équivalents, comparables ou coexistants. C'est bien là la caractéristique fondamentale de l'ambiguïté, de la position glischro-caryque et de l'indifférenciation primitive (synchrétisme), de même que celle de l'ambiguïté due à la persistance ou à la régression à la position glischro-caryque ».

José Bleger, Symbiose et ambiguïté, Paris, PUF, 1981, p. 206-207. Voir aussi page 219 et suivantes.

# La symbiose, (extrait)

«... la recherche sur la symbiose, thème que nous estimons d'une grande importance pour une meilleure compréhension des problèmes de la psychologie normale et de la psychopathologie, de la psychologie individuelle et de la psychologie de groupe, de la psychologie des institutions et de la psychologie des communautés. Telle est, en somme, l'ampleur des domaines et des problèmes que recouvrent les recherches sur la symbiose.

Il ne s'agit pas ici de baptiser d'un nom nouveau des phénomènes déjà connus, mais de les resituer autour d'un concept plus proche de la réalité : la symbiose nous place d'emblée, et dès le début du développement de la personnalité, dans l'interrelation humaine qui présente ici des caractères très particuliers ; son étude nous aide à comprendre d'autres phénomènes de la vie et de la pathologie de l'adulte et exige que nous révisions certaines hypothèses et certaines théories. (...)

L'étude de la symbiose nous a d'autre part conduit à un autre problème d'importance capitale : celui de *l'ambiguïté* dans la normalité, la pathologie de la vie quotidienne. L'hypothèse selon laquelle le noyau – ou raison fondamentale – qui permet au lien ou à l'interdépendance symbiotique de se constituer ou de persister serait, dans son essence même, de nature ambiguë, nous a fourni le pont entre ces deux thèmes. Nous avons donc été inévitablement conduit à étudier l'ambiguïté (...).

L'un de ces points fondamentaux est la remise en question de l'assertion selon laquelle les premiers cadres de la vie de l'être humain se caractérisent pas l'isolement; ce serait à partir de cet isolement que le sujet entrerait graduellement en relation avec d'autres êtres humains. Cette assertion est la quintessence de l'individualisme portée au domaine scientifique, car l'individu ne naît pas *être isolé* et ne peut donc structurer peu à peu sa vie sociale en perdant cet isolement au profit de l'assimilation de la culture. En remplacement de cette hypothèse, nous avons été amené à concevoir un état d'indifférenciation primitive, point de départ du développement humain. Ce qui signifie, entre

autres, que nous n'avons plus à chercher comment l'enfant, tout au long de son développement, entre en relation avec le monde extérieur, mais comment un type de relation (indifférenciée) se modifie pour parvenir, dans le meilleur des cas, au développement de l'identité et du sens du réel. (...).

Cette indifférenciation primitive n'est pas non plus, dans l'absolu, un état d'indifférenciation, mais bien une structure ou une organisation distincte qui comprend toujours le sujet et son milieu, entités non différenciées. C'est un résidu de noyaux de cette indifférenciation primitive qui, chez une personnalité « mûre », est responsable de la persistance de la symbiose. Ce résidu, nous lui avons donné le nom de noyau agglutiné et il se manifeste aussi bien dans le développement normal (adolescence, période de crise et de changement) que dans la pathologie (épilepsie, mélancolie, etc.). Si la totalité ou une grande partie de la personnalité se structure autour d'une des modalités de cette indifférenciation primitive, nous nous trouvons alors devant le type de personnalité ambiguë ou devant des traits de caractère ambigus. Par ailleurs, soulignons que cette indifférenciation primitive et ses deux phénomènes les plus saillants (symbiose et ambiguïté) sont normaux non seulement en fonction de leur grandeur, mais aussi de leur dynamique; ils peuvent donc signifier ou impliquer aussi des tableaux pathologiques ou des moments pathologiques dont certains sont même nécessaires à l'évolution normale de la personnalité ».

José Bleger, *Symbiose et ambiguïté*, Avant-propos, Paris, PUF, 1981, p. 7-9. L'avant-propos a été écrit à Buenos Aires en janvier 1967.

# L'ambiguïté (extrait)

« Commençons par tenter de définir l'ambiguïté. Le dictionnaire de langue espagnole de la Real Académie (Madrid 1956) définit l'ambiguïté comme « ce qui peut se comprendre de différentes façons ou ce qui peut admettre différentes interprétations et par conséquent donne matière au doute, à l'incertitude ou à la confusion ». Les définitions données par d'autres dictionnaires par exemple de philosophie ont les mêmes caractéristiques : l'ambiguïté est définie du point de vue de l'observateur (nous pourrions dire du contre-transfert) et nous dirons alors qu'un sujet est ambigu (sa conduite, son caractère, sa personnalité) lorsqu'on peut le comprendre « de plusieurs manières » ou lorsque son comportement peut admettre « différentes interprétations et prête par conséquent au doute, à l'incertitude ou à la confusion ». Mais pour le sujet qui vit l'ambiguïté ou qui la manifeste, il n'y a ni doute, ni incertitude, ni confusion. Il y a indifférenciation, ce qui revient à dire déficit de la discrimination et de l'identité ou déficit de la différenciation entre moi et non-moi. Il me semble que l'erreur la plus courante est d'attribuer directement la confusion de contre-transfert à la structure du phénomène qui la produit ».

Peut-être la définition sera-t-elle plus claire si nous rappelons que l'ambivalence comme la divalence sont des contradictions que le sujet ressent ou « expérimente » ; dans l'ambivalence, deux termes antinomiques et contradictoires convergent vers un seul objet à un moment, tandis que dans la

divalence (division schizoïde) les termes contradictoires sont séparés et tenus séparés par les techniques névrotiques (hystérique, phobique, obsessionnelle et paranoïde). Dans l'ambiguïté, on n'est pas arrivé à extraire ou à discriminer des termes différents, antinomiques ou contradictoires; termes, attitudes, comportements différents (non nécessairement antinomiques), qui ne s'excluent pas les uns des autres, mais apparaissent ensemble ou alternativement, coexistent dans le monde extérieur et à l'intérieur du sujet sans que celui-ci ressente de contradiction ou de conflit.

Il est possible que notre structure ou notre organisation psychologique ne puisse tolérer que des contradictions bipolaires alors qu'en réalité de multiples termes contradictoires ou différents pourraient exister sans conflit (à d'autres niveaux d'organisation du moi); ainsi, des termes ou des comportements qui, dans l'ambiguïté, présentent à l'observateur des contradictions insolubles ne sont, chez le sujet ambigu, ni contradictoires, ni confus. Je tiens donc à souligner que l'ambiguïté n'est pas une confusion, mais le maintien ou la régression à un état de fusion primitive ou d'indifférenciation qui caractérise les premières ébauches de l'organisation psychologique (position glischro-caryque). En d'autres termes, le sujet ambigu n'est pas parvenu à former des contradictions pas plus qu'il n'est parvenu à discriminer des termes différents: ceux-ci sont pour lui équivalents, comparables ou coexistants. C'est bien là la caractéristique fondamentale de l'ambiguïté, de la position glischro-caryque et de l'indifférenciation primitive (synchrétisme), de même que celle de l'ambiguïté due à la persistance ou à la régression à la position glischro-caryque ».

José Bleger, Symbiose et ambiguïté, Paris, PUF, 1981, p. 206-207. Voir aussi page 219 et suivantes.

# José Bleger, psychanalyse du cadre psychanalytique<sup>1</sup>

Traduction Renés Kaës<sup>2</sup>

Résumé: Je propose de nommer « situation psychanalytique » la totalité des phénomènes en jeu dans la relation thérapeutique entre analyste et patient. Cette situation comprend des phénomènes qui constituent un processus, lequel est objet d'études, d'analyse et d'interprétation; mais elle comprend en outre un cadre, à savoir un « non-processus », en ce sens qu'il représente l'ensemble des constantes à l'intérieur des limites duquel le processus lui-même se produit. La relation entre ces deux éléments fait l'objet de la présente étude, et le cadre est défini comme l'ensemble des constantes à l'intérieur duquel le processus (les variables) a lieu. L'objectif principal est d'examiner non pas la rupture du cadre, mais sa -signification psychanalytique lorsque des conditions « idéalement normales » sont maintenues.

Ainsi le cadre est étudié en tant qu'institution à l'intérieur des limites de laquelle des phénomènes se produisent que nous nommons « comportements ». En ce sens, le cadre est « muet », mais non pas inexistant. Il constitue le non-Moi du patient, sur la base duquel le Moi se 'structure. Ce « non-Moi » est le « monde fantôme » du patient, qui réside dans le cadre et représente un « métacomportement ».

Le rôle du cadre est illustré à partir de quelques exemples cliniques qui révèlent le dépôt dans le cadre de l'« institution familiale » la plus primitive du patient. Il est ainsi la compulsion de répétition la plus parfaite, qui fait émerger la non-différenciation primitive des premiers stades de l'organisation de la personnalité. Le cadre en tant qu'institution est le réceptacle de la partie psychotique de la personnalité, c'est-à-dire de la partie non différenciée et non résolue des liens symbiotiques primitifs. La signification psychanalytique du cadre ainsi défini est ensuite examinée ainsi que la pertinence de ces considérations en ce qui concerne le travail clinique et la technique psychanalytique.

<sup>1</sup> In Kaës René, *Crise, Rupture et dépassement*, Paris, éd. Dunod, 1979, pp. 255-285.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Le texte espagnol de cet article a été lu au Deuxième Congrès Psychanalytique d'Argentine, à Buenos Aires, en juin 1966. La version anglaise a paru dans *l'International Journal of Psycho-Analysis*, 1966, 48, 511-519. La présente traduction française est de P. Hutchinson, R. Kaës et D. Anzieu.

Winnicott (1956) définit le « setting » comme « la somme de tous les détails de l'aménagement du dispositif ». Je suggère, pour des raisons qui s'éclairciront par la suite, d'appliquer le terme de « situation psychanalytique » à l'ensemble des phénomènes inclus dans la relation thérapeutique entre l'analyste et le patient. Cette situation comprend des phénomènes qui constituent un *processus*, lequel est l'objet d'étude, d'analyse et d'interprétation ; mais elle comprend également un *cadre*, c'està-dire un « non-processus » en ce sens qu'il est fait de constantes, à l'intérieur duquel le processus lui-même a lieu<sup>3</sup>.

On peut ainsi étudier la situation analytique du point de vue de la méthodologie qu'elle représente; son cadre correspondra alors aux constantes d'un phénomène, d'une méthode ou d'une technique, et le processus à l'ensemble des variables. Il n'est cependant pas de notre intention de prendre en considération ces aspects méthodologiques, et nous ne les avons évoqués ici que pour souligner le fait qu'il est impossible d'explorer un processus sans maintenir les mêmes constantes (c'est-à-dire le cadre). Aussi incluons-nous à l'intérieur du cadre psychanalytique le rôle de l'analyste, l'ensemble des facteurs affectant l'espace (ambiance) et le temps, et la part de là technique (y compris les problèmes afférents aux horaires, la ponctualité, le paiement, les interruptions, etc.). Le cadre, en fait, se réfère à une stratégie plutôt qu'à une technique. Une partie de ce cadre concerne le « contrat psychanalytique », lequel est « un accord entre deux individus qui implique deux éléments formels d'échange mutuel : le temps et l'argent » (Liberman, 1961).

Dans la présente étude, mon objet sera la psychanalyse du cadre psychanalytique; celui-ci est souvent évoqué dans la littérature lorsqu'il s'agit de la nécessité de son maintien et des éventuelles interruptions et entorses qu'y apporte communément le patient en cours d'analyse (comportement qui varie en intensité et en caractère depuis l'autosatisfaction obsessionnelle exagérée jusqu'au refoulement, l'acting-out, ou la désintégration psychotique). Mon travail d'analyse de cas psychotiques a clairement mis en lumière pour moi l'importance du maintien et de la protection de fragments ou d'éléments qui ont pu être conservés, ce qui ne peut parfois être obtenu que par l'hospitalisation. Cependant il n'est pas de mon propos d'étudier ici l'« éclatement » du cadre ou les « attaques » contre lui. Ce que je désire étudier ce sont les implications du maintien d'un cadre idéalement normal Le problème peut être rapproché de ce que les physiciens appellent une expérimentation idéale, c'est-à-dire un problème qui ne se produit pas réellement ni précisément de la manière décrite ou exposée, mais qui néanmoins se révèle être d'une grande utilité pratique. Peut-être est-ce là

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Nous pouvons comparer ici cette terminologie avec celles qu'ont respectivement utilisées Liberman (196 2) et Rodrigué (1966).

ce à quoi se référait Rodrigué lorsqu'il évoquait ce patient dont personne n'a jamais écrit l'histoire, et dont personne ne pourra jamais l'écrire.

Ma manière de définir le problème laisse penser qu'une telle étude est d'avance impossible, puisqu'une analyse idéale n'existe pas ; je suis bien d'accord sur ce point. Il n'en est pas moins vrai que, parfois de façon permanente, d'autres fois de façon discontinue, le cadre, de simple arrièreplan d'un ensemble, d'une Gestalt, devient une figure, c'est-à-dire un processus. Mais même dans de tels cas, il ne s'agit pas du même processus que celui de la situation analytique elle-même, parce que chaque fois que viennent à se produire des « défauts » dans le cadre, nous avons toujours tendance à le maintenir ou à le restaurer à coup d'interprétation ; c'est là une attitude tout à fait différente de celle que nous adoptons à l'intérieur du processus analytique lui-même. En ce sens, ce qui m'intéresse, c'est précisément d'examiner la signification psychanalytique du cadre lorsqu'il ne fait pas problème, dans l'analyse « idéale » (ou bien aux moments ou aux stades où elle se présente comme telle). Ainsi, ce qui m'intéresse c'est la psychanalyse du cadre lorsqu'il se maintient et non pas lorsqu'il se rompt, quand il demeure un ensemble de constantes et non pas quand il s'est transformé en variables. Le problème que je désire approfondir concerne les analyses où le cadre ne fait pas problème - dans le but, très précisément, de montrer qu'il est un problème - un problème qui n'a cependant été jusqu'ici ni défini ni reconnu.

Une relation humaine qui dure des années, au sein de laquelle se maintient un ensemble de normes et d'attitudes n'est rien moins qu'une véritable définition de l'institution. Le cadre est donc une institution à l'intérieur des limites de laquelle se produisent certains phénomènes auxquels nous donnons le nom de comportement. Ce qui m'a conduit à faire cette étude a été, en partie, une série de séminaires sur la psychologie institutionnelle, et également mon expérience (bien qu'actuellement limitée) dans ce domaine. Ce qui s'est imposé à moi comme évidence c'est que toute institution est une partie de la personnalité de l'individu ; et cela au point que l'identité est toujours entièrement, ou en partie, institutionnelle au sens qu'au moins une partie de l'identité se structure par l'appartenance à un groupe, à une institution, à une idéologie, à un parti, etc. Fenichel (1945) a écrit : « il est hors de doute que les structures de l'individu créées par les institutions contribuent à conserver ces mêmes institutions ». Mais outre cette interaction entre individu et institution, les institutions fonctionnent toujours à des degrés variés comme délimitations de limage du corps et comme le noyau de base de l'identité.

Le cadre se maintient et a tendance à être maintenu (activement de la part du psychanalyste) comme invariable; et aussi longtemps qu'il existe en tant que tel il semble ne pas exister ou il n'entre pas en ligne de compte, de la même manière que nous ne devenons conscients des institutions ou des relations humaines, que lorsqu'elles font défaut, lorsqu'elles se bloquent ou

ont cessé d'exister (je ne me rappelle plus qui a dit de l'amour et des enfants qu'on ne reconnaît leur existence que lorsqu'ils pleurent). Mais précisément quelle est la signification du cadre lorsqu'il est maintenu, lorsqu'il « ne pleure pas »? C'est là, en tout cas, le problème de la symbiose, qui est « muette » et n'apparaît que lorsqu'il y a rupture ou menace de rupture. C'est aussi ce qui se produit, avec l'image du corps dont l'étude a commencé avec la pathologie qui en révéla en premier lieu l'existence. De la même façon que nous parlons du « membre fantôme », il nous faut admettre que les institutions et le cadre constituent toujours un « monde fantôme », celui de l'organisation la plus primitive et la moins différenciée. Ce qui est toujours là ne se remarque que lorsqu'il vient à faire défaut ; il nous semble permis d'appliquer au cadre le néologisme utilisé par Wallon pour ce qu'il appelait les « ultra-choses » (ultra-things), c'est-à-dire tout ce qui, dans l'expérience, apparaît comme étant vague, indéfini, sans conceptualisation ou sans connaissance qui y soit applicable. Ce qui va constituer le Moi ce ne sont pas seulement les relations régulières et stables avec les objets et les institutions, mais les frustrations et les gratifications ultérieures qu'elles apportent. De ce qui est toujours présent, il n'y a pas de perception consciente. La conscience de l'objet qui manque ou qui gratifie vient plus tard ; le premier pas est la perception d'une certaine « incomplétude ». Ce qui existe dans la perception consciente de l'individu est ce que l'expérience lui a appris pouvoir manquer. D'autre part, les relations stables ou immuables (les non-absences) sont celles qui organisent et préservent le non-Moi et servent de base pour la construction du Moi selon les expériences frustrantes et gratifiantes. Le fait que le non-Moi ne soit pas perçu ne signifie pas qu'il n'existe pas psychologiquement pour l'organisation de la personnalité. La connaissance d'une chose n'apparaît que dans l'absence de cette chose, jusqu'à ce qu'elle se soit introjectée comme objet interne. Mais ce dont nous ne nous apercevons pas n'en est pas moins présent. Et c'est précisément pour cette raison que le « monde fantôme » est également présent dans le cadre, même lorsque celui-ci n'a pas été rompu.

Il me faut à nouveau faire une digression qui, je l'espère, fournira davantage d'éléments pour la présente étude. Jusqu'à une époque récente, nous avons travaillé confortablement dans les domaines de la science, du langage, de la logique, etc., sans nous rendre compte que tous ces phénomènes du comportement (je ne m'y intéresse que dans la seule mesure où ce sont des comportements, c'est-à-dire des 'phénomènes humains) se présentent dans un contexte de présupposés que nous ignorions ou dont nous pensions qu'ils étaient inexistants ou invariables; mais à l'heure actuelle nous savons que la communication recèle une méta-communication, la science une méta-science, la théorie une méta-théorie, le langage un méta-

langage, etc. Qu'on fasse varier le « méta-», et le contenu va varier du tout au tout<sup>4</sup>.

Ainsi le cadre est constant et il est de ce fait un facteur déterminant dans les phénomènes qui régissent les processus du comportement. Autrement dit, le cadre est un méta- comportement, et les phénomènes que nous allons distinguer en tant que comportement en dépendent. Il est l'implicite dont dépend l'explicite.

Le méta- comportement fonctionne comme ce que M. et W. Baranger ont appelé un « rempart », dans la phase où l'analysant essaie de ne pas prendre le risque de faire infraction à la règle fondamentale. En ce qui concerne le méta- comportement, ce qui m'intéresse c'est l'analyse des cas où la règle fondamentale est pleinement respectée, et je me préoccupe précisément de l'examen de ce bon fonctionnement de la règle. Je suis d'accord avec les auteurs cités plus haut pour considérer la relation analytique comme une relation symbiotique; mais dans les cas où la règle est respectée et remplie, le problème réside dans le fait que c'est le cadre lui-même qui est le récepteur de la symbiose, et que cette dernière n'apparaît pas comme présente dans le processus analytique lui-même. La symbiose avec la mère (immuabilité du non-Moi), permet à l'enfant de développer son Moi. Le cadre a une fonction comparable; il agit comme support, comme étai, cependant nous ne le percevons, pour le moment, que lorsqu'il se modifie ou se casse. Le « rempart » le plus puissant, le plus durable, et en même temps le moins apparent, c'est bien celui qui repose sur le cadre.

Je veux maintenant illustrer la description que je viens de faire du cadre à l'aide d'un exemple. Il s'agit d'un patient, Mr A.,- au caractère phobique et dont la dépendance intense est dissimulée sous une indépendance réactionnelle. Pendant longtemps, il oscilla entre l'hésitation, le désir et la peur d'acheter un appartement dans une transaction qui s'était avérée interminable. A un moment donné il vient à savoir - par hasard que j'avais quelque temps auparavant acheté un appartement qui était encore en cours de construction, et cette découverte fut le point de départ d'une période d'anxiété et d'acting-out.

Un jour il m'informa de ce qu'il avait appris, et, j'ai alors interprété sa réaction : sa manière de m'en parler comportait le reproche à mon égard de ne pas l'avoir mis au courant de mon acquisition alors que je savais que c'était pour lui un problème fondamental. Il essaya d'ignorer ou d'oublier l'incident, manifestant de très fortes résistances chaque fois qu'avec insistance j'établissais un lien entre ce fait et son acting-out, jusqu'à ce que de puissants sentiments de haine ; d'envie, de frustration, mêlés d'attaques

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Cette variation dans le « méta » ou variation des présupposés fixes ou constants est l'origine de la géométrie non euclidienne et de l'algèbre booléenne (Lieber, 1960). En psychothérapie, chaque technique a ses présupposés (son cadre) et par suite, ses propres « contenus » ou processus.

verbales, fassent leur apparition, suivis d'un sentiment de détachement et de désespoir.

Comme nous avancions dans l'analyse de ces situations, l'« arrière-plan » de son expérience enfantine commença graduellement à émerger à partir du récit des différents souvenirs. A la maison, ses Parents n'avaient jamais rien fait sans l'informer ou le consulter au préalable; tous les détails du développement de la vie familiale avaient été connus par lui. A partir de l'apparition de ces souvenirs et de l'interprétation que j'en donnais, à l'encontre d'une grande résistance, il se mit à m'accuser d'avoir brisé notre relation et se dit désormais dans l'incapacité de me faire confiance. Des fantasmes de suicide, des conduites de désorientation, des confusions fréquentes et des symptômes hypocondriaques n'ont pas tardé à faire leur apparition.<sup>5</sup>

Pour le patient quelque chose s'était brisé, quelque chose de l'ordre du c'est ainsi et du ce doit nécessairement être comme ça a toujours été, il était incapable de concevoir que les choses puissent être autrement. Ce qu'il exigeait c'était une répétition de ce qui avait été vécu, de ce qui, pour lui « avait toujours été ainsi », exigence ou configuration qu'il était toujours parvenu à maintenir à travers sa vie jusque-là, en restreignant ou en limitant son Moi dans les relations sociales, en imposant à ces relations un contrôle rigoureux et en exigeant de la part de ses objets une forte dépendance.

Je veux ici, à partir de cet exemple, souligner comment, parce que le cadre était respecté, la « non-répétition » a mis à jour l'élément le plus stable et le plus permanent de sa personnalité, son « monde fantôme ». Le transfert illusoire (Little) ou la partie psychotique de sa personnalité était un non-Moi qui constituait la toile de fond de son Moi et de son identité. Ce n'était qu'à partir de la « non-satisfaction » de son « monde fantôme » qu'il pouvait percevoir que mon cadre était différent du sien et que, avant même cette « non-satisfaction », son « monde fantôme » existait déjà. Il me faut ici insister cependant sur le fait que le maintien du cadre est bien ce qui a conduit à l'analyse de la partie psychotique de sa personnalité. La question importante n'est pas quelle part de ces phénomènes est attribuable à la frustration ou à la rencontre brutale avec la réalité (le cadre), mais plutôt quelle part n'apparaît pas et ne sera donc vraisemblablement jamais analysée. Il est dans mon pouvoir, non pas d'apporter à cette question une réponse, mais seulement de délimiter le problème. Cela peut se comparer à ce qui se passe dans le cas d'un trait de caractère qui doit être transformé en symptôme afin de pouvoir être analysé, c'est-à-dire cesser d'être « syntone

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Comme le décrit Little (1958) chez des patients dont le transfert est illusoire, des associations corporelles avec des expériences extrêmement archaïques ont commencé à faire leur apparition chez mon patient. Lorsqu'il s'est senti immobilisé, il a associé avec le fait que, bébé, il avait été enveloppé dans des bandes qui le maintenaient dans l'immobilité. Lie non-Moi du cadre comprend le corps et si le cadre vient à se rompre, les limites du Moi doivent être recouvertes par des symptômes hypocondriaques.

au Moi » (ego-syntonic). Ne devrait-on pas, à l'égard du cadre, adopter la même pratique que dans l'analyse du caractère? Le problème diffère, cependant, et il est plus complexe, puisque le cadre n'est pas syntone au Moi, d'une part, et que de l'autre, il est la toile de fond sur laquelle le Moi et l'identité de l'individu sont construits; en outre, il est fortement séparé par rapport au processus analytique, c'est-à-dire par rapport au Moi qui module le transfert névrotique.

Même si l'on adopte le point de vue que, dans le cas évoqué plus haut, ce matériel aurait de toutes les façons émergé puisqu'il était là, le problème de la signification psychanalytique du cadre reste entier.

Pour résumer, on pourrait- dire que le cadre (ainsi défini en tant que problème) est la compulsion de répétition la plus parfaite<sup>6</sup> et qu'en réalité il y a deux cadres, celui qui est proposé et maintenu par l'analyste et consciemment accepté par le patient et celui du « monde fantôme » sur lequel le patient projette<sup>7</sup>. Ce dernier représente la compulsion de répétition la plus parfaite, puisqu'il en est l'exemple le plus complet, le moins connu et le moins facilement décelable. Rodrigué (1966) parle d'un « transfert suspendu » et « d'une difficulté qui surgit parce que nous parlons -d'un phénomène qui, s'il existait dans sa forme la plus épurée, devrait nécessairement être muet par définition ».

Il m'a toujours paru surprenant et passionnant de relever, dans l'analyse des psychotiques, cette coexistence d'un total déni de l'analyste avec une sensibilité exagérée à la moindre infraction de n'importe quel détail de « l'habituel » (c'est-à-dire du cadre) et comment le patient peut se troubler et devenir violent, par exemple, pour une différence de quelques minutes dans le commencement ou la fin de la séance. Maintenant je comprends mieux : ce qui se déstructure alors est son « méta-Moi » qui est, pour une bonne part, tout ce qu'il possède. Je pense que l'on conclut hâtivement lorsque l'on passe son temps à parler de « l'attaque » du cadre dans les cas où le patient n'y adhère pas. Le patient y apporte ce qu'il a, et ce qui est en cause n'est pas toujours une « attaque », mais sa propre organisation, bien que désordonnée.

Dans le transfert psychotique, ce n'est pas l'affect qui est transféré, mais « une situation totale, l'ensemble du développement » (Lagache), il serait peut-être préférable de dire, l'ensemble d'un « non-développement ». Pour Mélanie Klein, le transfert reproduit les relations d'objet primitives, mais je pense que ce qui est encore plus primitif (la non-différenciation) se répète dans le cadre. L'ambiguïté du « comme si » de la situation analytique étudiée par W. et M. Baranger (1961-1962) ne couvre pas « tous les aspects

Wender (1966) a dit qu'il y a deux patients et deux analystes, ce à quoi maintenant j'ajoute : deux cadres.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Cette compulsion de répétition n'est pas seulement une façon de se souvenir, c'est aussi une façon de vivre une exigence vitale.

du champ analytique », selon leur formule, mais seulement le processus. Le cadre n'admet pas d'ambiguïté ni de la part du patient ni de la part de la technique de l'analyste. Chaque cadre est, et n'admet aucune ambiguïté. De la même façon, je pense que le phénomène de participation (Lévy-Bruhl) ou de syncrétisme reconnu par ces auteurs dans la situation analytique, ne se réfère en fait qu'au cadre.

Jaques (1955) affirme que les institutions sociales sont inconsciemment utilisées en tant que défense contre l'anxiété psychotique. Je les crois, quant à moi, dépositaires de la partie psychotique de la personnalité, c'est-à-dire de la partie non différenciée et non dissoute des liens symbiotiques primitifs. Des anxiétés psychotiques se produisent à l'intérieur de l'institution, et, dans le cas de la situation psychanalytique, à l'intérieur de ce que nous avons décrit comme étant le processus, - à savoir ce qui « est mobile » par rapport à ce qui ne l'est pas : le cadre. Reider (1953) a fait la description de différents types de transferts sur l'institution plutôt que sur le thérapeute, et il y apparaît que la psychanalyse en tant qu'institution fonctionne comme moyen de restaurer le sentiment perdu de la toute-puissance grâce à la participation au prestige d'une grande institution. Je pense que l'important ici est de considérer la situation psychanalytique comme une institution en elle-même, spécialement quant à son cadre.

Le développement du Moi, dans l'analyse, dans la famille, ou au sein de n'importe quelle institution, dépend de l'immuabilité du non-Moi. Cette dénomination de non-Moi nous le donne à penser comme quelque chose de non-existant, alors qu'il existe réellement et à ce point que c'est de ce « méta-Moi » que dépend la possibilité même de la formation et du maintien du Moi. De sorte que nous pourrions affirmer que l'identité dépend de la manière de gérer ou de maintenir le non-Moi. A toute variation dans le métacomportement vont correspondre des changements à des degrés probablement équivalents en quantité et en qualité dans l'ensemble du Moi. Garcia Reinoso (1956) a affirmé qu'il est tout aussi vrai de dire du non-Moi ce qu'affirme Freud au sujet du Moi, c'est-à-dire qu'il est corporel. Nous pourrions aller jusqu'à ajouter ceci : que le non-Moi est un Moi différent, ayant des caractéristiques distinctes, que je propose (Bleger, 1967) d'appeler Moi syncrétique. Cette proposition implique qu'il n'y a pas seulement un sens de la réalité, ni un manque de ce même sens : il y a des structures différentes du Moi et du sens de la réalité.

Le non-Moi est le fond (*back-ground*) ou le cadre du Moi organisé : le non-Moi et le Moi sont le « fond » et la « figure » d'un même ensemble. Entre le Moi et le non-Moi, ou entre les parties névrotique et psychotique de la personnalité, il n'y a pas dissociation, mais clivage, ainsi que je l'ai établi dans une étude antérieure.

Mlle N., une patiente à la personnalité à la fois très rigide et limitée, avait toujours vécu à l'hôtel avec ses parents dans différents pays ; la seule chose qu'elle portait toujours avec elle était une petite image. La relation

insatisfaisante avec ses parents et les déménagements répétés avaient fait de cette image son « cadre », qui lui donnait l'élément immuable (non-change) de son identité.

Le cadre est la partie la plus primitive de la personnalité, c'est l'élément fusionnel Moi-corps-monde, de l'immuabilité de laquelle dépendent la formation, - l'existence et la différenciation (du Moi, de l'objet, de l'image du corps, du corps, de l'esprit, etc.). Les patients qui ont des tendances à « l'acting-in », ou les psychotiques, apportent également « leur propre cadre » et *l'institution de leur relation symbiotique primitive*; cependant, ils ne sont pas les seuls à le faire; tous les patients l'apportent avec eux. C'est ainsi que nous sommes mieux à même de comprendre la situation catastrophique qui, à un degré ou à un autre, survient toujours lors de la rupture par l'analyste du cadre, c'est-à-dire lors des vacances, de modifications d'horaire, etc., car ces ruptures sont les occasions de l'ouverture d'une « brèche » par laquelle s'infiltre une réalité qui apparaît au patient comme catastrophique; « son » cadre, son « monde fantôme » demeurent sans réceptacle, et l'évidence s'impose à lui que son cadre n'est pas le cadre psychanalytique, ainsi que cela se produisit dans le cas de M.A.

Je souhaite maintenant donner l'exemple d'une « brèche » que le patient a maintenue jusqu'à ce qu'il ressente le besoin de recouvrer sa toutepuissance, « son » cadre.

M. Z. fils unique d'une famille qui, dans son enfance, était riche et jouissait d'une position sociale influente, vivait dans un vaste et luxueux hôtel particulier avec ses parents et ses grands-parents ; il était l'objet de toutes leurs sollicitudes. Par la suite, pour des raisons politiques, une partie importante de leurs possessions furent expropriées, ce qui entraîna déclin et ruine. L'ensemble de la famille tenta d'abord, au prix de grands efforts, de maintenir l'apparence d'une vie de riches, mais ses parents à lui finirent par déménager dans un appartement exigu et par accepter. de prendre une activité professionnelle (la mort des grands-parents était entre temps survenue). Mais alors que sa famille finit par accepter et affronter le changement, lui continua à vouloir maintenir la façade. Il se coupa de ses parents pour s'engager dans la profession d'architecte et en vivre. et il réussit si bien à camoufler sa grande insécurité et son instabilité économique que tout le monde le crut riche. Il vivait et entretenait le fantasme que « rien ne s'était produit », préservant de la sorte le monde sûr et idéalisé de son enfance, son « monde fantôme ». L'impression qu'il me produisit au cours du traitement était celle d'une personne « aisée », appartenant à la classe socialement et économiquement supérieure, qui, sans l'ostentation du parvenu, maintenait l'air discret de sécurité, de dignité et de supériorité, de quelqu'un qui se situe au-delà des « misères\* » et des « mesquineries » de la vie, y compris de l'argent.

Le cadre a d'abord été bien maintenu, le patient payait régulièrement et avec ponctualité. A mesure que s'approfondit l'analyse du clivage de sa

personnalité avec celle de sa double existence dans deux univers, il commença à me devoir de l'argent, à manquer de ponctualité, et à évoquer - avec de grandes difficultés - ses problèmes financiers ressentis par lui comme « très humiliants ». La rupture du cadre, ici, signifiait un éclatement certain de son organisation toute-puissante, l'apparition d'une « brèche » qui devint la voie où « attaquer » sa toute-puissance (le monde sûr et stable de son enfance). Le plein respect du cadre permettait de recevoir le dépôt de son monde magique omnipotent, de sa dépendance infantile, de son transfert psychotique. Son fantasme le plus profond était que l'analyse allait renforcer cette toute-puissance et lui ferait retrouver son « monde fantôme ». « Vivre » dans le passé, telle était l'organisation fondamentale de son existence.

Le matériel suivant vient d'une séance qui eut lieu à la suite d'un accident au cours duquel ses parents furent gravement blessés. Lors de la séance précédente, il m'avait payé une partie de sa dette, et il commença la séance dont il est maintenant question en me déclarant qu'il, m'avait versé autant d'argent qu'il m'en devait encore. Il ressentait sa dette « comme une brèche, comme quelque chose qui manquait ». Après un silence, il poursuivit : « Hier, j'ai eu un rapport sexuel avec ma femme et au commencement j'étais impuissant et cela m'a fait peur » (il avait été impuissant au début de son mariage). Je lui interprétais cela en lui disant que maintenant qu'il avait à suivre une situation difficile à cause de l'accident de ses parents, il désirait retrouver la sécurité dont il jouissait dans son enfance, ses parents et ses grands-parents à l'intérieur de lui-même, et que la relation avec sa femme, avec moi, et avec la réalité présente le rendait impuissant à accomplir ce vœu. Il ressentait un besoin de colmater la brèche en s'acquittant de l'ensemble de sa dette, de telle sorte que l'argent puisse disparaître entre nous deux, et de telle sorte que moi-même et tout ce qui le faisait souffrir maintenant, puissions disparaître également. Il répliqua que le jour précédent il avait eu la pensée qu'en fait il n'avait besoin de sa femme que par incapacité d'être seul, et qu'elle n'était qu'un simple surcroît dans sa vie. J'ai interprété qu'il désirait aussi que je satisfasse ses besoins de réalité (reality-needs) afin de les faire disparaître et qu'il puisse, lui, revenir ainsi à la sécurité de son enfance et à son fantasme de réunification avec ses grandsparents, son père et sa mère, exactement comme dans ses premières années.

Après un silence, il dit que lorsqu'il entendait le mot fantasme, il trouvait cela étrange que je puisse employer ce terme, et qu'il avait peur de devenir fou. Je lui répliquai qu'il me demandait de lui redonner toute la sécurité de son enfance, qu'il essayait de préserver à l'intérieur de lui-même, afin de pouvoir faire face à la situation difficile et que, d'autre part, il était en train d'éprouver le sentiment que moi-même et la réalité avec ses besoins et ses souffrances, étions en train de nous infiltrer par la brèche ouverte que sa dette avait créée entre nous. Il a terminé la séance en évoquant un travesti; j'ai interprété qu'il se sentait lui-même travesti : par moments le riche fils

unique, par moments son père, par moments sa mère, par moments son grand-père, et dans chacun de ses rôles à la fois pauvre et riche.

Toute variation dans le cadre amène le non-Moi à un état de crise, « dément », la fusion « défie » le Moi, et impose la réintrojection, la réélaboration du Moi, ou suscite une ré-organisation des défenses pour immobiliser ou projeter à nouveau la partie psychotique de la personnalité. M. Z. pouvait accepter l'analyse de « son » cadre jusqu'au moment où, défensivement, il lui était d'une nécessité vitale de le recouvrer ; ce qui est important ici est que son « monde fantôme » apparaît et est mis en question à travers les « défauts » du cadre (sa dette) et que le recouvrement de son « monde fantôme » était lié au respect minutieux de mon cadre, précisément afin de m'ignorer ou de me détruire.

Le phénomène souvent évoqué de la réactivation des symptômes à la fin d'un traitement psychanalytique trouve son explication également dans une mobilisation et une régression du Moi attribuable à une mobilisation du « méta-Moi ». Ce qui était le fond devient figure8. De cette façon, il est possible de considérer le cadre comme une « accoutumance » (« addiction ») qui, si elle n'est pas analysée systématiquement, peut prendre la forme d'une organisation stable, et fournir le fondement d'une organisation de la personnalité à partir de laquelle l'individu forme un Moi « ajusté » et qui prend pour modèle les institutions dont il fait partie. C'est là, je pense, la base de ce que Alvarez de Toledo, Grinberg et Langer (1966) ont appelé « le caractère analytique », que les existentialistes nomment existence « factice » et que nous reconnaîtrions comme « Moi factice »9.

Ce « Moi factice » est un « Moi d'appartenance » ; il est constitué et soutenu par l'admission du sujet dans une institution (laquelle peut aussi bien être la relation thérapeutique, la société psychanalytique, un groupe d'étude ou n'importe quelle autre institution); il n'y a pas là de « Moi intériorisé » qui donnerait au sujet sa stabilité interne.

Disons en d'autres termes, que sa personnalité tout entière est un composé de « personnages », c'est-à-dire de rôles ou, pour s'exprimer autrement, que sa personnalité tout entière est une façade. J'évoque ici le « cas extrême », mais on est bien obligé de tenir compte des variations quantitatives puisqu'il n'y a aucun moyen d'abolir complètement ce « Moi factice », ce qui ne me paraît pas, d'ailleurs, nécessaire en soi.

Le « pacte » ou réaction thérapeutique négative représente une parfaite fixation du « non-Moi » du patient dans le cadre et même sa nonreconnaissance et son acceptation par le psychanalyste; qui plus est, nous

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> C'est sans doute ce qui a conduit certains auteurs (Christoffel, 1952) à employer la rupture du cadre comme technique (abandonnant le divan et pratiquant la séance en face à face), point de vue auquel je ne souscris pas.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> J'ai traité de façon plus approfondie la question du « Moi factice » et du « Moi syncrétique », du « Moi corporel » et du « Moi intériorisé » dans un autre ouvrage (Bleger, 1967).

pourrions dire que la réaction thérapeutique négative est une réelle perversion de la relation transfert- contre-transfert. « L'alliance thérapeutique » est, par contre, une alliance que fait le thérapeute avec la partie la plus saine du patient (Greenacre, 1959); mais ceci est vrai en ce qui concerne le processus, et non le cadre. En ce qui concerne ce dernier, l'alliance est établie avec la partie psychotique (ou symbiotique) de la personnalité du patient (la question de savoir s'il en est de même pour la partie correspondante de la personnalité du psychanalyste reste encore pour moi sans réponse)<sup>10</sup>

Winnicott (1947) écrit : « Pour le névrosé, le divan, la chaleur et le confort peuvent être *symboliques* « de l'amour maternel » ; pour le psychotique, il serait plus juste de dire que ces mêmes choses *sont réellement* l'expression physique de l'amour de l'analyste. Le divan est le giron ou la matrice de l'analyste, et la chaleur est la chaleur vivante du corps de l'analyste. Et ainsi de suite ».

Quant au cadre, il est toujours la partie la plus régressive, la plus psychotique du patient (cela est vrai pour tous les types de patients). Le cadre est une présence permanente, comme le sont les parents pour l'enfant. Sans eux, aucun développement possible du Moi ; cependant maintenir le cadre au-delà de sa fonction nécessaire, ou éviter le moindre changement de relation à l'égard du cadre ou à l'égard des parents, peut entraîner une paralysie du développement. Rodrigué, dans son livre sur le transfert (1966), compare le processus psychanalytique au processus de l'évolution.

On a mis l'accent sur le fait que le Moi de l'enfant s'organise en accord avec la mobilité du milieu qui suscite ses besoins et y pourvoit. Ce qui du milieu n'engendre pas de besoins, passe inaperçu et subsiste comme arrière-plan dans la structure de la personnalité, fait qui jusqu'ici n'a pas reçu la considération qu'il mérite.

Au cours de toute analyse, y compris celle dont le cadre est idéalement maintenu, il faut que celui-ci devienne un objet d'analyse. Je ne veux pas insinuer que cela ne se fait pas dans la pratique de chacun; mon objet est de souligner la signification ou l'importance de ce qui se fait ou ne se fait pas. La dé-symbiotisation de la relation analyste-patient est seulement atteinte à travers l'analyse systématique du cadre au bon moment. Et c'est ici que nous allons probablement rencontrer la résistance la plus forte parce qu'il s'agit de quelque chose qui n'a pas été refoulé, mais clivé et jamais différencié; son analyse ébranle le Moi et l'identité la plus mûre qu'ait pu atteindre le patient. Dans de tels cas, nous n'interprétons pas le refoulé; nous livrons cours au processus secondaire. L'interprétation se fait non pas à partir des lacunes de la mémoire, mais à partir de ce qui n'a jamais été mémorisé. Il ne s'agit pas,

\_

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Je ne crois pas que ce transfert psychotique clivé qui a été projeté sur le cadre soit la conséquence du refoulement d'une amnésie infantile.

non plus, d'identification projective ; c'est l'expression du syncrétisme ou de la « participation » du patient.

Le cadre fait partie de l'image du corps du patient : c'est l'image du corps dans son aspect non encore structuré et différencié. C'est aussi quelque chose de différent de l'image du corps proprement dite ; c'est la non-différenciation de l'espace corporel (body-space) et de la situation du corps (body setting). C'est la raison pour laquelle l'interprétation de gestes et d'attitudes corporelles est si souvent ressentie comme persécutive parce que nous ne remuons pas tant le Moi du patient que son « méta-Moi ».

Je voudrais maintenant présenter un exemple ultérieur qui a également pour particularité de ne pas me permettre de décrire le « mutisme » du cadre, mais le moment de sa mise à jour, c'est-à-dire le moment où il a cessé d'être muet. J'ai déjà comparé le cadre à l'image du corps, dont l'étude a précisément commencé avec la prise en considération de ses troubles. Dans ce cas, le cadre du psychanalyste était lui-même vicié.

Un. collègue présentait à une séance de contrôle l'analyse d'un patient dont la névrose de transfert avait fait l'objet de ses interprétations depuis plusieurs années; mais le cas s'était avéré à ce point difficile à traiter qu'il avait ressenti le besoin de le soumettre au contrôle. Le patient « respectait » le cadre, et dans\* ce sens « il n'y avait pas de problèmes » ; il associait bien ; il n'y avait pas d'acting out; et l'analyste exerçait une interprétation adéquate à l'intérieur du champ par lui délimité. Mais le patient et le thérapeute se tutoyaient parce que le patient l'avait proposé depuis le début de son analyse, et que le thérapeute avait accepté sa proposition. Il a fallu plusieurs mois d'analyse du contre-transfert du thérapeute avant que celui-ci « ose » finalement corriger cette forme familière de locution, et ne donne au patient une interprétation de ce qui se passait et de ce qui pouvait se dissimuler là. L'abandon mutuel du tutoiement familier à la suite de son analyse systématique, mit en lumière la relation narcissique du patient et son contrôle tout-puissant, et la manière dont la personne et le rôle de l'analyste avaient été annulés par le biais de cette familiarité.

En proposant cette forme familière de locution, le patient avait imposé son propre cadre, débordé celui de l'analyste, le détruisant en fait. L'analyste fut contraint d'entreprendre un travail qui requit un effort trop important lors des séances avec son patient (et dans son contre-transfert) ; cela entraîna une modification intensive du processus analytique et une rupture du Moi du patient, qui survivait dans des conditions de grande insécurité et avec un « spectre » d'intérêts extrêmement limité, avec des inhibitions intensives et extensives. La modification de la forme - de locution à travers l'analyse conduisit à la conclusion qu'on était en présence non pas d'un caractère obsessionnel phobique, mais d'une simple schizophrénie avec la « façade » d'un caractère phobo-obsessionnel.

Je ne crois pas qu'il eut été suffisamment efficace de procéder à une modification du tutoiement dès le début, puisque l'analyste-élève n'avait pas

encore acquis suffisamment d'expérience technique pour prendre en charge un patient avec une organisation fortement narcissique. L'analyste ne doit pas se permettre d'utiliser une forme familière de locution, mais il lui est en revanche permis de l'accepter de la part de son patient et de l'analyser au moment approprié (qu'il m'est impossible d'indiquer rétrospectivement). L'analyste doit accepter le cadre qu'apporte le patient (lequel est son méta-Moi) parce que c'est là que la symbiose primitive non résolue se trouve ramassée. Mais nous sommes contraints d'affirmer, en même temps, que le fait d'accepter le « méta-Moi » du patient (le cadre) ne signifie pas qu'on doive abandonner son propre cadre, car il est le seul moyen dont on dispose pour analyser le processus et pour transformer le cadre lui-même en processus. Toute interprétation du cadre (non-altéré) touche la partie psychotique de la personnalité. Cela constitue ce que j'ai appelé une interprétation clivée. Mais toute relation analyste-patient en dehors du cadre strictement défini (comme dans l'exemple que nous venons d'étudier), aussi bien que les relations « extra-analytiques », permet au transfert psychotique dissimuler et favorise le développement du « caractère psychanalytique ».

Une autre patiente, Madame C., maintint son cadre jusqu'à ce que sa grossesse soit bien avancée. Elle ne m'avait jamais serré la main depuis le début de la cure, mais à partir de ce moment elle cessa de me saluer aussi bien en arrivant qu'en partant. J'ai fortement résisté à inclure dans mes interprétations qu'elle ne me saluait plus, mais je voyais que cela représentait la mobilisation de sa relation symbiotique avec sa mère, dont les composantes très persécutives s'activaient à cause de sa grossesse. La pratique de ne pas se serrer la main en arrivant et en partant a été maintenue, mais là réside une partie de son « cadre », qui diffère « du mien ». Je crois même que la situation est encore plus complexe, car le fait de, ne pas se serrer la main n'est pas un simple détail qui manque à l'achèvement du cadre, c'est un témoignage de ce qu'elle possède un autre cadre, une autre Gestalt qui n'est pas la mienne (celle de la cure psychanalytique) et dans laquelle sa relation idéalisée avec sa mère reste clivée. Plus nous avons affaire à la partie psychotique de la personnalité, plus nous devons tenir compte du fait qu'un détail n'est pas seulement un détail, mais l'expression d'une Gestalt, c'est-à-dire d'une organisation aux structures spéciales.

Pour résumer, nous pouvons dire que le cadre du patient est l'expression de sa fusion la plus primitive avec le corps de sa mère, et que le cadre du psychanalyste doit permettre de rétablir la symbiose originelle afin de pouvoir la modifier. L'éclatement du cadre, ainsi que son maintien idéal ou normal sont des problèmes d'ordre technique ou théorique, mais ce qui peut fondamentalement bloquer toute possibilité de cure profonde c'est l'éclatement introduit ou admis dans le cadre par l'analyste lui-même; ce qui veut dire, en d'autres termes, que la dépendance et l'organisation psychologique les plus primitives du patient ne peuvent être analysées qu'à

l'intérieur du cadre de l'analyste, lequel ne doit être ni ambigu, ni fluctuant, ni altéré.

### **Bibliographie**

#### ABRAHAM K.

- ° 1919 « Une forme particulière de résistance névrotique à la méthode psychanalytique » ; traduction française in : Œuvres complètes, Paris, Payot, 1966.
- ° 1924 « Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux »; traduction française in : Œuvres complètes, tome II, Paris, Payot, 1966.
- ° 1925 « Etude psychanalytique de la formation du caractère » ; traduction française in : Œuvres complètes, tome II Paris, Payot, 1966.
- ALVAREZ DE TOLEDO L.C., GRINBERG L., LANGER M. 1964 "Termination of training analysis"; in: *Psychoanalysis in the Americas*, New York, Ed. Litman, 1966.
- ANZIEU A. 1977 « L'heure de la répétition », Nouvelle Revue de Psychanalyse, 15, 163-177.
- ANZIEU A., ANZIEU D., 1977 La interprétacion en primera persona.; in: GRINBERG L. et coll. Practicas psycoanalfticas comparadas en las neurosis, Paidos, Buenos Aires.

#### ANZIEU D.

- ° 1974 Le Moi-Peau, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 9, 19 5 208.
- ° 1975a- Le transfert paradoxal, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 12, 49-72. 1975b- L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse, Paris, P.U.F., 2 vol.,
- ° 1976 L'enveloppe sonore du soi, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 13, 161-
- 1978 Machine à décroire, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 18, 151-167 1979
  Le psychodrame analytique chez l'enfant et l'adolescent, Paris, PUE.
- ANZIEU D., KAËS R. et coll. 1976 Désir de former et formation du savoir, Paris, Dunod.
- ARENDT H., 1954 La crise de la culture, Paris, Gallimard, 1972.
- AULAGNIER-SPAIRANI P., CLAVREUL J. et al. 1967 Le désir et la perversion, Paris, Ed. du Seuil.
- BARANDEI. 1977 Le maternel singulier, Paris, Aubier-Montaigne.
- BARANES J.-J. 1978 Les institutions pour adolescents, pour quoi faire ? Revue de Neuropsychiatrie infantile, 26, (10-11) 581-589.
- BARANGER W., BARANGER M. 1961-2 La situacio'n analitica como campo dinamico, Rev. Urug. Psicoanal, 4. 1964 El insight en la situacio'n anaÉtica, Rev., Urug. Psicoanal, 6.
- BEN JELLOUN T. 1977 La plus haute des solitudes, Paris, Ed. du Seuil.
- BENSON R., PRYOR D. 1976 Le compagnon imaginaire, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 13, 237251.
- BERGERET J. 1974 La personnalité normale et pathologique. Les structures mentales, le caractère, les symptômes, Paris, Dunod. 1976 Dépressivité et

- dépression dans le cadre de l'économie défensive, 36è Congrès des Psychanalystes de langues romanes, Revue Fr. de Psychanalyse, XL, n- 5 6, 835-1044.
- BESDINE M. 1968-9 Complexe de Jocaste, maternage et génie, traduction française, in ANZIEU D., MATHIEU M. et al : Psychanalyse du génie créateur, Paris, Dunod.
- BIFFE M. MARTIN J.-Y. 1971 A propos de l'imaginaire dans les groupes de diagnostic, Perspectives Psychiatriques, 33, 5 3 5 7.
- BLEANDONU G. 1976 Dictionnaire de psychiatrie sociale, Paris, Payot.
- BLEGER J. 1964 Simbiosis : estudio de la parte psico'tica de la personalidad, Rev. Urug. Psicoanal, 6.
  - ° 1966a- Psycho-analysis of the psycho-analytic 1 frame., International Journal of Psycho-Analysis, 48 511-519; traduction française dans le présent ouvrage. 1966b- Psicohigiene y psicologla institucional, Buenos Aires, Paidos. 1967 Simbiosis y ambikuedad, Buenos Aires, Paidos.
- BLOCH E. 1959 Das Prinzip Hoffnung, Frankfurt am-Main, Suhrkamp Verlag.
- CASTORIADIS-AULAGNIER P. 1968 Demande et identification, L'Inconscient, 7, 23-67. 1976 La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé, Paris, P.U.F.
- CHARPY\*J. P. 1976 L'objet pictural de Matisse à Duchamp, Paris, Ed. du CNRS.
   CHRISTOFFEL H. 1952 Le problème du transfert, Revue Française de Psychanalyse, XVI., 1-2,178-203.
- COLLOMB H. 1965 Les bouffées délirantes en psychiatrie africaine, Psychopathologie Africaine, J. 167-239.
- DESROCHE H. 1976 Notes sur quelques fragments d'Utopie, Communications, 25, 128136.
- DICK Ph. K. 1964 Simulacres; traduction française, Calmann-Lévy, Paris, 1973.
- DUBORP- \* 1978 Gestion institutionnelle de psychose (et des manifestations préobjectales).,Processus de r créativité groupale >. Ronéo, 7p.
- ELIADE M. 1957 Mythes, rêves et mystères, Paris, Gallimard.
- ENRIQUEZ M. 1977 Analyse possible ou impossible, Topique, 18,49-63.
- ERIKSON E.H. 1968 Adolescence et crise. La quête de l'identité, traduction française, Paris, Flammarion, 1972.
- FAÏN M., BRAUNSCHWEIG D. 1974 Du démon du bien et des infortunes de la vertu, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 10, 161-178.
- FAULKNER W. 1946 Pylône; traduction française, Paris, Gallimard. 1948 Monnaie de singe; traduction française, Paris, Arthaud.

#### FEDIDA P.

- ° 1976 L'« objeu » (III et IV). Objet, jeu et enfance. L'espace psychothérapeutique, Psychanalyse à l'Université, 11, 5, 17-47.
- ° 1978 L'absence, Paris, Gallimard.
- FENICHEL 0. 1945 -. La théorie psychanalytique des névroses; traduction française, Paris P.U.F., 2 vol., 1953.
- FERREIRA AJ. 1963 Family Myth and Homeostasis, Archives of General Psychiatry, 9, 457-463

#### FREUD S.

° 1901 - Zur Psychopathologie der Alltagslebens; traduction française, Psychopathologie de la vie quotidienne, Paris, Payot, 1971.

- ° 1908 Der Dichter und das Phantasieren ; traduction française : La création littéraire et le rêve éveillé, In : Essais de psychanalyse appliquée, Paris, Gallimard, 1933,69-82.
- ° 1913 Totem und Tabu, G.W., IX; traduction française Totem et Tabou, Paris, Payot, 1970.
- ° 1914 Zur Einführung des Narzissmus, G.W. X, 138-170; traduction française, Pour introduire le narcissisme, In : La Vie sexuelle, Paris, P.U.F., 81-105 1916-17 Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse; traduction française, Introduction à la psychanalyse, Paris, Payot, 195 1.
- ° 1920 Jenseits des Lustprinsips ; traduction française, Au-delà du principe du plaisir, in : Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1970, 83-164.
- ° 1923 Das Ich und das Es, G.W., XIII, 237-289 ; traduction française~ Le Moi et le Çà, In : Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 177-234
- ° 1939 Analyse terminée et analyse interminable ; traduction française in Revue Française de Psychanalyse, XI, 1, 3-38
- FUSCO M.C., SMIRNOFF V. 1976 Les limbes de la dépression. Espace fusionnel et faille identificatoire, Topique,  $1\sim$ , 7 3 5
- GARCIA REINOSO 0. 1956 Cuerpo y mente, Rev. Psicoanal, 13.
- GEISSMANN P. 1974 L'espace de la dépression, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 9, 125-143
- GELLY R. 1969 La personnalité professionnelle de l'aviateur, Revue du corps de santé des armées, V, 585-598
- GINOUXJ.C. 1977 Répétition, transfert et environnement dans les groupes de formation Thèse pour le doctorat de 3e cycle, Université de Provence.
- GORI R. 1977 Entre cri et langage : l'acte de parole. In : ANZIEU D, GIBELLO B. Psychanalyse et langage. Du corps à la parole, Paris, Dunod. 1978 Le corps et le signe dans l'acte de parole, Paris, Dunod.
- GRANOFF W. 1976 La pensée et le féminin, Paris, Ed. de Minuit
- GREEN A. 1974 L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 10,225-259 1975 Le temps mort, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 11, 103-109 1976 Un, autre, neutre : valeurs narcissiques du même, Nouvelle Revue de Psychanalyse, 13,37-81
- GREENACRE P. 1959 Certain technical problems in the transference relationship, Journal of the American Psychoanalytic Association, 1.
- GRIMAL P. 1976 Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine, Paris, P.U.F.
- GRINBERG L. 1964 Culpa y depresion, Buenos Aires, Paidos
- GUILLAUMIN J. 1975 Psychanalyse, épreuve de la réalité psychique, Nouvelle Revue de Psychanalyse, no 12, 163 -187
  - ° 1976 Contre -transferts, Revue Française de Psychanalyse, 40, n04
  - ° 1978 L'étayage et le désir d'objet dans la création picturale (Pour une psychanalyse des rapports du motif et du fond dans la peinture), Bulletin de Psychologie, XXXI, 336,796-814
  - ° 1979 Quatre remarques sur le modèle de la névrose infantile, Communication au 390 Congrès des Psychanalystes de langue française, Revue Française de psychanalyse, 43, no 5-6
- GUILLAUMIN J. et al. 1979 Corps création. Du mode littéraire de l'existence corporelle, entre Lettres et Psychanalyse, Paris, Dunod (en préparation)

- GUILLAUMIN J., MARTEL P. PETREQUIN F. 1975 Psychologie clinique no 5, 1979
- GUYOTAT J., AUDRAS DE LA BASTIE M. 1976 Economie dépressive et Mâtions. Revue Française de Psychanalyse, XL, 5-6,1073-1081.
- HESSE H. 1919 Demian ; trad. fr. Paris, Stock, 1946. JAQUES E.
  - ° 1951 The changing culture of a factory; trad. fr. Intervention et changement dans l'entreprise, Paris, Dunod, 1972.
  - ° 1955 Social system as a defense against persecutory and depressive anxiety in: New direction in psychoanalysis, London, Tavistock, 478-498; trad. fr. in LEVY A., Psychologie sociale, Paris, Dunod, 1965.
  - ° 1963 Mort et crise du milieu de la vie, trad. fr. in : ANZIEU D., MATHIEU M., et al. : Psychanalyse du génie créateur, Paris, Dunod, 1974.
- JONES E. 1953-5.7 La vie et l'oeuvre de Freud ; trad. fr., 3 tomes, Paris, P.U.F., 1958, 1961,1969.

### KAËS R.

- ° 1971 Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes, Perspectives Psychiatriques, 33, 27 48.
- ° 1972 Les séminaires « analytiques » de formation : une situation sociale limite de l'institution, in : ANZIEU D., BEJARANO A., et coll., Le travail psychanalytique dans les groupes, Paris, Dunod.
- ° 1973 Quatre études sur le fantasmatique de la formation et le désir de former in : KAËS R., ANZIEU D., et al. ; Fantasmes et Formation, Paris, Dunod.
- ° 1974 a Représentation du groupe. Le geste du groupe hérdique, Les Etudes Philosophiques, 1, 45-58.
- ° 1974 b Le corps, l'espace et-le groupe large, Bulletin de Psychologie, no spécial sur les groupes : psychologie sociale clinique et psychanalyse, 123-132. 1975 « On (dé)forme un enfant » : fantasme originaire, processus et travail de la formation, Connexions, 16, 3749.
- ° 1976 a L'appareil psychique groupal Constructions du groupe, Paris, Dunod 1976 b Analyse intertransférentielle, fonction alpha et groupe conteneur, L Evolution psychiatrique, XLI, 2, 339-347.
- ° 1976 c Eléments pour une théorie de la transitionalité. Ruptures et création dans les processus de changement. Laboratoire de Psychologie clinique et pathologique, Université de Provence, ronéo., 60 p.
- ° 1976 d Métamorphoses de la personnalité et du groupe en situation de crise. Congrès des psychologues praticiens, Antibes, novembre 1976. In : MARCHAND E : Le psychologue et la santé, Toulouse, Privat-, 1978.
- ° 1976 e L'analyse intertransféretitielle, in KAËS R., ANZIEU D., et al., Désir de former et formation du savoir, Paris, Dunod.
- ° 1977 a Crise, rupture et transitionalité, Psychologie clinique, 1, 38-47.
- ° 1977 b Hypothèses psychanalytiques sur la structuration groupale du psychisme et J'analyse des groupes. Laboratoire de psychologie clinique et pathologique de l'Université de Provence, ronéo, 51 p. 1978 a L'utopie dans l'espace paradoxal : entre jeu et folie raisonneuse, Bulletin de Psychologie, XXXI, 336, 853 -879. 1978 b L'étayage multiple du psychisme (inédit).
- KARLIN D., LAINÉ T., 1978 La mal-vie, Paris, Editions sociales françaises. KESSEL J -, 1938 Mermoz, Paris, Gallimard, Nlle édit. 1965.

- KHAN M. MASUD R., 1963 Le concept de traumatisme cumulatif; trad. fr. in: KHAN M., 1974 Le Soi caché, Paris, Gallimard, 1976. 1974 - Le Soi caché, trad. fr. Paris, Gallimard, 1976.
- KLEIN M., 1934 Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniacodépressifs ; trad. fr. in : Essais de Psychanalyse, Paris, Payot, 1967. 1948 - Sur la théorie de l'angoisse et de la culpabilité ; trad. fr. in : KLEIN M., ISAACS S., et al, : Développements de la psychanalyse, Paris, P.U.F. 1966. 1952 - Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés ; trad. fr. in : Développements de la psychanalyse, Paris, P.U.F. 1966.
- KOHUT H., 1971 Le Soi. La psychanalyse des transferts narcissiques ; trad. fr. P.U.F., 1974.
- LACAN J., 1949 Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je ; rééd. in LACAN J., 1966, Ecrits, Paris, Ed. du Seuil, 93. 100. 1957 Séminaire sur la relation d'objet, Bulletin de Psychologie, XI, 138, 31-35. 1966 Ecrits, Paris, Seuil. 1978 Le Séminaire. Livre H, Paris, Seuil.

LAGACHE D.,

- 1938 Le travail du deuil, Revue Française de Psychanalyse, X, 4, 693-708.
  1952 Le problème du transfert, Revue Française de Psychanalyse, XVI, 1-2,5-115.
- ° 1960 Situation de l'agressivité, Bulletin de Psychologie), (IV, 1, 99-112. 1961 Psychanalyse et structure de la personnalité, La Psychanalyse, 6, 5-55.
- ° 1967 Pour une étude sur le changement individuel au cours du processus psychanalytique, Bulletin de l'Association Psychanalytique de France, 3, 7-43.
- LANOUZIERE J., 1977 Vox turturis audita est, Psychanalyse à l'Université, 11, 475-487.
- LAPLANCHE J., 1970 Vie et mort en psychanalyse, Paris, Flammarion.

LECLAIRE S., 1975 - On tue un enfant, Paris, Seuil.

LEFEBVRE H., 1947 - Critique de la vie quotidienne, Paris, I:Arche.

LEMOINE-LUCCIONI E., 1976 - Partage des femmes, Paris, Seuil.

LEVI -STRAUSS C., 1978 - L'identité, Paris, Grasset.

LIBERMAN D., FERSCHTUT G., SOR D., 1961 - El contrato analítico, Rev. PsicoanaL, 18,

LIBERMAN D., 1962 - La comunicacio"n en terapeutica psicoanalitica Buenos Aires, Eudeba.

LIEBER L.R., 1960 - The great discovery of modem mathematics, General Senuntics Bulletin, 26-2 Z

LITTLE M., 1958 - On delusional transférence, Internation Journal of Psycho-Analysis, 39.

MATHIEU M., 1977 - Dont Acte. In: ANZIEU D., GIBELLO B., et al, : Psychanalyse et langage. Du corps à la parole. Paris, Dunod.

MILNER M., 1969 - Les mains du Dieu vivant, trad. fr., Gallimard, 1974.

MISSENARD A., 1971 - Dépression et petit groupe, dépression en petit groupe, groupe déprimé? Perspectives psychiatriques, 33, 59-68. 1972 - Identification et processus groupal; in ANZIEU D., KAËS R., et al, Le travail psychanalytique dans les groupes, Paris, Dunod. 1976 - Aspects du narcissisme dans les groupes, L'Evolution psychiatrique, XLI, 2, 273 -303.

MOHAMED 1973 - Le journal de Mohamed, Paris, Stock.

- MORIN Es, 1975 Le paradigme perdu : la nature humaine, Paris, Seuil. 1976 Pour une crisologie, Communications, 25, 149-162.
- M'UZAN M., de 1968 Freud et la mort, L'Arc, 34, 55-67.
- NAPOLITANI D., 1973 Le -social de la psychanalyse et la psychanalyse du social ; trad. fr. in : Mouvement psychiatrique, 15, 12-19.
- NUNBERG H., 1951 Transference and reality, International Journal of Psychoanalysis, 32.
- OURY J -, 1968 Psychothérapie institutionnelle. Compléments théoriques. Encyclopédie médicochirurgicale, Psychiatrie, 11.
- PERRIER F., 1970 Sur Charles Fourier; in: La Chaussée d~4ntin, Paris, 10/18, 1978.
- PONSI M., 1977 La situazione di crisi: linee di intervento e prospettiva teorica, Archivio di psicologia; neurologia e psichiatria, IV, 486-512.
- PONTALIS J. B., 1976 Le travail de la mort ; in : FAVEZ G., ANZIEU D., et al, Etre psychanalyste, Paris, Dunod ; rééd Paris, Gallimard, 1977.
  - ° 1977 L'insaisissable entre deux ; in : Entre le rêve et la douleur, Paris, Gallimard.
- RACAMIERP.C., 1973 Entre humour et folie, Revue Française de Psychanalyse, 37,655-688.
- REIDER N., 1953 A type of transference at institutions, Bulletin of the Menninger clinic, 17
- REVEL, J., PETER J P., 1974 Le corps. L'homme malade et son histoire. In : LE GOFF J., NORA P., Faire de l'histoire, Nouveaux objets, Paris, Gallimard.
- RODRIGUE E., RODRIGUE G.T., de 1966 El contexto del Proceso Anali"tico, Buenos Aires, Paidos.
- ROHEIM G., 1943 Origine et fonction de la culture Trad. fr., Paris, Gallimard, 1972.
- ROSOLATO G., 1967 Trois générations d'hommes dans le mythe religieux et la généalogie, L'Inconscient, 1, 71-108; Rééd. in Essais sur le Symbolique, Paris, Gallimard, 1969.
  - 1974 La voix : entre corps et langage. Revue Française de Psychanalyse,
    XXXVIII, 1, 75-94 ; rééd. in : Essais sur le Symbolique, Paris, Gallimard, 1969.
    1978 La relation d'inconnu, Paris, Gallimard.
- ROUAN G., 1979 L'animation socioculturelle : une institution en action Thèse de Doctorat de 3cycle. UE.R. de Psychologie, Université de Provence.
- ROUART J., 1976 Contre-transfert et séduction, Revue Française de Psychanalyse, 40, 3,413-443.
- ROUSSILLON R., 1976 Paradoxe et mentalisation. Mémoire de DEA (Université de Lyon II). Ronéoté, 57 p. 1977 Contribution à l'approche psychanalytique de tution-environnement, Psychologie clinique, 2, 3 -33.
  - ° 1978 Du paradoxe incontenable au paradoxe contenu. Thèse pour le Doctorat du 3è cycle, Université de Lyon H, 223 p.
- SAINT EXUPERY de A., 195 5 Lettres à sa mère. Paris, Gallimard.
- SAMIALI 1977 Corps réel, corps imaginaire, Paris, Dunod.
- SEDAT J. 1978 L'analyse amatricide. Esprit, 1, 113-121.
- SEGAL H., 1957 Notes sur la formation du symbole ; trad. fr. in : Revue Française de Psychanalyse, 1970, 34, 685-696.

- SPRINGMANN RR., 1976 La fragmentation en tant que défense dans les grands groupes ; trad. fr. in : 1, Evolution psychiatrique, XLI, 2, 327-338.
- THOM 'R., 1976 Crise et catastrophe, Communications, 25, 34-38.
- UTRILLA M., 1978 Paradoxe et ambiguïté. Ronéoté, 9 p. (inédit).
- VIDERMAN S., 1977 Le céleste et le sublunaire, Paris, P.U.F.
- WATZLAWICK P., HELMICK-BEAVIN J., JACKSON D., 1967 Une logique de la communication ; trad. fr. Paris, Seuil, 1972.
- WATZLAWICK P., WEAKLAND J., FISCH R., 1973 Changements, paradoxes et psychothérapie ; trad. fr., Paris, Seuil, 1975.
- WENDER L. 1966 Reparacion patoiógica y perversión. Communication faite à l'Association Psychanalytique d'Argentine.
- WIDLÔCHER D., 1970 Freud et le problème du changement, Paris, P.U.F.

### WINNICOTT D.W.,

- ° 1935 La défense maniaque ; trad. fr. in : WINNICOTT D.W., De la pédiatrie à psychanalyse, Paris, Payot, 1969.
- ° 1945 a Le développement affectif primaire ; trad. fr. in : WINNICOTT D.W., De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, 1969.
- ° 1945 b La haine dans le contre-transfert ; trad. fr. in : WINNICOTT D.W., De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, 1969.
- ° 1951 Objets transitionnels et phénomènes transitionnels ; trad. ft. in
- WINNICOTT D.W., Jeu et réalité. L'espace potentiel, Paris, Gallimard, 1975. 1952
  Psychose et soins maternels; trad. fr. in. WINNICOTT D.W., De la pédiatrie à la psychanalyse, 1969.
  - ° 1954 Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique; trad. fr. in: WINNICOTT D.W., De la pédiatrie à la psychanalyse, 1969.
  - ° 1956 a La tendance antisociale; trad. fr. in: WINNICOTT D.W., De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, 1969.
  - ° 1956. b Les formes cliniques du transfert ; trad. fr., in : WINNICOTT D.W., De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, 1969.
  - ° 1958 La capacité d'être seul ; trad. ft. in : WINNICOTT D.W., De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, 1969.
  - ° 1960 Distorsion du Moi en fonction du vrai et du faux « self » ; trad. fr. in : WINNICOTT D.W., Processus de maturation chez l'enfant, Paris, Payot, 1967.
  - ° 1963 L'état de dépendance dans le cadre des soins maternels et infantiles et dans la situation analytique; trad. ft. in WINNICOTT D.W., Processus de maturation chez l'enfant, Paris, Payot, 1967.
  - ° 1971 Jeu et réalité. L'espace potentiel ; trad. fr. Paris, Gallimard, 1975. 1974 La crainte de l'effondrement ; trad. fr. in : Nouvelle Revue de Psychanalyse, II, '35-44,1975.
- ZALTZMAN N., 1977 La chimère du sexe, Topique, 20, 19-41.

# Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions<sup>1</sup>

José Bleger, médecin, psychiatre, psychanalyste argentin

Mon propos est de contribuer, avec une certaine expérience, une certaine connaissance et une bonne dose de réflexion, à reconsidérer le concept grâce auquel nous pensons généralement ce qu'est un groupe et ce qu'est un groupe clans une institution. Par concept habituellement admis de groupe, je comprends cette définition qui le postule comme « un ensemble d'individus qui interagissent en partageant certaines normes dans la réalisation d'une tâche ».

Je me suis occupé de cette question en d'autres occasions, en prenant comme point de départ le problème de la symbiose et du syncrétisme : j'entends par là ces strates de la personnalité qui demeurent dans un état de non-discrimination et qui existent dans toute constitution, organisation et fonctionnement du groupe ; elles existent sur la base d'une communication préverbale, infraclinique (subclinica) difficile à détecter et conceptuellement difficile à caractériser, en raison de la nécessité dans laquelle nous nous trouvons de formuler, avec un certain type de pensée et de catégorisation, des phénomènes très éloignés de la structure de ces derniers.

Mes propositions dans ce sens me conduisent à considérer dans tout groupe, un type de relation qui, paradoxalement, est une non-relation, c'est-à-dire une non-individuation; ce type de relation s'impose comme matrice ou comme structure de base de tout groupe, et il persiste de manière variable durant toute sa vie. J'appellerai ce type de relation *sociabilité syncrétique*, pour le différencier de la sociabilité par interaction, notion à travers laquelle s'est structurée notre connaissance actuelle de la psychologie groupale.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Traduit de l'espagnol, par R. Kaës. Le texte original est intitulé *El Grupo como instituciòn y el grupo en las instituciones*. Il s'agit d'une conférence prononcée à la V<sup>e</sup> journée sulriograndenses de Psychiatrique dynamique de Porto Alegre, 1-2 mai 1970, et publiée dans *Temas de Psicología (Entrevista y grupos)*, 1971, Buenos Aires, Nueva Visión, p. 89-104. Je remercie le Dr A. Eiguer pour sa contribution à cette traduction, et le Dr L. Bleger pour m'avoir permis de préciser certains concepts utilisés par son père.

L'existence ou l'identité d'une personne ou d'un groupe sont déterminées, dans l'ordre quotidien et manifeste, par la structure et l'intégration auxquelles parviennent, dans chaque cas, le moi individuel et le moi groupal. Je considère le moi groupal comme le degré d'organisation, d'amplitude et d'intégration de l'ensemble des manifestations comprises dans ce que nous appelons verbalisation, motricité, action, jugement, raisonnement, pensée, etc. Mais cette individuation, cette personnification<sup>2</sup> ou cette identité que possède ou auxquelles parvient un individu ou un groupe, se fonde nécessairement sur une certaine immobilisation des strates syncrétiques ou non discriminées de la personnalité ou du groupe. J'ai décrit dans d'autres articles comment s'installe entre ces deux strates de la personnalité (ou de l'identité) un fort clivage qui les empêche d'entrer en relation l'une avec l'autre. A travers une immobilisation des aspects syncrétiques peuvent s'effectuer l'organisation, la mobilisation, la dynamique et le travail thérapeutique sur les aspects plus intégrés de la personnalité et du groupe.

On pourrait soutenir que, même s'il en était vraiment ainsi, cela n'enlèverait rien à la valeur du travail thérapeutique et à la compréhension des dynamiques groupales auxquelles nous parvenons à partir des strates les plus intégrées de la personnalité; j'en conviens, mais de toute façon je pense qu'il est nécessaire d'approfondir la connaissance de la partie clivée de la personnalité ou du groupe, car c'est en effet à travers sa mobilisation que nous pouvons effectuer un travail thérapeutique plus approfondi, quoique beaucoup plus délicat et difficile. Les crises les plus profondes que traverse un groupe sont dues à la rupture de ce clivage et à l'apparition consécutive des niveaux syncrétiques. L'identité - paradoxalement - n'est pas donnée seulement par le moi, mais aussi par le moi syncrétique.

Je voudrais maintenant aborder ce problème en essayant de le dégager et de le rendre plus évident à travers l'examen des aspects institutionnalisés du groupe, c'est-à-dire des modèles, normes et structures qui se sont organisés ou qui se trouvent déjà organises d'une certaine manière. Pour atteindre cet objectif, il m'est nécessaire d'écarter, pour des raisons méthodologiques et didactiques, les groupes dans lesquels le clivage a déjà disparu ou ceux dans lesquels le clivage n'existe pas, comme cela arrive, par exemple, dans certains groupes de psychotiques ou de personnalités psychopathes. Cette

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Le concept de « personificación » chez J.Bleger est exposé dans une communication présentée en 1964 à l'Asociación Psicoanalítica Argentina, en collaboration avec L.S. de Bleger, D. Garcia Reinoso et G. Royer de Garcia de Reinoso *Psicopatia como deficit de la personificación*. Le concept est utilisé dans *Symbiose et Ambiguité* (trad. fr. 1951) où la traductrice A. Morvan l'a rendu, selon le contexte, par formation de la personne, formation de la personnalité, ou personnification. La « personificación » désigne selon J. Bleger l'évolution de la personnalité qui va de l'indifférenciation primitive à la discrimination accomplie du moi et de l'objet. Dans le présent texte, il s'agit plutôt de la formation de la personnalité que de la représentation d'un objet ou d'un trait sous la forme d'une personne (N.d.T.).

première délimitation une fois faite, je voudrais d'abord considérer les aspects institutionnels des groupes thérapeutiques qui fonctionnent hors de l'institution, et ensuite les groupes thérapeutiques qui fonctionnent en institution. Bien que cette distinction paraisse utile pour des raisons qui tiennent aux nécessités de l'exposé ou de la recherche, je voudrais faire observer, dans un autre ordre des choses, que le plus souvent je ne m'occuperai pas seulement des groupes thérapeutiques tels que nous en avons l'expérience en psychiatrie, mais aussi d'autres types de groupes, les uns et les autres constituant le champ de notre compétence en psychiatrie dynamique.

Un groupe est un ensemble de personnes qui entrent en relation entre elles, mais en outre et fondamentalement un groupe est une sociabilité établie sur un arrière-fond d'indifférenciation ou de syncrétisme, dans lequel les individus n'ont pas d'existence comme tels et entre lesquels opère une transitivité permanente. Le groupe thérapeutique se caractérise aussi par ces mêmes qualités. Ajoutons le fait que l'un des membres du groupe (le thérapeute) intervient avec un rôle spécialisé et prédéterminé, mais que ce rôle (cette fonction) s'accomplit sur une base dans laquelle le thérapeute est inclus dans le même arrière-fond de syncrétisme que le groupe.

Apparemment, la logique du sens commun nous montre avec évidence qu'un ensemble de personnes peut être convoqué à une heure déterminée et en un lieu défini par un thérapeute, et que le groupe commence à fonctionner quand ces personnes distinctes, jusqu'alors séparées, sont à une distance suffisante et sont relativement isolées des autres contextes pour pouvoir interagir.

Je pourrais rappeler à ce propos la conception de Sartre<sup>3</sup> qui soutient que, jusqu'au moment où s'établit l'interaction, le groupe n'est en fait qu'une « sérialité », dans le sens où chaque individu est équivalent à un autre et que tous constituent un nombre de personnes tout à fait comparables et sans différence entre elles. Apparemment, la conception sartrienne nie la thèse que je suis en train de soutenir dans cet exposé, mais un examen plus approfondi peut aboutir à la conclusion à laquelle je suis parvenu : que cette sérialité est justement l'arrière-fond de solidarité, de non-discrimination ou de syncrétisme qui constitue le lien le plus puissant entre les membres du groupe. Sans cet arrière-fond, l'interaction ne serait pas possible.

Dans cette description, ainsi que dans d'autres qui vont suivre, je voudrais que l'on prenne en considération les limites du langage et de l'organisation de notre pensée conceptuelle pour saisir des niveaux très différents de sociabilité; de cette sociabilité très particulière qui se caractérise par une non-relation et par une indifférenciation, dans laquelle chaque individu ne se différencie pas d'un autre ou ne se trouve pas

\_

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> J.P. Sartre, 1960. Critique de la raison dialectique. Paris, Gallimard (N.d.T.).

discrimine parmi d'autres, et dans laquelle il n'y a pas de discrimination établie entre moi et non-moi, ni entre corps et espace, ni entre moi et autrui.

Une limite à laquelle je veux me référer, parce qu'elle influence beaucoup les possibilités de nous entendre, concerne les différences entre le point de vue naturaliste et le point de vue phénoménologique. Par point de vue naturaliste, nous entendons la description par un observateur d'un phénomène « depuis le dehors », c'est-à-dire un phénomène de la nature qui existe indépendamment du sujet observateur ; et, en ce sens, la définition du groupe comme « ensemble d'individus qui interagissent avec des rôles, des statuts, etc. » est typiquement une description naturaliste.

Par description ou observation phénoménologique, nous devons comprendre celle qui se réalise depuis l'intérieur des phénomènes, tels qu'ils sont perçus, expérimentés, et vécus ou organisés par ceux qui sont partie intégrante du phénomène ou d'un événement donné. Dans ce sens, je me vois fréquemment contraint, par limitation sémantique et conceptuelle, de décrire des phénomènes d'un point de vue phénoménologique avec un langage qui correspond au point de vue naturaliste. J'incline à cela lorsque, par exemple, je dis que, à un certain niveau, un groupe se caractérise par une non-relation ou par un phénomène de non-discrimination entre les individus et entre le moi et les objets.

Cette dernière définition, qui tente de rendre compte du point de vue phénoménologique, ne peut se soutenir qu'en niant la description du point de vue naturaliste. A cet égard, je pense, par exemple, que beaucoup de phénomènes que nous décrivons comme des identifications projectives et introjectives correspondent à une description naturaliste de ce qui, du point de vue phénoménologique, correspond au syncrétisme.

Il serait hors de propos, et il nous faudrait beaucoup de temps si je m'occupais des relations entre les observations réalisées d'un point de vue phénoménologique et celles faites d'un point de vue naturaliste. En outre, ces relations se situent encore dans un terrain très controversé et il n'y a pas d'accord sur ce qu'elles sont. C'est ainsi qu'il y a ceux qui voient dans ces deux points de vue des positions qui s'excluent, alors que d'autres les tiennent pour des positions complémentaires, et que d'autres (parmi lesquels je me situe) y voient des descriptions limitées en attente d'un point de vue unitaire qui les maintienne et les dépasse toutes les deux (Aufhebung<sup>4</sup>). Je vais faire brièvement allusion aux implications de ce point de vue. Un petit exemple pourra nous servir à l'illustrer; il ne démontrera ni n'englobera la totalité de ce problème. Il s'agit seulement d'un exemple:

Dans une pièce se trouve une mère qui lit, qui regarde l'écran de télévision ou qui est en train de coudre. Dans la même pièce se trouve son fils, concentré et isolé dans son jeu. Si nous nous référons au niveau de l'interaction, nous n'allons pas trouver de communication entre ces deux

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> En allemand dans le texte (N.d.T.).

personnes: elles ne se parlent pas, ne se regardent pas, chacun agit indépendamment, de façon isolée, et nous pouvons dire qu'il n'y a pas d'interaction ou qu'elles ne sont pas en communication. Cela est vrai si nous considérons seulement le niveau de l'interaction.

Poursuivons avec cet exemple: la mère, à un moment donné, laisse ce qu'elle est en train de faire et sort de la pièce; l'enfant cesse immédiatement son jeu et sort en courant pour être près d'elle. Nous pouvons alors comprendre que lorsque la mère et le fils étaient chacun occupés à une tâche différente, sans se parler ni communiquer au niveau de l'interaction, il y avait cependant entre eux un lien profond, préverbal, qui n'avait même pas besoin de mots et qui, au contraire, aurait été perturbé par les mots. En d'autres termes, alors que l'interaction ne se produit pas et qu'ils ne se parlent ni ne se regardent, la sociabilité syncrétique est présente: chacun d'entre eux, que d'un point de vue naturaliste nous avons cru être une personne isolée, se trouve dans un état de fusion ou de non-discrimination. Ce groupe peut servir d'exemple de ce que le silence signifie bien souvent dans le groupe thérapeutique, de ce que le modèle de la communication verbale aboutit parfois à distordre ou à occulter la compréhension de ce phénomène.

Pour éviter tout malentendu, je dois dire que j'admets qu'une mère et un enfant qui se comportent seulement, exclusivement et toujours de cette façon provoquent une série de perturbations dans le développement de la personnalité et de leur relation, mais je pense également que si ce niveau de sociabilité syncrétique manque, il se produit aussi une perturbation très sérieuse dans le groupe et dans le développement de la personnalité de chacun. L'absence d'un cadre pour cette sociabilité syncrétique, je la trouve par exemple dans les personnalités psychopathiques, factiques<sup>5</sup>, ambiguës, as if selon H. Deutsch.

Reprenons notre exemple: l'enfant isolé qui joue peut justement être isolé et réussir à jouer (avec tout ce que le jeu signifie du point de vue psychologique) tant qu'il a l'assurance de maintenir clivée, dans un dépositaire fidèle, la sociabilité syncrétique (symbiose).

Un des exemples que donne Sartre comme typique de la sérialité est celui d'une file d'attente de personnes qui attendent un autobus. Il suppose que la caractéristique fondamentale de la sérialité consiste dans le fait que chacun des membres de cette file d'attente est un individu totalement isolé, interchangeable, comme un numéro, l'un valant l'autre. Pour moi, même dans l'exemple d'une « queue » constituée dans l'attente d'un autobus, la sociabilité syncrétique est présente, elle est déposée dans les règles et dans les normes qui régissent tous les individus. Et chacun des membres de la file

3

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> in J. Bleger, *Symbiose et Ambiguïté B.A., 1967* (éd. fr. 1981). p. 241 « Moi factique » et personnalité psychopathique. La personnalité factique est une polarisation, une cristallisation du caractère factice du Moi syncrétique (N.d.T.).

d'attente compte sur cette sécurité, de telle sorte qu'ils n'arrivent même pas à être conscients de celle-ci et que même Sartre l'a négligée. Nous pouvons nous comporter comme des individus en interaction dans la mesure où nous participons à une convention de règles et de normes qui sont muettes, mais qui sont présentes et grâce auxquelles nous pouvons alors développer d'autres règles de comportement. Pour entrer en interaction, il doit y avoir un arrière-fond commun de sociabilité. L'interaction est la figure d'une Gestalt sur le fond de la sociabilité syncrétique. On peut dire que celle-ci est le code de celle-là.

Lorsqu'un ensemble de personnes ont été convoquées, en tant que personnes, pour un groupe thérapeutique et se rencontrent pour la première fois dans le cabinet du thérapeute ou dans un lieu inconnu de tous jusqu'a ce moment, tout thérapeute observe immédiatement des phénomènes que nous cataloguons comme des réactions paranoïdes ; je crois qu'on s'accordera à considérer que ces réactions paranoïdes se produisent régulièrement au début de tout groupe, et que l'on peut leur attribuer la signification de peur devant une expérience nouvelle, peur de l'inconnu ou peur dont l'objet peut être formulé autrement, mais qui toutes peuvent être réduites à l'expérience que je viens d'énoncer.

Je ne mets pas en question l'existence de la réaction paranoïde. Ce que je mets en question, c'est qu'à travers cette formulation nous entendions réellement ce qui est le plus important dans ce qui est en train de se passer à ce moment. Lorsque nous disons, dans ce cas, que le groupe réagit par la peur à une expérience nouvelle, à ce qui est indéterminé ou à ce qui est inconnu, nous énonçons une vérité beaucoup plus large que celle que nous reconnaissons nous-mêmes et, par conséquent, le groupe non plus ne peut reconnaître que les aspects superficiels de cette affirmation. Ce n'est pas seulement la nouveauté qui provoque la peur, mais aussi *l'inconnu qu'il y a à l'intérieur de ce qui est connu* (rappelons que ceci est l'essence de l'inquiétante familiarité<sup>6</sup> : *Unheimlich*).

Lorsque nous signalons les anxiétés paranoïdes, la peur de l'inconnu ou de la situation nouvelle, nous sommes en réalité en train de dire ou de signaler (même sans le comprendre tout à fait) que la peur se produit devant l'inconnu que chaque personne porte en elle sous forme de non-personne et de non-identité (ou de Moi syncrétique). Autrement dit, et pour tenter d'être plus clair, si cela est possible, ce que nous sommes en train de dire quand nous parlons des anxiétés paranoïdes, c'est la peur de ne pas pouvoir continuer à réagir avec les règles établies que l'on doit assimiler en tant que personne; c'est la peur de la rencontre avec une sociabilité qui nous anéantit en tant que personne et nous transforme en un seul milieu homogène, syncrétique, dans lequel chacun ne pourra émerger en tant que figure (comme personne) de l'arrière-fond, mais, au contraire, reste submergé dans

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Traduction proposée pour *Unheimlich*, en allemand dans le texte (N.d.T.).

cet arrière-fond, ce qui implique une dissolution de l'identité structurée par les niveaux les plus intégrés du moi, du self ou de la personnalité. La peur est éprouvée devant cette organisation et non seulement devant la désorganisation; de l'extérieur et d'un point de vue naturaliste, nous pourrons continuer à reconnaître les individus ou les personnes, mais d'un point de vue phénoménologique cela signifie la perte de l'identité (d'une identité) et cela signifie l'immersion dans une identité groupale qui, au-delà et en deçà de l'identité conventionnelle que nous reconnaissons comme telle, est constituée par les niveaux les plus intégrés de la personnalité. En d'autres termes, nous mettons en évidence la peur du groupe devant une régression à des niveaux de sociabilité syncrétique ; celle-ci n'est pas constituée par une inter-relation ou par une interaction, mais elle exige une dissolution des individualités et la récupération des niveaux de la sociabilité incontinente, selon la dénomination de Wallon<sup>7</sup>, niveaux qui n'apparaissent pas dans ces moments, mais qui ont été présents pour ses membres des avant qu'ils ne viennent au groupe et depuis le premier moment de la rencontre dans le

Je voudrais insister à vous faire observer que je suis en train de parler en ce moment de groupes thérapeutiques formés par des personnes névrosées, c'est-à-dire par des personnes qui conservent ou ont atteint un bon niveau d'intégration de la personnalité, malgré les difficultés ou la symptomatologie névrotiques qu'ils présentent. Cette observation reste pertinente et doit être répétée en ce moment, étant donné que certains groupes, formés par des personnes qui ne sont pas parvenues à un certain degré d'individuation ou d'identité individuelle, cherchent d'emblée à établir une situation symbiotique de dépendance et d'identité groupale; cette dernière est tout ce qu'ils peuvent réaliser.

L'identité groupale comporte deux niveaux dans tous les groupes : le premier est celui de l'identité donnée par un travail effectué en commun et qui parvient à instaurer des règles d'interaction et de comportement que le groupe va institutionnaliser ; cette identité est établie par la tendance à l'intégration et à l'interaction des individus ou des personnes. Mais il existe une autre identité dans tous les groupes, et parfois c'est la seule qui existe (ou la seule que l'on peut atteindre dans un groupe) ; il s'agit d'une identité très particulière que nous pouvons appeler identité groupale syncrétique et

1

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> L'oeuvre de H. Wallon a influencé la pensée de J. Bleger, qui lui doit le concept de sociabilité syncrétique. Chez Wallon, la notion de syncrétisme désigne un état global et indifférencié des phénomènes psychiques et s'applique à l'affectivité, à la sociabilité, à la pensée et à la conduite. La sociabilité syncrétique caractérise la première année du développement: pour l'enfant, « l'échange » s'effectue entre des sujets non différenciés et il se modifie sous l'effet de la jalousie et de la sympathie. La sociabilité est dite incontinente lorsque la peur du sixième mois vis-à-vis des étrangers a disparu et que « l'enfant entre en relation avec le premier venu » (H. Wallon, 1949. Les origines du caractère chez l'enfant. Paris, P.U.F.) (N.d.T.).

qui s'appuie non sur une intégration, une interaction et des règles de niveau évolué, mais sur une socialisation dans laquelle ces limites n'existent pas ; chacun de ceux que nous voyons d'un point de vue du naturaliste comme des sujets ou des individus ou des personnes n'ont pas d'identité en tant que telle, mais leur identité réside dans leur appartenance au groupe<sup>8</sup>.

Nous pouvons établir ici une comparaison, une équivalence ou une formule en disant que plus grand est le degré d'appartenance à un groupe, plus grande sera l'identité groupale syncrétique (en opposition à l'identité par intégration). Plus grande sera l'identité par intégration, plus petite sera l'appartenance syncrétique au groupe.

Je voudrais aussi me référer sommairement, sans développer davantage, au fait que l'appartenance est paradoxalement toujours une dépendance au niveau de sociabilité syncrétique. Il y a des groupes thérapeutiques qui cherchent de tels phénomènes, et d'autres qui réagissent avec panique ou en se désintégrant devant ces mêmes phénomènes.

Pour introduire une plus grande clarté dans l'exposé, je voudrais signaler brièvement trois types de groupes, ou plutôt trois types d'individus qui peuvent être membres de groupes distincts ou d'un même groupe. Un de ces groupes est formé par des individus dépendants ou symbiotiques qui vont utiliser immédiatement les groupes comme un groupe de dépendance ou d'appartenance; ils essayeront d'établir leur identité à travers l'identité groupale comme leur identité la plus complète qu'ils aient atteinte au cours de leur développement. Il s'agit d'individus chez lesquels l'organisation symbiotique a persisté plus que nécessaire, ou chez qui une telle organisation n'a jamais été assez normale pour pouvoir se résoudre et ouvrir la voie à des phénomènes d'individuation et de personnification. Ces individus vont essayer de transformer de façon manifeste le groupe en une organisation stable : l'interaction sera superficielle, elle aura tendance à empêcher le processus groupal.

Un deuxième type d'individus est formé par ceux auxquels je me suis référé de façon plus détaillée jusqu'ici, et que nous avons appelés névrotiques ou normaux. En ceux-ci nous reconnaissons la névrose comme une partie seulement de la personnalité, cependant qu'ils ont atteint dans une bonne proportion une certaine individuation et une certaine personnification : c'est ce que nous appelons communément les aspects mûrs ou réalistes de la personnalité. Ces individus auront tendance à évoluer dans la sociabilité d'interaction et peuvent se présenter comme des groupes très actifs, « très mobiles », mais seulement sur un plan et en consolidant le clivage. Il peut se passer beaucoup de choses pour que rien ne se passe.

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Pour le développement de ce point de vue, J. Bleger, 1966, Psychanalyse du cadre psychanalytique, *in* R. Kaës, A. Missenard, et coll.: *Crise, rupture et dépassement*. Paris, Dunod (1979). (N.d.T.).

Un troisième type est constitué par les individus qui n'ont jamais eu une relation symbiotique et qui ne vont pas non plus l'établir dans le groupe, si ce n'est après un long et difficile processus thérapeutique: parmi ces individus nous trouvons les personnalités psychopathiques, perverses, les as if personnalities décrites par H. Deutsch et toutes les personnalités ambiguës (dans lesquelles j'inclus les types as if). Chez ces personnalités le groupe semble jouer un rôle très secondaire et peu important. Mais il n'en est pas ainsi. Il s'agit de personnes qui ont une tendance à former un groupe de sociabilité syncrétique, non manifeste (plus préverbale). Comme je l'ai déjà dit et sauf indication contraire, je ferai seulement référence au deuxième type de personnes ou de groupes.

J'ai développé jusqu'ici les caractéristiques fondamentales du groupe. En fait, tout cela vise à ce que nous puissions nous entendre sur le rôle du groupe comme institution et sur le rôle du groupe dans l'institution. Le concept d'institution a été utilisé avec des significations très diverses. Je vais recourir à deux acceptions parmi toutes celles qui sont possibles et je voudrais les éclaircir : j'utiliserai le mot institution lorsque je me référerai à l'ensemble des normes, des règles et des activités regroupées autour des valeurs et des fonctions sociales. Bien que l'institution puisse aussi se définir comme une organisation, dans le sens d'une disposition hiérarchique des fonctions qui s'effectuent généralement à l'intérieur d'un édifice, d'une aire ou d'un espace délimité, j'utiliserai pour cette deuxième acception exclusivement le mot organisation.

Le groupe est toujours une institution très complexe; mieux encore, il est toujours un ensemble d'institutions, mais en même temps il a tendance à s'établir comme une organisation avec des règles fixes et propres. L'important est le fait que plus le groupe tend à s'établir comme organisation, plus il vise à exister par soi-même en marginalisant le but proprement thérapeutique du groupe, ou en le subordonnant à cet objectif. L'organisation de l'interaction parvient à un degré tel qu'elle peut devenir anti-thérapeutique. Et cela se produit pour deux raisons primordiales et à deux niveaux : le niveau d'interaction s'organise d'une façon fixe et stable, mais à leur tour la fixité et la stéréotypie de l'organisation se basent aussi et fondamentalement sur l'établissement du contrôle sur le clivage entre ces deux niveaux, de telle façon que la sociabilité syncrétique en devient immobile.

Ce phénomène correspond à ce que je considère comme une loi générale des organisations, à savoir que dans toute organisation les objectifs explicites pour lesquels elles ont été créées risquent toujours de passer au deuxième plan, en mettant au premier la perpétuation de l'organisation en tant que telle. Et cela arrive non seulement pour protéger la stéréotypie des niveaux d'interaction, mais fondamentalement pour sauvegarder et assurer le clivage, le dépôt et l'immobilisation de la sociabilité syncrétique (ou de la partie psychotique du groupe).

Dans cet ordre de choses, j'ai déjà signalé qu'un groupe qui a cessé d'être un processus pour s'établir comme organisation s'est transformé d'un groupe thérapeutique en un groupe anti-thérapeutique <sup>9</sup>. En d'autres termes, je pourrais dire que le groupe s'est bureaucratisé : j'entends par bureaucratie l'organisation dans laquelle les moyens se transforment en fins, et où on laisse de côté le fait d'avoir eu recours à des moyens pour atteindre des objectifs ou des fins déterminés.

La tendance à l'organisation et à la bureaucratisation (ou dans d'autres termes la tendance anti-processus) n'est pas due uniquement à une préservation des interactions ou à une compulsion à leur répétition, mais aussi comme je l'ai déjà signalé, essentiellement pour consolider les clivages et par là recouvrir ou bloquer les niveaux symbiotiques ou syncrétiques.

Il n'est pas nécessaire d'aboutir à la bureaucratisation extrême; un groupe peut « travailler bien » et être en train de rompre des stéréotypies : cela peut arriver réellement, mais seulement au niveau de l'interaction. Si ce phénomène persiste, il faut que le groupe change de façon permanente pour qu'il devienne un groupe doté d'une grande mobilité, mais il s'agit en réalité d'un changement pour ne pas changer : au fond « il ne se passe rien ».

Il y a dans tout cela encore un aspect d'une importance considérable que je ne veux pas laisser de côté; je pourrais commencer par dire que toute organisation a tendance à maintenir la même structure que le problème qu'elle essaie d'affronter et pour lequel elle a été créée. Ainsi, un hôpital finit par avoir, en tant qu'organisation, les mêmes caractéristiques que les malades eux-mêmes (isolement, déprivation sensorielle, déficit des communications, etc.).

Nos organisations psychiatriques, nos thérapies, nos théories et nos techniques ont aussi la même structure que le phénomène que nous essayons d'affronter. Elles sont devenues et elles ne sont pas autre chose que des organisations ; elles accomplissent pour cette raison la même fonction de maintien et de contrôle du clivage : une tendance à la bureaucratisation.

La fonction iatrogénique et de confirmation des maladies que remplissent nos hôpitaux psychiatriques n'a pas à être commentée ici, puisqu'elle est connue de tous et qu'elle constitue un aspect sur lequel on insiste beaucoup actuellement; mais nous oublions d'autres aspects aussi importants, qui ont le même effet bureaucratique iatrogénique et la même fonction latente: celle de maintenir le clivage qui contrôle la sociabilité syncrétique.

La société tend à installer un clivage entre ce que l'on considère comme sain et comme malade, comme normal et comme anormal. Ainsi s'établit un clivage très profond entre elle (la société « saine ») et tous ceux qui, comme les fous, les délinquants et les prostituées finissent par produire des déviations et des maladies qui, on le suppose, n'ont rien à voir avec la

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> J'ai étendu aussi la compréhension de ce phénomène-là ce que l'on appelle la réaction thérapeutique négative.

structure sociale. La société s'auto-défend, non pas des fous, des délinquants et des prostituées, mais de sa propre folie, de sa propre délinquance, de sa propre prostitution; de cette façon, elle les place hors d'elle-même, les méconnaît et les traite comme si elles lui étaient étrangères et ne lui appartenaient pas en propre. Cela se produit à travers un profond clivage. Cette ségrégation et ce clivage se transmettent par nos instruments et par nos connaissances. Ainsi, respecter le clivage d'un groupe thérapeutique et ne pas examiner les niveaux de sociabilité syncrétique signifie admettre cette ségrégation sanctionnée par la société; c'est aussi bien admettre les critères normatifs que les mécanismes par lesquels certains sujets deviennent malades et font l'objet d'une ségrégation; c'est aussi admettre le critère adaptatif de santé et maladie, et sa ségrégation comme « guérison ».

Il n'est pas possible ici, de développer les vicissitudes de chacun des phénomènes que je viens de repérer à l'intérieur de la dynamique groupale ; mais il ne serait pas difficile pour le lecteur d'en tirer les conséquences et de les analyser dans son propre travail avec des groupes. Pour ce qui nous 10 concerne plus directement, j'ajouterai seulement que le staff technique ou l'équipe administrative d'un hôpital ont aussi tendance à se structurer comme des organisations ; les résistances au changement ne proviennent pas nécessairement, toujours ou seulement, des patients ou de leurs familles, mais beaucoup plus fréquemment de nous-mêmes, dans la mesure où nous sommes partie intégrante des organisations et où les organisations font partie de notre personnalité. Ce qui arrive en outre, c'est que dans des organisations, les conflits suscités dans les niveaux supérieurs apparaissent ou se révèlent dans les niveaux inférieurs : il arrive alors que les conflits du staff technique ne peuvent se manifester en son sein, mais plutôt dans les patients ou dans le personnel subalterne; de la même façon que très fréquemment les tensions et les conflits entre les parents n'apparaissent pas à leur propre niveau, mais dans les symptômes des enfants. Et l'on pourrait continuer à donner des exemples dans toutes les organisations civiles, gouvernementales, militaires, religieuses, etc.

Dans le paragraphe précédent, j'ai signalé que les organisations constituent une partie de notre personnalité et je voudrais revenir sur cette affirmation très sommairement, car il me semble qu'elle a une importance vitale pour ce que je suis en train de développer.

Dans nos théories et dans nos catégories conceptuelles, nous opposons individu à groupe et organisation à groupe, dans la mesure où nous supposons que les individus existent isolément et qu'ils se réunissent pour former des groupes et des organisations. Tout cela n'est pas correct et n'est qu'un héritage de conceptions associationnistes et mécanicistes. L'être humain avant d'être une personne est toujours un groupe, pas dans le sens où il appartient à un groupe, mais dans celui où sa personnalité est un groupe. A

\_

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Rappelons que J. Bleger s'adresse à des psychiatres réunis en congrès (N.d.T.).

ce propos, je renvoie les personnes intéressées à l'ouvrage de Whyte, L'homme organisation  $^{11}$ .

On peut ainsi comprendre que la dissolution ou une tentative de changement d'une organisation peut produire directement une désagrégation de la personnalité; non par projection, mais en raison directe de ce que le groupe et l'organisation sont la personnalité de leurs membres. De cette manière s'explique la grande fréquence des maladies organiques graves chez les nouveaux retraités, et nous pouvons mieux comprendre comment l'ostracisme de la Grèce antique était plus destructeur pour la personnalité que la prison et l'exécution.

Il y a alors une espèce de transvasement dans les problèmes que je suis en train d'étudier, puisque j'ai insisté précédemment sur le fait que tout groupe tend à être une organisation, et que maintenant, - alors que je m'occupe d'organisations - j'affirme que celles-ci constituent des parties de la personnalité des individus, et parfois *toute* leur personnalité.

E. Jaques a affirmé que les institutions servent de défense contre les angoisses psychotiques. Cette affirmation est limitée, et il est plus juste de dire que les institutions et les organisations sont des dépositaires de la sociabilité syncrétique ou de la partie psychotique, et que ceci explique bien la tendance à la bureaucratie et à la résistance au changement.

Lorsque nous parlons d'organisation et du travail des psychiatres, des psychologues et des psychothérapeutes dans les organisations, nous sousentendons généralement que nous nous referons à la thérapie de groupe dans les organisations psychiatriques ou hospitalières. Nous n'avons pas encore pris clairement conscience, au moins en psychologie et en psychothérapie de groupe, de la nécessité de la quatrième révolution psychiatrique et des problèmes qu'elle pose ; celle-ci peut être définie comme l'orientation vers la prévention primaire et vers une concentration des efforts dans la gestion des moyens. Car si nous possédons des connaissances et des techniques groupales assez développées, il n'est pas moins certain que nous manquons d'une stratégie pour utiliser ces techniques et ces connaissances quand nous avons à travailler en psychologie institutionnelle (dans les organisations) dans des institutions qui ne sont pas psychiatriques ou hospitalières. Et même dans ces dernières, il est possible que la meilleure gestion de nos moyens ne soit pas d'organiser des groupes thérapeutiques, mais de diriger nos efforts et nos connaissances vers l'organisation elle-même.

Lorsque nous travaillons dans des organisations en psychologie institutionnelle, la dynamique groupale *est une technique* pour faire face à des problèmes organisationnels; mais pour utiliser ces techniques, nous devons compter sur une stratégie générale de notre intervention ainsi que sur un « diagnostic » de la situation de l'organisation.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Il s'agit de l'ouvrage de W.H. Whyte Jr, *The organization man*. New York, Simon and Schuster, 1956, Trad. fr. Paris, Plon 1959 (N.d.T.).

Dans les organisations, un des problèmes de base n'est pas seulement la dynamique intra-groupale mais la dynamique inter-groupale, et notre objectif peut ne pas être le groupe, mais l'organigramme.

Dans une organisation, le fait d'avoir recours aux techniques groupales et le choix du type de technique groupale que nous allons utiliser sont déterminés non seulement par un effort pour reformer notre *furor curandis*, mais aussi par un diagnostic qui permette d'évaluer le degré de bureaucratisation ou le degré de fissure qui fait que le clivage entre les niveaux d'intégration et les niveaux de sociabilité syncrétique ne peut être maintenu; ce diagnostic renseigne aussi sur l'existence des structures du groupe primaire, sur celles du groupe secondaire et sur leurs corrélations, etc.

Nos objectifs de travail avec la dynamique groupale dans les organisations concernent très fréquemment l'analyse des implications psychologiques des tâches réalisées et l'analyse de la façon dont les objectifs sont ou ne sont pas atteints : nous ajoutons la dimension humaine ou psychologique au travail effectué et à la façon dont il est réalisé.

Je ne connais pas d'erreur plus grossière que de transférer, avec les techniques groupales, l'hôpital psychiatrique à l'hôpital général et ces deux-là aux organisations (industries, écoles, etc.).

En résumé, j'ai défini les groupes par deux niveaux de sociabilité: le premier est celui qu'on appelle sociabilité par interaction et l'autre sociabilité syncrétique. J'ai signalé que le groupe a tendance à se bureaucratiser comme organisation et à devenir anti-thérapeutique, non seulement pour maintenir la répétition des normes au niveau de l'interaction, mais fondamentalement par nécessité de maintenir le clivage (ou la séparation) entre ces deux niveaux.

De là, j'en suis venu à formuler comment les organisations disposent de cette même fonction de clivage et comment nos connaissances et nos techniques groupales doivent être précédées, si nous voulons travailler avec la dynamique groupale dans les organisations, par une étude diagnostique de celles-ci, et par une stratégie à l'intérieur de laquelle les techniques groupales ne constituent qu'un instrument.

J'ai signalé, sans le développer en profondeur, certaines lois des organisations, ainsi que certaines perspectives vers lesquelles doit tendre notre fonction dans le domaine de la psychiatrie préventive et de la prévention primaire. Plus qu'un développement exhaustif, cet exposé a comme fonction de provoquer, d'inciter ou de stimuler aussi bien un changement dans nos stéréotypies théoriques et techniques, qu'un changement dans la gestion de nos moyens.

## JOSÉ BLEGER À GENÈVE

# Violence sociale extrême : les deux fronts de la survivance psychique

Silvia Amati Sas, psychanalyste, Trieste

**Résumé**. Le but de ce travail est de présenter des concepts psychanalytiques du livre *Symbiose et ambiguïté* de José Bleger pour faciliter la compréhension de quelques aspects de son oeuvre. Dans ma démarche, je me propose de conjuguer l'apport théorique et clinique de J. Bleger avec mon expérience de psychothérapie psychanalytique avec des patients qui ont subi l'expérience de la torture, une extrême violence sociale traumatique. Je fais ici un survol rapide de mes travaux sur cette thématique. Aussi, je me propose de décrire deux mécanismes de survivance psychique que me sont apparus évidents pendant mon travail psychanalytique avec des patients qui avaient été torturés et que j'appelle l'« adaptation à n'importe quoi » et l'« objet à sauver »

Mots-clés. José Bleger, ambiguïté, position ambiguë, cadre social, violence sociale extrême, torture, « adaptation à n'importe quoi », « objet à sauver », espaces de la subjectivité (intrapsychique, intersubjectif, transsubjectif), indignation, éthique du défi.

Le livre *Symbiose et ambiguïté* de José Bleger, qui a été la référence principale du colloque de Genève, est une porte d'entrée dans l'œuvre du psychanalyste argentin, mais c'est une référence trop spécialisée pour ceux qui n'ont pas une connaissance directe de l'ensemble théorique de la psychanalyse et aussi de l'œuvre de J. Bleger.

J. Bleger se situe dans la ligne de pensée des travaux psychanalytiques de son époque, à partir desquels il a créé une manière originale et nouvelle de

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>J. Bleger destinait son livre avant tout au public psychanalytique ayant connaissance des concepts de base de la psychanalyse, par exemple, le concept d'inconscient. Il me semble important d'avertir que pour comprendre l'apport de la psychanalyse dans l'interdisciplinaire, il faut tenir compte du fait que l'idée de l'inconscient est un concept de base de la psychanalyse pour ne pas confondre les phénomènes inconscients avec des attitudes volontaires.

concevoir la dynamique psychique entre le monde interne et le monde externe.

Ma préoccupation pour les effets de la violence d'Etat sur des personnes a commencé en 1972 après ma rencontre avec une jeune étudiante de médecine uruguayenne venue en Europe pour témoigner au Tribunal Russel à Rome sur son séjour dans la prison *Libertad* à Montevideo (laboratoire de la torture en Amérique latine). Elle avait observé des aspects psychiques de son expérience de la torture en constatant, comme d'autres prisonniers, que les tortionnaires étaient équipés de connaissances précises en psychologie, qu'ils appliquaient dans leur tache.

Elle m'a explicitement demandé de transmettre et de dénoncer ce constat au monde des « psy ». Je me suis ainsi trouvée dans la situation de devoir transmettre quelque chose de particulièrement pervers et de trouver les mots psychanalytiques pour le penser et le dire. À ce moment, pour coïncidence, je lisais *Symbiose et ambiguïté* de J. Bleger (Amati Sas, 1977).

Bien que J. Bleger n'a pas traité directement le thème de la torture et de la violence sociale, son livre m'offrait un modèle psychanalytique original qui permet de rapprocher le psychique et le social sans privilégier des critères d'ordre pulsionnel (par exemple, en expliquant la torture par des pulsions sadomasochistes) que ne me semblaient pas pertinents pour aborder les objectifs de la torture.

En effet, il faut considérer la pratique de la torture dans un contexte de pouvoir social à travers l'organisation d'un système d'obéissance institutionnelle dont ses agents sont autorisés et chargés d'accomplir des actes « cruels et dégradants » sur des individus et des groupes en toute impunité.

Le « système torturant » est une des formes que prend la « violence d'Etat » où le but principal est de manipuler toute une population en créant un climat de menace, de persécution, de désarroi, d'étrangeté et de peur terrorisante.

Dans l'Amérique latine des années 1970 et 1980, la torture et les disparitions étaient désavouées, secrètes, cachées, ce que provoquait un sordide « état de menace » (J. Puget, 1989) se manifestant dans la population en général, par une accommodation silencieuse aux circonstances, un incertain déni de la réalité et une banalisation immobilisatrice.

Il ne faut pas confondre l'extrême violence cachée de cette époque de l'histoire latino-américaine avec l'extrême violence ouvertement exhibée aujourd'hui par les médias, spectacle globalisé qui, à notre insu, nous rend familiers avec toutes sortes de cruautés auxquelles, tout comme dans la violence cachée, nous nous accommodons aussi.

Nous pouvons nous demander de quelle fonction psychique tirent profit les pouvoirs politiques pour obtenir la soumission d'un individu et/ou d'un ensemble humain; quelle fonction psychique peut permettre un consentement tacite à n'importe quelle circonstance, contexte ou réalité –

même la plus injuste et la plus illégitime – en l'accordant avec la familiarité et la banalité; quelle fonction psychique commune à tous permet une manipulation transubjective des populations vers le conformisme social et peut provoquer, à l'extrême, leur « adaptation à n'importe quoi » (Amati Sas,1989), à n'importe quelles circonstances ou événements intentionnellement provoqués.

L'obtention du conformisme social est le but des méthodes qui instituent la violence comme forme de gouvernement et sont utilisées pour obtenir la soumission inconsciente d'un ensemble humain avec l'intention d'éviter toute forme de critique ou d'opposition civique.

Pour aborder du point de vue psychanalytique, les différentes formes d'adaptation et de résistance subjectives, individuelles ou groupales à la violence sociale institutionnalisée, nous avons besoin de modèles que considèrent la dynamique entre la subjectivité et les cadres sociaux. Dans ce sens, J. Bleger a apporté une contribution majeure à la psychanalyse en élaborant le concept d'ambiguïté comme l'expression (observable dans la clinique) d'une non-différenciation psychique primaire de base constituant un « noyau agglutiné ou ambigu » qui est déposé dans le monde externe à travers un « lien symbiotique ».

Ces concepts signalent les aspects inévitables de la dépendance du psychique au monde externe et le sentiment d'appartenance et de familiarité nécessaire avec les contextes que ce lien inconscient donne au sujet dans la dialectique psycho-affective du besoin humain d'appartenance et d'identité (Bleger, 1987, 2015).

La prémisse théorique de J. Bleger est que le noyau ambigu (d'immaturité et de non-différenciation) n'est pas soutenable par le moi plus différencié et mûr du sujet qui obligatoirement le projette et le dépose dans le monde externe, à travers un « lien symbiotique », chez des « dépositaires » externes (plus ou moins) privilégiés, desquels le sujet est en dépendance inconsciente (famille, appartenances diverses) et dans le contexte socio-culturel dans lequel le sujet vit (institutions, lois, traditions).

Cette dépendance inévitable du moi à l'environnement externe fournit au sujet des sentiments d'appartenance et de certitude qui « vont de soi » pour lui. Elles sont comparables à ce que J. Sandler (1960), a appelé *background of safety*, c'est-à-dire, un arrière-plan de certitude et sécurité psychique.

Le concept le plus important de ce modèle dynamique est celui du « dépôt » (obligatoire et inévitable) dans les « cadres » du monde externe (personnes, objets, institutions), des aspects inconscients les plus indifférenciés, imprécis et incertains de la personnalité, que Bleger a décrits comme un « noyau agglutiné » ou comme un noyau « glischro-caryque » (de glischro: visqueux et caryon: noyau).

Le noyau agglutiné représente ce qui reste dans le moi d'une indifférenciation primaire, archaïque (pré-subjective) et de tout ce qui dans la vie psychique du sujet n'a pas encore trouvé une « discrimination », une

définition et une signification précise. Nous pouvons imaginer le noyau ambigu comme un amas de ce qui est le plus indifférencié, indéfini, imprécis, équivoque et ambigu en chacun. Tout contexte actuel peut fonctionner comme « dépositaire » des aspects ambigus que se trouvent dans la subjectivité de tous et chacun à tout âge.

De ce fait, la dynamique entre le monde interne et les cadres environnants nous permet d'imaginer comment des changements violents et des ruptures intentionnellement provoqués par des pouvoirs sociaux (guerre, répression politique, torture) touchent la subjectivité la plus intime, dépendante, inerme et vulnérable de chacun.

Puisque le « noyau ambigu » ne peut pas rester sans dépositaires externes, quand il y a une perte ou une altération du cadre « dépositaire » (surtout si le changement est brusque et/ou inattendu), le lien symbiotique va se rétablir aussitôt, inconsciemment et sans choix, dans le cadre externe actuel dans lequel le sujet se trouve; le nouveau dépôt redonne au sujet un sentiment d'appartenance, de sécurité et de familiarité (concept opposé à celui d'étrangeté) avec l'entourage présent. Il faut souligner l'aspect non discriminé, non conflictuel, non contradictoire du noyau agglutiné, son imprécision, sa malléabilité, sa fluidité, sa perméabilité qui lui permettent de prendre la forme, de s'accommoder et de se conformer à n'importe quel contexte et circonstance et « à l'extrême » de s'« adapter à n'importe quoi ».

Quand il y a une perte ou une disparition violente des dépositaires externes, le noyau agglutiné, ce qui est déposé hors du soi, fait retour sur le moi : c'est une brusque réintrojection du noyau agglutiné qui désorganise momentanément les aspects plus mûrs et structurés de la personnalité et provoque des symptômes aigus de désorientation, de perplexité, d'étonnement, d'étrangeté qui s'accompagnent d'angoisse intense (confondante, catastrophique, etc.) ;ils vont rester dans la mémoire du sujet comme un vécu étrange, inacceptable et de difficile élaboration.

Le concept blégérien du dépôt obligatoire de l'ambiguïté psychique dans les cadres du monde externe m'a permis d'observer et de penser, à partir du travail thérapeutique sur des situations extrêmes, qu'il y a une capacité psychique humaine de base à « s'adapter à n'importe quoi », à n'importe quel contexte ou circonstance. C'est une capacité plastique et malléable du psychisme humain que fonctionne comme mécanisme de survivance dans les situations de violence extrême, mais qu'est déjà dans le nouveau-né, qui en fait, s'accommode au cadre de vie et au milieu culturel qu'il trouve à sa naissance<sup>2</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Le *dépositaire* privilégié (la mère pour le bébé, le thérapeute le pour le patient) transforme, discrimine, donne sens au « dépôt » et le retourne par projection au *déposant*. Bion appelle « pouvoir de rêverie » la capacité de la mère de transformer le dépôt indiscriminé dans un message significatif que le bébé peut intégrer à son fonctionnement. Il y a les dépositaires privilégiés actifs (mère, famille, thérapeute) qui donnent sens à l'indifférencié et assument le rôle de soutien (*holding*) qui permettra au déposant (bébé, patient) d'initier son propre

J. Bleger décrit dans son livre les expressions cliniques multiples et protéiformes des mouvements du noyau ambigu en relation avec les contextes et les cadres externes « dépositaires » ; il fait aussi une profonde étude des mouvements de l'ambiguïté dans le monde interne en tant que une « position » du moi, qu'il ajoute aux deux positions, schizo-paranoïde (divalente) et dépressive (ambivalente), décrites par Mélanie Klein.

La « position ambiguë » a une qualité obnubilante qui offusque les affects, met en suspension les émotions fortes, mais ne les fait pas disparaître. Elle permet au sujet de ne pas trop se différencier du monde externe où il se trouve, de ne pas entrer en conflit avec la réalité actuelle et de se conformer à celle-ci, telle quelle se présente, tout en « donnant du temps » au moi pour prendre d'autres positions affectives <sup>3</sup> et faire des nouvelles discriminations.

Les trois positions à la fois coexistent et alternent leur présence psychique; et elles peuvent avoir une fonction défensive les unes par rapport aux autres. Ainsi, si l'angoisse de persécution propre à la position schizoparanoïde est trop forte, on se défend en devenant ambigus. Quand le moi craint une trop forte accommodation aux circonstances (position ambiguë) il se défend en devenant paranoïde.

Dans les situations de violence extrême exercée sur le sujet, la position ambiguë devient une « défense majeure ». Dans ces cas, la qualité

processus autonome de développement et de créativité. Au contraire, il y a des dépositaires que s'approprient du pouvoir que leur donne le lien symbiotique (qui est un lien de dépendance) pour aliéner l'autre à leur volonté. Bleger signale aussi qu'il y a des objets, des lieux, des institutions qui fonctionnent exclusivement comme dépositaires « muets ».

<sup>3</sup> Le concept classique de « position » décrit les modalités de la relation conflictuelle entre le moi et les objets internes et les angoisses et défenses que l'accompagnent. Pour J. Bleger la position ambiguë précède les autres positions et se caractérise par le manque de discrimination et de conflit entre le moi et l'objet. L'ambiguïté doit être différenciée de l'ambivalence propre à la position dépressive, situation interne de conflit entre deux termes (représentations et affects) contradictoires ou antinomiques, que permet le choix entre des termes opposés (haine/amour, bon/mauvais, vrai/faux); au contraire, dans l'ambiguïté tout apparaît interchangeable : les termes opposés, contradictoires et potentiellement conflictuels coexistent entre eux comme s'ils n'avaient pas été discriminés. Pour cette raison, l'ambiguïté donne aux phénomènes psychiques un caractère protéiforme d'imprécision, de malléabilité et d'adaptabilité qui permet une certaine mobilité entre les espaces et les temps psychiques en reculant, en freinant ou en avançant, et en permettant l'apparition de nouvelles discriminations. Par son caractère a-conflictuel, l'ambiguïté représente un » mécanisme de défense » facile, ou, pourrions-nous dire, « bon marché » (un « jolly joker » qui peut être placé n'importe où) et qui évite au moi des mécanismes de défense plus coûteux, comme celui du refoulement (qui implique un travail psychique de discrimination, de représentation et de conflit) (Amati Sas, 2004). J'insiste sur l'aspect non discriminé, non conflictuel, non contradictoire de la position ambiguë, soit son imprécision, sa malléabilité, sa fluidité, sa perméabilité que lui permettent de prendre la forme, de s'accommoder et de se conformer aux contextes et circonstance et à l'extrême de s' « adapter à n'importe quoi ». Il nous faut situer l'ambiguïté comme une position où le manque de conflit comporte un potentiel de créativité qui permet l'apparition de nouvelles formes d'expression dans la pensée et l'art (et aussi dans le travail d'interprétation du psychanalyste).

mimétique de l'ambiguïté protège – par l'adaptation, l'obnubilation, l'indifférence affective – le reste de la personnalité, qui reste comme éloignée et suspendue.

Les aspects ambigus adaptatifs et non conflictuels du sujet coexistent avec d'autres aspects conflictuels, de capacité critique, de condamnation ou d'indignation. Malgré notre adaptation de base aux circonstances, on ne cesse de penser, critiquer ou juger; cependant on est adaptable à la réalité externe telle quelle se présente beaucoup plus que de ce que l'on peut percevoir ou suspecter par nous-mêmes. En tant que psychanalystes (ou dans toute autre profession de relations humaines), il est important de reconnaître cette partie accommodante de nous-mêmes, car elle est source de compromis inconscients qui empêchent de voir et de prendre en considération des situations inacceptables et qui peuvent amener, sans que l'on s'en rende compte, à la collusion inconsciente et à la complicité involontaire.

Dans la psychothérapie des situations extrêmes, il s'agit de rendre pensables le traumatisme et ses défenses inconscientes (obnubilation, dissociation, adaptation) et de donner au patient la possibilité de transformer sa « défense par l'ambiguïté » en ambivalence critique, soit de transformer son aliénation en capacité de jugement. Durant l'élaboration de son expérience traumatique, le patient doit décoder des affects qui le perturbent : son anxiété catastrophique, la perte de sens et des significations, sa honte, la perturbation de ses sentiments d'appartenance et d'identité, en devenant capable de délégitimer, de redécouvrir son opposition et son rejet de la violence subie (Amati Sas, 1989).

Dans la torture, la victime a subi l'imposition par d'autres de divers dilemmes moraux desquels elle se sent, paradoxalement, responsable. Elle doit se rendre autonome d'une identité parasitaire, d'une appartenance au monde de l'imposture dans laquelle elle a été mise intentionnellement par ses tortionnaires : un lieu concret de victime et d'opprimée sans recours. Pour s'en détacher il lui faut récupérer sa capacité de conflit et se réapproprier sa capacité de choix, de décision et d'intégration identitaire qui ont été bafouées.

Le concept des « espaces de la subjectivité », *intra-inter-trans*, nous permet de décrire séparément quelques conséquences de la violence subie avec la torture<sup>4</sup>.

À un niveau intrapsychique, la torture provoque chez la victime une régression défensive à un état d'ambiguïté (diminution de la capacité de discrimination, de conflit interne et de choix). La rupture violente des cadres dépositaires par les violences subies, s'accompagne d'angoisse

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Berenstein et Puget (1997) décrivent la subjectivité comme constituée par trois espaces : l'intrapsychique, ou celui des relations objectales (entre le moi et les objets intérieurs) ; l'intersubjectif, ou l'espace du lien entre le « soi-même » et l'autre extérieur à soi ; le transsubjectif, ou celui du lien entre le sujet et le contexte social partagé.

catastrophique (perplexité, confusion), mais une forme d'indifférence affective s'en suit, avec une acceptation tacite de la situation abusive (Amati Sas, 1991).

Les tortionnaires ont tiré profit de la perméabilité aux introjections propres à la position ambiguë en attaquant l'estime de soi et les diverses appartenances du prisonnier (famille, croyances religieuses, idéologie politique, etc.).

Au niveau de l'espace intersubjectif, la violence sociale provoque une importante altération des relations humaines dans la famille et l'entourage immédiat de la personne victimisée. Elle introduit des malentendus inévitables (équivoque, paradoxe, confusion) et induit à faire des compromis non choisis chez les uns et les autres.

L'espace trans-subjectif représente l'aspect « commun et partagé » (Kaës) de la subjectivité de chaque sujet et implique le partage de cadres concrets, ainsi que de codes et de normes communs à tous, de règles culturelles (par exemple la prohibition de l'inceste) et des institutions (la loi, l'Etat) qui offrent des certitudes communes de base.

À un niveau affectif, nous pouvons relier la trans-subjectivité aux sentiments et aux illusions de la confiance (sécurité) ou de la catastrophe (perte de confiance) (Eigen, 1985), dues au maintien ou à la perte de cadres communs concrets ou à l'altération de références symboliques signifiantes.

Le but de la violence sociale traumatique est toujours dirigée vers la trans-subjectivité de chaque sujet et de l'ensemble, car en modifiant ou en détruisant les contextes de sécurité « communs et partagés » (Kaës,1989; Ventrici, 2004) par la terreur, la propagande ou par des procédures socio-économiques elle conduit chaque sujet et tout un groupe ou population vers l'aliénation (« modification de la pensée par l'action de quelqu'un d'autre sans que le sujet s'aperçoive du changement qui a eu lieu dans sa pensée » (Aulagnier, 1979).

L'aliénation de la pensée et des affects du sujet porte à l'incapacité critique, à la suggestibilité, à l'installation dans une pseudo-normalité et à la banalisation de la corruption morale. Les périodes de violence politicosociale sont toujours suivies par la corruption du sens moral de la communauté (Waisbrot, 2003).

Dans le travail thérapeutique des situations extrêmes, le thérapeute aura besoin de toute son « alarme éthique » (Amati Sas, 1993), car, même si nous sommes éloignés dans le temps et l'espace des événements traumatiques, nous partageons avec le patient le même contexte social de terreur et incertitude qui possède une grande force de pénétration et démantèlement, et pousse chacun au conformisme, à la perte de signification et de sens.

Dans le processus thérapeutique des situations extrêmes, autant le patient que le thérapeute transitent, existentiellement, entre la résignation et le défi. L'apparition d'un sentiment de découragement (desaliento) professionnel

chez le thérapeute peut être comprise comme le signe d'avoir été subjectivement atteint par la violence extrême qui pousse à la résignation.

Les tortionnaires ont procédé à une destruction concrète et systématique du cadre de vie du sujet victime. En tirant profit de la perméabilité aux introjections propre à l'état d'ambiguïté, ils ont utilisé des paradoxes, des équivoques et se sont attaqués aux appartenances. Imposteurs, abusifs, intrusifs, ils disposent de la mort et de la vie aux niveaux les plus primaires et les plus intimes, tout en se présentent parfois comme des sauveurs.

Dans ces psychothérapies il s'agit d'observer (à la faveur de la perméabilité propre à la « position ambiguë ») l'imposition que le système torturant a fait en voulant incorporer chez sa victime une instance « surmoïque » parasitaire, ambiguë, équivoque arbitraire, qui permet l'assassinat, le vol, l'imposture et qui veut interdire la pensée critique, la compréhension, l'éthique et la reconnaissance de l'altérité.

Nous pouvons considérer la honte du patient comme un signal de son conflit subjectif à l'égard des aspects adaptatifs que l'expérience de la torture lui a fait découvrir en lui même, la perception de son imprégnation par des transgressions que l'ont été imposées par d'autres à leurs fins (Amati Sas,1987, 1992, 2003).

En amenant sa victime vers un état psychique d'ambiguïté défensive, la violence sociale traumatique cherche à obtenir que l'on abandonne la définition qu'on se donne de soi-même, que l'on ne puisse pas situer ses appartenances, ni avoir des opinions propres. En bref, les tortionnaires cherchent à faire des êtres humains, des individus indéfinis, imprécis et équivoques. D'autres formes de violence sociale quotidiennes (par exemple, le chômage, le *mobbing*, la corruption institutionnelle, certaines formes de propagande mass-médiatique,etc.) peuvent obtenir des effets semblables à bas bruit.

Dans les psychothérapies des situations de torture, j'assume consciemment mon intention de soutenir la récupération du fonctionnement psychique du patient et de sa capacité de s'auto-libérer de sa lourde expérience d'aliénation pour qu'il/elle puisse récupérer son sentiment d'être en devenir.

Les rêves sont le vecteur des figures et des métaphores qui permettent d'aborder la fonction et la place du thérapeute dans l'élaboration des situations d'extrême violence traumatique. Une fois de plus je fais recours ici au rêve paradigmatique fait par une patiente latino-américaine qui avait été victime de maltraitances extrêmes. (Amati Sas, 2002, 2013). Ce rêve exprime sa compréhension inconsciente de la relation thérapeutique par rapport à la violence extrême qu'elle avait subie.

Mme A. rêve: « Je me trouve dans un camion à grande vitesse sur un chemin tortueux assise à côté du chauffeur. Soudain, je m'aperçois qu'il n'y a personne au volant. Je prends alors le volant et j'essaie de contrôler le camion, mais je n'y arrive pas. Le camion sort du chemin et tombe dans une

mare de boue où il s'arrête. Je descends et je marche, submergée dans la mare boueuse. De loin, aussi immergés dans la boue, j'aperçois d'un côté, mon mari (disparu et assassiné) qui m'appelle et, de l'autre, les militaires tortionnaires – ils me font des signes pour que je m'approche d'eux. En regardent plus loin, je vous vois, vous êtes debout au bord de la mare. Alors je prends de la boue dans mes mains et je commence à en faire des briques ; je vous passe les briques l'un après l'autre pour construire un mur, mais, à plusieurs reprises, les briques se dissolvent de nouveau dans la mare. Alors », dit la patiente, « je vous dis : prenez bien soin de faire le mur près du bord de la mare, faites-le où le terrain est bien ferme pour que les briques ne s'effondrent pas ; mais surtout, ne construisez pas le mur trop haut pour que nous puissions continuer à nous regarder dans les yeux »...

Dans ce rêve nous voyons que la patiente a situé la psychanalyste juste « au bord de la mare », une mare de boue que figurent l'ambiguïté, la confusion et le risque d'indifférenciation que la patiente perçoit en ellemême ; la psychanalyste est celle que ne doit pas tomber dans l'ambiguïté, donc il s'agira pour celle-ci de ne pas se confondre avec les tortionnaires, ni dans le transfert, ni dans l'interprétation. La thérapeute n'est pas toute puissante, elle est un être humain que pourrait se tromper. La patiente lui demande d'être extrêmement attentive, car il y a un sérieux risque de dissoudre tout le travail psychothérapique dans une situation visqueuse de confusion avec des morts et des tortionnaires. La patiente espère que sa thérapeute ne banalisera pas la situation et qu'elle sera capable de soutenir attentivement son regard sur l'ensemble affectif trans-subjectif que les imprègnent, elle espère que la thérapeute puisse rester la garante de leur travail commun et de leur défi partagé. Faire des briques avec ses mains montre l'intention de la patiente de se détacher laborieusement de la mare boueuse, soit de l'état de confusion et d'indifférenciation produite par la situation traumatique, chaque brique signifiant son effort de discrimination. La construction ensemble d'un mur signale le besoin et l'intention de la patiente de séparer son expérience extrême d'autres moments de sa vie psychique; c'est un clivage dans son monde interne que servira à anticiper ou à prévenir des moments où elle pourrait ressentir qu'elle est à nouveau envahie par la boue (confusion, indifférenciation, chaos) de l'expérience extrême.

La patiente cherche dans le regard du psychanalyste (un autre bien différencié) à être reconnue dans son « projet identificatoire » avant, pendant et après sa terrible aventure, en lui permettant de rétablir le fil de ses expériences et l'enchaînement des évènements de sa vie pour retrouver son propre « investissement du futur ». (Aulagnier, 1979) Elle cherche aussi à s'assurer qu'elle est reconnue dans l'authenticité de son effort de reconstruction de soi-même, car dans le regard attentif de la psychanalyste elle a déposé sa destinée symbolique.

La présence du mari décédé figure le deuil suspendu et représente l'attraction de la patiente vers la mort psychique, la tentation de laisser tomber tout conflit subjectif, tout choix et toute capacité de décision. Les tortionnaires l'appellent à s'aliéner à eux, à leur forme de penser, à leurs comportements transgressifs, à leurs idéaux mortifères, ils représentent la tentation que la patiente aurait pu avoir pendant la torture d'abandonner ses appartenances et sa propre identité. le rêve exprime sa crainte de se « laisser aller » a un état d'ambiguïté (représentée par la boue) ce qui impliquerait se résigner et rester piégée dans le deuil et dans la familiarité perverse avec l'équivocité du monde tortionnaire...(son « adaptation à n'importe quoi »).

Au début de la psychothérapie des situations extrêmes, il est important pour le psychanalyste, de renoncer à trouver dans le passé du patient les bases qui ont pu déterminer le traumatisme actuel; plus tard, dans la continuité du processus thérapeutique, on arrivera à se référer au passé inconscient et à reconnaître la structure de la personnalité du patient et son style défensif. Aussi, c'est important d'éviter de faire des interprétations de transfert que puissent confondre des figures de base (père ou mère) avec les tortionnaires ainsi que du tortionnaire avec le thérapeute, pour mieux aider le patient à différencier la période du traumatisme extrême du reste de sa vie, car dans l'état de confusion où il se trouve, tout est mélangé à tout (Amati Sas, 1989).

Après la fin de la thérapie, il va persister longtemps chez le patient la nécessité de continuer à remémorer et élaborer les moments de régression traumatique, ses vécus et ses comportements, ainsi que les impositions perverses subies, pour chercher leur intention, leur sens et leur signification politico-sociale.

Pendant le processus de la cure, on trouve toujours chez le patient des résistances psychiques aux impositions abusives qu'il a subies, comme affirmé par Ferenczi (1932).

Dans le discours de mes patients, dans des rêves et souvenirs, j'ai observé une importante résistance à la situation de torture sous la forme de la préoccupation pour un autre (enfant, conjoint, soit-il vivant, mort ou disparu); j'ai appelé « objet à sauver » le vécu d'être concerné par l'existence, la destinée, l'intégrité et la dignité d'un autre.

Rendre attentif le patient victimisé sur sa préoccupation pour un autre lui permet de prendre conscience de la continuité de son fonctionnement affectif pendant le temps de maltraitance. Puisque l'extrême cruauté subie comporte le sentiment d'avoir perdu sa capacité d'organiser ses affects et sa pensée, la remémoration de sa préoccupation pour le sort d'un d'autre (même si ce souci est resté très intime, secret, réprimé ou oublié) représente un défi à la situation d'extrême violence. (Un exemple peut aider à préciser le concept : une patiente disait : « il fallait que je résiste a la torture, car je ne pouvais pas

accepter que mon enfant puisse vivre dans un monde dirigé par ces gens là »)

En fait l'« objet à sauver » n'est rien d'autre que le « simple » objet interne de notre vie psychique quotidienne, celui duquel Baranger dit qu'il nous « sauve du trauma pur », c'est-à-dire de la disparition totale de la vie psychique (Baranger, 1999).

Si on reprend maintenant toute la constellation de la survivance psychique en conditions extrêmes, on voit qu'elle se fait conjointement sur deux fronts : l'« adaptation à n'importe quoi » (défense adaptative extrême par la position ambiguë) et l'« objet à sauver », soit la préoccupation pour le sort, le destin et la dignité d'un autre, c'est-à-dire une relation d'objet interne en position dépressive.

En tant que concept psychanalytique l'« objet à sauver » permet de garder l'idée de l'humain par opposition au fait d'être traité comme une chose, et représente un défi à la « tendance humaine à devenir une chose » (Lichtenstein, 1963). C'est évident que dans des situations de violence sociale extrême les humains sont traités comme des choses prises dans une masse.

Les deux mécanismes de survivance psychique sont deux modalités de défi à la violence qui sont présentent au même temps chez le sujet victime, mais qui sont clivés entre eux . Ils correspondent à des espaces différents de la subjectivité (trans et intra) et aussi à deux différentes positions (position ambiguë et position dépressive).

L'« objet à sauver » exprime une dimension intrapsychique de différenciation et d'altérité en opposition a la défense adaptative, la prise de conscience que le patient en fait lui permet de trouver sa capacité de résistance aux circonstances infâmes et de percevoir la continuité de luimême pendant ce temps tragique de sa vie.

En tant que thérapeute, notre indignation (Amati Sas, 2011) signale l'opposition à la tendance à nous accommoder, à nous défendre des fait terrorisants à travers l'ambiguïté et de devenir en tacite complicité avec les situations de violence. Je pense qu'on peut considérer l'indignation comme un « mécanisme de désengagement » (concept de Bibring, cité par Laplanche et Pontalis), le désengagement d'une défense habituelle.

C'est bien pour cela que la cure des situations extrêmes exige du psychothérapeute une observation attentive et subtile de ses propres affects (honte, indignation, peur, *desaliento etc.*). Nous avons besoin de toute notre indignation et de notre capacité critique pour condamner des infamies et des corruptions de la morale, mais ceci n'empêche pas notre attitude de « neutralité psychanalytique », comprise comme la capacité de ne pas aliéner le patient à nous-mêmes, de soutenir (*holding*) son processus de guérison et de régler nos interventions (*timing*) pour permettre au patient de suivre son propre rythme évolutif.

L'extrême violence subie persiste dans la mémoire du sujet victime et dans la mémoire collective comme le vécu d'une inquiétude non élaborable qui dérange le nécessaire sentiment de sécurité de base qui amène à penser qu'aucun dépositaire social ne pourrait rester suffisamment garant de sécurité pour les victimes de la violence extrême; mais paradoxalement l'« adaptation à n'importe quoi » conduit les humains au conformisme, à accepter et céder aux circonstances offertes par les pouvoirs qui assument de façon perverse leur fonction de « garants méta-sociaux » (Kaës, 2005).

En étudient le passage transgénérationnel des violences extrêmes du siècle passé, Yolanda Gampel (2005) décrit comme un « background of uncanny » (d'étrangeté et incertitude) la transmission aux générations suivantes des conséquences d'un cadre psychique et social porteur des vécus non élaborables que font leur apparition comme des symptômes incompréhensibles chez les générations suivantes.

Aujourd'hui, prenant en considération notre tendance adaptative inconsciente de base et les moyens technologiques de plus en plus efficaces que sont à disposition des pouvoirs intéressés pou manipuler cette tendance, pouvons nous penser qu'un climat de corruption et de transgression pourrait inconsciemment être accepté comme le cadre garant méta-social en train de devenir ?

Au moment présent, où la psychanalyse cherche à inclure de façon consistante la dimension sociale dans sa réflexion, les concepts très riches élaborés par José Bleger restent une contribution valable pour la compréhension de phénomènes sociaux très complexes.

Certainement pour travailler comme psychothérapeutes dans des contextes et des temps de grande incertitude, il nous faut « une philosophie du refus de la fatalité » comme le dit Levinas (1993) et une éthique du défi.

## **Bibliographie**

Amati Sas, S. (1977). Qualche riflessione sulla tortura per introdurre una discussione psicoanalitica. Rivista di Psicoanalisi 23, 3. Roma; Thoughts on torture. Free Associations. London (1977); Reflexionen über die Folter. Psyche 31 (3), 228-245. Stuttgart (1977); Algunas reflexiones sobre la tortura para introducir una discusión psicoanalítica. Revista de Psicología y Psicoterapia de Grupo 10, 157-173 (1988).

Amati Sas S.(1986Dunod) Recuperer la honte. Violence d'Etat et psychanalyse Ed..J. Puget et R.Kaes. Dunod Paris

Amati Sas, S. (1991). Souffrance, douleur et cadres sociaux. *Rev. Franç. Psychanal.* 4, 945-955.

Amati Sas, S. (1992a). Ethics, shame and countertransference. *Psychoanalytic Inquire* 12, 570-579.

Amati Sas, S. (1992b). Ambiguity as the route to shame. *Int. J. Psycho-Anal.* 73, 329-34.

- Amati Sas, S. (1993). Alarma ética en psicoterapia. *Psicoanálisis Apdeba* XIV, 1: 21-29.
- Amati Sas, S. (1994). Etica e trans-soggettività. Rivista di Psicoanalisi 1994, XL, 4.
- Amati, Sas (1996). L'ovvio, l'abitudine e il pensiero. Setting 1, 1.
- Amati Sas, S. (1997). La modesta omnipotencia. Revista de Psicoanálisis, Buenos Aires, 5 (numero internacional), 21-31.
- Amati Sas, S. (2000). La interpretación en el transubjectivo. *Revista de Psicoanálisis*, Buenos Aires, 1. (2004). L'interprétation dans le trans-subjectif: réflexions sur l'ambiguïté et les espaces psychiques. *Psychothérapie* 24, 207-213. Médecine & Hygiène ed. Genève.
- Amati Sas, S. (2002). Situations sociales traumatiques et processus de la cure. *Rev. Franc. Psychanal.* 66, 3, 923-933.
- Amati Sas, S. (2003) Honte, ambiguïté et espaces de la subjectivité *Rev. Franç. Psychanal.* 5,1771-1775.
- Amati Sas, S. (2004). La violenza sociale traumatica: una sfida alla nostra adattabilità inconscia. In: "Ferenczi oggi". F. Borgogno editore. Bollati Boringhieri, Milano; (2004). Traumatic social violence: Challenging our unconscious adaptation. Int. Forum Psychoanal. 13, 51-59.
- Amati Sas, S. (2005). Ambiguity as a defence in extreme trauma. Panel on "Trauma and torture". IPA Congress, Rio de Janeiro; (2010). Ambiguity as a defence in extreme trauma. In: « Bearing Witness ». Psychoanalytic Work with People Traumatised by Torture and Extreme State Violence. Ed. A. Gautier et A. Sabattini Scalmati. Karnak Books 3-12; (2011). L'ambiguïté comme défense dans les situations extrêmes. In: Vermorel, H. Guerres mondiales, totalitarismes, génocides. La psychanalyse face aux situations extrêmes. Éditions EDK, Paris.
- Amati Sas, S. (2010). La transubjectivité entre cadre et ambiguïté. En: « L'expérience du groupe ». Approche de l'œuvre de René Kaës. Ed. M. Pichon, H. Vermorel, R. Kaës. P. 115-127. Dunod. Paris.
- Amati Sas, S. (2010). Conformismo sociale e ovvietà del pregiudizio. *Quaderni degli Argonauti*, pp 27-36. Milano ; (2010). El prejuicio y su obviedad. Revista web "*Con-vivir*"; (2012). L'allant de soi du préjugé. En « *La violence dans la famille et dans le couple »*, pp. 209-217. Sous la direction de A.M. Nicolò et A. Eiguer. Presse Éditions, Paris.
- Amati Sas, S. (2013). Confidentialité, pudeur, honte : transmettre l'intime à l'espace public. En « Secret et confidentialité ». Compilateur Muriel Katz Gilbert. Ed. In Press.
- Aulagnier, P. (1979). Les destins du plaisir. Le fil rouge, PUF, Paris.
- Baranger, M., Baranger, W. et Mom, J. (1988). The infantile psychic trauma from us to Freud. *Int. J. Psycho-Anal.* 69, 113-128.
- Berenstein, I. et Puget, J. (1997). Lo vincular. Paidos, Buenos Aires.
- Bleger, J. (1972). Simbiosis y ambigüedad. Paidos, Buenos Aires; (1981). Symbiose et ambiguïté. PUF, Paris.
- Bleger, J.(1987). Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions. Dans : Kaës R. « L'institution et les institutions ». Dunod, Paris ; (2015). Petit livre.
- Eigen, M. (1985). Towards Bion's Starting Point: between Catastrophe and Faith. Int. J. Psycho-Anal. 66, 321-330.

- Ferenczi, S. (1933). Confusion of tongues between adults and the child. In: *Final contributions to the problems and methods of psycho-analysis*. H. Karnak (Books) Ltd., London (1994).
- Gampel, Y. (2005). Ces parents qui vivent à travers moi: les infants de guerres. Paris: Fayard, 2006 [Esos padres que viven a través de mí. Buenos Aires: Paidós, 2006].
- Kaës, R. (1987). L'institution et les institutions. Dunod, Paris.
- Kaës, R. (1989). Le pacte dénégatif dans les ensembles transubjectifs. En: A. Missenard et coll. « Le négatif, figures et modalités ». Dunod, Paris.
- Kaës, René. (2005). Il disagio del mondo moderno e la sofferenza del nostro tempo. Saggio sui garanti metapsichici, *Psiche* 2. Roma.
- Levinas, E. (1993). L'éthique comme philosophie première : actes du colloque de Cerisy-la-Salle, 23 août-2 septembre 1986. Cerf, Paris.
- Lichtenstein, H. (1963). The dilemma of human identity. J. Amer. Psychoanal. Assn 11, 173-223.
- Sandler, J. (1960). The background of safety . Int. J. Psycho-Anal. 41: 352-56.
- Ventrici, G. (2004). Transubjetividad: un termino con historia, un termino que hizo historia y un termino histórico. En: "Pensamiento vincular: un recorrido de medio siglo". Publicación de la Asociación Argentina de Psicología.
- Waisbrot, D. y otros (2003). Conceptualización de catástrofe social. En: "Clínica psicoanalítica ante las catástrofes sociales". Paidos, Buenos Aires.

## En état d'ambiguïté

Valeria Wagner, Maître d'enseignement et de recherche, Université de Genève

**Résumé.** Cet article revoit le concept d'ambiguïté de José Bleger à la lumière des analyses esthétiques et artistiques qu'il écarte dans *Symbiose et ambiguïté*. L'enjeu de cette démarche est de commencer une réflexion sur comment la fonction adaptative de l'ambiguïté peut *basculer* en ambiguïté socialement « créatrice », ou innovatrice de liens sociaux.

**Mots clés.** Ambiguïté, activité esthétique, axolotl, estar nepantla, Bartolomé de Las Casas, José Bleger, M.M. Bakhtine

1. En quoi les « perspectives littéraires » peuvent-elles éclairer, ou élargir, le concept d'ambiguïté que José Bleger développe dans Symbiose et ambiguïté (1981)? J. Bleger fait lui même appel à la littérature et aux définitions littéraires pour développer ces concepts cliniques. Il fait allusion aux types d'ambiguïté littéraire pour les différencier de l'ambiguïté clinique, et puis, il se sert (au chapitre II) d'un récit littéraire (Le repos du guerrier de Christiane Rochefort) pour exemplifier un lien symbiotique dans une relation. Dans le premier cas, il constate que l'ambiguïté couvre toute une série de rapports sémantiques qui, à son sens, doivent être discriminés et mieux ciblés dans le cadre clinique : dans le deuxième cas, le roman lui permet d'avoir une situation partageable, non soumise au secret professionnel, et de présenter une symbiose « livrée à son propre cours dans la relation interpersonnelle » (Bleger 1981, 45), c'est à dire, une symbiose hors du cadre thérapeutique, que le thérapeute puisse observer, sans être remarqué. Dans les deux cas, son traitement du phénomène littéraire est ainsi volontairement réducteur : le roman est lu comme un document - voire une transcription - de la réalité, et analysé directement en termes psychanalytiques, sans attention particulière au rôle de la médiation narrative; le champ d'opération de l'ambiguïté est considérablement restreint dans l'optique d'une application clinique. Ces réductions sont bien

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Je remercie Georges Varsos pour ses commentaires tout au long de la rédaction de ce texte, et Marie-Claire Caloz-Tschopp et Stéphanie Pache pour leur lecture de la version finale.

entendu tout à légitimes, et elles sont cohérentes avec la décision, que J. Bleger affiche dès les premières pages de son livre, *d'écarter* l'analyse « artistique, esthétique et philosophique de l'ambiguïté », « malgré le vif intérêt » qu'elles lui inspirent (Bleger 1981,11), pour ne pas s'éloigner de la clinique.

Curieusement, du même geste, J. Bleger écarte aussi l'analyse biologique de la symbiose, se limitant à signaler que son étude pourrait éclairer ce qu'est un sujet symbiotique. Ce groupement atypique d'approches analytiques biologique pour la symbiose, artistique, esthétique et philosophique pour l'ambiguïté -mériterait sans doute une étude en soi ; J. Bleger donne une piste dans ce sens lorsqu'il évoque l'intérêt du « phénomène spectaculaire de la néoténie » pour comprendre à la fois « le sujet profondément symbiotique » et « la personne présentant une ambiguïté profonde » (Bleger 1981, 11). L'idée d'éclairer la nature humaine à travers le paradigme de la néoténie n'était pas sans précédent aux années 1970 : des théories dans différents domaines scientifiques établissaient des analogies entre les espèces animales néotènes c.à.d., capables de se reproduire à l'état larvaire, sans mener à terme leur métamorphose -, et l'humain, qui garde même des traces juvéniles à l'âge adulte et dont le développement ne se conclut jamais tout à fait.<sup>2</sup> J. Bleger affine cette analogie lorsqu'il la rapporte aux personnalités ambiguës et symbiotiques, laissant supposer que leur tendance à l'indifférenciation les rapproche d'un état « larvaire » ou non métamorphosé. Or, qui dit néoténie, pense axolotl, une sorte de salamandre mexicaine (Fig.1), chez qui le phénomène de la néoténie a été identifié pour la première fois (Levilier 2011) et qui reste à ce jour sa figure la plus emblématique. Elle est aussi, et surtout, connue par ses figurations mythiques, littéraires et philosophiques, proliférant des deux côtés de l'Atlantique.3 Elle fait l'objet, notamment, d'une nouvelle de Julio Cortázar (« Axolotl », 1956), qui peut être lue comme une fable avant la lettre de la théorie de J. Bleger sur la symbiose et l'ambiguïté comme modes, ou conditions d'indifférenciation.4

<sup>2</sup> Néoténie : l'aptitude que possède un organisme animal à se reproduire tout en conservant une structure larvaire ou immature (<a href="http://www.universalis.fr/encyclopedie/neotenie/">http://www.universalis.fr/encyclopedie/neotenie/</a>, consulté le 21.12.2015). Pour une présentation historique et critique de « l'homme néoténique », voir Marc Levilier, « L'hypothèse d'un Homme néoténique comme 'grand récit' sous-jacent » (2011). Levilier mentionne le philosophe Giorgio Agambem parmi les tenants contemporains de cette hypothèse.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voir Antebi 2008 et Renard 2010 pour deux généalogies littéraires et de l'axolotl. Notons qu'il a aussi suscité l'intérêt de philosophes, psychologues et sociologues, comme le témoigne une anthologie publiée en 2011 par Roger Bartra, intitulée *L'Axolotiade : vie et mythe d'un amphibien mexicain (L'axolitiada : vida y mito de un anfibio mexicano*), qui réunit de textes depuis les chroniques des Indes jusqu'à nos jours, dont une nouvelle de Primo Levi et des propos de Giorgio Agamben.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Dans la nouvelle, un homme est fasciné pas des axolotls du zoo de Paris –ville qui fait partie de l', et fini par devenir l'un d'entre eux, ou par se mettre à leur place : il subit un processus d'indifférenciation symbiotique. Il est très probable que J. Bleger ait connu cette nouvelle.

Mais si certaines figurations de l'axolotl se focalisent sur son évolution suspendue, son manque de définition (la métamorphose accomplie), d'autres mettent en relief son étonnante capacité reproductive et le potentiel de métamorphose, de sorte qu'il en vient à signifier des dynamiques de résistance, questionnement, et émergence d'altérités. 5 Ce qui est certain, c'est qu'au fil des siècles l'axolotl acquiert diverses significations, de sorte qu'il est difficile de distinguer son statut purement biologique de sa mise en valeur esthétique et artistique, à leur tour indissociables de sa circulation dans l'imaginaire politique et de son histoire culturelle. Je suis d'avis que cette observation s'applique aussi à la symbiose et à l'ambiguïté que la néoténie devait pouvoir éclairer : écarter l'analyse esthétique et artistique des premières est comparable à ignorer l'axolotl, figure fondatrice de la deuxième, réduisant ainsi considérablement le potentiel sémantique et symbolique. Plus concrètement, je dirais que la mise à l'écart de ces analyses - qui demande à J. Bleger, à ses propres dires, un « effort relativement important » (Bleger 1981, 11) - se fait aux dépens du potentiel créatif de la symbiose et de l'ambiguïté à ses propres dires, un peu comme si le potentiel reproductif de l'axolotl était négligé, en faveur du seul miracle de son état larvaire permanent.

L'effort affiché de J. Bleger pour écarter les approches artistiques et esthétiques semble aller de pair avec une toute aussi laborieuse et acclamée inclusion, dans sa réflexion, de l'ambiguïté comme une autre forme d'organisation de la pensée, de la psyché, de la perception, et de la réalité.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Le cas le plus connu étant l'usage qu'en fait Roger Bartra, pour figurer l'identité mexicaine : identité « larvaire », certes, mais aussi en cours de formation, de développement et d'émergence. Voir Bartra 2011.

Dans ce même avant-propos, après avoir rappelé que le « point de départ du développement humain » est un état d'indifférenciation primitive, qui, « dans les meilleurs des cas, se modifie pour parvenir au développement de l'identité et du sens du réel » (Bleger 1981,8), J. Bleger s'empresse d'ajouter que cet état est « une organisation particulière du monde », et que nous devons reconnaître que « ce qui se différencie de notre modalité, de notre structure ou de notre organisation n'est pas toujours une distorsion ou un déficit, mais bien souvent une organisation autre qu'il nous faut étudier en tant que telle » (9). L'oscillation entre la présupposition d'une organisation psychique « qui sert de norme » (221) et la reconnaissance d'autres types d'organisation revient à d'autres moments de l'argument de J. Bleger : au chapitre 5, notamment, des affirmations répétées de la différence de la personnalité ambiguë alternent avec des remarques sur sa déficience par rapport à la norme dont elle s'écarte : « La personnalité ambiguë ne manque [...] pas de moi et de sens du réel : elle possède un autre type de moi et un autre sens du réel » (222), insiste-t-il, mais juste un peu plus loin, c'est en soulignant ses manques, vides et absences qu'il la caractérise : « dans l'ambiguïté, on existe, mais on n'est pas ; [...] l'on a une existence, mais l'on n'a pas le vécu [...] »; le sujet ambigu est vide, n'a pas de vie intérieure, etc.. J. Bleger nous prévient souvent du risque de glisser vers cette conception déficitaire de l'ambiguïté<sup>6</sup>, mais en dernière instance, le contexte clinique lui impose une comparaison avec la norme qui traduit tout naturellement la différence et l'altérité en manque. Je propose qu'en réintroduisant les perspectives esthétiques et artistiques dans l'étude de l'ambiguïté on pourra mieux saisir cette différence que J. Bleger souligne, la concevoir en termes positifs, pour tenter d'identifier les potentiels et les limites de cette structure psychique qui semble chaque fois plus répandue parmi nous. L'enjeu de cette démarche est de commencer une réflexion sur comment la fonction adaptative de l'ambiguïté peut basculer en ambiguïté socialement « créatrice », ou innovatrice de liens sociaux.

2. Mais pourquoi « En état d'ambiguïté » ? Dans son texte, J. Bleger présente un cas clinique dans lequel je soupçonne que beaucoup se reconnaîtront. Il s'agit de l'exemple du patient qui, je cite, « parle tout au long de la séance, de ses conflits entre son idéologie politique et son mode de vie. En se levant pour s'en aller, il demande [à Bleger] s'il doit venir le lendemain (jour de grève nationale décidée par la CGT [l'union syndicale]) » (Bleger 1981, 254). J. Bleger interprète cette question comme un acting out de l'ambiguïté du patient : ce qui pourrait paraître comme une contradiction entre « idéologie politique et situation économique » se révèle, avec

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> « On pourrait [...] considérer qu'il y a déficit de l'identité, en comparaison avec l'identité du moi mûr ou conventionnel, mais il s'agit en fait d'un autre type d'identité » (Bleger 1981, 223)

l'interrogation, n'être qu'une polarisation de l'ambiguïté avec laquelle le patient vit leur relation, ambiguïté que le patient « remet » à l'analyste, pour que celui-ci la « résolve » ou « la garde » (Bleger 1981, 254). Concrètement, le patient suspend la décision sur sa participation à la grève - son engagement politique - et la transfère à l'analyste, qui doit, lui, juger si sa situation économique est plus importante que son idéologie. Si l'analyste opte pour la séance du lendemain, il résout l'ambiguïté; s'il l'annule, il la « garde ». On reconnaît dans cette suspension du jugement et contournement de la contradiction, la fonction « émoussante » de l'ambiguïté (Bleger 1981, 267), qui protège le sujet de la confusion interne tout en lui évitant de se mettre dans une position conflictuelle à l'égard de sa réalité « externe ». Comme Silvia Amati (2014) le développe, l'ambiguïté en tant que position psychique permet d'accepter les choses « telles qu'elles sont » - de les naturaliser pour en « amortir » les dangers. Cette fonction « d'amortisseur » de l'ambiguïté est préoccupante lorsqu'elle devient un dispositif d'adaptation à outrance, d'acceptation de l'inacceptable. Mais elle fait aussi partie des mécanismes de défense et d'adaptation « normaux », sinon nécessaires, du moins courants dans nos vies quotidiennes.

L'ambiguïté de ce patient apparaît presque comme une norme dans nos classes moyennes, aisées et bien pensantes: nous identifions des contradictions profondes dans notre comportement, mais ce dernier suggère que notre position psychique est fondamentalement ambiguë. Cette ambiguïté peut-être comprise en termes d'une adaptation -regrettable- à n'importe quoi. Mais on peut aussi y voir une forme de résistance aux contradictions que nous subissons et auxquelles nous sommes poussés quotidiennement. Je parle de résistance dans un sens presque physique, et non pas combatif: on tient bon face aux contradictions, pour ne pas se faire piéger dans une structure sans issue. Car la plupart des contradictions que nous encourons aujourd'hui ne peuvent être résolues ni par un oui ou par un non, ni par un choix entre des véritables alternatives ; dans le domaine de la consommation, par exemple, le choix ne résout pas le dilemme de notre participation à un système qui fonctionne sur la base de l'exploitation. En même temps, autant les contradictions comme les choix sont présentés en termes du droit à l'autodétermination et de l'exercice de la liberté de chacun, de sorte que pour les préserver, il semble nécessaire de faire des choix, aussi mauvais soient-ils, pour rester libres. C'est pourquoi je pense que l'ambiguïté citoyenne contemporaine peut aussi signifier un refus de se laisser entraîner dans l'impasse de contradictions et faux choix paralysants. L'ambiguïté pourrait même agir contre la tendance à naturaliser les choses telles qu'elles sont : parce que les « choses » (et les mots) ne sont pas les « mêmes » dans l'ambiguïté, et certainement pas les mêmes que dans la contradiction. C'est ici que rentre en jeu l'analyse esthétique/artistique de l'ambiguïté pour comprendre la portée -ou le potentiel- sociopolitique de cette position psychique.

Difficile à ce stade de ne pas évoquer Platon, une des références classiques pour penser le lien entre subjectivité, politique, et esthétique. Je pense bien sûr aux raisons qu'il invoque pour chasser les poètes - les artistes mimétiques - de la cité. 7 Pour rappel, Socrate reproche aux poètes d'introduire une confusion entre l'être et le paraître qui menace l'autorité du gouvernement et de la raison; les œuvres mimétiques « implantent » du mauvais gouvernement dans chaque individu, un gouvernement reposant sur les sens et les apparences au lieu de sur la raison<sup>8</sup>. Quoi qu'on puisse penser du verdict d'éviction des poètes, on doit admettre que Socrate avait raison en ceci : les arts mimétiques mettent en évidence, d'une part, que la réalité est une construction tout aussi imaginaire, discursive, et idéologique que ses « imitations » esthétiques, et d'autre part, qu'elle pourrait être autrement. Or, ce « mauvais gouvernement » des sens qui sème la confusion et rend la réalité équivoque, rappelle la forme de pensée que J. Bleger dénomine « mentalisation », ou le « rendre mental », qui serait justement propre à la personnalité ambiguë. La mentalisation serait un stade de la pensée qui précéderait la pensée rationnelle et se caractériserait par la coexistence de, et confusion entre, symbole et symbolisé, la chose et sa représentation (Bleger 1981, 256). On n'est pas loin des propos de Platon ; la confusion et déraison que promeuvent les arts mimétiques rappellent en tout cas la « pré-pensée » de J. Bleger, où les choses et leurs images et représentations se confondent, faisant appel aux strates plus indifférenciées de nos psychés, touchant aux rapports entre les mots et les choses. On peut ainsi entrevoir une zone de contacte et de rétro-alimentation entre l'ambiguïté psychique et les arts mimétiques de Platon: ces dernières feraient un subtil travail de déstructuration et restructuration de la pensée, mobilisant le type de pensée qui caractérise les patients ambigus de J. Bleger, et de même, ce type de « mentalisation » produirait des visions de la réalité -des représentations mentales- qui tendraient, toutes deux, à questionner la redondance des « choses telles qu'elles sont ».

<sup>7</sup> Georges Varsos revient et s'étend sur ces raisons dans son article « La langue des mortels : Sur l'ambiguïté actuelle de l'oeuvre littéraire ».

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Je propose ici un raccourci très réducteur des arguments de Socrate en faveur de l'exclusion des poètes de la cité: ce qui m'intéresse c'est le lien proposé entre l'imitation et le mauvais gouvernement. Voir notamment Livre X (605 a-c): « Aussi voyons-nous là une première raison qui nous justifie de lui [le poète imitateur] refuser l'entrée d'un État qui doit être gouverné par de bonnes lois, puisqu'il réveille cette mauvaise partie de l'âme, la nourrit, la fortifie et par là ruine la raison, ainsi qu'il arrive dans un État, lorsqu'on donne la force et le pouvoir à des méchants et qu'on fait périr les plus sages. De même nous dirons du poète imitateur qu'il implante dans l'âme de chaque individu un mauvais gouvernement, en flattant la partie déraisonnable, qui ne sait pas distinguer ce qui est plus grand de ce qui est plus petit et qui tient les mêmes choses tantôt pour grandes, tantôt pour petites ; qu'il crée des fantômes et qu'il est toujours à une distance infinie de la vérité » (Platon 1996).

3. Pour comprendre en quoi peut consister un tel processus de restructuration de la pensée, je propose de reprendre, en le simplifiant, l'exemple de la « conversion politique » du père Bartolomé de Las Casas, que je développe ailleurs (Wagner 2014). Pour rappel, dans son Historie des Indes le père Las Casas (1484-1576), dominicain espagnol ayant vécu à La Española au début de la colonisation des Amériques, raconte comment il vivait dans la contradiction, en état d'ambiguïté : il exploitait les Indiens de son encomienda, bien qu'il était sensé, et qu'il croyait, veiller à leur salut. Des confrères l'enjoignaient à renoncer à vivre aux dépens de ses Indiens, mais il ne se sentait pas visé par leurs arguments. Un jour, suite à la lecture de certains passages de la Bible (Ecclésiastiques 34 : 18-22)9, se déclenche un processus de conscientisation. Dans ces passages il est question de l'irrecevabilité des offrandes obtenues au détriment des pauvres ou de personnes sans fortune propre : « Il immole un fils sous les yeux de son père, celui qui offre un sacrifice pris sur le bien des pauvres » (34:20); « Le pain des malheureux est la vie des pauvres; celui qui les en prive est un meurtrier » (34:21); « Il donne la mort à son prochain, celui qui lui ôte sa subsistance; il verse le sang, celui qui prive le mercenaire de son salaire » (34.22). En bref, les origines et les moyens ne disparaissent pas dans le produit final : la valeur de l'offrande ne réside pas en elle-même, mais reste liée à la valeur « morale » de son mode de production ou obtention.

Ce qui est frappant, c'est que ces passages ne portent pas tant sur la contradiction du sujet pieux, que sur l'équivalence entre des actes et des moments en apparence déconnectés : immoler une offrande c'est immoler un fils devant son père, ôter c'est tuer ; priver, c'est verser le sang. La réalité est ici dédoublée : faire une chose c'est aussi faire l'autre, et non pas la faire à la place de l'autre. Au lieu d'être confronté à sa position contradictoire, à des contresens, Las Casas voit ce qu'il fait autrement et y décèle une cohérence dans et par le double sens. L'état d'ambiguïté de Las Casas « bascule » à ce moment, quand il rentre en résonance, pour ainsi dire, avec cette vision double du monde, qu'il doit maintenir, sans trancher, pour ne pas évacuer le poids de ses actes.

Suite à ce retournement de sa subjectivité, comme on le sait, Las Casas passe à l'acte : il renonce à son *encomienda* pour pouvoir se dédier à la « conversion » de ses pairs et à la défense plus générale des Indiens. Cette décision et fondamentalement stratégique : il sait qu'en renonçant à son encomienda « ses » Indiens seront la proie d'autres *encomenderos*, bien pires que lui ; mais il se résigne tout de même à sacrifier ce groupe spécifique d'Indiens pour donner du poids à ses arguments en leur faveur, et mener un combat plus « global », contre l'institution de l'encomienda et contre la vision des choses qui la rend possible et qu'elle participe à instituer. Las

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Source en ligne, <a href="https://fr.wikisource.org/wiki/Bible\_Crampon\_1923">https://fr.wikisource.org/wiki/Bible\_Crampon\_1923</a> (consulté le 22.11.2015).

Casas prend ainsi une décision politique, au sens peut-être le plus familier et le plus inconfortable du terme, qui ne l'exonère pas d'être dans la contradiction. Cette position est pourtant celle qui soutiendra sa démarche, et qui lui permettra de questionner la *redondance* des « choses telles qu'elles sont » - avec le succès, discutable, que l'on connaît. 10

4. Le cas de Las Casas m'a servi d'exemple pour montrer comment l'ambiguïté peut basculer. Maintenant j'aimerais aborder très brièvement ce que l'ambiguïté de personnes et des collectivités peut, elle, faire éventuellement basculer, à travers un autre exemple, tiré du même contexte historique, que j'ai évoqué dans les séances de préparation au colloque pour illustrer le potentiel « restructurant » de l'ambiguïté. La conquête militaire des Amériques était accompagnée d'une vaste campagne d'évangélisation des peuples originaires. Les premières décennies les missionnaires, convaincus de l'importance de convertir ces peuples païens, le firent de manière massive 11. Mais peu à peu ils ont constaté que les anciennes croyances ne disparaissaient pas tout à fait, qu'elles perduraient, côte à côte, en superposition, ou entremêlées, aux croyances chrétiennes. Au sujet de ces agencements de croyances, on cite très souvent le dominicain Diego Durán (1537-88), auteur aussi d'une Histoire des Indes, qui rapporte la réponse d'un Indien converti, à qui il reprochait de rendre culte aux dieux païens : « Padre no te espantes pues todavía estamos nepantla », lui dit-il; « Père, ne t'offusques pas (ou ne t'effraies pas), c'est que nous sommes encore nepantla »12, un terme nahua qui veut dire entre deux, au milieu. Ici, ce qui est une contradiction pour le père Durán, est présenté par l'Indien comme un état de transition, toute naturelle, qui devrait un jour se « normaliser ». Mais on sait que ceci ne fut pas tout à fait le cas, et que cet « entre deux », se pérennisa dans beaucoup de pratiques, y compris artistiques, avec des

-

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Discutable parce que, comme on le sait, Las Casas a soutenu l'esclavage aux Indes pour remplacer la main d'œuvre indigène, mais aussi parce que, malgré ses efforts, des siècles plus tard, les peuples autochtones sont encore exploités.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Aujourd'hui on aurait tendance à comprendre la volonté de 'convertir' les peuples amérindiens comme un projet de désarticulation de leurs liens sociaux, afin de les transformer en sujets coloniaux productifs pour l'empire. Mais les missionnaires de l'époque n'étaient certainement pas aussi cyniques.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> La phrase entière est : « Reprendiendo yo a un indio (con motivo) de ciertas cosas, y en particular, de que había nadado arrastrado, recogiendo dineros, con malas noches y peores días y, al cabo de haber allegado tanto dinero y con tanto trabajo, hace una boda y convida al pueblo todo y gástalo todo, y así, riñiéndole el mal que había hecho, me respondió: Padre, no te espantes, pues todavía estamos § nepantla §, y como entendiese lo que quería decir por aquel vocablo y metáfora, que quiere decir "estar en medio", torné a insistir me dijese qué medio era aquel en que estaban. Me dijo que como no estaban aún bien arraigados en la fe, que no me espantase ; de manera que aun estaban neutros, que ni bien acudían a la una ley, ni a la otra, o por mejor decir, que creían en Dios y que juntamente acudían a sus costumbres antiguas y ritos del demonio, y esto quiso decir aquel en su abominable excusa de que aún permanecían "en medio y eran neutros" (cité dans le *Gran Diccionario Náhuatl*, en ligne).

répercussions sociales et politiques. En termes néoténiques : la métamorphose des indigènes en sujets chrétiens du roi ne s'accomplit jamais tout à fait ; au contraire, la condition « larvaire » se reproduit, donnant lieu, de fait, à des subjectivités et pratiques très diverses.

Cette position de *l'entre deux* a pris d'ailleurs beaucoup d'importance dans les réflexions sur les stratégies de survie des subalternes dans les contextes coloniaux : il a même donné lieu au substantif nepantlismo avancé par Miguel León Portilla pour nommer un état de transition douloureuse, de perte de repères et difficile assimilation dans un système dominant- mais utilisé aujourd'hui pour penser l'émergence de nouvelles subjectivités et formes de vie. Le terme apparaît notamment dans la critique féministe, pour nommer la situation des femmes chicanas, ou pour conceptualiser l'ambiguïté sexuelle (de genre ou de rôle), qui a d'ailleurs considérablement nuancé nos représentations et concepts de genre. Il apparaît aussi dans les études postcoloniales et latino-américaines pour nommer certains aspects de la subjectivité de migrant.e.s, à appartenances multiples. Ce qui m'intéresse, c'est que l'« être nepantla » est une position qui peut désamorcer le pouvoir ou toucher à ce qui est établi ; c'est une attitude face à des oppositions insolubles, qui ouvre un lieu utopique (un entre deux) au présent d'une communauté en formation.

5. Je pourrais conclure maintenant en nous proclamant tous nepantla, post-coloniaux, post-genre, et célébrer notre état d'ambiguïté. Mais ce serait de nous projeter dans l'état d'ambiguïté créatrice que nous tentons d'imaginer, mais vers lequel nous ne savons pas encore comment basculer. Pour contribuer à cette réflexion, je vous propose de considérer la notion d'activité esthétique, que j'emprunte à M. M. Bakhtine. Ce dernier la développe en réponse à des questions similaires à celles que J. Bleger se posait sur les dynamiques de groupe et des institutions. Cette notion est introduite dans un texte (Pour une philosophie de l'acte, années 20) où il présente les dangers de la pensée abstraite « théoretisante » - qui néglige l'ancrage de la pensée dans la vie – et propose pour y contrer une véritable « philosophie de l'acte », partant de la place, et de l'axiologie, du « je ». En résumant grossièrement, Bakhtine part du constat que ses contemporains ont tendance à penser l'action comme un événement déjà accompli, et à partir la troisième personne, en évacuant la position du « je » ainsi que les axes émotifs et volitifs qui le structurent. Le risque de cette démarche esthétisante, est de rendre le monde, les actes, et la vie, indifférents, comme des abstractions auxquels le « je » ne participe pas véritablement, ou le fait seulement en tant qu'un autre. Or, s'il est vrai que le « je » est toujours autre pour lui même, il n'est pas pour autant un autre : de fait c'est son altérité envers lui-même qui permet au « je » d'agir, de s'engager dans la vie. Cet engagement nécessite l'activité esthétique de l'autre.

L'activité esthétique n'est pas pour Bakhtine la création du beau, elle a plutôt à avoir avec la mise en valeur, la création d'axes relationnels qui donnent du sens, ou qui font que les choses comptent. Elle est une activité qui porte sur l'altérité, sur les aspects du « je » qui lui échappent, lui sont « autres » : pour moi-même, dit Bakhtine, je ne suis pas fini, je ne suis pas déterminé, je n'ai pas de contexte, je n'ai pas une place ; c'est seulement aux yeux d'un autre, et plus spécifiquement d'un « tu », que j'acquiers une finitude, une précision, un contour, un environnement, et même un passé et un futur. Ce « don » d'apparence, extériorité, et forme, est ce qui permet au « je » d'agir, « d'être dans » ses actes. Il ne consiste pas à renvoyer une image figée, mais à créer et entretenir un environnement pour que ce « je », indéterminé et inachevé, puisse agir. Dans ce sens, l'activité esthétique apparaît comme une action au quotidien sur les formes, le langage, et les liens, qui est indispensable pour créer les conditions - autant le cadre que les relations - pour que ce qui est autre se déploie et compte, pour que les choses, le monde, la connaissance, nous incombent, comptent.

On voit donc que pour Bakhtine l'activité esthétique est au cœur des rapports sociaux et de leurs transformations. Elle n'est pas seulement du ressort des artistes ou écrivains, et elle ne se limite pas à la production d'objets artistiques et esthétiques. Cependant l'expérience esthétique que ces derniers génèrent peut nous aider à la comprendre. Les textes littéraires, notamment -et pour reprendre les arguments sur la poésie mimétique de Platon – font un travail d'ambiguation de ce qui semble donné qui interpelle les subjectivités : au cours de la lecture, les moments d'ambiguïté -quand ils sont repérés - nous forcent à suspendre temporairement nos jugements, à réviser peut-être des présupposés, à actualiser le sens du texte. éventuellement à trancher et participer dans sa construction<sup>13</sup>. En bref, ces objets peuvent mobiliser notre ambiguïté par leur ambiguïté et donner lieu à des processus de ré-subjectivation, comme nous l'avons vu dans le cas de Las Casas, chez qui la lecture d'un texte, déclenche un travail sur la langue. les mots, le sens, et la perception de ses propres actes. L'activité esthétique quotidienne ferait un travail similaire sur les liens et les structures sociales. transformant leurs sens et potentiel à partir de leurs indéterminations et duplicités, qu'il importe d'identifier et saisir pour leur permettre de se (re)produire.

-

<sup>13</sup> C'est le moment politique de la réception esthétique selon Hannah Arendt, pour qui l'exercice du jugement critique, qui n'a pas de règle a priori, est important dans la constitution du sujet politique.

## Bibliographie

- Antebi, Susan. 2008. «A Tiger in the Tank: a Literary Genetics of the Mexican Axolotl». *Latin American Literary Review* 36, n° 71 (2008): 75-98. (URL: http://www.jstor.org/stable/20789584, consulté le 21.12.2015).
- Bakhtin, Mikhail Mikhailovich. 1993. *Toward a Philosophy of the Act*. Trad Vadim Liapunov. Ed. Michael Holquist & Vadim Liapunov. Austin: University of Texas Press.
- Bible Crampon. 1923. Source en ligne, https://fr.wikisource.org/wiki/Bible Crampon 1923 (consulté le 22.11.2015).
- Bleger, José. 1981 (1967) Symbiose et ambiguïté. Etude psychanalytique, trad. Annie Morvan, Paris : PUF.
- Casas, Bartolomé de las. 1986. Historia de las Indias / Bartolomé de las Casas; ed., pról., notas y cronol. André Saint-Lu. Caracas: Biblioteca Ayacucho.
- Durán, Diego. 1984 (1579). Historia de las Indias de Nueva España e islas de la Tierra Firme. México: Editorial Porrúa.
- Gran Diccionario Náhuatl [en línea]. 2012. Universidad Nacional Autónoma de México [ciudad Universitaria, México D.F.]. (http://www.gdn.unam.mx/diccionario/consultar/palabra/nepantla/id/188928, consulté le 8 janvier 2016).
- Platon. 1996. Œuvres complètes. Tome VII 2<sup>e</sup> partie. La République. Texte établi et traduit par Émile Chambry. Paris : Les Belles Lettres
- Renard, Jean-Bruno. 2010. «L'axolotl. De la controverse scientifique au mythe littéraire ». Sociétés 2010/2 (n°108), 19-32. (URL: <a href="http://www.cairn.info/resume.php?ID">http://www.cairn.info/resume.php?ID</a> ARTICLE=SOC 108 0019, consulté le 21.12.2015)
- Wagner, Valeria. 2014. « Ambiguïté, conversion et convertibilité : réflexions à partir d'un sketch de Louis C.K. et du père Bartolomé de Las Casas (1484-1576) ». Dans Ambiguïté, violence et civilité : (re)lire aujourd'hui José Bleger (1923-1972) à Genève. Dir. M.C. Caloz-Tschopp. Paris: L'Harmattan.



# Ambiguïté, violence extrême, politique d'anti-violence. Lire José Bleger depuis la philosophie politique

Marie-Claire Caloz-Tschopp, Collège International de Philosophie (CIPh), Genève-Paris.

Résumé. Dans l'histoire, l'ambiguïté a des sens multiples en art, esthétique, linguistique, philosophie, science, etc.. On peut penser que l'ambiguïté décrite par le psychanalyste argentin José Bleger au XXe siècle est une des marques de fabrique de la modernité capitaliste. Les bouleversements, les démantèlements, la « violence extrême » (Balibar), les dépositaires changeants ou manquants, les ruptures des cadres, les transformations du sujet (ambiguïté, adaptabilité sans conflit) que J. Bleger décrit à partir de son travail clinique, sont autant de faits signifiants. Se couler alors dans le magma d'un « non rapport » symbiotique et ambigu, sans conflit, serait la fin de la politique et de la philosophie, car le conflit est constitutif d'une « démocratie en devenir » (Derrida, 2004). Dans une situation d'ambiguïté en expansion, que devient le conflit pour Bleger? La question de philosophie politique est constitutive d'une politique « d'antiviolence » ou de « civilité » (Balibar, 2010). Bleger au-delà de Bleger... L'ambiguïté au-delà de l'ambiguïté... ou l'ambiguïté de Bleger estelle dialectisable? Bleger nous enfermerait-il subtilement dans une « métaphysique de la catastrophe » déterministe en appelant à la soumission (Caloz-Tschopp 2011, 2015, 2016) ou au contraire, renouvelle-t-il par un autre chemin, la philosophie de « l'ambiguïté de la liberté » de Simone de Beauvoir (1943, 2003)? En quoi J. Bleger nous rendrait-il plus libres pour résister, créer? Quels éléments nous apporte-t-il pour une philosophie du possible/impossible, une nouvelle anthropologie politique? C'est l'aventure d'un essai à laquelle nous convie aujourd'hui la lecture de José Bleger.

Mots-clés: action, ambiguïté, cadre, liberté, conflit, dialectique, plasticité, adaptabilité, brutalité, violence extrême, civilité, anti-violence, conflit, possible.

#### Dédicace

Aux personnes de l'association *Droit de rester* (Lausanne) qui expérimentent une étape éprouvante de « désobéissance civique » <sup>1</sup>, en organisant un Refuge itinérant de protection dans la ville de Lausanne pour défendre les droits de demandeurs d'asile en Suisse menacés de renvoi forcé en luttant pour la suspension du dispositif DUBLIN de l'Union européenne (Accords de Schengen), à l'égal que *Solidarité sans Frontières* (Berne). L'accusation de « délit de solidarité » pèse sur les participants dont certains ont vu leurs logements perquisitionnés par la police. Notons que le délit de solidarité se répand dans divers pays en Europe.

## Introduction : Bleger au-delà de Bleger

« ...creo que de las leyes psicologicas dependen en cierta medida las situaciones de enorme tension que estamos viviendo en la actualidad, la situaciones de inseguridad, permanentes riesgos, situaciones caoticas que pueden llegar al autoexterminio de gran parte de la humanidad, de sus logros, y aun de todos los seres humanos ».

José Bleger (1994), 20.

Bien que les travaux de José Bleger (1923-1972) ne soient pas encore largement connus hors des cercles de la psychanalyse et de la psychiatrie, ils sont un outil précieux pour un large public, au-delà des spécialistes. L'œuvre de J. Bleger intéresse les sciences sociales et en particulier la philosophie, la philosophie politique pratiquée dans les recherches du Programme du CIPh<sup>2</sup> (site exil-ciph.com). Postulons que, tout en encourageant une décentration épistémologique, en articulant clinique et élaboration théorique, en posant le social au départ de toute vie humaine, la (re)lecture de J. Bleger enrichit le

Voici un extrait de leur appel : « Personne n'est jamais responsable de rien : c'est Berne (capitale de la Suisse) qui décide les ordres, c'est le peuple qui a voté, c'est le canton qui exécute, c'est toujours les autres, ou une administration sans nom, sans visage... Mais il y a pourtant des personnes qui votent, des personnes qui signent des plans de vol, des personnes qui menacent, des personnes qui arrêtent, des personnes qui renvoient. Et il y a aussi des personnes qui se taisent. Et il y a nous, qui faisons aussi partie du peuple, qui n'acceptons pas que des hommes et des femmes et des enfants soient maltraités, renvoyés comme des parias, traités comme des moins que rien. Nous refusons de nous cacher derrière les autres qui seraient responsables à notre place, nous estimons que nous sommes tous responsables du monde dans lequel nous vivons; nous refusons de nous taire, et nous refusons d'obéir à des lois iniques sous prétexte qu'elles ont été acceptées par le peuple » (Extrait, Les renvois ne se feront pas en notre nom!), 12 novembre 2014, publié par le bulletin de SOS-ASILE VAUD (Suisse) no. 113, 4<sup>e</sup> trimestre 2014. Le Refuge, est toujours ouvert à ce jour (15 février 2015) dans le même lieu tout en devenant itinérant avec une occupation en décembre à l'Université de Lausanne, une marche et d'autres actions publiques qui s'inventent.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Titre du Programme CIPh: Exil, Création Philosophie et Politique. Philosophie et Citoyenneté Contemporaine. Voir le site : exil-ciph.com

travail critique sur, ce que j'appelle les « théories minoritaires critiques » qui nourrissent les luttes et les réflexions. Voyons ce qu'il peut apporter à la philosophie politique et au travail de citoyenneté.

Les travaux de J. Bleger peuvent en effet être un outil précieux pour les pratiques, la pensée de l'émancipation et de la révolution<sup>3</sup> aujourd'hui. En nous décentrant, pour que ses découvertes, sa valeur, ses implications soient prises en compte, nous sommes mis au défi de le lire, avec une *attention soutenue* et une *distance critique*, en sortant de schèmes de pensée imbus d'auto-centrisme, de déterminisme, de conformisme, de dogmatisme, en appliquant à cette théorie minoritaire critique de l'émancipation, ses questionnements, son mouvement, ses objectifs, sa démarche et nos questions pour en saisir la puissance dans une recherche en élaboration ouverte, brusquement interrompue par la mort prématurée de Bleger à 49 ans. Les difficultés sont nombreuses<sup>4</sup>.

L'enjeu de cet essai est d'amener Bleger au-delà de Bleger, l'ambiguïté au-delà de l'ambiguïté, ou, en d'autres termes, l'ambiguïté de J. Bleger est-elle dialectisable? J. Bleger nous enfermerait-il subtilement dans une « métaphysique de la catastrophe » déterministe de « l'adaptation à n'importe quoi » (Amati, Actes 2016) en appelant à la soumission (Caloz-Tschopp 2011, 2015) ou au contraire, qu'apporterait-il à une philosophie de l'émancipation? En quoi J. Bleger nous rendrait-il plus libres pour résister, créer? Quels éléments nous apporte-t-il pour une philosophie du possible/impossible, une nouvelle anthropologie politique? C'est l'aventure d'un essai à laquelle nous convie la lecture de J. Bleger. Pour saisir la portée d'une œuvre, interrogeons ses postulats, sa démarche, des notions d'un passé récent, depuis nos questions d'aujourd'hui.

Dans notre recherche, il importe de bien situer le propos et ses enjeux. Au premier regard<sup>5</sup>, l'ambiguïté décrite par J. Bleger pourrait être lue en se focalisant sur l'aspect magmatique (noyau agglutiné) de l'ambiguïté. L'ambiguïté s'inscrirait alors dans une métaphysique de l'informe, du vague, du néant, du non-Etre<sup>6</sup>. Ou alors elle serait un saut en arrière dans l'histoire, avant les Lumières qui ont notamment affirmé les libertés individuelles. L'ambiguïté serait l'image d'un « communitarisme » (dissolution des identités dans le groupe, le peuple, la nation, etc.). J. Bleger aurait alors

<sup>3</sup> Dont le sens est réactivé, en Afrique du Nord, et notamment par l'expérience tunisienne.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Oeuvre à situer dans l'histoire, chantier ouvert entre plusieurs continents, chantier psychanalytique et interdisciplinaire, outils conceptuels inspirés de plusieurs sources à mettre à l'épreuve; dans la recherche, effort constant pour résister à l'essentialisation, au conformisme intellectuel, dangers de la traduction, de la circulation de son oeuvre dans des débats confinés, piégés ou trop superficiels; conjugaison entre l'esprit critique et l'empathie, etc..

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Je remercie Colette Guillaumin pour le débat que nous avons pu avoir ensemble à ce propos.
<sup>6</sup> Bien que le registre d'analyse soit d'ordre littéraire au Japon (comparaison entre deux Prix Nobel de littérature japonais), voir ce qu'il peut évoquer en lisant J. Bleger (Yugi Nishiyama dans cette revue en ligne).

décrit une philosophie du néant, souscrit à une philosophie politique anti-Lumière dont le XXe siècle de « guerre totale » et de camps a été le terrain culminant de «l'exterminisme» (Ogilvie, 2012). Je vais montrer qu'au contraire, il contribue à un élargissement d'une philosophie de la liberté en déplaçant le questionnement sur « l'ambiguïté de la liberté » évoqué par Simone de Beauvoir (1943, 2003) et à une nouvelle anthropologie politique non essentialiste ancrée dans la relation dialectique.

D'où surgit la théorie de J. Bleger<sup>7</sup>, son invention, on pourrait dire, sa réinterprétation de l'ambiguïté depuis la psychanalyse de son temps en Argentine ? Qu'en est-il des liens entre l'ambiguïté de J. Bleger (1981) et la violence extrême (Balibar, 2010), la pratique dialectique et le conflit, les luttes individuelles, sociales, politiques d'hier et d'aujourd'hui?8 En bref, lier l'action de résistance, de création politique à la réappropriation de l'activité psychique et de penser est vital. Loin de consentir à la force brutale de la modernité capitaliste et l'expansion de l'ambiguïté qui l'accompagne, l'œuvre de J. Bleger invite repenser la puissance de l'action humaine.

Ses recherches sont un produit de l'histoire du XXe siècle, dans un autre lieu (Amérique latine, Argentine). Elles doivent être situées. Elles ont surgi de l'observation de patients de l'époque et de l'inadéquation entre les théories à disposition, leurs situations concrètes et la clinique. J. Bleger, marqué par un siècle de guerres et de révolution (Arendt, 1963), a aussi analysé la crise des institutions dans la décade des années 1950-1960, la crise de la pensée, des références traditionnelles, des partis, de la société argentine avec des processus de polarisation d'où ont émergé des luttes sociales, syndicales, politiques, intellectuelles. Pris dans le « court XXe siècle » (Hobsbaum, 2005), J. Bleger a lancé le projet de renouveler la psychologie, la psychiatrie, la psychanalyse (théories, formation, clinique, pratiques institutionnelles). Il a mêlé des apports critiques de la logique formelle<sup>10</sup>, de la phénoménologie, de la philosophie existentialiste (Simone de Beauvoir, Sartre), le matérialisme dialectique (Marx) et la psychologie marxiste (Pulitzer). Nous allons voir en quoi ses découvertes ont une valeur qui dépasse son époque, son continent, son pays.

<sup>7</sup> Je remercie Teresa Veloso de m'avoir rappelé l'importance de cette question.

<sup>9</sup> J'emprunte cette distinction entre force et puissance à Hannah Arendt. On la retrouve à

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> A cette étape de la recherche du Programme, je réserve à un deuxième article, ma réflexion critique sur l'ambiguïté dans la philosophie.

plusieurs endroits de son œuvre. On la retrouve aussi chez Simone Weil.

10 Notons que dès les années 1960, le Centre de sémiologie de l'Université de Neuchâtel (Suisse), sous la direction du logicien Jean-Blaise Grize, collaborateur de Jean Piaget, a développé des recherches sur la « logique naturelle » pour dépasser les apories de la logique formelle. Ses chercheurs se posaient des questions similaires à celle de Bleger depuis une approche interdisciplinaire (philosophie, logique, littérature, linguistique, science politique, histoire, www.droz.org/.../58-travaux-du-centre-de-recherches-sémiologiques-de-luniversité-de-neuchâtel

La notion d'ambiguïté de J. Bleger <sup>11</sup> a retenu l'attention des organisatrices et participant.e.s au colloque de Genève <sup>12</sup> pour plusieurs raisons : intérêt pour une notion qui, à première vue, semble caractériser notre époque ; exploration d'une forme psychique et sociale en expansion. Que pouvons-nous faire des travaux de J. Bleger <sup>13</sup> dans un travail interdisciplinaire et citoyen ?

Silvia Amati Sas (2016, Actes), qui a fait connaître J. Bleger à Genève et a travaillé sur les séquelles de la torture, retient de l'ambiguïté de J. Bleger qu'elle est un mécanisme de défense avec le risque de « s'adapter à n'importe quoi »; dans son travail clinique, elle cherche à identifier les lieux psychiques les plus enfouis de la résistance et de la survie de la relation dans l'inconscient. Dans une situation de violence extrême où la vie est brutalement mise en cause, où toute relation au sens philosophique a été détruite par le tortionnaire, la notion « d'objet à sauver » (Amati Sas, 1989) implique que la relation, caractéristique de base de la condition humaine, soit récupérée, grâce au cadre et au travail clinique par la puissance de l'imaginaire (dans la survie extrême, le patient imagine une relation à quelqu'un pour le et se sauver de l'horreur et de la mort). Ce qui est « sauvé » est la possibilité imaginaire de la relation vitale en condition extrême. Elle tire de son observation des situations de torture, qui sont des cas extrêmes, les caractéristiques d'adaptabilité par l'ambiguïté et le travail clinique permet son analyse critique. La psychanalyste rappelle dans son texte un outil clinique pour les situations extrêmes et la vie quotidienne qui a une portée anthropologique non seulement individuelle, mais sociétale : la honte<sup>14</sup>. C'est une « alarme éthique » (Amati Sas, 1989, 2003), le signe d'une prise de distance de l'ambiguïté et d'une (re)construction de la pensée. Ilaria Possenti (2016, Actes) de son côté, part d'une question : comment pouvons-nous agir dans une société de plus en plus antipolitique, créer des

\_

<sup>12</sup> Jose Bleger à Genève. Ambiguïté, subjectivation et création sociale. Analyse d'une théorie minoritaire latino-américaine 19-21 mars 2014. Voir programme sur le site : exil-ciph.com

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Il existe plusieurs manières d'écrire ambiguïté. J'ai finalement opté pour la nouvelle règle de l'orthographe de 1990 (ambiguïté). Pour ambiguë au féminin, je prends la référence du L arousse.

Nous nous sommes appuyés sur le livre de José Bleger, Symbiose et ambiguïté, Paris, PUF, 1981 (éd. française) et sur deux extraits en français (Caloz-Tschopp, dir. 2014). Cette « étude psychanalytique » (sous-titre) est composée d'articles inédits et d'articles déjà publiés en espagnol entre 1960 et 1964. C'est donc une étape dans l'œuvre de Bleger. Lui-même conseille de se référer à son autre livre, Psicohigiene y psicologia institutional (1994) et à la Préface des œuvres psychologiques de G. Pulitzer (en espagnol).

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> S. Amati Sas décrit la honte individuelle et interindividuelle. Existe-t-il des actions sur la honte dans les sociétés dans d'autres domaines? L'anthropologie nous a informés sur la honte dans les sociétés sans Etat, mais quel est son statut dans les sociétés qui font partie des systèmes étatiques et interétatiques? A propos des dictatures et des crimes contre l'humanité, on pense aux travaux autour du refus de l'amnistie impliquant des condamnations, ou alors les processus de réconciliation, avec pour ces derniers l'articulation entre les aveux, la honte, le pardon et le droit international (le pardon peut-il remplacer la condamnation?).

conflits politiques alors que le sujet est attaqué? Elle décrit les transformations et les attaques du sujet dans la modernité et en quoi la distinction entre une « mauvaise » et une « bonne ambiguïté » peut être un moyen de (re)construction du sujet-citoyen. Valeria Wagner (2016, Actes), dans ses recherches en lien au colloque de Genève, s'intéresse aux « états d'ambiguïté » et interroge les « zones de contact » entre des usages du terme dans d'autres champs d'activités (littérature, art, théâtre, etc.) en se centrant sur la convertibilité transformatrice. Georges Varsos (2016, Actes), un des participants au colloque, montre que l'ambiguïté est la caractéristique du « langage des mortels », vieux débat entre Platon et Aristote et aussi dans l'histoire de la littérature qu'il parcourt. L'ambiguïté est indispensable au sens multiple, ouvert, des langues inscrites dans la vie, l'histoire, la création repérable dans les couches d'interprétation des textes. Il en tire des enseignements pour le travail d'écriture et de traduction. En ce qui me concerne, on verra pourquoi je situe l'ambiguïté décrite par J. Bleger dans l'histoire de la modernité capitaliste et en quoi le conflit est fondamental pour la démocratie à venir (Derrida, 2004). Autour des travaux de J. Bleger à Genève, des convergences se tissent par des voies très diverses comme le montrent l'ensemble des textes de la revue que je ne peux tous citer ici (voir sommaire).

A première vue, l'ambiguïté est familière des domaines artistique, esthétique, linguistique, philosophique, des sciences<sup>15</sup>, etc.. Le théâtre avec Hamlet (to be or not to be), les langages picturaux multiples, la musique, les happenings, les installations, l'œuvre de David Bowie <sup>16</sup> pourraient être autant de terrains, de figures, d'exemples de l'ambiguïté<sup>17</sup>. Avec l'ambiguïté, on peut aussi explorer le métissage, les femmes, héroïnes ordinaires<sup>18</sup>, dans les mouvements sociaux, peut-être, parce que dans leur grande majorité elles n'ont pas subi le dressage de la militarisation, « où l'on devient homme en rampant », écrit Pinar Selek (2014). Pour J. Bleger, l'ambiguïté est un concept psychanalytique, un outil pour la clinique. Il nous invite à explorer d'autres objets et d'autres terrains.

<sup>15</sup> Bleger écrit : « Nous avons dû fournir un effort relativement important pour ne pas inclure dans cet ouvrage une analyse biologique de la symbiose et une analyse artistique, esthétique, philosophique de l'ambiguïté. (...) Nous avons voulu nous limiter de la façon la plus stricte possible à la clinique et hypothèses qui en découlent... », (Bleger, 1981, 11).
<sup>16</sup> La distance, l'avenir nous informeront sur ce que recouvre le terme de « nouveauté » de la

La distance, l'avenir nous informeront sur ce que recouvre le terme de « nouveauté » de la création artistique de cet artiste. Voir, notamment, *Les inRockuptibles*, no. 1050, janvier 2016. 

17 David Bowie brouille les images, les musiques, les styles, les modes, les genres (le queer), etc. installant l'ambiguïté comme référent de vie. Voir notamment, Sarratia Géraldine, « Unique en son genre », *Les inRockuptibles*, no. 1050, p. 17.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Les « Folles de la place de mai » (Locas de la Plaza de Mayo) qui est devenu Les Mères de la Plaza de Mayo (Las Madres de la Plaza de Mayo) en Argentine revendiquant des nouvelles de leurs enfants et petits-enfants disparus sont devenues une figure qui traverse tous les mouvements sociaux de la planète.

L'ambiguïté en général et son usage clinique par J. Bleger est difficile à traduire dans le vocabulaire du quotidien qui, dans sa majeure partie, utilise les mots d'une philosophie d'essence et non d'une philosophie du mouvement, de la relation, de la pratique dialectique 19. A cela s'ajoute la difficulté de lire des travaux en psychanalyse depuis la philosophie politique. Risques de lecture projective, déformante. Curiosité, désir de connaître. Dans cet essai de compréhension critique (Caloz-Tschopp, 1999) et de traduction 20 entre des expériences, des domaines du savoir, je fais donc le pari qu'une lecture non spécialisée, autodidacte et philosophique du travail d'un psychiatre, psychanalyste argentin depuis un autre contexte, autre moment historique peut contribuer à inscrire ses travaux dans nos préoccupations d'aujourd'hui<sup>21</sup>.

En quoi J. Bleger contribuerait-il à décrire des caractéristiques de la modernité capitaliste actuelle, et en quoi aide-t-il à identifier, tenir, élaborer le conflit<sup>22</sup> dans une nouvelle perspective de connaissance et d'action? En d'autres termes, J. Bleger enrichit-il nos connaissances sur ce qui se passe, nos pratiques, nos responsabilités<sup>23</sup>, dont parlent les personnes solidaires du Refuge de Lausanne (citation en exergue), les membres des mouvements sociaux sur les places du monde (Turquie, Afrique du Nord, Brésil, Chine, Tunisie, Algérie, etc.), les résistants du droit d'asile en crise en Grèce, à Calais, ailleurs en Europe, ou encore les professionnels aux prises avec des changements institutionnels?

Un point retient d'emblée l'attention. L'ambiguïté se caractérise pour J. Bleger par l'absence de conflit et donc de choix possible. Dans l'ambiguïté, pas de conscience déchirée. Pas de tourment de la liberté. En explorant les liens entre la violence extrême de E. Balibar et l'ambiguïté de J. Bleger, puis entre l'ambiguïté et le cadre, la place du relationnel, en suivant le fil des relations que décrit J. Bleger, l'émergence du conflit devient cependant envisageable. Je désire partager une intuition qui me vient du travail interdisciplinaire et d'expériences croisées, à la fois dans la recherche et les luttes sociales.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Je remercie Ilaria Possenti qui a souligné cette question en relisant mon texte.

La manière originale d'envisager la traduction m'est devenue familière dans les échanges sur la réflexion autour de la traduction avec Ghislaine Glasson Deschaumes, responsable de Transeuropéennes, revue internationale de pensée critique. www.transeuropeennes.eu/fr

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Un journaliste du New York Times s'interroge : « Et si plusieurs ères s'achevaient en même temps ? Si nous étions à la fin de plus de 30 ans de forte croissance en Chine ? Si le temps du pétrole à 100 dollars le baril était échu (...). Si les Etats moyens (issus de la décolonisation) n'avaient plus d'avenir ? Si la belle époque de l'UE était révolue ? Si l'isolement de l'Iran touchait à sa fin, tandis que le monde arabe explose et qu'il n'est plus question de la solution des deux Etats en Palestine ? (...) Comment toutes ces molécules vontelles interagir ? », 21.1.2016. Cité par l'historien Jean Batou, *Solidarités*, no. 282, 28.1.2016.

<sup>22</sup> Le conflit qui m'intéresse dans ma recherche du CIPh est le conflit repérable dans les

Le conflit qui m'intéresse dans ma recherche du CIPh est le conflit repérable dans les contradictions, les tensions entre *exil et désexil*. Un travail sur l'ambiguïté aide-t-il à comprendre et à apprendre comment « tenir le conflit » dans la durée et dans la situation ambiguë de violence qui est celle de l'exil ?

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> Voir aussi, Caloz-Tschopp Marie-Claire, *La philosophie de la patate chaude. Résister pour construire l'autre Europe*, juillet 2015. Site : exil-ciph.com

## 1. Un paradoxe de l'action

Le paradoxe est un mode de pensée de crise sans issue (le paradoxe rend fou, dit-on). Pour situer l'action et la liberté dans l'action autonome (Castoriadis, 1975), je me propose de partir d'un paradoxe philosophique concernant la puissance et l'impuissance d'agir, de parcourir l'indifférence puis l'ambiguïté dans ce qu'elle nous montre sur la « violence extrême » (Balibar, 2010), pour en arriver à poser la question suivante : en partant de l'ambiguïté qui définit une caractéristique fondamentale du psychisme inconscient, des groupes, des institutions selon J. Bleger, est-il possible d'être in-déterministe ou, si l'on veut, d'engager sa liberté dans l'ambiguïté pour construire, tenir le conflit ou est-ce un leurre, une illusion? Serionsnous piégés par les ressorts déterministes les plus enfouis de l'inconscient individuel et social et donc condamnés à la soumission ? Est-il possible, de « lutter pour exister » comme affirment les gens qui luttent en Grèce, en Espagne (dans le film de Youtountas, 2016), d'agir dans des situations floues ou alors contradictoires, sans s'enfermer dans l'indifférence, de « tenir un conflit » dans la situation d'ambiguïté, où les humains sont définis par le fait que pour vivre, survivre, ils ont la capacité de s'adapter « à n'importe quoi » selon l'énoncé de Silvia Amati Sas ? Est-il possible de créer en toute liberté? Et alors qu'en résulte-t-il?

Une formule de Spinoza peut situer des difficultés concernant l'évitement de l'ambiguïté dans l'action individuelle et collective : « Personne ne peut désirer être heureux, bien agir et bien vivre, qu'il ne désire en même temps, être, agir et vivre, c'est-à-dire exister en actes (actu »²⁴. Pour Spinoza le désir d'agir en acte est une sorte d'impératif de la condition humaine de liberté. Exister en acte, c'est sortir de l'ambiguïté, vivre le conflit de la liberté, entre hétéronomie et autonomie, trouver un chemin pour le pensable (Castoriadis 1975, 1977, 1990, 1996, 1999 Ansart-Dourlen, 2005). Qu'apprenons-nous sur l'exigence de Spinoza, en lisant J. Bleger ?

Pour le philosophe Zizek, l'impératif de Spinoza s'inscrit dans un paradoxe de la liberté et sa résolution : « aujourd'hui, nous ne savons pas ce que nous devons faire, mais nous devons agir tout de suite, car notre monde pourrait bientôt avoir des conséquences désastreuses. Plus que jamais nous sommes contraints de vivre comme si nous étions libres ». Il souligne qu'au Venezuela, en Bolivie au Népal, la révolution est arrivée par la voie des urnes<sup>25</sup>... dans une situation « objectivement désespérée », « Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est improviser dans une situation apparemment sans issue ». « Mais est-ce que cela ne leur donne pas une liberté exceptionnelle ? Et ne

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> Spinoza B., « L'Ethique. De la servitude humaine », In Œuvres, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1957, 507.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> Le nazisme aussi dans des conditions matérielles spécifiques qui ont été analysées en détail par les historiens.

sommes-nous pas tous, à gauche, dans la même situation? » se demande Zizek.

Certaines philosophies de la liberté se sont construites sur le mode paradoxal de l'absurde après la guerre ou dans des dictatures. La situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui a un visage non seulement absurde, paradoxal, mais *ambigu*. Les limites écologiques, le nouvel apartheid (Monnier, 1988), la violence extrême, la destruction de la nature, sont tellement banalisées qu'elles deviennent invisibles en produisant une peur diffuse, une accommodation à la domination destructrice des humains, de la nature, dans un contexte où les inventions technologiques enrichissent et complexifient la situation.

Loin d'être une forme de l'absurde dont il est impossible de sortir, le paradoxe conduirait alors à une forme forcée d'action « improvisée », en vivant « comme si nous étions libres » qui produirait une liberté « exceptionnelle » dans un monde « apparemment sans issue » écrit Zizek. Son pari du « comme si » pour sortir du paradoxe, ne serait-il pas renverser l'impuissance d'agir, voire l'indifférence, en une forme de passage à l'acte dans le temps contraint par l'immédiateté imprévisible, sans pouvoir en saisir la complexité et l'imprévisibilité ? Un tel renversement est-il à même de prendre en compte les transformations des rapports que montre Bleger avec l'ambiguïté, source de la créativité ?

Un des enjeux communs à la psychanalyse et à la philosophie, aux démarches théoriques et aux pratiques sociales est de ne pas se situer seulement dans une pensée du paradoxe et de distinguer l'ambiguïté de J. Bleger de l'indifférence pour explorer le terrain de l'ambiguïté. L'indifférence est un symptôme (ce qui conduit à agir comme si la situation ne nous incombe pas), un phénomène social qui apparaît et prend des formes diverses selon les circonstances. L'ambiguïté développée par J. Bleger, est un concept analytique qui articule l'inconscient individuel et social. Il s'agit de dégager l'usage qui peut en être fait dans une philosophie de l'action (résistance, insoumission, céder sans consentir (Mathieu, 1991), ou flexibilité, créativité et adaptation... à quoi, avec quelles limites ?). Voyons ce qu'il en est.

#### 2. Les limites de l'indifférence

Tentons de voir ce qui distingue l'indifférence de l'ambiguïté. Nous allons qu'une telle distinction a un intérêt important : elle permet de dégager l'originalité de l'approche de l'ambiguïté par J. Bleger.

On retrouve trace du mot « indifférence » en occident (terme de 1377, 1487, lat. *indifferentia*) en lien avec la philosophie de l'intériorité, de la conscience (Augustin notamment). Elle est étrangère aux Grecs comme l'a montré Jean-Pierre Vernant. On la trouve en droit pénal, (notion

d'intention)<sup>26</sup> basée sur une philosophie de la conscience, en psychologie, en psychiatrie/psychanalyse (mécanisme de défense, traumatisme, clivages des sentiments, des passions, des émotions, par exemple), en philosophie politique (prudence conduisant au retrait, abstention, servitude volontaire chez La Boétie), à la non-violence (Gandhi). L'analyse de l'indifférence ne peut donc se limiter à une posture consciente supposée réservée, prudente ou même apathique (face aux folies de la passion, aux limites de la raison, s'abstenir).

L'indifférence dérange, préoccupe... ou laisse indifférent. Si en philosophie elle peut s'interpréter de plusieurs manières (manque, détachement), elle est objet de préjugés moraux, de critiques politiques. On peut haïr l'indifférence comme l'écrit A. Gramsci (2012) qui explique sa haine dans les journaux socialistes entre 1917 et 1921 pour des raisons politiques : hégémonie culturelle, bloc historique, intellectuel organique, révolution passive, état intégral et diffusion de la culture hégémonique, dans le monde dans lequel se pratiquent toutes sortes d'usages des luttes d'émancipation sur lesquelles pèse le poids de l'indifférence. La construction de la conscience de classe se heurte à l'indifférence, souligne le philosophe. Le journalisme qui vise à former des nouveaux intellectuels est une tâche de persuasion permanente pour Gramsci. Il écrit des pages fortes sur la colère et « l'affect de l'indignation », sur les malversations du langage, sur le fait de sentir l'injustice en développant une imagination dramatique plutôt que de simplement la penser. Il accorde une grande importance au langage, lieu dans lequel se rejoue la réorganisation de l'hégémonie culturelle. Ses commentaires à ce propos rejoignent une remarque d'Arendt à propos du langage : « à chaque fois que le langage est en jeu, la situation devient politique par définition, parce que c'est le langage qui fait de l'homme un être politique » (Arendt, 1961, 36). Pour Gramsci (2012), l'indifférence est repérable notamment dans l'indifférence à la langue (lexique, syntaxe, morphologie) qui est l'indifférence à l'histoire, à la société, à la vie, à la sensibilité. Pour lui l'indifférence à l'histoire, au présent, à la vie, est l'indifférence au rêve, à l'action. En poursuivant le fil de l'action et de la pensée, on voit que l'indifférence a un lien distendu entre l'action et une des formes de l'action, l'activité de penser et de parler (langage), qui, on l'a vu aussi avec Arendt, est à la fois existentielle (exercice de la liberté) et politique (dans les cas extrêmes).

Dans la pensée commune, l'indifférence est un état de celui qui est indifférent (tautologie amusante). L'état d'indifférence est « l'état de celui qui n'éprouve ni douleur, ni plaisir, ni crainte, ni désir » (Petit Robert). L'indifférent n'est touché par rien ni personne, comme dit la formule. Pour lui, tout est égal, comme l'énonce une autre formule (blanc bonnet, bonnet

-

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Remarquons en passant que les lois « anti-terroristes » mises en place en France, après le *Patriot Act aux Etats-Unis*, considèrent l'intention comme un délit.

blanc). Dans les textes, la froideur de l'indifférence (cela m'indiffère, me laisse froid) est opposée à la chaleur de la relation, des passions, de l'action, etc.. Pour l'écrivain François Mauriac, c'est un « détachement total qui le sépare du monde ». Un tel détachement a lieu à plusieurs niveaux : à l'égard de la nature, d'autrui, d'une chose, d'un événement, des conséquences d'actes ou de retrait, de la pensée, de la mort. L'indifférent ne semble déterminé par aucun motif ni mobile. Les mots d'ataraxie (pré-socratiques, Spinoza), de désintéressement, d'indolence, d'insensibilité, d'insouciance, de froideur, de cruauté, d'égoïsme, qualifient l'indifférence dans le langage courant et philosophique. Face à l'absurde de l'existence, une telle figure est mise en scène en littérature dans L'étranger d'Albert Camus. On pourrait la mettre en contrepied avec le héros du Château et du Procès de Kafka<sup>27</sup>, impuissant devant la loi, aux prises avec la honte (Friedländer, 2014), mais cherchant à tout prix à rester humain. Se dégagerait alors un autre regard sur la recherche de failles dans l'impuissance devant l'incertitude et une quête infinie de la « part d'humanité » incompressible (Spinoza), malgré l'immensité de la tâche.

Vu depuis la question philosophique du libre arbitre, de l'intentionnalité, de la conscience, de l'agir, l'indifférence est alors envisagée par la philosophie de la conscience dans sa pluralité, comme une impossibilité de la liberté : impossibilité de choisir d'être libre, donc indifférence. Le sens commun, inscrit dans la matérialité des rapports de pouvoir formule d'emblée un doute sur le déterminisme : l'indifférence serait-elle feinte, la condition humaine ne pouvant échapper ni à l'intérêt, ni à la passion, ni au désir, ni à l'amour, ni au sentiment, ni à la tendresse... ni à la liberté qui est la définition même de la condition humaine? En clair, il serait impossible d'être indifférent, sauf à rester dans l'état embryonnaire des cellules qui gardent des caractères embryonnaires, sans évoluer vers l'état adulte ? La métaphore de l'indifférenciation vers la différenciation, empruntée à la biologie, nous conduit vers une philosophie du progrès fragile de la liberté liée étroitement à la vie. Immédiatement, les descriptions de l'attitude d'indifférence de grands criminels tout au long de leur vie, pas réductible au silence prudent ou alors au mensonge met en question cette vision vitaliste de la liberté. Pour le dire brièvement, la philosophie de la conscience a besoin d'une philosophie qui intègre les découvertes de l'inconscient et des métapsychologies à l'épreuve du matérialisme historique et ses suites.

La liberté dès lors qu'elle est liée à la politique, selon la formule d'Arendt - « Le sens de la politique est la liberté » (1995) -, implique d'envisager le pouvoir, non comme une essence de la force, mais comme une puissance relationnelle de domination et d'action (faculté de comprendre, d'agir, de juger) où la pensée et l'espace public (agora) nécessaires à la liberté et la pluralité ont une place centrale. L'ambiguïté y joue un rôle plus important

\_

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Il serait intéressant de relire *Le Château* de Kafka depuis l'œuvre de J. Bleger.

que le symptôme de l'indifférence, car elle complexifie la dynamique de la liberté comme on va le voir.

Les travaux d'Arendt montrent qu'il est impossible de penser l'action politique « sans penser ce que nous faisons » (Arendt, 1961), de penser la liberté sans la pluralité (les autres, l'altérité en soi) dans un *espace public* où l'on est soit acteur, soit spectateur ou les deux mais à des moments différents. En clair si le sens de la politique est la liberté, cela implique de dépasser l'indifférence de surface pour prendre le risque de l'exercer dans l'espace public qui se construit. Si le sens de la politique est la liberté et la pluralité, cela exige que l'agir accompagne une pensée, les actions des acteurs et d'un jugement à plusieurs de l'action, dans l'espace public, par des spectateurs. En ce sens, l'indifférence serait un *double déficit pour Arendt* : d'une part, celui de la liberté et de la pluralité et d'autre part, un manque d'usage de la « faculté de penser » qui permet d'identifier, d'assumer des conflits. On peut penser qu'un tel manque est le cas d'A. Eichmann, figure de l'indifférence en partie et figure de l'ambiguïté (mais non analysée comme telle par Arendt).

La notion de « banalité du mal » est dérangeante, inconfortable (au point de faire rire Arendt lors du procès d'A. Eichmann). La notion phénoménologique paradoxale de banalité du mal - qui n'est pas un concept, précise-t-elle - qu'elle a forgé sur le moment dans un débat avec Karl Jaspers (Arendt, Jaspers, 1985, lettre 109), elle la découvre dans un débat avec le philosophe allemand exilé à Bâle (Suisse) quand elle tente de saisir le « mal politique extrême » en participant au procès d'A. Eichmann, un des grands criminels de guerre nazi accusé de crime contre l'humanité et jugé par un Tribunal israélien à Jérusalem en 1961. Un tel phénomène dérangeant, les débats qui ont suivi, son rapport inconfortable à la « banalité du mal » (Arendt, 1963b) l'ont incitée, à se demander dans La vie de l'esprit (1981; préface): qu'est-ce que la pensée ? Qu'est-ce que penser quand il ne s'agit pas de contemplation, mais d'action et donc de choix? En quoi une telle activité nous permettrait-elle d'éviter le mal? Ou si l'on veut, ne pas rester prisonnier dans l'indifférence en n'ayant pas identifié la couche plus profonde dans l'inconscient de l'ambiguïté?<sup>28</sup>

Le travail d'Arendt a produit des résistances que l'on peut suivre dans la succession des débats houleux autour de la « banalité du mal » et, au-delà, autour de ce qu'elle montre de manière magistrale dans les *Origines du totalitarisme* en particulier dans *Le système totalitaire (vol. III)*, et qu'elle poursuit dans *La vie de l'esprit*, dans *Qu'est-ce que la politique*? Comment comprendre dans le contexte d'aujourd'hui, après le XXe siècle, ce qu'Arendt a appelé le « manque de pensée » qu'elle a identifié comme un

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Toute proportion gardée, on peut illustrer le processus de pensée à l'œuvre dans les mouvements sociaux, en observant le passage de *l'indignation* au *Podemos*. Nous sommes indignés, c'est une attitude, mais « nous pouvons », c'est une action.

phénomène « étonnant » au sens de Socrate (qui dérange, fait interroger les préjugés), impliquant à la fois l'activité philosophique et la création scientifique?

Ce qu'Arendt appelle la banalité du mal, ou manque de pensée, serait une modalité de l'indifférence (et non de la transformation de l'ambiguïté, comme on va le voir). Arendt fait un reportage en s'appuyant sur la phénoménologie, tout en constatant, dans son dernier chapitre d'Eichmann à Jérusalem, quand elle réfléchit à la peine de mort d'A. Eichmann, que les catégories de l'intentionnalité de la philosophie du droit pénal et du mal (Kant) deviennent inutilisables pour juger les criminels de l'extermination. On sait qu'elle a critiqué la psychanalyse, en tout cas ce qu'elle en a connu lors de son séjour aux Etats-Unis.

Dans des systèmes de domination et de guerre « totale » du XXe siècle et qu'est-ce qui bloque, anesthésie les systèmes autoritaires, l'imagination, la pensée et les émotions, comme Arendt a pu le constater en observant Eichmann, tout en ne décrivant pas son attitude par l'ambiguïté ? La tragédie du pilote américain qui a lancé la bombe sur Hiroshima, en n'adoptant pas la même position, permet de sortir du paradoxe et ouvre d'autres interrogations. Sa figure - l'anti-figure d'Eichmann du pilote américain, mise en récit par le philosophe G. Anders - a conduit ce philosophe exilé à réfléchir à L'obsolescence de l'homme (Anders, 1956; 2011) et à écrire un texte saisissant intitulé « Qu'importe si je suis désespéré » (2000).

Mettre l'accent sur les attaques, les atteintes de l'activité de penser et aussi sa nécessité, comme le fait Arendt, est-ce forcément porter un diagnostic satisfaisant sur l'indifférence qui serait un « manque de penser » dont la forme dominante de la tradition philosophique serait d'envisager la pensée comme « contemplation » qu'Arendt décrit de manière critique lorsqu'elle parle de l'activité de penser?<sup>29</sup> Nous avons vu que pour elle, la pensée est une « activité » impliquant la liberté et la pluralité et elle a un rapport avec notre capacité de distinguer le bien et le mal<sup>30</sup>. L'indifférence (apparente ?) d'Eichmann semble expliquer une anomie, une obéissance sans état d'âme. Mais Arendt n'explique pas l'ambiguïté que de Eichmann.

On peut être d'accord avec Arendt, quand elle décrit l'attitude d'Eichmann en parlant de phénomène, mais elle n'explique pas la position active d'Eichmann dans l'industrie de l'extermination. L'indifférence est donc un phénomène - ce qui apparaît, au sens de la phénoménologie -, mais ce n'est pas l'action humaine qui est une puissance de relation dynamique, dès lors qu'on la regarde depuis une pratique dialectique s'inscrivant dans

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Voir à ce propos, l'introduction du livre d' Arendt, La vie de l'esprit, Paris, PUF, 1987, 7-

<sup>30 «</sup> Le problème du bien et du mal, la faculté de distinguer ce qui est bien de ce qui est mal, seraient-ils en rapport avec notre faculté de penser? » (Arendt, 1987, 19).

une anthropologie et une ontologie politique relationnelle et conflictuelle en devenir. L'action d'Eichmann est le terrain d'apparition d'un phénomène, l'indicateur inconfortable d'une situation. Ce n'est, en aucun cas, une forme d'action, au sens de l'exercice de l'ambiguïté de la liberté dont nous parle S. de Beauvoir (2003) auteure à laquelle se réfère J. Bleger. L'indifférence n'implique pas la tension d'un choix que l'on trouve dans l'ambivalence<sup>31</sup>, le travail constant, dynamique, sur l'ambiguïté de la liberté humaine<sup>32</sup>. Pour aller au-delà de phénomènes, de situations d'indifférence, et rejoindre la radicalité de Spinoza, il s'agit d'inscrire la démarche de connaissance dans une dynamique dialectique de l'ambiguïté repérable dans la pensée et l'action.

### 3. La non-distinction entre l'indifférence et l'ambiguïté

Dans les discours de la rue, des médias, l'indifférence, qui est un terme du sens commun plus facile à comprendre, tient une grande place pour qualifier des attitudes, des votations, l'abstention, la soumission, etc.. Cette notion est-elle descriptive, explicative des logiques de pouvoir, d'action dans le cadre de la globalisation actuelle de violence extrême et des actions de résistance? Sans recul critique, l'usage d'un mot peut cacher une réalité plus complexe dont nous sommes nous-mêmes partie prenante. L'ambiguïté a peut-être une puissance heuristique majeure pour comprendre ce qui se passe et pouvoir poser de nouveaux problèmes aux conflits psychiques, sociaux, politiques en transformation. La non-distinction entre l'indifférence et l'ambiguïté est un des signes d'une confusion qui réduit la connaissance des faits à leur aspect phénoménologique, alors que J. Bleger insiste sur ce qu'il appelle une approche « naturaliste », en fait matérialiste, dans une pratique dialectique ouverte.

Se satisfaire de l'indifférence pour décrire une passivité apparente (retournée en haine parfois) dans une situation de violence, est insuffisant pour imaginer, comprendre, ce que se passe. Aujourd'hui, les passages à l'acte sont, par exemple, des milliers de jeunes qui rejoignent les zones de guerre (avec les effets en retour) ou alors des groupes d'extrême-droite dont la simplicité et l'usage de la force sont les caractéristiques notoires. La complexité des choix, la mobilité, la flexibilité de nos sociétés sont des

<sup>32</sup> Soulignons qu'Arendt parle « d'éviter » le mal par la pensée dans son texte, mais pas de vivre un conflit, bien que pour elle la liberté et la pluralité sont intimement liées à la pensée.

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> Le terme *ambivalence* a été introduit en 1910 par Eugen Bleuler pour caractériser un aspect de l'état psychique des schizophrènes. Il a été repris par Freud dans une acception différente : pour lui, il s'agit d'une juxtaposition plus ou moins simultanée de deux affects (amour, haine, etc.).

modes d'agir que l'absurde<sup>33</sup> décrit, par exemple, dans le roman *L'Etranger* d'Albert Camus, ou encore la simplicité abusive<sup>34</sup>, ne parviennent pas à expliquer. Par ailleurs, en baignant dans l'ambiguïté, comment agissonsnous, résistons-nous, tenons-nous des conflits dans le quotidien et sur la durée, l'espace éclaté, le temps accéléré ?

Engager un déplacement critique de l'indifférence vers l'ambiguïté dont nous parle J. Bleger permet d'identifier des problèmes de la puissance et l'impuissance d'agir, ou dans les faits de soumission, dans un contexte de transformation radicale, de fluidité, d'incertitude, de violence extrême, concernant trois espaces de la subjectivité : l'espace interne (intra), de l'intersubjectivité, de la transsubjectivité (Berenstein&Puget, 1997). Que nous apprend alors l'ambiguïté, au sens de J. Bleger ? Dans quelle mesure la connaissance de l'ambiguïté transforme la « position à tenir » dynamique, ludique, lucide, tragique, ou en d'autres termes, aide à vivre les conflits, à créer de la connaissance sur le réel et ses limites, des outils, des positions, pour penser, inventer la liberté dans les conditions d'incertitude, de complexité ?

Il s'agit aussi de distinguer l'absurde du tragique (ce que fait J. Bleger avec la notion de drame), de ne pas se contenter de voir le tragique comme une suite de paradoxes (Ionesco), de récupérer, non tant la *force* guerrière, dont parle Simone Weil, lorsqu'elle relit *L'Iliade en 1940* (2014), qui pourrait apparaître dans des passages à l'acte comme une sorte d'antidote de l'indifférence<sup>35</sup>. La *puissance* d'imaginer, de penser un autre monde, d'agir en *héros insurgés non guerriers* dans un contexte complexe de violence, d'incertitude, est une voie plus créative.

En synthèse, à partir du paradoxe relevé par Zizek, de la haine de l'indifférence de Gramsci, des observations d'Arendt sur la « banalité du mal », le « manque de pensée » <sup>36</sup>, on en arrive à se demander si l'indifférence est le mot qui convient pour caractériser des situations d'apparente apathie ou alors de passages à l'acte aveugles, dans une civilisation non plus « d'exclusion » (concept sociologique en débat), mais « d'expulsion » (Arendt, Sassen), de « déshumanisation » (Freymann, 2011;

 $^{33}$  Soulignons que plutôt que d'opter pour *l'absurde* existentialiste, Bleger, met en avant la notion de *drame* des situations de l'action humaine.

<sup>35</sup> Pensons, par exemple, aux jeunes femmes et hommes qui, aujourd'hui, s'engagent dans les guerres. Le fait est complexe, mais il illustre un renversement problématique.

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> Le débat actuel en Suisse sur le renvoi des criminels étrangers est un bon exemple de l'usage abusif de la simplicité. Comment argumenter en face de l'UDC qui dit dans la campagne: « si un étranger est criminel chez nous c'est normal qu'on le renvoie »? Comment argumenter de manière complexe pour mettre en cause la simplicité populiste? Comment un argument porte sur la simplicité et la manipulation des émotions, des passions de haine? Voir les arguments de la campagne: <a href="mailto:bit.ly/lm/k095">bit.ly/lm/k095</a>

<sup>&</sup>lt;sup>36</sup> Que l'on pourrait confronter aux remarques de Bleger sur la pensée, la « conscience brumeuse » (Bleger 1981, p. 255-257).

Benslama, 2014), « d'humains superflus » (Arendt) <sup>37</sup> du « jetable », d'exterminisme (Ogilvie, 2012), de violence extrême ultra-objective et ultra-subjective <sup>38</sup> (Balibar, 2010), qui envahit à la fois l'inconscient, l'imagination radicale, la raison, la sensibilité, les émotions. Que nous montre alors l'ambiguïté sur la matérialité des conditions d'existence sur ce que nous voyons à la surface des faits ?

# 4. La « violence extrême » (Balibar) et l'ambiguïté (Bleger) : une thèse exploratoire

La lecture du livre de J. Bleger évoque de nombreuses questions épistémologiques, philosophies, de traductions des mots, des concepts dans les traditions diverses, sur « l'invention de la conscience » qui pour Locke<sup>39</sup> est le critère de l'identité personnelle (Locke, 1998, 10), sur le statut de l'inconscient, les rapports entre conscience et inconscient, les rapports entre pensée et corps, sur le pré-langagier et le langage, qui invitent à l'organisation de futurs colloques de débat entre psychanalystes, philosophes, linguistes, épistémologues, traducteurs, réseaux sociaux. Limitons-nous à la situation actuelle caractérisée par la violence extrême. Dans le contexte actuel, un livre de Balibar (2010) retient l'attention<sup>40</sup>. Il avance la notion de « violence extrême »

37

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> Dans l'ensemble de l'oeuvre d'Arendt que j'ai passée au crible, je n'ai jamais trouvé le terme « d'exclusion » qui est une référence pour les sciences sociales avec des travaux critiques sur ce concept, mais par contre, notamment dans le volume 2 des *Origines du totalitarisme*, *L'impérialisme* (1972), on trouve à plusieurs reprises le terme « d'expulsion », qu'il faut mettre en rapport avec les sans-États pour en saisir la portée à la fois philosophique et politique.

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> « Quand je pense à la mécanique du pouvoir, je pense à sa forme capillaire d'exister, au point où le pouvoir rejoint le grain même des individus, atteint leurs corps, vient s'insérer dans leurs gestes, leurs attitudes, leurs discours, leur apprentissage, leur vie quotidienne », Foucault Michel, entretien, *Magazine littéraire*, juin 1975, in *Dits et Ecrits* (1954-1988 tome II, p. 741). Foucault a-t-il eu connaissance des travaux de Bleger ?

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> Voir à ce propos, l'article important d'Etienne Balibar, sur le mot « conscience » dans le *Vocabulaire européen des philosophies*, (2004, 260-273).

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> Constatons notamment dans ces dix dernières années, la proximité des travaux de la sociologue Saskia Sassen (2016), du philosophe et psychanalyste Bertrand Ogilvie (2012) du philosophe politique, Etienne Balibar (2010), Ogilvie mettant l'accent sur « l'exterminisme et la violence extrême », Balibar sur la « violence et civilité », Sassen mettant l'accent sur « l'expulsion » pour explorer le caractère systématique de la mise à l'écart dans le capitalisme. En termes d'une philosophie du possible, Balibar, en retire la question philosophique et politique qui en découle : la limite est atteinte quand la politique et la philosophie ne sont plus possibles.

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> Dans des débats avec des interlocuteurs de contextes divers au tournant des années 1980-1990, dont fait état son livre, Balibar a entrepris une étape de réflexion en conjuguant *violence et civilité* sous trois grands angles d'approche : De l'extrême violence au problème de la civilité (Hegel, Hobbes, conversion et inconvertibilité de la violence, stratégie de civilité); Exceptions, guerres et révolutions (variations clausewitziennes sur guerre et politique;

vingtaine d'années (1980 et 2000) en débat avec d'autres recherches en philosophie et dans d'autres domaines. Il formule un constat vital : la violence extrême en arrive à mettre en cause la possibilité même de la politique et de la philosophie. Balibar pose l'exigence d'une double préservation en tissant les questions autour de la violence et de la civilité qu'il appelle aussi « anti-violence »<sup>42</sup>. Nous sommes mis au défi de dégager, construire, « tenir une position »<sup>43</sup> tragique pour dépasser le déterminisme, l'impuissance, la passivité, affronter les risques, les dangers d'une civilisation guerrière de destruction et d'extermination, réinventer dans les conditions d'aujourd'hui, la citoyenneté et la civilité. La violence étant devenue imprévisible, le risque est énorme, mais la possibilité de sauvegarde de la politique et la philosophie existe. Balibar reprend, à sa manière, la question de la tragédie que de nombreux philosophes, artistes, ont travaillée en s'affrontant aux formes de domination et de guerre « totale » au XXe siècle. L'œuvre de J. Bleger a apporté avant l'heure une nouvelle pierre aux travaux de Françoise Héritier, Immanuel Wallerstein, Rada Ivekovic, Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Abdelmalek Sayad, Fethi Benslama, Bertrand Ogilvie, Etienne Balibar et de bien d'autres chercheurs après lui sur la cruauté, la brutalité, la violence, l'exterminisme, l'anti-violence, l'insoumission, la citoyenneté.

Vue depuis la philosophie et la politique, je pose la thèse exploratoire suivante : la violence extrême est rendue banale, acceptable, invisible grâce à l'étrange caractéristique de l'ambiguïté psychique, des groupes, des

« Gewalt ». Violence et pouvoir dans l'histoire de la théorie marxiste ; Lénine et Gandhi, une rencontre manquée) ; Le Hobbes de Schmitt et le Schmitt de Hobbes ; « après-coup ». sur les limites de l'anthropologie politique. En reprenant le fil rouge de la révolution, dans le cadre d'un colloque international à Istanbul en 2014, un livre collectif prend en charge l'analyse du déplacement radical de la réflexion sur la révolution dans l'histoire moderne du capitalisme jusqu'à la globalisation d'aujourd'hui dès lors qu'elle est aux prises avec la violence, la violence « extrême », les nouvelles formes de guerre. Dès lors qu'elle est mise au défi de franchir un saut qualitatif radical en inventant des modalités « d'anti-violence » ou de civilité, selon les mots d'Etienne Balibar. Voir Etienne Balibar, André Tosel, Marie-Claire Caloz-Tschopp, Ahmet Insel, Violence, civilité, révolution. Autour d'Etienne Balibar, Paris, La Dispute, 2015.

<sup>&</sup>lt;sup>42</sup> Voir la publication des Actes d'activités autour du livre de Balibar (2010) à Istanbul et ailleurs : quatre publications regroupent l'ensemble des textes de conférenciers et membres du réseau de lecture. Un livre : Balibar Etienne, Caloz-Tschopp Marie-Claire, Insel Ahmet, Tosel André, *Violence, civilité, révolution. Autour d'Etienne Balibar*, Paris, La Dispute, 2015 (textes introductifs) ; revue en Ligne *Rue Descartes* à Paris, www.ruedescartes.org ; revue en ligne *Repenser l'exil* no. 5, Genève, <a href="http://exil-ciph.com/revue-en-ligne/">http://exil-ciph.com/revue-en-ligne/</a>; revue en ligne *Jura Gentium* Special issue, nov. 2015, ISSN 1826-8269,

www.juragentium.org/Centro\_Jura\_Gentium/la.../JG\_2015\_Balibar.pdf, Italie (Université de Florence).

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> « Tenir une position », suppose de pouvoir dialectiser l'immobilisme et le mouvement. Voir à propos « d'immobilisme », le Séminaire du printemps 2016 à Paris, du Directeur de Programme Jérôme Lèbre intitulé: Stations – ou comment tenir l'immobilité – 2016. Immobilités et mouvements collectifs. Voir site du CIPh Paris.

institutions décrite par J. Bleger. Elle est la marque de fabrique de la modernité capitaliste caractérisée par la « violence extrême », la cruauté, de la qualité fluide, mobile, etc. et pourtant brutale des rapports de domination <sup>44</sup>. La « violence extrême » du plus intime au plus politique, du plus subjectif au plus objectif, dans les situations de guerre ouverte et dans la vie quotidienne est rendue banale, acceptable par l'ambiguïté. L'ambiguïté évoque la « liquidité » (Bauman, 2006), « la complexité, l'imprévisibilité, la « complexité et simplicité de la brutalité de l'expulsion » (Sassen, 2016). Dans la crise du salariat, le rapport Capital-Travail (Tosel, 1995), l'ambiguïté est visible dans le fait que les humains sont surexploités ou deviennent des chômeurs de masse, des déchets, des humains « superflus » (Arendt 1979, Caloz-Tschopp, 2000), « jetables » (Ogilvie, 2012).

En bref, l'exploration chez J. Bleger de l'apparent « non rapport » dans le magma symbiotique ambigu, le lien entre la relation symbiotique et la relation d'interaction, le processus entre *l'ambiguïté et le cadre*, permet de dégager des éléments importants pour la philosophie politique. Cela nous fournit des éléments pour construire, sauvegarder des *conditions de possibilité* de relations en interrogeant l'adaptation ambiguë et permet alors *d'en sortir* par l'insoumission lucide, exigeante, pour se démarquer du conformisme généralisé (Castoriadis, 1996) *d'habitus* (Bourdieu, 1996), d'un moralisme superficiel et de *nommer*, *analyser* ce que nous apprennent la banalisation de la violence extrême et les nouvelles formes émergentes du conflit indispensables à une politique d'anti-violence.

Sur un autre registre et pour quelqu'un qui n'a pas lu J. Bleger, pour saisir l'importance de ses travaux aujourd'hui, un exemple permet de saisir concrètement ce que signifie le mot ambiguïté. Ces vingt dernières années, la banalisation de *l'apartheid* domine les politiques migratoires globalisées, détruit le droit d'asile, fait oublier l'asile face à une situation de crise et de guerre au Moyen-Orient et ailleurs ; les réfugiés sont réduits à une monnaie

.

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> Trois illustrations de la violence extrême. (1) L'accumulation de la précarisation de l'ensemble des conditions de vie quotidienne qui confinent à la survie (vie, travail, logement, santé, formation, etc.). (2) Le féminicide, les homicides en Amérique centrale, au Mexique ; banalisation des assassinats de jeunes, des viols, meurtres de femmes dénoncés ailleurs (Canada, France, Argentine, Inde, etc.); voir notamment, Parlement européen (2007), Panhard (2016); (3) Situation de guerre en Syrie. Carla de la Ponte, ancienne Procureure de la Suisse (1994-1999), des Tribunaux internationaux de l'ex-Yougoslavie et le Ruanda (1999-2007); membre de la Commission d'enquête de l'ONU sur les violations des droits de l'homme en Syrie : « en vue d'un rapport à l'ONU, nous auditionnons les victimes qui ont subi des choses terribles. C'est pire que lors de la guerre des Balkans. La torture en détention est particulièrement ignoble. Ce qui me touche le plus, c'est le sort des enfants. Pas seulement en Syrie, mais sur les chemins de l'exil...les gens meurent et il y a une destruction de l'Etat... En allant en Syrie, je veux savoir qui exactement a utilisé des armes chimiques ». Entretien, Courrier de Genève, 8.2.2016. Ces exemples concernent le traitement des humains, il faudrait parler du rapport à la nature. La liste est ouverte, les exemples multiples. De plus, dans une perspective comparative, il faudrait discuter la liste des faits et la liste des crimes contre l'humanité et les questions que cela soulève (Delmas-Marty, 2009).

d'échange. Les mouvements sociaux de résistance, qui se confrontent au dispositif Dublin, se battent pour empêcher le renvoi forcé de la minorité de réfugiés qui ont réussi à franchir tous les dangers et barrières et sont parvenus dans un pays de deuxième accueil d'où ils sont expulsables.

Je reste admirative de l'ingéniosité de mouvements sociaux en Suisse, en Italie, en Grèce, en Suède, en Allemagne, etc. qui s'affrontent à la banalisation de l'ambiguïté dans un rapport de force très inégal et qui pourtant... inventent des modes d'action créatifs. Comment font-ils? J. Bleger apporte un nouvel éclairage pour mieux comprendre la dialectique entre *la force* brutale de l'apartheid (Monnier 1988), la philosophie du « modèle des cercles » (Auer 1996; Caloz-Tschopp, 1997)<sup>45</sup> généralisée à l'Union européenne<sup>46</sup>, qui a pénétré les catégories, les pratiques étatiques, nos vies, notre psychisme et la *puissance* de la résistance, d'insoumission dans des situations apparemment sans issue.

#### 5. L'ambiguïté de José Bleger

Alors, qu'est-ce donc que l'ambiguïté ? C'est un terme polysémique qui a une longue histoire et une riche tradition dans des pratiques, cultures, langues très diverses. Le terme intéresse les linguistes et les spécialistes de l'interprétation de textes sacrés, littéraires, la philosophie, les discours communs. Au sens analytique, on trouve le concept d'ambiguïté dans l'œuvre de J. Bleger qui a exploré l'articulation entre le psychisme des individus, les groupes, les institutions, et des logiques de pouvoir, de liberté, de soumission. Où a-t-il bien pu chercher un concept, étrange, inconfortable, qui va prendre une place importante dans son oeuvre, se demande-t-on d'emblée ? Bernardi (2014, 86) nous donne un indice sur l'intérêt de Bleger pour l'ambiguïté qui est liée à son attention pour les phénomènes d'aliénation et les adhésions de masse dans les systèmes totalitaires.

On sait que J. Bleger cite le livre de Simone de Beauvoir (2003), sur « l'ambiguïté de la liberté ». Se « sentir comme un insecte » sous l'occupation (avec ses contradictions) et retrouver le surgissement de la

<sup>&</sup>lt;sup>45</sup> Il existe une abondante littérature en Suisse sur le sujet qui a pratiquement disparu des références en sciences sociales, alors que certains ministres banalisent le concept dans le débat sur les réfugiés et l'Europe. Voir notamment, M.-C. Caloz-Tschopp, « Les trois cercles de la démocratie sécuritaire », in : *Transeuropéennes*, No 9, Paris, pp. 31-41. - *Widerspruch*, No 32, Zürich, (allemand), 1997, pp. 151-162. - A. Auer, *Constitution et politique d'immigration : la quadrature des trois cercles, Avis de droit*, Université de Genève, 1996. - M.-C. Caloz-Tschopp, « La " Communauté politique " européenne et les groupes " intergouvernementaux " », in : *Revue Suisse de Sociologie*, No 1, Zurich, 1991, pp. 49-80. - M. Vuillemier, *Immigrés et réfugiés en Suisse. Aperçu historique*, éd. Pro Helvetia, Zurich, 1989.

<sup>&</sup>lt;sup>46</sup> La Suisse qui a inventé ce dispositif (avec celui des empreintes digitales pour les requérants d'asile) puis l'a vendu à l'UE et a été condamnée par l'ONU pour racisme d'Etat.

liberté en assumant sa « fondamentale ambiguïté », poser les bases d'une « morale de l'ambiguïté » : courage, patience, fidélité, regarder le monde en face, alors que d'autres se défilent et se soumettent. Faire des choix alors que tout choix est un déchirement, une souffrance... A un tel souffle de Simone de Beauvoir, au sortir de la guerre, de la colonisation, des aveuglements (notamment sur l'antisémitisme, les camps d'extermination), J. Bleger pouvait souscrire en partie, mais en se déplaçant d'une morale existentialiste, idéaliste, vers une démarche qui a combiné l'engagement, les apports du matérialisme historique, le questionnement des apports d'une dialectique de la psychanalyse de la psyché, des risques, des aléas de ce qu'une autre philosophe, Hannah Arendt a appelé l'imprévisibilité de la liberté (Arendt, 1983). Les tensions de la liberté qui travaillent le désir d'émancipation de ces chercheurs ne se situent pas aux mêmes endroits et ne parcourent pas les mêmes chemins. J. Bleger, tout en utilisant la phénoménologie dans la clinique, s'est déplacé d'une philosophie de la conscience vers la recherche d'une articulation entre clinique psychanalytique et théorie et l'élaboration d'une métathéorie. Il a élaboré une philosophie de la relation dialectique en découvrant un tout autre visage de l'ambiguïté qui déplace et complexifie les questionnements philosophiques et politiques sur la liberté.

L'ambiguïté, décrite par J. Bleger depuis son travail clinique dans son livre Symbiose et ambiguïté (1981) fait partie d'un schème de trois notions – symbiose, ambiguïté, cadre -. Il s'explique sur son projet clinique et théorique dans son avant-propos : « il ne s'agit pas de baptiser d'un nom nouveau des phénomènes déjà connus, mais de les resituer autour d'un concept plus proche de la réalité : la symbiose nous place d'emblée, et dès le début du développement de la personnalité, dans l'interrelation humaine... » (1981, 7). Le psychanalyste part de la symbiose pour explorer l'ambiguïté et le cadre, leur rôle respectif dans le fonctionnement psychique et social. Comme l'explique bien Claire Pagès (Actes, 2016), J. Bleger rejoint d'autres chercheurs qui, à la même époque, démontrent que « l'être humain est un être social ». C'est une approche critique de la psychanalyse classique.

Entrons dans l'ambiguïté de J. Bleger par la porte de la symbiose, car, pour lui l'ambiguïté est caractérisée par l'interdépendance symbiotique qui est « une *organisation particulière du moi et du monde* » (Bleger, 1981, 8). « L'étude de la symbiose nous a conduit à un autre problème d'importance capitale : celui de l'ambiguïté « dans la normalité, la pathologie de la vie quotidienne » (Bleger, 2014, 23). « La symbiose nous place d'emblée, et dès le début du développement de la personnalité, dans *l'interrelation* humaine moi-objet qui présente ici des caractères très particuliers » (Bleger, 2014, 23). L'ambiguïté est un « noyau agglutiné » qui permet que perdure, l'indifférenciation symbiotique *moi-objet*. J. Bleger met donc en cause d'emblée une vision du développement psychique qui irait de l'isolement à une structuration relationnelle progressive mettant formulant ainsi son désaccord avec certains travaux en psychanalyse. Pour J. Bleger, la relation

est constitutive de l'humain dès sa venue au monde avec un état spécifique particulier : un « état d'indifférenciation primitive, point de développement humain » avec l'enjeu de parvenir ou non à se différencier. Il part de la question suivante : « Comment un type de relation (indifférenciée) se modifie pour parvenir dans le meilleur des cas au développement de l'identité et du sens du réel » (Bleger, 1981, 8). Il souligne par ailleurs, un enjeu du travail clinique qui peut avoir une portée plus large : « un indice de degré de maturité d'une personne peut être donné par la capacité de son moi d'admettre, de tolérer, d'élaborer l'ambiguïté » (Bleger, 1981, 256).

L'ambiguïté caractérise « les premières ébauches de la forme de l'organisation psychologique » repérables dans la vie quotidienne et la pathologie 47. Elle est « polyvalente », avec un « caractère protéiforme » (Bleger, 1981, 224). Pour tout humain, l'ambiguïté est « une régression à un état de fusion primitive ou d'indifférenciation » qui caractérise les de psychologique ébauches l'organisation « premières glischrocaryque » (Bleger, 2014, 26). A sa naissance, l'être humain n'est pas isolé, il se constitue dans le processus relationnel de base (lien à la mère, lien moi-objet), qui persiste tout au long de la vie. C'est un résidu de la relation mère-enfant symbiotique. L'ambiguïté est a-langagière, clivée de son environnement social, de la pensée rationnelle, de la conscience. Dans l'ambiguïté il n'y a pas de doute, de contradictions, de conflit. Elle affecte vie humaine caractérisée par un processus de la l'ensemble d'indifférenciation-différenciation. L'ambiguïté persiste durant toute la vie des individus, des groupes, des institutions. Son mode de relation est la symbiose. L'ambiguïté n'est pas un état, ni un stade, mais une matrice qui constitue toute la sociabilité, écrit-il, et qui détermine le processus dynamique relationnel d'a-distinction-distinction.

Le point d'ancrage de la réflexion de J. Bleger - la symbiose et l'ambiguïté - réside dans son intérêt philosophique, politique, pour une forme paradoxale de relation (et non d'essence ou de monade) – une relation ambiguë, apparemment non relationnelle - des individus dans les groupes, les institutions ; c'est une relation de « sociabilité syncrétique » que J. Bleger distingue de la sociabilité « par interaction ». Dans la relation syncrétique, pour J. Bleger « il y a indifférenciation, ce qui revient à dire, déficit de la discrimination et de l'identité ou déficit de la différenciation entre le moi et le non moi ». L'ambiguïté ne comporte ni doute, ni incertitude, ni confusion, mais, de l'extérieur dans le contre-transfert elle induit le doute, l'incertitude, la confusion, et elle induit une compréhension de la situation « de plusieurs manières (Bleger, 2014, 25). Il ne faut donc pas attribuer la confusion à la personne qui vit le contre-transfert, mais à la structure qui la produit. Pour J. caractère, concerne une conduite, un Bleger « l'ambiguïté

<sup>&</sup>lt;sup>47</sup> Voir dans la présente Revue et le livre, l'extrait repris du livre de José Bleger, *Symbiose et ambiguïté*, Paris, PUF, 1981, p. 7-9. Voir aussi pp. 219 et suivantes.

personnalité »... étrange cohabitation chez l'auteur de la « structure », « de la conduite, du caractère, de la personnalité » qui agglutine des éléments différents.

Abordons un autre point quant à la *qualité* du « social » qui intéresse la philosophie politique. On ne peut aussi qu'être frappé d'emblée par la description de l'ambiguïté de J. Bleger qui rejoint des descriptions de la société contemporaine fluide, amorphe. Une remarque de J. Bleger a attiré d'emblée mon intérêt <sup>48</sup> en désirant me situer, non sur le terrain métaphysique, mais dans le cadre d'une anthropologie politique, d'une philosophie politique du possible, enrichir élargir, dynamiser, la démarche de pensée, le processus de différenciation, l'abord du conflit, en regardant avec des yeux dialectiques la plasticité ambiguë, l'adaptation extrême, en me souciant, à un niveau profond, archaïque, du mouvement a-confictuel/conflictuel complexe, incertain de la soumission et de l'insoumission, de la résistance et de la création.

En d'autres termes, l'ambiguïté de J. Bleger, est une forme de relation qui semble être une *non-relation* et où se loge pourtant déjà une « sociabilité syncrétique » qui en appelle à être dialectisée. Il est nécessaire de pouvoir saisir le seuil entre une non-relation indifférenciée du « noyau agglutiné » ou si l'on veut une relation de sociabilité syncrétique qui différentie l'ambiguïté d'une relation d'interaction.

La « sociabilité syncrétique » et la « sociabilité par interaction », selon J. Bleger décrivent deux formes, des moments des liens humains<sup>49</sup> dans et hors de l'ambiguïté considérée depuis le rapport symbiotique mère-enfant. Pour caractériser ces deux types de relation, J. Bleger s'appuie dans son livre en appendice, une sorte *d'après-coup* - ce qui laisse supposer une difficulté qui ouvre une étape d'élaboration de la relation pour sortir de l'ambiguïté non différenciée et envisager la complexification de la relation et la possibilité du conflit - sur les travaux en priorité des positions de Mélanie Klein où il articule l'ambiguïté à l'ambivalence (Bleger, 1981, chap. VII, 303-345)<sup>50</sup> et

<sup>-</sup>

<sup>&</sup>lt;sup>48</sup> « Il est possible que notre structure ou notre organisation psychologique ne puisse tolérer que des contradictions bipolaires alors qu'en réalité de multiples termes contradictoires ou différents pourraient exister sans conflit (à d'autres niveaux de l'organisation du moi) » (26). Quand l'observateur est gêné par des contradictions insolubles, le sujet ne les ressent « ni comme ambiguës, ni comme contradictoires, ni comme confuses ». Il y aurait une dialectique binaire doublée par une dialectique plus complexe, plus profonde, plus insaisissable, avec nos outils dialectiques existants ?

<sup>&</sup>lt;sup>49</sup> Bleger ne parle pas explicitement de relation avec la nature.

<sup>&</sup>lt;sup>50</sup> Je ne m'arrête pas ici au chapitre VII de la troisième partie ou Bleger travaille le rapport entre ambivalence et ambiguïté. Je constate que dans « l'appendice » du livre apparaît un questionnement sur le conflit relationnel intrapsychique (Bleuler, Freud, Mélanie Klein, Fairbairn). Signalons aussi que son programme de cours d'hygiène mentale de 1965, contient le point suivant : Psicosociologie du changement (conflits et tensions, santé et tension, tension groupale, tension internationale et santé, préjugés et stéréotypes, résistance au changement (Bleger, 1994, 293-294).

qu'il fait précéder par sa position « glischrocaryque » (voir tableau, Bleger, 1981, 99). Par ailleurs, en présupposant une continuité, il articule l'espace psychique individuel et l'espace social des groupes et des institutions (Bleger 2014, 29-49). La régression dans des relations symbiotiques, les résistances au changement (bureaucratisation), dans *Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions* sont des formes que peut prendre ou non le conflit.

En ce sens J. Bleger fait partie des psychanalystes européens (Bion, Winnicott, Kaës) et argentins (Pichon-Rivière et d'autres) qui, à la même époque et après lui, ont intégré dans le travail clinique la « vincularité » (vincularidad, vincular) pour élaborer une « métapsicologia vincular » (Puget, 2015, 91) mieux discriminer ce qui est de l'intra de l'inter et du trans-subjectif (Berensein&Puget, 1997) et enrichir les qualités, difficultés, les inattendus de la sociabilité (fragilité des relations et principe d'incertitude, espaces superposés, discontinus, hétérogènes; discontinuités dans les représentations, entre l'attendu et l'imprévisible, dans des temporalités différentes, dans l'expérience de crises, dans la transmission, dans le rapport analyste-patient, etc. qui ne s'articulent pas avec harmonie et intégration (Puget, 2015, chap. 2); articulation pré-langage, langage, etc.. Il n'est pas difficile d'imaginer les nouveaux espaces de travail clinique et d'élaboration théorique nouveaux à «l'entrecroisement» de nouveaux domaines du savoir qui en partant du même socle « social » de J. Bleger, déplacent, ouvrent de nouvelles voies pour complexifier la question du conflit.

En revenant à J. Bleger, les notions qu'il avance et en particulier l'ambiguïté, la symbiose, le cadre m'intéressent en philosophie et en philosophie politique, dans la mesure où elles permettent de dépasser le carcan d'une philosophie essentialiste, monadique, par l'articulation d'une philosophie phénoménologique et d'une philosophie « naturaliste » (terme de Bleger), en fait matérialiste, de la relation, en introduisant une épistémologie dialectique. En mettant en valeur l'ambiguïté il peut ainsi décrire un type de relation apparemment paradoxale, de *relation-(non) relation* à la fois psychique, institutionnelle, sociale. J. Bleger précise deux points « importants » dans son avant-propos. Il n'y a pas de « primauté mentale du phénomène psychologique » ; « le phénomène mental est une des modalités de la conduite », précise-t-il, « les premières structures indifférenciées, syncrétiques, sont des relations essentiellement corporelles » (Bleger, 1981, 10), matérielles. Retenons que l'ambiguïté est une relation *corporelle* particulière, de type symbiotique.

On aura compris que ce qui m'intéresse tout particulièrement depuis la philosophie et la philosophique politique, dans la démarche de Bleger, quand il formule sa notion d'ambiguïté dans un schème qui contient aussi la symbiose et le cadre (ces concepts sont corrélés entre eux), c'est donc ce que peuvent devenir la *relation* et le *conflit* dans l'histoire, les rapports matériels

de pouvoir, dans des situations d'ambiguïté et ce que l'ambiguïté articulée au cadre implique comme condition de possibilité de transformation du regard sur la modernité capitaliste et pour une politique d'anti-violence.

### 6. L'ambiguïté au-delà de l'ambiguïté

Retournons un instant à l'exploration de l'ambiguïté, au-delà de l'ambiguïté pour identifier une autre couche de relation et de conflit possible... Comme le souligne Bernardi (2016), dans un article très éclairant. démarche de J. Bleger en vue d'une nouvelle « métapsychologie », se déroule dans une triple perspective : situationnelle, dramatique, dialectique. Bleger a besoin de ne plus en rester à des phénomènes, ou à des idées, de s'affranchir de logiques enfermées entre des idées et la conscience. Il désire dépasser la séparation entre « monde interne » et « monde externe ». Il a besoin d'inventer une nouvelle pratique dialectique complexe qui combine le psychisme, la réalité matérielle, l'histoire et les rapports politiques. Un des problèmes est que, dans l'ambiguïté qu'il décrit, les contradictions s'effacent dans la matrice de l'ambiguïté. Celle-ci est-elle dialectisable puisqu'elle ne connaît pas la contradiction, que le « noyau agglutiné » ressemble à un magma sans contradictions possibles?

Le sens du mot dialectique n'est pas simple. Pour avancer, retenons de la définition de philosophes (encyclopédie universalis) qu'elle contient l'idée d'un rapport, d'un échange, que la dialectique met en jeu des intermédiaires (dia), qu'elle est caractérisée par les contradictions, qu'elle a un rapport au logos<sup>51</sup>, qu'elle est un principe de détermination de la raison. Retenons que J. Bleger est préoccupé par un processus dialectique de la psyché dans la clinique et par un lien dialectique entre clinique et théorie comportant l'exigence d'articuler les situations (contexte historico-politique et drames de la vie), les phénomènes observables dans la clinique et les avancées théoriques pour la mise en place d'une métapsychologie. Un autre problème est celui de l'unité ou de l'hétérogénéité de métathéories (vif débat en Argentine à l'époque de J. Bleger et après lui dans un contexte de profonds changements historico-politiques, comme l'expliquent bien des auteurs avec des approches, informations diverses (Bernardi 2016; Dagfal 2006; Vazzetti, 2011) en consonance avec l'unité, ou alors, le pluralisme de la

<sup>&</sup>lt;sup>51</sup> Le fait que la dialectique a un rapport au *logos* au sens où le langage est nécessaire au travail de la raison et que l'ambiguïté est un état « pré-langagier » pour J. Bleger, pose plusieurs questions sur le statut du langage, son rapport à l'activité de pensée, à l'espace publique en politique, que je ne peux développer dans le cadre de cet article. On pense à des « langages » comme ceux de la danse, des tags, de la musique, aux personnes qui se tenaient debout en silence sur la place Taksim à Istanbul (2013) et le rapport de ces formes de « langage » à l'ambiguïté.

science et le conflit entre diverses métathéories constitutives d'une science ouverte, où les ruptures, les conflits sont partie intégrante de la démarche, tant au niveau théorique, clinique que politique. J. Bleger marqué par le matérialisme historique des années 1950 penche pour l'unité d'une métapsychologie. Au niveau professionnel et politique, il vit les tensions, conflits avec le parti communiste dont il sera exclu, au sein de l'APA qu'il ne quittera pas et il connaît les difficultés de l'invention d'une nouvelle psychologie au sein des rapports de pouvoir du monde universitaire de son époque.

Sans approfondir ici le paradigme de J. Bleger, on peut penser que sa manière d'aborder l'ambiguïté, les deux types de sociabilité, l'accent qu'il met sur le rapport entre symbiose et ambiguïté d'une part et entre cadre et ambiguïté d'autre permet de cerner une partie importante de sa pratique dialectique. Dans l'ambiguïté le rapport se présente comme non-rapport pré-langagier. C'est une sorte de matrice fluide, avec des éléments agglutinés en mouvement, en recherche de forme, de contradictions, de conflit. La pratique dialectique, mise à l'épreuve par la description de l'ambiguïté inconsciente, située dans le rapport cadre/ambiguïté, est une tache ouverte pour décrire l'étrange mouvement dialectique de J. Bleger qui ne correspond pas aux catégories de la tradition de la dialectique de Platon, Aristote à Hegel et à Marx (Balibar&Macherey, 2009), mais qui demande à être pensé, car c'est une forme particulière de matérialité du rapport entre cadre et psychisme et entre réel, psychisme, pensée et conscience qui décrit des transformations des rapports en cours dans la modernité capitaliste. La démarche de J. Bleger, interrompue par sa mort précoce (49 ans), ouvre un questionnement sur un processus clinique ouvert sur les groupes, les institutions, de nouvelles catégories, une nouvelle logique dialectique, une/de nouvelles métapsychologie(s). Pour que le conflit puisse avoir la place qui lui revient, une philosophie relationnelle est certes indispensable pour décrire l'étrangeté relationnelle, sociale de l'ambiguïté symbiotique, son déplacement, son élaboration grâce au cadre. Par ailleurs, comme on l'a vu avec Bernardi et Puget, il est nécessaire qu'un paradigme clinicothéorique « vincular » pluraliste puisse prendre en charge la question à tous les niveaux<sup>52</sup>.

Limitons-nous ici à la philosophie relationnelle dans l'ambiguïté symbiotique et au rapport entre ambiguïté et cadre. Comment J. Bleger parvient-il à dialectiser une (non) relation avec une relation, dans les deux types de relation? Qu'est-ce qui peut sortir de cet étrange rapport ambigu?

<sup>&</sup>lt;sup>52</sup> Ce que J. Bleger intuitionne dans sa description des relations, dans le rapport ambiguïté-cadre, mais n'a pas eu le temps de développer pas dans le cadre d'une « métathéorie ». Dans *Symbiose et ambiguïté*, il décrit le conflit psychique en se basant sur les trois types de conflits psychiques de Kurt Lewin (Bleger, conflit et dilemmes, 1981, 240-241). Par ailleurs, on ne peut qu'être frappé par la structure de son livre (1981) où apparaît *en appendice* (chapitre VII), la question « ambivalence et ambiguïté » (Bleuler, Freud, Klein, Fairbairn), p. 303-345.

Dans la « violence extrême » et aussi de la vie quotidienne, l'ambiguïté décrite par J. Bleger montre que tout devient plastique, malléable, perméable (état, action). Les métaphores abondent indiquant des apories. Les travaux de Bauman, sur la société, l'amour « liquide », se sont situés dans une vision ontologique de l'Etre « liquide » et d'une vie, d'une société fragilisée, liquéfiée, avec une dilution complète de l'identité et des relations (amoureuses notamment, Bauman, 2004, 2006, Tabet, 2013) devenant alors impossibles. Chez Bleger (1981, 11), la métaphore du lichen renforcée par la référence « au phénomène spectaculaire de la néoténie » en biologie, évoque les conditions d'adaptabilité au début de la vie, dans des conditions de survie extrême. Les descriptions de « l'identité liquide » de la société et des individus décrits par Bauman, rejoignent les intuitions, les descriptions, les remarques de J. Bleger sur le psychisme humain, les groupes, les institutions, à partir d'un imaginaire habité par le lichen dans Symbiose et ambiguïté (1981). Mais que se passe-t-il dialectiquement dans le liquide, le lichen, le « noyau agglutiné », se demande-t-on ? Quelles difficultés de la pensée, les métaphores du liquide chez Bauman et celle du lichen chez J. Bleger tententelles de dépasser? La fluidité, la plasticité 53, l'adaptabilité extrême appartiendraient à la modernité capitaliste en transformation depuis d'un côté une étape de dissolution à un stade de surdéveloppement du capitalisme (Bauman) et archaïque d'un autre côté, du développement destructeur et de la survie psychique (Bleger). Avec Bauman, la liberté baigne dans l'incertitude sur l'identité ontologique de l'Etre individuel et socialhistorique liquéfié 54. Avec J. Bleger, la liberté se joue déjà dans des conditions archaïques du début de la vie dans un paysage dépouillé. Comment Bauman se débrouille-t-il pour surnager dans l'univers devenu liquide55? Comment J. Bleger peut-il imaginer un paysage de lichen, plante de survie hyperadaptable, comme un paysage relationnel? L'ambiguïté permet la survie, la transformation, la création, la mobilité l'adaptation sans conflit. Elle permet ce que J. Bleger appelle une interaction sur fond de « sociabilité syncrétique », base primaire de la solidarité, ce qui est un acquis. Mais, où se trouve le conflit ?

Appliquons à J. Bleger ses propres outils et sa propre démarche (situation, drame, dialectique) d'invention clinique et théorique, renforcée par sa position dynamique d'insoumission, remarquable dans une période charnière (années 1950) de l'histoire argentine, du communisme, de l'histoire de la psychiatrie, de la psychanalyse, de la psychologie engagées

<sup>53</sup> Notons que la plasticité décrit une caractéristique de la modernité capitaliste et que la flexibilité décrit une forme de rapport de pouvoir. Il ne s'agit donc pas de les mettre au même

<sup>&</sup>lt;sup>54</sup> En le lisant, j'ai souvent pensé aux métaphores liées au liquide dans les discours « d'invasion » des réfugiés. Formule entendue : « l'eau ça passe sous les portes, on ne peut pas l'arrêter ».

55 Rappelons-nous la scène finale du film Fahrenheit.

dans un processus de remises en cause et d'inventions (Dafgal, 2006). Depuis l'ambiguïté de J. Bleger, comment lire l'ambiguïté autrement et depuis où, pour ne pas la « naturaliser », l'essentialiser, mais pouvoir saisir dialectiquement la plasticité indifférenciée, intime, sociale, historique, quand elle est la matrice de la relation, de l'action dans les situations de violence extrême globalisée et banalisée ?

Postulons que le repérage de la non-différenciation découlant de l'ambiguïté peut devenir un outil d'analyse, d'interprétation de phénomènes d'hyper-adaptabilité, mis en lien dans des transformations « identitaires » très archaïques, profondes, des rapports hégémoniques de pouvoir, à un niveau inconscient social-historique. Au premier abord, la symbiose et l'ambiguïté décrits par J. Bleger, sont des formes de relations paradoxales, au sens où ce sont des sortes de *non-relations*, faisant l'économie des doutes, des contradictions, des dilemmes, des conflits, tout en favorisant l'adaptation, la mobilité, la flexibilité extrême, dans la vie quotidienne, l'art, la littérature, la musique, etc.. Mais ne sont-elles que cela, surtout si on prend en compte les deux types de sociabilité que décrit Bleger et si on articule ce qu'il dit aux pratiques du pouvoir globalisé, dans un contexte matériel d'appropriation des corps <sup>57</sup>, des biens (Guillaumin 1972, 1992), de la nature, de domination, de violence, de guerre, de destruction ? <sup>58</sup>

# 7. L'ambiguïté, le cadre et le conflit : contribution à une politique « d'anti-violence » (Balibar)

Continuons l'exploration à partir de la philosophie politique pour tenter un autre angle de lecture afin de dégager de l'ambiguïté de Bleger, les conditions pour que le conflit et les luttes incertaines, imprévisibles, émergentes, puissent être pensés dans le lieu d'une politique de la civilité et de l'anti-violence (Balibar).

\_

<sup>57</sup> La sociologue féministe Colette Guillaumin parle *d'appropriation* qu'elle décrit dans les rapports sociaux de sexe en priorité.

<sup>&</sup>lt;sup>56</sup> Dans l'usage du vocabulaire, on repère chez J. Bleger la coexistence de catégories, schèmes d'une philosophie de *l'essence* et la démarche dialectique pour installer son travail théorique et clinique dans une philosophie de la *relation*. Ces contradictions montrent bien d'un certain point de vue le travail dialectique entre des cadres théoriques et l'ambiguïté. Aucune théorie n'est « pure » et ce fait est très intéressant pour repérer la dialectique à l'œuvre.

<sup>&</sup>lt;sup>58</sup> J. Bleger nous donne des pistes pour le repérage et la transformation de l'ambiguïté syncrétique en autre chose. « A travers une immobilisation des aspects syncrétiques peuvent s'effectuer l'organisation, la mobilisation, la dynamique et le travail thérapeutique sur les aspects plus intégrés de la personnalité et du groupe » (G31). Il conseille par ailleurs d'approfondir la « connaissance de la partie clivée de la personnalité ou du groupe » qu'il est possible de travailler dans les moments de crise. C'est un outil essentiellement clinique. A son époque, il cherche des outils, notamment chez Sartre et sa notion de sérialité. Notons que pour Sartre, la solidarité a son ancrage dans la sociabilité syncrétique, un individu ne se différentie pas d'un autre et donc les liens de solidarité peuvent se construire.

L'ambiguïté, observée comme phénomène, envisagée depuis une démarche de pratique dialectique, est, on l'a vu, une matrice archaïque, informe, fluide, plastique. On a constaté que permettant de multiples formes d'adaptation pour vivre et survivre dans la situation de violence extrême dans et après le XXe siècle, l'ambiguïté est une des figures de la transformation de la modernité capitaliste en cours. Dans un contexte ambigu, les humains ambigus, avec leur « conscience brumeuse » (Bleger) ne sont-ils pas, en train d'inventer des positions ambiguës, adaptées aux situations ambiguës des temps présents, qui ne vont pas forcément vers l'indifférenciation? Ils inventent de nouvelles sociabilités fluides. mouvantes, complexes, ancrées, dans le plus profond, le plus archaïque de l'inconscient individuel et social en transformation. Il faudrait alors parler d'une dialectique indifférenciation/différenciation. Pensons aux recherches sur l'identité sexuée en profonde transformation (bi/multisexualité, LGBT, minorités sexuelles, transsexuels, métissages, etc.); pensons à la techno, aux tags qui empruntent aux (pré)langages, etc.. Une telle adaptation « plastique », pourrait être une adaptation « à n'importe quoi » (Amati Sas). Mais quelle est la signification de ce « n'importe quoi » quand on se trouve dans les situations de violence extrême de la modernité capitaliste ? C'est une question qui bouscule les recherches sur « l'identité », « l'autonomie », la « soumission ». Pensons à la complexité ambiguë qui définit l'évolution actuelle et que les moyens techniques, les médias encouragent, et à une apparente indécision qu'elles provoquent. La matrice de l'ambiguïté mérite ce que Socrate a appelé une pratique « d'étonnement » radical pour engager un travail de convertibilité, de traduction pour pouvoir décrire, intégrer, les nouvelles formes de relation.

J. Bleger s'est refusé à entrer dans une ontologie essentialiste, non dialectique pour poser les bases de la psychologie. Il a forgé sa métapsychologie dans une philosophie de la *relation* suivant les pas, par exemple, de Spinoza, de Marx, de Locke, Castoriadis, Esposito, Balibar, etc. dans la tradition philosophique de la renaissance, de la modernité capitaliste <sup>59</sup>. Sans souscrire au post-modernisme, mais avec un souci matérialiste et d'analyse des rapports de pouvoir qui intègrent la destruction, l'exterminisme, la surexploitation, le sexisme, le racisme, dans les rapports de classe, les attaques du cadre politique dépositaire de l'ambiguïté (régime politique, Etat, droits <sup>60</sup>, institutions, etc.). Les tentatives multiples de résistance, les luttes, les inventions, les créations, l'ambiguïté, ne nous conduit-elle pas, depuis un regard matérialiste et une pratique dialectique, à

.

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> La périodisation de cette longue tranche d'histoire fait débat entre les historiens (voir notamment, les travaux de Braudel, Wallerstein, le déplacement des frontières entre moyenâge et renaissance par P. Boucheron qui établit une périodisation du XIIIe au XVIe siècle).

<sup>&</sup>lt;sup>60</sup> Au moment où des partis politiques attaquent le droit international et les instances internationales (ex. ONU, CEDH), précisons que ce terme recouvre les droits fondamentaux traduits dans les droits nationaux et internationaux.

devoir approfondir les transformations du psychisme que J. Bleger a repérées psyché, depuis une dialectique la l'ambiguïté de inconsciente/consciente en profonde transformation? Non plus seulement binaire, mais fluide, multiple, mouvante, incertaine, ouverte à la diversité, à la complexité, à l'incertitude, à l'imprévisibilité. Osons la question. L'ambiguïté mise en rapport avec le cadre et en tenant compte de la dynamique à divers niveaux du «vincular» (lien), continus/discontinus, intra-inter-trans-subjectifs, etc. serait-elle le laboratoire des transformations du sujet, des relations, en cours de la modernité capitaliste avec des inventions dialectiques de nouvelles formes de relations et de conflit en devenir?

Ou pour le dire encore autrement. On peut se demander si la critique de l'indifférenciation comme étant le manque d'une identité différenciée, et donc une non-relation autonome pour J. Bleger, n'est pas encore empreinte chez lui de traces de théories de l'identité (de l'UN) qu'il interroge par ailleurs depuis le déterminisme/indéterminisme, la fluidité/maléabilité de l'ambiguïté. Comment alors la matrice de l'ambiguïté, ancrée dans le psychisme archaïque, en arrive-t-elle à transformer les catégories héritées de la tradition philosophique de la liberté, de « l'identité », de « l'intention », du « choix », de la « conscience », de la « raison », etc. ? Notons que, dans la description de Bleger, l'ambiguïté « agglutine » une structure, un trait de personnalité, un vécu inconscient sans doute, sans contradiction, sans conflit. Etrange magma. On imagine un somnambule mobile dans un état prélangagier, avec une pensée et une conscience « brumeuse » (Bleger, 1981, 256)61. J. Bleger considère un autre concept – le cadre – sorte de châssis de la symbiose et de l'ambiguïté qui permet l'existence de dépositaires de l'ambiguïté qui peut se dynamiser. Le rapport entre l'ambiguïté et le cadre est donc fondamental.

A partir de là, pour évaluer la question du déterminisme/indéterminisme, il s'agit de s'engager dans une lecture des situations matérielles, tragiques, dialectiques de l'ambiguïté, en situant les états paradoxaux d'une non-relation symbiotique, s'articulant avec une sociabilité par interaction et se déroulant à divers niveaux à l'intérieur d'un cadre de dépositaires, avec l'hypothèse que des ruptures du cadre sont une des formes de la violence extrême du monde contemporain et que les luttes intimes et sociales pour la sauvegarde des cadres ont toute leur importance.

Sortir des paradoxes de l'absurde, de l'incertitude, induits par la situation historique du XXe siècle et du déterminisme, du catastrophisme qui, aujourd'hui, sont des formes mélancoliques de l'idéologie dominante

-

<sup>61</sup> L'ambiguïté n'est pas une « structure », elle est plutôt une *matrice* archaïque, floue, informe, etc. qui reçoit, en les mélangeant, des éléments multiples, très divers, ce que montre J. Bleger avec le « noyau agglutiné ». Autre précision importante. Pour J. Bleger, le cadre n'est pas une « structure », mais une *condition de possibilité* de sortie de l'ambiguïté informe et de la construction de relations.

induisant l'impuissance, la soumission passive. Travailler la désespérance, éviter les passages à l'acte, c'est interroger des formes de sociabilité diverses à l'oeuvre dans une démarche tragique, nécessaire à la fois à la connaissance, la création, aux liens solidaires. Les auteurs du XXe siècle nous l'apprennent. Toute logique complexe, situation incertaine, pratique dialectique non duale, fermée, exige (au moins) un troisième terme permettant une dialectique ouverte, en mouvement entre le cadre et l'ambiguïté. Dans la non-relation symbiotique de l'ambiguïté, - qui induit un climat intellectuel visqueux dans l'action - située dans un système de violence extrême, dans les attaques de la pensée, les situations de surexploitation (Ogilvie, hommes jetables), de survie extrême (pensons, par exemple, aux réfugiés, aux populations civiles des conflits), la torture contemporaine, et aussi le chômage, le troisième terme vu depuis une anthropologie politique tragique est un tiers humain dans une relation humaine étrange (unheimlich) ambiguë, en recherche extrême de cadres dépositaires. Quand elle ne peut se vivre matériellement (distance, mort de l'autre), elle est imaginée dans l'inconscient, mise en mouvement dans des moments de survie extrême, pour se détacher de l'ambiguïté du bourreau, du tortionnaire, et se transformer chez le sujet en récupérant la relation par la pensée, l'imagination. On a vu que le travail clinique permet de le mettre en relief à partir de J. Bleger. Il y a dans l'ambiguïté « l'adaptation à n'importe quoi » dans les situations de survie extrême et l'invention relationnelle d'un « objet à sauver » (Amati Sas, 1989).

Dans le domaine de la logique, le tiers conduit à prendre en compte, des logiques plus complexes avec l'émergence relationnelle de diversité, d'altérité, de fluidité dans les conditions d'ambiguïté. Le tiers humain, apprenons-nous déjà avec Kafka, les écrivains des camps d'extermination (rappelons-nous la fameuse zone grise de Primo Levi), des philosophes comme Arendt, Weil, Levinas, Derrida et avec Bleger en réinterprétant l'indifférenciation, non comme une perte d'identification irrémédiable, mais comme une radicale transformation du sujet, du regard, par une prise en compte de l'ambiguïté impliquant l'articulation dans les contradictions entre le cadre et l'ambiguïté, pour que puissent émerger de nouvelles formes d'être en relation dans des situations ambiguës d'indifférenciation extrême ou banalisées. Elle exige aussi une articulation complexe, conflictuelle entre divers niveaux de la relation comme on l'a vu avec J. Puget.

On se trouve dans des expériences, des tentatives, pour dialectiser l'ambiguïté, la vivre à distance à la fois, dans une « sociabilité syncrétique » qui récupère la relation à un niveau très archaïque et, à un deuxième et troisième niveau en créant une « sociabilité par interactions » grâce au jeu des positions, au cadre et à des outils cliniques qui s'inventent dans des situations de violence extrême. Le cadre, et son articulation dialectique à l'ambiguïté et à la symbiose dans le cadre de la modernité capitaliste et la violence extrême est une condition fondamentale qui assure la possibilité du

devenir. Il permet la mise en place de conditions psychiques de différenciation, de relation, de conflit.

Qu'est-ce que le cadre (encuadre en espagnol) pour J. Bleger? Il s'en explique dans le chapitre VI de son livre (1981). Le cadre est une « institution », un « monde fantôme ». Il est « muet », il est « implicite ». « il sert de soutien, de châssis », il n'est pas vu, perçu sauf lorsqu'il se modifie ou se rompt. Le cadre est le dépositaire des liens symbiotiques primitifs (290). Brièvement, dans le rapport entre cadre et ambiguïté, symbiose, se joue, pour J. Bleger la relation entre constantes et processus. Le psychisme comprend un processus (symbiose et ambiguïté) et un « non-processus », le cadre, correspondant aux constances des phénomènes. Le cadre assure le maintien la stabilité face aux ruptures, déviations, acting out. Pour J. Bleger, les questions de la rupture, de l'attaque du cadre n'est pas son intérêt principal, car il pose l'exigence de son maintien pour la pratique clinique.

J. Bleger invente un lieu de pratique clinique entre le cadre et l'ambiguïté. L'ambiguïté a besoin de cadre pour sortir de son état de magma, de relation symbiotique, devenir une relation dialectisable. La dynamique entre ambiguïté et cadre est la condition de l'émergence de positions, des doutes, des contradictions, du conflit. Bleger nous fournit ainsi la possibilité de distinguer entre le mouvement et le chaos<sup>62</sup>. Il mérite donc mieux que d'être figé dans le lit de Procuste du déterminisme ou de la mélancolie de l'ordre monadique figé. La survivance du cadre (les attaques qu'il subit, sa défense ambiguë dans les luttes) 63, la présence de l'autre, articulée à l'ambiguïté à divers niveaux articulés de manière complexe comme Berenstein et Puget (1997) le soulignent, est la condition de possibilité qui le permet. L'émergence du conflit psychique, social devient alors possible. La matrice de l'ambiguïté est l'image étrange et visqueuse de la vie dans la modernité capitaliste, le cadre est un référent stable qui demande à être protégé, construit pour que des dépositaires de l'ambiguïté puissent jouer leur rôle de protection. Pouvoir vivre le processus relationnel entre l'ambiguïté et le cadre pour qu'émergent les nouvelles donnes du conflit : voilà le défi de l'audace de la pensée, de l'agir auquel J. Bleger nous invite, quand il travaille sur les sujets, les groupes, les institutions. Il mérite d'être encore complexifié. Dans son livre, il n'explicite pas les conditions métas de possibilité du rapport entre ambiguïté et cadre, ce qui nous conduit à nous interroger sur les conditions politiques du rapport dialectique. Ou si l'on veut, l'articulation entre le travail analytique et le travail politique. La question ne peut être résolue par la psychanalyse de manière interne, elle exige des déplacements.

62 On trouve une telle distinction... dans la critique de la démocratie par Platon.

<sup>63</sup> Les attaques d'Etat affaiblis dans des pays fragiles, allant pour certains jusqu'à devenir des failed States (plus de structure d'Etat), est une cause directe de l'augmentation abyssale de la pauvreté et des mouvements de réfugiés.

Evoquons encore brièvement, le rapport entre stabilité et ruptures du cadre qui est un enjeu à la fois épistémologique, clinique, et politique. Dans l'épistémologie, la question renvoie à l'unité/hétérogénéité de la science et du/des modèles métapsychologique(s) évoqués plus haut. Dans les rapports entre la clinique et, le contexte historico-politique, la dialectique stabilité/rupture qui se joue autour du besoin de sécurité et aussi de création est incontournable. Les contradictions, la dialectique entre l'exigence d'un cadre stable pour travailler l'ambiguïté symbiotique en clinique est une condition que pose J. Bleger, pour que le processus analytique puisse se dérouler, alors que la réalité historico-sociale est faite de contradictions, de conflits, de ruptures, de violence extrême. Pour le dire plus simplement, que fait, par exemple, le psychanalyste quand les militaires arrivent à la porte de la consultation (Puget et al. 1989), ou que les différences de classe, le chaos économique, la précarisation extrême ne permettent plus de payer les séances.

De plus, les déplacements et les attaques des cadres économico-technicosocio-politiques-culturels et des dépositaires pas fiables ou alors manquants qui font partie des changements actuels posent de redoutables questions. La disparition des cadres dépositaires replongerait la société dans une ambiguïté généralisée, le chaos. Nous voyons avec J. Bleger, que nous avons besoin de cadres, de « dépositaires » pour y déposer la partie ambiguë de nous-même, des institutions, de la société et remplir nos besoins de sécurité. La transformation (exemple en politique : tensions entre les réseaux des villes-mégalopoles ; du système d'Etat-nations expulsant peuples, minorités, réfugiés ; des empires), la perte (exemple, les failed States, Ex-Yougoslavie, Libéria, Colombie dans un passé récent), l'altération des cadres fiables (exemple, les attaques des libertés politiques, de l'Etat de droit, des droits économiques, sociaux, culturels<sup>64</sup>) sont de redoutables défis. Dans la violence extrême, les mouvements sociaux se trouvent devant le défi novateur, de devoir construire des outils d'analyse, des niveaux de relations complexes et des dépositaires alternatifs pour ne pas rester prisonniers de l'ambiguïté, créer de la sécurité dans l'incertitude, la complexité et identifier les nouvelles donnes des conflits.

Sans compter que les membres des mouvements sociaux sont mis au défi de devoir sortir de situations paradoxales et ambiguës à moins de se soumettre à la violence extrême. D'un côté dénoncer la « violence d'Etat » qu'ils voient à l'œuvre dans les politiques actuelles, l'appropriation/destruction de l'Etat-cadre par le grand capital, les mafias, etc. et de l'autre défendre le cadre représenté par l'Etat, le droit, les principes fondamentaux, les dispositifs, les outils, etc. (Tafelmacher, 2016, Revue en ligne) en les déplaçant, en les réinventant.

Vu depuis la philosophie politique, le rapport entre l'ambiguïté symbiotique et le cadre chez J. Bleger évoque la question de Castoriadis (qu'est-ce qui fait

<sup>&</sup>lt;sup>64</sup> On peut donner l'exemple du pillage des musées dans les zones de conflit, de la destruction des boudas d'Afghanistan, des temples de Palmyre et aussi... les atteintes aux politiques de formation et de recherche et aussi la marchandisation des politiques culturelles. Liste ouverte.

au'une société tient ensemble, ne se disloque pas dans le chaos d'une ambiguïté généralisée ?), et celle de la limite politique de la violence extrême évoquée par Balibar (la possibilité même de la politique et de la philosophie). Remarque importante : quand J. Bleger découvre l'ambiguïté, on se trouve avec lui, dans une anthropologie politique, une philosophie politique du possible et de l'impossible dont parle Balibar. On pense en terme de conditions de possibilité de l'action humaine de liberté et des transformations qui attaquent la pensée, la dialectique inconscient/conscience (Bleger), la philosophie, la politique (Balibar). La limite évoquée par E. Balibar ne se mesure ni aux normes de l'histoire de la philosophie (vérité, justice, beauté, etc.), ni au bien et au mal, ni à l'intensité de la violence extrême<sup>65</sup>, ni en réduisant le cadre à une structure abstraite protectrice (ex. Etat, lois, droits, outils, etc.), mais à la dialectique incertaine entre ambiguïté et cadre du possible/impossible de l'action humaine (Caloz-Tschopp, 2015/2) qui, dans la complexité, l'incertitude, la fragilité, est assurée par une politique de la civilité, de « l'anti-violence », fragile, en constante construction et enrichie par les apports de la psychanalyse. Une telle politique, concerne l'ensemble des activités des humains quelles que soient leurs domaines (travail, recherche, création artistique, politiques publiques, etc.). En d'autres termes, chaque humain ambigu a la possibilité de devenir un « sujetcitoyen » concerné par la politique d'anti-violence.

Finalement, la construction d'une pratique, d'une culture démocratique implique d'apprendre à vivre, d'une part en admettant, en tolérant, en élaborant l'ambiguïté (Bleger), l'incertitude (Puget, Balibar) et d'autre part, en identifiant la dialectique entre stabilité et rupture des cadres, des dépositaires en sachant qu'il n'y a pas de garant métasocial, ce qui est un des aspects de la fragilité tragique de l'invention démocratique ouverte, incertaine, comme l'ont montré Castoriadis, Lefort, ce que rappelle Chollet (Actes 2016).

## Conclusion: la ruse d'Ulysse

« Je lutte donc je suis »66.

« Je suis ambigu, qu'est-ce que je deviens ? »67.

L'ambiguïté est une forme de la psyché découverte, décrite par J. Bleger après un XXe siècle d'extermination précédé par une longue genèse de violence (*Conquista*, colonialisme, impérialisme). Le fait qu'elle soit en

<sup>&</sup>lt;sup>65</sup> Au sens de Balibar, la distinction courante entre guerre de *haute et de basse intensité* mérite une approche critique.

<sup>66</sup> Slogan dans les manifestations en Grèce, en Espagne. Titre d'un film de Yannis Youtountas (premier film, *Nous ne vivons plus comme des esclaves*), pédagogue, philosophe, écrivain, militant, www.jeluttedoncjesuis.net

<sup>&</sup>lt;sup>67</sup> Slogan que j'ai imaginé sur un mur de Genève, après la mort de David Bowie. Je le cherche toujours.

expansion par rapport à d'autres traits du psychisme, comme le remarque J. Bleger nous informe sur la *qualité et la fonction* de l'ambiguïté du psychisme et de la société dans la modernité capitaliste. La lecture de J. Bleger, articulée aux situations de violence extrême, montre les limites<sup>68</sup> de nos outils théoriques et pratiques et l'exigence de continuer son travail.

Quand Ulysse face au cyclope qui l'interrogeait : - qui es-tu?, répondait : Je suis personne -, il échappait ainsi au pouvoir de la force brutale, de la cruauté morbide (Benslama, 2015). Etre personne, sans nom, pour survivre, vivre ? Stratégie ultime d'Ulysse. Figure par excellence de l'ambiguïté. L'art humain serait la ruse ambiguë d'Ulysse, de se voir, non comme une essence soumise, figée, mais comme un « noyau agglutiné » de relations ambiguës, d'imaginer des Ulysse en relation ambiguë face à la force, en devenir, du plus intime, au plus cosmique...Et dans la suite du voyage, en recherche de nouveaux cadres, dépositaires à évaluer, avec le défi de pouvoir exister (de Beauvoir), résister (Amati Sas, 2016, Actes), convertir (Wagner, 2016, Actes), traduire dans le langage (Varsos, 2016, Actes) l'ambiguïté en civilité (Balibar, 2010) et se déplacer pour repenser le possible/impossible (Caloz-Tschopp, 2014) ?

Face à l'exterminisme (Ogilvie, 2012), à la destruction qui marque l'histoire et le présent, perdus dans les poussières d'étoiles de l'univers, le vertige nous saisit. La sociabilité ambiguë serait-elle l'ultime gage informe (protecteur?) que l'esseulement <sup>69</sup> magmatique des masses, irrémédiable dans le désert de la mort? La mise en cause des formes brutales, cruelles de *l'appropriation* (Guillaumin) des corps<sup>70</sup>, des biens<sup>71</sup>, des richesses<sup>72</sup> à tous les niveaux, l'exercice de la liberté depuis le XXe siècle (en incluant sa genèse de longue durée) est une pratique dystopique du mouvement (Caloz-Tschopp, 2011) où s'inventent des logiques, des pratiques dialectiques matérialistes, des anthropologies politiques et des éthiques politiques de l'imprévisibilité de l'agir qui font partie d'une fragile politique d'antiviolence.

<sup>&</sup>lt;sup>68</sup> Par ailleurs, les arguments des mouvements d'extrême droite en Europe et ailleurs frappent par leur *simplicité*, alors que la situation devient toujours plus *floue*, *complexe* et *incertaine* sur la planète (climat, air, inégalités abyssales, etc.), la *force brutale* impose et la *puissance ambiguë* se cherche.

<sup>&</sup>lt;sup>69</sup> Rappelons brièvement qu'Arendt (1972) distinguait la solitude (état existentiel de la naissance à la mort) de l'esseulement liée aux masses dans la société totalitaire.

Rapt des femmes (Nigeria, Syrie, etc.), « chasse aux femmes », viols banalisés, trafic d'êtres humains, etc.

<sup>&</sup>lt;sup>71</sup> Exemple de la confiscation des biens des migrants en Suisse et en Allemagne, fait en train de s'étendre à toute l'Europe. <a href="http://www.lemonde.fr/europe/article/2016/01/26/danemark-suisse-allemagne-la-confiscation-des-biens-des-migrants-s-etend-en-europe-4854094">http://www.lemonde.fr/europe/article/2016/01/26/danemark-suisse-allemagne-la-confiscation-des-biens-des-migrants-s-etend-en-europe-4854094</a> 3214.html; Le Danemark raidit sa position sur l'immigration

<sup>&</sup>lt;sup>72</sup> Débat sur les biens inaliénables (eau, glaciers, matières premières, produits agricoles, etc.), sur les spéculations sur les denrées alimentaires, etc.

La découverte de la chaîne de concepts corrélés entre eux, - ambiguïté, symbiose, cadre - par J. Bleger mise en rapport avec un contexte de violence extrême, est une voie praticable à explorer et à enrichir. Assurer les conditions de possibilité de la politique et de la philosophie, complexifier le conflit en s'appuyant sur la découverte de l'ambiguïté de J. Bleger par la pratique de la dialectique de l'ambiguïté et du cadre pour dégager les niveaux, les lieux relationnels et les articuler, les complexifier dans une politique d'anti-violence? Postulons que J. Bleger et d'autres après lui, ont entrouvert une porte du possible pour la connaissance, la liberté civique, l'insoumission, la création, à explorer, à pratiquer dans une époque passionnante.

Genève, état au 30 janvier 2016.

#### Bibliographie

J'indique ici les références citées et aussi les lectures qui ont accompagné ma réflexion. Je cite J. Bleger à partir de l'édition française et renvoie le lecteur au livre des Actes qui accompagne la présente revue en ligne en 2016. Pour ce qui est des travaux de J. Bleger, il faudrait citer ses travaux à partir de leur parution en espagnol.

Amati Sas Silvia, «L'interprétation dans le trans-subjectif. Réflexions sur l'ambiguïté et les espaces psychiques », *Psychothérapies*, 24, 2004, p. 207-213. Cairn.

- ° Honte, ambiguïté et espaces de la subjectivité, Revue française de psychanalyse, 5, vol. 67, 2003. Cairn.
- ° « Ambiguïté et espaces de la subjectivité », Revue française de psychanalyse, 5, 1223-1275, 2003. Cairn.
- ° « Situations sociales traumatiques et processus de la cure, *Revue française de psychanalyse*, 3, 66, 2002. Cairn.
- ° « Récupérer la honte », In Puget J. (dir.), Violence d'état et psychanalyse, Paris, Dunod, 1989.
- ° Souffrance, douleur et cadres sociaux », Revue française de psychanalyse, 3, 55, 1991. Cairn.
- ° « Mégamorts, unité de mesure ou métaphore », Bull. suisse de psychanalyse, 18, 11-19, 1984.
- Anders G., « Si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ? », Paris, Alia, 2000.
  - ° L'obsolescence de l'homme, vol. I 1956 et II 2011), Paris Ivrea et Fario.
- Ansart-Dourlen Michèle, « Castoriadis. Autonomie et hétéronomie individuelles et collectives. Les fonctions de la vie imaginaire », in Les Cahiers de psychologie politique (en ligne), 7, juillet 2005 ; URL :
  - http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=1111
- Arendt Hannah, Les origines du totalitarisme, 3 vol. Paris, Points-essais, 1972.
  - ° Qu'est-ce la politique ? Paris, Points-essais, 1995.

- ° Condition de l'homme moderne, Paris, Agora, 1983 (1961).
- ° Essai sur la révolution, Paris, Tel-Gallimard, 1963.
- ° Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal, Paris, Gallimard, 1963b.
- ° La vie de l'esprit. 1 la pensée, Paris, PUF, 1981.

Arendt Hannah, Jaspers Karl, Correspondance, 1926-1969, Paris, Payot, 1985.

Balibar Etienne, Violence et Civilité, Paris, Galilée, 2010.

- ° « Qu'est-ce qu'une frontière ? », La crainte des masses, Paris, Galilée, 1997, 371-381.
- ° avec Pierre Macherey, « Dialectique », Encyclopédie Universalis, Paris, 2009.
- + « Conscience », Vocabulaire européen des philosophies, Paris, Seuil-Le Robert, 2004, 260-273.
- de Beauvoir Simone, *Pour une morale de l'ambiguïté*, Paris, Gallimard, Folio-Essais, 2003 (1947).
- Bauman Zygmunt, La vie liquide, éd. Rouergue/Chambon, 2006.
  - ° L'amour liquide (Liquide Love). De la fragilité des liens entre les hommes, éd. Rouergue, 2004.
- Benslama Fethi, L'idéal et la cruauté, Paris, Lignes, 2015.
- Berenstein I. & Puget J, Lo vincular. Teoria y clinica psycoanalitica, Buenos Aires, Païdos, 1997.
- Bernardi Ricardo, « Quelle est la métapsychologie dont nous avons besoin? L'actualité de José Bleger », Actes du colloque J. Bleger, 2016 (livre). Version en espagnol, dans la revue en ligne (Re)penser l'exil no. 6, mai 2016. Voir site : exil-ciph.com
- Bleger José, Symbiose et ambiguïté, Paris, PUF, 1981.
  - ° « Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions », in Caloz-Tschopp M.C. (dir.), Ambiguïté, violence et civilité. (Re)lire aujourd'hui José Bleger (1923-1972) à Genève, Paris, L'Harmattan, 2014, 39-59.
  - ° « Teoria y practia en psicoanalisis. La praxis psicoanalitica », Rev. De psicoanalisis LX 4, 2003, 1091-1104.
  - ° Psicohigiene y psicologia institutional, Buenos Aires, Paidos, 1994.
  - O Teoria y practica en psicoanalisis. La praxis psicoanalitica, Revista Uruguaya de Psicoanalisis, XI, 283-303 y Revista de Psicoanalisis, LX, 4, 1191-1104, 2003.
  - ° Psicoanalisis y Dialectica Materialista, Buenos Aires, Paidos, 1958.
- Bleger Leo, Churcher John, Jose Bleger, the setting, and psychoanalysis today. Paper to be presented at the Scientific Meeting of the British Psychoanalytical Society on 15th October 2014.
- De la Boétie Etienne, Discours de la servitude volontaire, Paris, Payot, 2002.

Bourdieu Pierre, Raison pratique, Paris, Point-poche, 1996.

- Brugvin Thierry, « Bonne gouvernance : l'institutionnalisation mondiale de la précarité au travail », *Interrogations*, revue pluridisciplinaire des sciences humaines et sociales, no. 4, Université de Franche-Comté, Besançon (France), juin 2007.
- Buch Esteban, « Sirènes du 13 Novembre », *Critique*, 829-830, 485-502, 2016. Caloz-Tschopp Marie-Claire :
  - ° L'évidence de l'asile. Essai pour une philosophie dystopique du mouvement, Paris, l'Harmattan, 2016.

- ° « Révolutionner la révolution et la philosophie avec Etienne Balibar », in Etienne Balibar, André Tosel, Marie-Claire Caloz-Tschopp, Ahmet Insel, Violence, civilité, révolution autour d'Etienne Balibar, Paris, La Dispute, 2015.
- ° « Violence « extrême » et civilité « d'anti-violence ». Une dialectique du pari tragique de la convertibilité », in Rue Descartes, no. 85-86, 2015/2. Cairn ; en italien :

http://www.juragentium.org/Centro\_Jura\_Gentium/la\_Rivista\_files/JG\_2015\_Ba libar\_special\_issue.pdf,

- ° « Philosophie et politique : la Turquie, l'Europe en devenir », Rue Descartes, no. 85-86, 2015/2. Cairn.
- ° « Sur le champ de bataille de la migration : impasse de la guerre, conflit dans le passage du droit vers l'au-delà du droit » in Cordazzo Philippe, Fichet Brigitte, *Transition, passage en sciences sociales*, Strasbourg, néothèque, Université de Strasbourg, p. 276-281, 2013.
- ° Mondialisation, développement, résistance. Du rêve utopique à la praxis d'utopie dystopique. Ce texte est publié en anglais sous le titre, « Globalization, development, resistance of utopian dreams to the praxis of dystopian utopia », in Bagchi Barnita, The Politics of the Impossible, ed. SAGE (Delhi, London, Thousand Oaks, chap. XII, 2011.
- ° « Scientitif Diasporas, Migration and Development. A Perspective from Philosophy and Political Theory », Tejada Gabriela, Bolay Jean-Claude, (eds), Scientific Diasporas as Developmente Partners, Peter Lang, Berne, 2010, p. 3-21. Traduit du français: « Diasporas scientifiques, migration, dévelopment à la lumière de la philosophie et de la théorie politique » (original en français, traduit en anglais), Pour la version française, voir site:

http://cooperation.epfl.ch/ScientificDiasporasNetwork

- ° Pour défendre la Convention internationale sur la protection des droits de tous les travailleurs migrants et des membres de leur famille : refonder la politique et les droits, Conseil mondial des droits de l'homme, ONU/BIT, Site HCDH, ONU Genève (2008). http://www2.ohchr.org/english/bodies/cmw/roundtable.htm
- °« Philosophie et Migrations », Caloz-Tschopp Marie-Claire, Dasen Pierre, Mondialisation, migration et droits de l'homme : un nouveau paradigme pour la recherche et la citoyenneté, Bruxelles, Bruyant, vol. I, p. 75-171, 2007.
- ° « Du déclin et de l'essor de l'esprit critique vers une nouvelle radicalité dans les sciences. », Revue européenne des sciences sociales, no. 2, vol. XLIV, 2006. Cairn.
- ° Les étrangers aux frontières de l'Europe et le spectre des camps, Paris, éd. La Dispute, 256 pages, 2004.
- ° Parole, pensée, violence dans l'Etat, une démarche de recherche (vol. I, 350 p.); Contraintes, dilemmes, positions des travailleurs du service public, entretiens (vol. II, 450 p.); Le devoir de fidélité à l'Etat entre servitude, liberté et (in)égalité (vol. III, 350 p.), Paris, Editions l'Harmattan, 2004.
- ° « Les sans-Etat. Ni minoritaires, ni prolétaires, en dehors de toutes les lois, (H. Arendt) », *Tumultes* no. 21-22, 2003/2. Cairn
- ° Les sans-Etat dans la philosophie de Hannah Arendt. Les humains superflus, le droit d'avoir des droits et la citoyenneté. Lausanne, éd. Payot. 480 pages, 2000.

- ° « La compréhension dans l'oeuvre de Hannah Arendt : une activité de résistance et de création politique par la pensée », Revue de philosophie et de théologie, Lausanne. 131 : 257-281, 1999.
- Caloz-Tschopp Marie-Claire et Veloso-Bermedo Teresa, (dir.), Penser les métamorphoses de la politique, de la violence, de la guerre, avec Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Poala Tabet, féministes matérialistes, Paris, L'Harmattan 2013.
- Caloz-Tschopp Marie-Claire, de Coulon Graziella, Tafelmacher Christophe, Une philosophie générale d'ouverture à un seul monde (One World). Démocratiser la démocratie. Commun, Migration, Egalité, Genève, éd. Programme « Exil, création philosophique et politique », 45 pages et annexes, décembre 2011. Existe en français, allemand, italien. Existe sur le site exil-ciph.com et en brochures.
- Castoriadis Cornélius, L'institution imaginaire de la société, Paris, Seuil, 1975.
  - ° Domaines de l'homme, « La découverte de l'imagination », Paris, Seuil, 1986, p. 327-364.
  - ° Le monde morcelé, Paris, Seuil, 1990.
  - ° La montée de l'insignifiance, Paris, Seuil, 1996.
  - ° Figures du pensable, Paris, Seuil, 1999.
- Castoriadis Cornélius interrogé par Daniel Mermet, La montée de l'insignifiance, entretien, 1996.
  - http://la-bibliotheque-resistante.org/pages/22b\_philosophie\_liste.html lien n°2.
- CETRI, Etat des résistances dans le Sud. Luttes syndicales, Paris, Syllepse, 2014.
- Delmas-Marty et al., Le crime contre l'humanité, Paris, PUF, 2009.
- Derrida J., Habermas J., Le « concept » du 11 septembre. Dialogues à New York (octobre, décembre 2001), Paris, Galilée, 2003.
- Derrida J., L'université sans conditions, Paris, Galilée, 2001.
- Dagfal Alejandro, Bleger en los años '50: psiquiatría, psicoanálisis y materialismo dialéctico en la creación de una nueva psicología, Texto de la conferencia pronunciada el 18 de noviembre de 2006, en el marco de la "Jornada de Homenaje a José Bleger", organizada por la Facultad de Psicología de la Universidad de Buenos Aries.
- Collectif, La démocratie à venir. Autour de Jacques Derrida, Paris, Galilée, 2004.
- Faye Emmanuel (dir.), Heidegger, Le sol, la communauté, la race, Paris, Beauschène, 2014.
- Friedländer Saul, Kafka poète de la honte, Paris, Seuil, 2014.
- Gramsci Antonio, Pourquoi je hais l'indifférence? Paris, Rivage-poche, 2012.
- Glättli Baltasar, Niclaus Pierre-Alain, Die unheimlichen Okologen. Sind zu viele Menschen das Problem? Zurich, Ed. Rotpunkverlage, 2014.
- Gramsci, Pourquoi je hais l'indifférence, Rivages poche, 2012.
- Guillaumin Colette, L'idéologie raciste, Paris, Folio essais, 2002 (1972).
  - ° Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature, Paris, Côté-femmes, 1992.
- Haller Jocelyne, « Des luttes collectives à la délégation de la résistance »,, REPENSER L'EXIL no. 4 (revue en ligne), 2014, voir site : exil-ciph.com
- Hassner Pierre, La revanche des passions. Métamorphoses de la violence et crises du politique, Paris, Fayard, 2015.
- Héritier Françoise, De la violence I et II, Paris, éd. Odile Jacob, 1996, 1999.

- Hobsbaum Eric, L'Age des extrêmes, histoire du court XXe siècle, Paris, éd. Le Monde diplomatique, 2005.
- Ivekovic Rada, « Guerre et violence sexuelle », Lignes, 25, 1995, 48-57.
- Locke John, *Identité et différence*. L'invention de la conscience présenté, traduit, commenté par Etienne Balibar, bilingue anglais-français, Paris, Points, 1998.
- Mathieu Nicole-Claude, L'anatomie politique. Catégorisation et idéologies du sexe, Paris, Côté-femmes, 1991.
- Marieke Louis, « Les organisations internationales et la régulation sociale de la mondialisation, le cas de l'agenda de l'OIT par le travail décent », in Chloé Maurel (dir.), Essais d'histoire globale, Paris, l'Harmattan, 2013.
- Marx K., Engels F., Questions d'organisation. Luttes de tendances et dissolution de l'internationale. De l'indifférence en matière politique, Publication par la bibliothèque de sciences sociales de l'U. du Québec 1943-1950.
- Monnier Laurent, *L'apartheid ne sera pas notre passé. Il est notre avenir*, 1988. L'article se trouve sur le site : exil-ciph.com
- Ogilvie Bertrand, *L'homme jetable*. *Essai sur l'exterminisme et la violence extrême*, Paris, éd. Amsterdam, 2012.
- (de) Pury D., Hauser H., Schmid B., Ayons le courage d'un nouveau départ. Un programme pour la relance de la politique de la Suisse, Berne, Oreli Füssli, 1996
- Panhard Camilla, No Women's land, Paris, les Arênes, 2016.
- Parlement européen, Rapport sur les meurtres de femmes (féminicides) en Amérique centrale et au Mexique (Ciudad Juarez) et le rôle de l'Union européenne dans la lutte contre ce phénomène, 20 septembre 2007.
- Peccoud Dominique (dir.), Philosophical and Spiritual Perspectives on Decent Work, OIT, Genève, 2014.
- Puget Janine, Subjetivacion discontinua y psicoanalisis, Buenos Aires, Lugar Editorial, 2015.
  - ° « Subjetividad y sexuacion », Psicoanalisis, Vol. XIX, 3, 477-498, 1997.
  - ° « Que difícil es pensar. Incertidumbre y perplejidad". *Revista de la Associacion de psicoanálisis de Buenos Aires*, Dolor Social, may 2002, 129-146.
  - "Formacion psicoanalítica de grupo- Une espacio psíquico o tres espacios? Son Superpuestos?", *Revista de Psicoterapia de Grupo*, XII, 1 ey 2, 19-38.
- Puget Janine (dir.), *Psychanalyse et violence d'Etat*, Paris, Dunod, 1989. Une version internet en français se trouve dans le site : exil-ciph.com
- Pujol Olivier, La fabrique des monstres, Marseille, Les Arênes, 2016.
- Rodier Claire, *Xénophobie et business. A quoi servent les contrôles migratoires*? Paris, La Découverte, 2012.
- Roméas Nicolas, « Tenir au cœur du paradoxe ? », Cassandre-Horschamp, Pour une Europe de la culture (2), no. 104, 2016.
- Sartre J.P., Critique de la raison dialectique, Paris, Gallimard, 1968.
- Sassen Saskia, Expulsions. Brutalité et complexité dans l'économie globale, Paris, Gallimard, 2016.
- Selek Pinar, Service militaire en Turquie et construction de la classe de sexe dominante. Devenir homme en rampant, Paris, L'Harmattan, 2014.
  - ° Les possibilités et les effets de convergence des mouvements contestataires sous la répression, Thèse de Science politique, Université de Strabourg, 2014 (à paraître).

- Tosel André, « Centralité et non-centralité du travail ou la passion des hommes superflus », La Crise du Salariat, *Actuel Marx*, Paris, PUF, 1995.
- Tabet Simon, « Zygmunt Bauman et la société liquide », *Sciences humaines*, no 254, décembre 2013, 50-55 (lire en ligne [archive])
- Tassdit Yasmine, Jammet Yves, de Montolibert Christian, Sayad. La découverte de la sociologie en temps de guerre, Paris, Cecile Defaut, 2013.
- Tosel André, « Dialectique », Labica G., Bensussan G., Dictionnaire critique du marxisme, PUF, 1985, 312-320.
- Vezzetti Hugo, « Psicoanálisis y revolución: vieja y nueva izquierda en las fracturas del psicoanálisis en los setenta », in Política y violencia. Lucha Armada en la Argentina, Buenos Aires, Ejercitar la memoria editores, Anuario 2011.
- Wallerstein I, Collins R., Mann M., Deluguian G., Calhoun C., *Le capitalisme a-t-il un avenir?* Paris, La Découverte, 2014.
- Wallerstein Immanuel, « La violence de l'économie monde capitaliste », *Lignes*, 25, 1995, 48-57.
- Weil Simone, *L'Illiade ou le poème de la force*, Paris, éd. de l'Eclat, (1940), 2014. ° Œuvres, Paris, Quarto-Gallimard, 1999.

# POUR LIRE JOSÉ BLEGER



José Bleger : un homme, une trajectoire, une démarche



# Quelle est la métapsychologie dont nous avons besoin ? L'actualité de José Bleger

Ricardo Bernardi, psychanalyste, prof. honoraire Université de Montevideo.

Traduction vers le français : Laura G. Klang Traductrice | Interprète

**Résumé**: Il y a quarante ans, José Bleger a publié dans la Revue uruguayenne de psychanalyse un travail où, prenant comme base les théories implicites dans la pratique psychanalytique, il proposait de remplacer le rôle joué par les points de vue historico-génétique, dynamique, et la logique formelle, par une triple perspective: a) situationnelle; b) dramatique et c) dialectique. Ce travail discute la vigueur de cette proposition, son implication pour la métapsychologie (ou plutôt les métapsychologies) psychanalytique et leur confluence avec des développements d'auteurs actuels. On y examine les idées de quelques-uns de ces auteurs pour montrer la validité que conserve la proposition de Bleger en vue de faire face aux débats et aux défis contemporains de la psychanalyse.

**Mots-clés** : clinique, théorie, contexte, drame, dialectique, psychanalyse, psychologie.

Je remercie la Faculté de Psychologie de l'Université de Buenos Aires de m'avoir invité pour parler dans cet hommage à José Bleger<sup>1</sup>. Je me sens, en tant qu'Uruguayen, honoré de cette invitation. J. Bleger a eu et a toujours un impact notoire dans notre milieu. Nombre de ses idées conservent le solide potentiel pour inspirer de nouveaux développements, ce qui est attesté quand nous observons la façon dont ces idées marquent des recherches et des débats de la psychanalyse actuelle, et inspirent de nouveaux développements en ouvrant de nouvelles alternatives. Nous essaierons ici de le montrer par l'examen d'un travail publié pour la première fois dans la revue uruguayenne

139

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Une première version de ce travail a été présentée avec le titre: "El itinerario de José Bleger: caminos abiertos" (L'itinéraire de José Bleger: chemins ouverts) lors de la journée d'Hommage au Docteur José Bleger qui a eu lieu les 17 et 18 Novembre 2006 à Buenos Aires, à la Faculté de Psychologie de l'Université de Buenos Aires (UBA).

de psychanalyse qui, d'après moi, montre la vigueur de sa pensée. Mais, au préalable, je voudrais dire que la figure de J. Bleger a constitué une référence incontournable à Río de la Plata à cause de la façon dont il a fait face aux enjeux de son époque et ce, dans plusieurs domaines. Je garde un souvenir vivant des moments où j'ai été en contact avec lui. Vers la fin des années 1960 et au début de la décennie 1970, en Uruguay, la Faculté de Médecine de l'Université de la République avait mis en oeuvre un nouveau plan d'études où l'on essayait de développer un processus « d'enseignementapprentissage » actif, étayé par une vision intégrale, bio-psycho-social de l'être humain. J. Bleger y a été invité périodiquement, en tant que conseiller par le groupe enseignant. En tant que médecin récemment diplômé, j'en faisais partie avec enthousiasme. J. Bleger était remarquable non seulement par son oeuvre psychanalytique, mais aussi par sa réflexion et ses postures dans le champ des rapports de la psychanalyse avec les disciplines attenantes et la société elle-même. Le fait que, à ce moment-là je travaillais en Uruguay dans la section de philosophie des sciences à la Faculté de "Humanidades", était une raison supplémentaire pour que les rencontres avec J. Bleger et sa pensée fussent pour moi inoubliables. J'ai été impressionné par l'ampleur de la tâche qu'il s'était proposée : développer une pensée profondément rénovatrice de la psychanalyse et de la psychologie, tout en participant activement à la recherche de solutions aux crises institutionnelles, sociales et politiques qui secouaient alors nos deux pays. Le temps passé a probablement atténué l'intensité émotionnelle qu'ont eue certains de ces problèmes, mais la force et la validité de quelques-unes de ses contributions sont toujours valables et elles ont même augmenté. Des complexités et des enjeux que rencontrent la théorie et la pratique psychanalytique aujourd'hui attestent de la justesse des idées de J. Bleger. Les alternatives qu'il a proposées sont une base solide. Les alternatives qu'il a ouvertes sont toujours valables dans le débat actuel. Elles ont une consistance dans leurs fondements et une fécondité pour la pratique qu'il n'est pas aisé, à mon avis, de trouver dans d'autres approches en vogue aujourd'hui. Je vais me centrer sur ses réflexions concernant les rapports entre la théorie et la pratique psychanalytiques, ou en d'autres termes à ses propositions en vue de construire une théorie en harmonie avec la pratique psychanalytique. Je prendrai comme axe de mes commentaires le travail intitulé "Teoría y práctica en psicoanálisis. La praxis psicoanalítica" (Bleger J. 1969) ("Théorie et pratique dans la psychanalyse. La praxis psychanalytique") publié initialement dans la Revista uruguaya de psicoanálisis (Revue uruguayenne de psychanalyse), dans la version de 1970<sup>2</sup>, qui a été réédité et commenté dans la Revista de psicoanálisis, Buenos Aires (2003). Ce travail

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Le travail a été envoyé à la publication en mars 1970, même si le volume de la revue où figure le travail a été publié 1969, ce qui a été dû probablement à un retard dans la parution de ce numéro.

développe et renforce des idées qu'il avait déjà avancées dans des travaux précédents. Le travail aborde le rapport entre la théorie et la pratique à trois niveaux : a) dans le cadre des considérations épistémologiques générales ; b) celles plus précisément liées à la théorie et la technique psychanalytiques et, c) à partir du rapport entre la théorie et l'organisation institutionnelle et les psychanalystes. Je me pencherai plus particulièrement sur le deuxième aspect, qui, me semble-t-il, est celui qui garde la plus grande actualité.

L'oeuvre de J. Bleger a particulièrement bien résisté au passage du temps, ainsi le prouvent des études récentes sur la vigueur des pionniers de la psychanalyse à Rio de la Plata dans la pensée argentine actuelle3. Il n'en est pas de même pour d'autres auteurs de la même période, même si leurs ouvrages contiennent également des apports précieux et originaux. Je me suis référé (Bernardi 2002) à une sorte de changement géologique qui s'est opéré dans les idées psychanalytiques dans la décennie de 1970, période particulièrement ébranlée dans la vie de nos deux pays. L'hégémonie indiscutable des idées de Mélanie Klein et le début d'apports prometteurs et originaux des auteurs locaux ont ouvert un passage dans cette décennie et les suivantes à une variété de points de vue inspirés par une variété d'auteurs comme par exemple Bion, Winnicot et, plus particulièrement, des auteurs français, parmi lesquels, Jacques Lacan. Ces changements ont abouti à une situation de pluralité avec la coexistence de multiples approches et postures psychanalytiques. Une grande partie de l'apport innovateur des pionniers, qui allait nettement au-delà du cadre kleinien, a été relativisé face à l'alluvion de ces nouvelles influences. Si l'œuvre de José Bleger a été parmi celles qui ont été le moins submergées par cette alluvion c'est, à mon avis, parce qu'il a réussi à prendre contact avec les problèmes décisifs de la pratique clinique qui, comme j'essaierai de prouver, sont réapparus petit à petit dans les décennies suivantes, en étant reformulés depuis la perspective d'auteurs appartenant à d'autres cadres conceptuels très variés.

Quand il se réfère au rapport entre la théorie et la technique, J. Bleger signale un phénomène qu'il considère particulièrement important : "la théorie développée et explicitée ne coïncide pas toujours avec la théorie implicite dans la pratique" (p. 288). J. Bleger précise que dans les théories psychanalytiques, il est possible de trouver des "contradictions ou des différences, pas uniquement entre les théories elles-mêmes, mais des points incompatibles dans le développement d'une même théorie". Je souligne ce point, mais ce n'est pas cet aspect logique qui intéresse J. Bleger dans son travail). Il souhaite, nous dit-il, s'occuper, "des divergences entre la théorie psychanalytique et la théorie implicite [dans la pratique], pas entièrement formulée ni assimilée - cette dernière - dans le corps théorique de la psychanalyse" (p 289).

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Adela Leibovich de Duarte, communication personnelle.

Plus d'une décennie plus tard, en 1983, Joseph Sandler (Sandler 1983) attira l'attention sur l'existence des théories implicites des psychanalystes et sur leur importance. Il a distingué ce qu'il a appelé les théories officielles ou publiques d'un côté, et d'un autre, les théories implicites ou privées. Malgré leur richesse, ces dernières passent souvent inaperçues, car elles n'opèrent pas sur un niveau complètement conscient, mais plutôt pré-conscientconscient<sup>4</sup>. Il a fallu encore une décennie et demie pour que ces théories implicites soient l'objet d'une analyse détaillée (Canestri 2006) et que soit perçue leur importance dans la formation psychanalytique<sup>5</sup>. M. Polanyi (Polanyi 1958; 1966) avait signalé auparavant la distinction entre les aspects déclaratifs ou en rapport au "know what" des théories et leurs aspects implicites que nous pouvons considérer comme procédure ou de "know how", ceux-ci ne pouvant être réduits aux aspects déclaratifs. Ces aspects implicites signalés autant par Sandler que par Polanyi coïncident, à mon avis, avec les aspects référentiels et opérationnels qui font partie de la notion de E.C.R.O. (schéma conceptuel, référentiel et opérationnel selon le sigle en espagnol), proposé par Pichon Rivière, que l'on trouvait chez José Bleger, même s'il n'y fait pas allusion dans ce travail, où il s'intéressait à d'autres questions. La notion de théorie implicite proposée par Sandler constitue un outil précieux pour l'étude de la théorisation psychanalytique "in vivo" et pour l'abordage des différences entre psychanalystes dans leur façon de travailler. Mais ce n'est pas le point que José Bleger souhaitait traiter dans cet article. Il souhaitait plutôt mettre en évidence les prémisses épistémologiques sur lesquelles est appuyée notre pratique et dont on ne voit pas le reflet dans la théorie. Il existe pour José Bleger un hiatus entre la métapsychologie et la clinique, entre la découverte freudienne et sa formulation théorique. Sa critique, inspirée de G. Politzer, vise non seulement à rejeter le point de vue économique (comme l'a fait par exemple W. Baranger (Baranger 1968)), mais remet en question de façon plus générale, une manière de construire la métapsychologie qui est en contradiction avec la théorie impliquée par la pratique, idée qu'il avait déjà soutenue comme thèse en 1958 dans "Psychanalyse et Dialectique Matérialiste" et que je vais développer maintenant.

La première contradiction est en rapport avec la divergence entre les aspects historico-génétiques soulignés par la théorie et le caractère

.

pluralité théorique et technique. Inédit.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Sandler dit: "Elles [les théories implicites] sont le résultat de la pensée inconsciente; il s'agit de théories partielles, de modèles ou de schémas, qui ont la qualité d'être à notre disposition, en réserve, disons-le ainsi, pour être convoquées à chaque fois qu'il sera nécessaire. Qu'elles puissent se contredire entre elles, n'est pas un problème. Elles coexistent en ensembles à condition qu'elles restent inconscientes. Elles n'apparaissent pas dans la conscience à moins de coïncider avec ce qui a été appelé la théorie officielle ou publique, et que cela puisse être décrit avec les mots appropriés..." (1983, p. 38). Traduction personnelle. <sup>5</sup> Beatriz de León de Bernardi (2008). La formation psychanalytique dans un contexte de

situationnel que possède la pratique analytique. Alors que la théorie freudienne met en avant les facteurs historiques déterminant la disposition à la maladie (rappelons les séries complémentaires), la pratique clinique centrée dans le rapport transférentiel-contre-transférentiel met l'accent sur le rapport entre le psychanalyste et le patient au moment de la séance.

Ce fait amène à une polarité, ou tension, entre un mode de compréhension basé sur des concepts tels que celui de pulsion et un autre basé sur les relations d'objet et les liens. J. Bleger considère que cette dernière perspective est celle qui est appelée à surpasser et à inclure la précédente d'un point de vue théoriquement plus large, et plus opérationnel du point de vue clinique. Mais la notion de relation d'objet, si nous entendons par objet, le seul sens d'objet interne, risque de reconduire au jeu pulsionnel dans l'appareil psychique individuel et devient donc trop étroite pour accorder une place au rôle d'un autre dans le développement de la psyché et la tension permanente qui exige la reconnaissance de l'interaction avec l'autre (ce thème-ci a continué d'être présent dans la psychanalyse de Rio de la Plata<sup>6</sup>). Reconnaître les limites de notre compréhension de l'autre et de son existence au-delà de la représentation que nous nous faisons de lui, fait aussi partie du concept de fonction réflexive développé par P. Fonagy et M. Target<sup>7</sup>.

À travers E. Pichon Rivière, J. Bleger, H. Racker, W. et M. Baranger entre autres, la psychanalyse de Rio de la Plata, a développé une perspective fortement relationnelle : la psychanalyse peut uniquement être comprise dans son développement historico-personnel à travers les liens internes et externes avec d'autres personnes et dans la cure analytique, via la relation transférentielle-contre transférentielle. La notion de champ dynamique développée par W. et M. Baranger (Baranger 1961) atteste du potentiel clinique de cette perspective. Si, comme je l'ai signalé plus haut, l'aspect relationnel et situationnel de la psychanalyse a continué à se développer dans la psychanalyse de Rio de la Plata, il faut noter aussi qu'il a été relégué dans la mesure où d'autres courants métapsychologiques ont pris un essor certain, plusieurs d'entre eux étant influencés par des auteurs français. Il est également intéressant de constater que depuis une tradition bien différente de celle de Rio de la Plata, ont émergé de forts courants intéressés à s'appuyer sur des perspectives interpersonnelles, relationnelles, ou subjectives pour

<sup>6</sup> La notion de lien (« vínculo » en espagnol), hiérarchisée par Pichon Rivière, a montré sa fécondité à travers des œuvres telles que celles de I. Berenstein (Berenstein 2008), J. Puget (Berenstein I. & Puget J. 1997), entre autres auteurs.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Cette notion constitue l'un des piliers du point de vue thérapeutique basé sur la prise de conscience développé pour des patients présentant des troubles sévères de la personnalité et est basé sur l'étude des phénomènes de prise de conscience (Fonagy, Gergely, & Target 2002).

mieux comprendre les phénomènes produits dans le domaine de la pratique psychanalytique<sup>8</sup>.

La deuxième controverse signalée par J. Bleger est celle qui a lieu entre le point de vue dynamique et le point de vue dramatique. Une anecdote racontée par Leopoldo Bleger (Bleger L. 2003), fils de J. Bleger illustre ce propos. J. Bleger amorce l'article en question par une citation de Sandor Lorand dans "Études cliniques de Psychanalyse" où il dit : "Jusqu'à ce que l'interprétation ne parvient pas à devenir dynamique (c'est-à-dire qu'elle n'est pas en rapport avec la vie actuelle du malade), sa valeur est moindre...". Cette affirmation concorde avec l'idée de J. Bleger sur le caractère d'expérience vécue que doit disposer de l'interprétation pour servir comme communication entre patient et psychanalyste. Mais J. Bleger n'est pas d'accord sur l'emploi du terme "dynamique", davantage en rapport avec les modèles scientifiques de Freud qu'avec ses découvertes cliniques. Quand Leopoldo Bleger relit l'exemplaire de l'oeuvre de Lorand employé par J. Bleger, il trouve un commentaire de son père qui écrit en marge du texte cité où en majuscules ("come qui hausserait le ton de la voix", dit Leopoldo Bleger): "ça relève du Dramatique et pas du Dynamique". Le Dramatique, implique alors pour J. Bleger, de communiquer dans un langage qui appartient a la vie concrète du patient, en laissant de côté la traduction des conflits dans un jeu de pulsions dans l'appareil psychique. J. Bleger invite à aller à la recherche de descriptions et de concepts qui reflètent de façon directe le devenir du vécu ne comportant pas le risque de réifier l'existence humaine.

J. Bleger rappelle que la psychanalyse s'est développée à la frontière de la phénoménologie et du naturalisme; il faut ajouter que, pour pouvoir garder l'équilibre entre les deux postures, il doit toujours se pencher un peu plus du côté de la phénoménologie, car il s'expose à laisser tomber la proximité avec les phénomènes cliniques pour se livrer à la spéculation guidée par des abstractions. C'est pour cela que J. Bleger fait attention à ce que la psychanalyse ne construise pas un langage basé sur des forces ou des pulsions, mais sur des actions dramatiques, c'est-à-dire, des intentions et des

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Les courants appelés relationnels, interpersonnels ou intersubjectifs partagent entre eux certaines caractéristiques communes, mais ils se différencient par rapport à d'autres aspects, qu'il est impossible de signaler ici. Je me bornerai à signaler les affinités entre la perspective situationnelle de J. Bleger et quelques concepts d'auteurs qui appartiennent à ces courants pour montrer la vigueur de la problématique traitée par lui. Par exemple, Stolorow et Atwood (Stolorow & Atwood 1996) affirment que le domaine de la psychanalyse est celui des expériences, des événements et des signifiés qui émergent dans le champ intersubjectif créé par l'intersection des deux intersubjectivités, celle du patient et celle de l'analyste. Ils assument une posture "contextualiste", et ils soutiennent que les phénomènes humains doivent être considérés en fonction de leurs contextes historiques, sociaux et relationnels. Ils pensent que le déterminisme intrapsychique doit être remplacé par un contextualisme permanent intersubjectif. Un examen comparatif plus détaillé entre cette posture "contextualiste" et la perspective "situationnelle" de Bleger ou Pichon est encore à faire.

liens. L'approche dramatique doit, en tout cas être employée comme un schéma ou un modèle restreint du drame, qui peut être utile à certains buts. Mais, il faut garder pleine conscience des limites de ce modèle. Afin de ne pas transformer les expériences humaines en abstractions, demande J. Bleger, il est nécessaire de reconnaître la valeur de l'action ou événement à ce qui arrive dans la séance. Nous savons que si pendant la séance il ne se passe rien ayant un sens humain entre le patient et l'analyste, il est fort improbable que cette analyse produise un effet thérapeutique. Álvarez de Toledo (Alvarez de Toledo 1954), puis M. Nieto (Nieto 1970), ont attiré l'attention sur le sens émotionnel des mots échangés pendant la séance. Ceci nous amène au cœur d'une polarité de longue date dans les discussions sur la nature de l'action thérapeutique de la psychanalyse. Selon la première théorie de l'appareil psychique, l'action thérapeutique se produirait par le biais de mécanismes tels que supprimer des amnésies, désarticuler des répressions, ou en termes plus généraux, rendre accessible l'inconscient dans la conscience. (Freud 1904, 240). Ceci ressemble à ce qui est exprimé dans nombreux travaux actuels pour viser le travail des représentations de façon à favoriser les processus de symbolisation. Mais, selon la deuxième topique, l'emphase est mise sur un agent, le Moi, qui doit modifier ses mécanismes de défense pour assumer un meilleur contrôle de ses pulsions internes et avoir un rapport plus convenable avec son entourage et sa réalité de vie. Le cadre kleinien auquel appartenait J. Bleger mettait l'accent spécifiquement sur des changements dans les rapports à l'objet qui avaient lieu quand ils étaient expérimentés à nouveau et transformés pendant la séance. Ce qui a été un sujet de débat permanent est la question suivante : jusqu'où arrive la valeur thérapeutique des expériences vécues dans la séance? Ferenczi a polémiqué avec Freud à ce sujet, et cette polémique est toujours actuelle9. La notion actuelle de "enactment" ou "mise en scène" des conflits du patient dans la séance met à nouveau en avant le caractère dramatique de la cure psychanalytique, ce qui valide la solidité de la proposition conceptuelle de J. Bleger.

Les conceptions de Georges Politzer et sa critique de la transposition, l'abstraction et le formalisme caractérisant la théorie psychanalytique ont eu une grande influence chez J. Bleger, ainsi qu'il le dit lui-même une nouvelle

-

<sup>9</sup> On peut trouver une notice intéressante de cette discussion entre parole et action chez Greenberg, (Greenberg 1996).

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Considérons a ce respect cette affirmation de H. W. Loewald (Loewald 1975), dont la pensé a une influence croissante dans beaucoup de régions: "Considéré comme un processus où le patient et l'analyste sont engagés l'un envers l'autre, la psychanalyse peut être considéré comme un art dans un autre sens: la situation et le processus psychanalytique impliquent une nouvelle mise en scène ("re-enactment"), une dramatisation d'aspects de l'histoire vitale psychique du patient créée et théâtralisée ("staged") conjointement et dirigée par le psychanalyste. L'idée de névrose de transfert exprime cette compréhension de la psychanalyse comme une récapitulation expérimentée émotionnellement de l'histoire interne de la vie dans des aspects décisifs de son extension" (p. 278-279).

fois dans ce travail<sup>11</sup> (p. 293). Mais il est intéressant de signaler des critiques semblables de la métapsychologie qui ont surgi à partir de différentes traditions conceptuelles et géographiques. A l'époque où J. Bleger élaborait et publiait ses travaux à Buenos Aires, George Klein aux États-Unis (Klein 1970), partant de prémisses différentes, a aussi proposé de hiérarchiser la théorie clinique de la psychanalyse, par la réduction du rôle de la superstructure métapsychologique. Cet auteur ne croyait pas que les abstractions sont le reflet de la richesse de l'expérience clinique. Pour G. Klein, il existe une seule théorie psychanalytique qui est la théorie clinique (p. 49), basée sur des concepts phénoménologiques qui surgissent de l'observation clinique et s'associe à des déductions phénoménologiques, basées sur des critères tels que ceux de fonction, but ou sens, qui cherchent à accorder un sens à l'expérience et au comportement dans la séance. Il est ainsi possible de tirer des conclusions qui sont aussi valables en dehors de la séance (p. 51). La théorie métapsychologique classique est en réalité une deuxième théorie bâtie sur la théorie clinique, elle n'y ajoute pas d'éléments remarquables, mais tend à la dénaturer, à chercher à la réduire aux termes impersonnels d'une métapsychologie qui « n'a pas un cachet psychanalytique » (p. 48). Même s'il est pratiquement sûr qu'il n'a pas existé d'influence directe entre les deux auteurs<sup>12</sup>, il est certain qu'ils ont partagé une préoccupation semblable, qui les a amenés à proposer la reformulation de la structure de la psychanalyse sur la base de descriptions plus proches de l'observation clinique et à s'opposer à l'usage de notions excessivement abstraites et spéculatives. J. Bleger ne croit pas nécessaire de se passer de termes impersonnels ou abstraits, mais il est d'accord de les reformuler comme des concepts auxiliaires, toutefois ils ne remplacent jamais la compréhension dramatique. Les deux propositions ont été prématurément brisées : J. Bleger est mort en 1972 à 49 ans et G. Klein en 1971, à 52 ans<sup>13</sup>. Malgré leur mort précoce, les deux auteurs ont réussi à avancer dans leur proposition pour en faire une invitation à réviser les concepts fondamentaux de notre discipline.

Les travaux de J. Bleger, qui abordent des thèmes théorico-cliniques ou techniques, évoluent sur un niveau moyen d'abstraction que réclamait George Klein. A la différence de cet auteur, J. Bleger s'exerce principalement dans un référentiel kleinien et bionien qui lui sert comme base pour proposer de nouveaux concepts. En effet, il tente de décrire de

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Cependant, comme le signale E. del Campo (Del Campo, 2003) les contributions venant de Pichon Rivière, qui a été l'analyste didactique de Bleger, sont pauvrement mentionnées dans cet écrit (p. 1129).

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Même si J. Bleger connaissait l'oeuvre de George Klein (A. Leibovich de Duarte, communication personnelle).

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Rappelons-nous qu'une mort précoce a été la destinée de plusieurs figures importantes de cette période : H. Racker est mort en 1961, à 50 ans et D. Liberman en 1983, quand il avait 63 ans.

nouvelles configurations cliniques et s'appuie sur les phénomènes liés à la symbiose, l'ambiguïté et le syncrétisme (Bleger J. 1967 ; 1974). Il examine également divers problèmes de la technique psychanalytique depuis son point de vue personnel, et trace de nouvelles distinctions cliniques avec des apports conceptuels originaux. (Par exemple, Bleger J. 1973a; 1973b). J. Bleger met de côté les concepts plus spéculatifs de la conception kleinienne ou bionienne et met en relief ceux qui décrivent des aspects lui permettant de penser les cas cliniques en fonction de structures psychopathologiques ou normales avec leur développement temporel. Dans l'analyse clinique (par exemple, dans le cas de María Cristina) (Bleger J. 1967,15 et suiv.) J. Bleger emploie autant un point de vue situationnel que des considérations historicogénétiques pour établir les configurations psychopathologiques dominantes qui constituent l'enjeu du traitement. Dans ses derniers travaux, il essaie de construire des indices cliniques permettant une évaluation adéquate des parties névrotiques et psychotiques de la personnalité (Bleger J. 1973b, 339-340). Il reprend le concept de position de Klein pour décrire ses nouvelles constatations. Il remarque la valeur de cette notion pour attester de configurations ou "gestalten" où confluent des anxiétés, des défenses, le moi, l'objet, des relations objectales, le conflit et des fantaisies inconscientes, (Bleger J. 1974, 57). Quand on relit ses analyses du matériel clinique et des problèmes psychopathologiques et théoriques, on est toujours surpris par sa capacité d'examen analytique et de synthèse, ce qui permet de discriminer les différents aspects d'un phénomène et les regrouper par la suite dans la proposition de nouvelles organisations ou structures fonctionnelles. Depuis une perspective actuelle ce qui est peut-être moins satisfaisant, est la traduction presque immédiate des phénomènes cliniques vers les mécanismes supposés de base (projection, introjection, dissociation, etc.). De mon point de vue, une plus grande parcimonie dans le passage du niveau extra-phénoménologiques déductions phénoménologique vers les (mécanismes et processus psychiques explicatifs) rendrait possible, des observations cliniques moins saturées d'explications afin qu'elles restent ouvertes à un potentiel d'analyse plus large<sup>14</sup>.

\_

Les explications psychopathologiques employées par Bleger réunissent différents types de considérations diagnostiques; aujourd'hui nombreux sont ceux qui considèrent qu'il est convenable de distinguer, en particulier celles qui réfèrent au conflit et à la structure psychique. Tandis que la description des conflits a une longue tradition dans la littérature psychanalytique, il y a moins d'accords sur la façon de décrire la structure. Souvent la structure est décrite en donnant priorité à certains aspects partiels et sur la base d'un langage métapsychologique abstrait qui manque de précision clinique. Un progrès important dans la caractérisation des rapports entre conflit et structure psychique a été apporté récemment par le Diagnostic Psychanalytique Opérationnel (OPD Task Force, 2008). Les critères utilisés dans le cas de la structure montrent leur avantage dans les concepts comme régulation (du self, de la relation avec l'objet) ou attachement (avec des objets internes, des objets externes) qui se développent dans l'interphase de la psychanalyse avec d'autres disciplines. Les paramètres diagnostiques utilisés par Bleger (1967a) délimitent un espace, encadré par deux axes

Quand J. Bleger remplace les points de vue classiques (dynamique, topique et économique), par les nouveaux points de vue, situationnel, dramatique et dialectique, nous pouvons nous demander s'il propose une nouvelle métapsychologie. Pour éclaircir ce point, il convient de savoir que J. Bleger évoluait déjà dans une métapsychologie différente de celle de celle de Freud dans la mesure où il s'appuyait sur la pensée de Mélanie Klein. Mais, il faut aussi rappeler que cette différence n'a jamais été rendue explicite. M. Klein n'a pas remis en question ouvertement les points de vue de la métapsychologie freudienne, même si sa théorie est allée au-delà d'elle. Il a probablement fallu que la psychanalyse se sente moins menacée du fait de l'existence de multiples positions internes pour que pendant les années 1980, il devienne envisageable qu'il existait plus d'une métapsychologie (Bernardi 1983). Tabak de Bianchedi et ses collaborateurs (1983 ; 1984), ont signalé avec précision que la métapsychologie kleinienne était basée sur des points de vue originaux, et cette même conclusion peut être appliquée à d'autres approches ou écoles psychanalytiques (Bernardi 1989). Cependant, ces différences sont envisageables, dans les cas où les prémisses de base sont rarement explicitées et souvent l'existence de différentes prémisses métapsychologiques n'est pas signalée. Dans le cas de la théorie kleinienne, Tabak de Bianchedi & coll. ont montré que les perspectives topiques dynamiques et économiques de Freud ont été remplacées chez M. Klein par des points de vue différents qui ont été appelés: a) positionnel (organisation et mobilité des configurations émotionnelles), b) de politique économique (régulation des échanges dans les rapports aux objets), c) spatial (sur la base des notions du monde interne, identification, projection, dissociation, etc.) et d) dramatique (interactions avec et entre objets internes et externes en accord avec un scénario argumenté à sens émotionnel). Si nous partons de cette caractérisation des piliers de la métapsychologie kleinienne, nous nous apercevons que les points de vue de J. Bleger se trouvent plus près de ceux-ci que des points de vue freudiens traditionnels. Le point de vue dramatique de J. Bleger est sans doute semblable a celui de M. Klein sur beaucoup d'aspects, mais la métapsychologie de J. Bleger se sépare quant à la valeur qu'il accorde, non pas uniquement a la dialectique du monde interne, mais â celle qui a lieu entre le monde interne et externe, et qui est exprimée dans l'idée de Pichon d'une spirale dialectique. Cet élargissement est confirmé dans la perspective situationnelle qui va au-delà de la perspective situationnelle kleinienne principalement centrée sur les changements des configurations du rapport

cartésiens, les structures et les diagnostics pathographiques (p. 309), à ceux qui s'ajoutent d'autres éléments, en particulier le diagnostic de la partie névrotique et psychotique de la personnalité. Les indices qu'il propose d'évaluer névrosisme et psychose (1967b, 339-340) sont sans aucun doute différents par ceux utilisés par l'OPD pour caractériser la structure, mais il serait intéressant de faire une comparaison systématique, car tous les deux vont dans la direction d'évaluer s'il s'agit de niveaux plus primitifs ou plus évolués de la psyché.

avec les objets internes. Le passage de la notion de relation objectale vers celle de lien, autant pour Pichon Riviere que pour J. Bleger, donne une autre place au contexte social.

Le rôle décisif, de fondement de la construction théorique que J. Bleger accorde à la pratique clinique est aujourd'hui un exemple précieux. La pluralité des approches existant dans la psychanalyse actuelle exige d'assumer les points de vue de la métapsychologie non pas comme une vérité absolue et immuable, fondée sur des critères d'autorité, mais comme des instruments conceptuels nécessaires, qui peuvent et doivent être reconstruits en fonction de leur ajustement aux réalités cliniques qu'on interroge. Pour J. Bleger, théorie et pratique confluaient dans la notion de praxis : comme nous l'avons vu ceci englobait le niveau épistémologique autant que celui organisationnel des groupes psychanalytiques. La mort précoce de son auteur n'a pas permis le développement de ces idées naissantes, mais parmi les matériaux pour construire que J. Bleger nous a laissés, nous trouvons des suggestions à valeur inspiratrice. Je vais faire allusion maintenant à celles qui ont à voir avec le rôle de la dialectique et de son rapport avec l'expérience clinique et la place des autres disciplines.

En ce qui concerne la place de l'expérience, J. Bleger aurait sans doute coïncidé avec Freud, sur le fait que la psychanalyse ne s'appuie pas sur la spéculation théorique, mais sur l'observation 15. Les conséquences que J. Bleger tire de cette affirmation peuvent être appréciées dans son travail dans « Critères de cure et objectifs de la psychanalyse » (Bleger 1973b), quand il signale que les buts du traitement psychanalytique ne devraient pas être déduits de modèles idéaux à propos de ce que la psychanalyse devrait être, mais par la recherche de résultats effectifs qui sont des réussites dans l'analyse. Comme David Liberman, J. Bleger s'intéressait au développement d'indicateurs cliniques du changement du patient pouvant aider le psychanalyste à corriger les tournures dans sa vision de celui-là, vision inévitablement influencée par le transfert et par son souci de ce qui ne change pas chez le patient. Même si la recherche empirique des résultats de la psychanalyse n'en était qu'à ses débuts, J. Bleger établit de façon claire son intérêt à développer des méthodologies appropriées comprenant le développement de recours mathématiques et statistiques, tâche à laquelle il aurait aimé se consacrer si le temps et les ressources disponibles le lui avaient permis<sup>16</sup>.

.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> Freud écrit : « C'est que ces idées [les pensées fondamentales d'une discipline] ne sont pas le fondement de la science, sur lequel tout repose : ce fondement, au contraire, c'est la seule observation. Ces idées ne constituent pas les fondations, mais le faîte de tout l'édifice, et elles peuvent sans dommage être remplacées et enlevées » (S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », 1914, dans *La vie sexuelle*, P.U.F, 1989, p. 85).

<sup>16 &</sup>quot;La tendance quantitative que j'ai manifestée à une époque de manière assez intense, je l'ai réduite, non pas que je pense qu'elle manque d'intérêt, mais parce qu'elle m'amenait vers un besoin de connaître bien plus l'algèbre et les mathématiques et là où j'étais je ne pouvais pas

En accord avec cet intérêt pour la recherche systématique, J. Bleger se montrait enclin à développer le dialogue avec d'autres disciplines, ce qu'il a montré dans sa réflexion sur les niveaux d'intégration. Son intérêt embrassait les sciences de la nature, le domaine des phénomènes sociopolitiques, idéologiques et culturels. Comme le signale Itzigsohn (Itzigsohn 1973), son attention vers les phénomènes de symbiose et d'individuation est inséparable de sa préoccupation pour les phénomènes d'aliénation (autant pour les phénomènes sociaux qu'en psychopathologie) et vers les formes primitives d'adhésion massive qui se produisent dans les phénomènes totalitaires.

Ces considérations nous amènent au débat actuel dans la psychanalyse sur la valeur du dialogue interdisciplinaire. Dans des polémiques récemment publiées dans l'International Journal of Psicoanálisis, nous pouvons voir, qu'alors que certains analystes comme Wallerstein (Wallerstein 2005a et b) arborent le besoin de réviser les idées psychanalytiques par la confrontation avec diverses méthodes et disciplines, d'autres comme A. Green (Green 2005), affirment qu'il est nécessaire de préserver avant toute chose la pureté de la psychanalyse en veillant à ce qu'il soit basé de façon exclusive sur sa propre méthode de façon à éviter son appui sur des zones d'interphase avec d'autres sciences, enclines, comme toutes les interphases, à provoquer des virus pouvant devenir destructeurs de la spécificité de la discipline. Il est intéressant de constater un avant-goût de cette polémique dans le volume de la Revista de Psicoanalisis à Buenos Aires publiée un an après la mort de J. Bleger, en l'hommage à sa mémoire. Dans un article consacré à commenter l'idée de J. Bleger sur les niveaux d'intégration, G. Klimovsky (Klimovsky 1973) discute la tendance du structuralisme français à préserver l'indépendance des différentes disciplines, en limitant ou en refusant la possibilité d'une mise à l'épreuve à partir de critères généraux ou des développements et réussites des disciplines plus basiques. Selon Klimovsky, il faut ajouter, J. Bleger assurément se situe dans la position contraire. La polémique actuelle puise donc sa source dans des problèmes qui signalent des tendances opposées dans l'histoire de notre psychanalyse.

La troisième perspective considérée par J. Bleger est la dialectique. Voici peut-être l'aspect de la pensée de J. Bleger qui a été le plus perturbé par le changement de paradigme culturel. Comme il est signalé par S. Slapak (Slapak 2004) avant la décennie des années 1970, il existait une tendance plus notoire que dans les décennies qui ont suivi, à intégrer la dimension scientifique des problèmes avec la dimension politique et idéologique. Aujourd'hui, il existe une plus grande prudence face à l'idée d'employer la dialectique comme principe unificateur et explicatif du mouvement de la

moi-même approfondir dans ce problème. D'autre part à l'époque j'ai cherché, mais n'ai pas trouvé quelqu'un qui connaisse la clinique psychiatrique et le maniement d'équations mathématiques suffisamment pour gérer simultanément des deux ordres de choses. J'ai laissé tomber cette ligne conceptuelle non pas parce qu'elle manquât d'intérêt, mais parce que je n'ai pas pu la continuer personnellement" (1973 b, 315).

nature et de la société ou comme un seul principe recteur de la pensée. F. Lyotard (Lyotard 1979) a signalé la fin des grands récits ou méta-récits. On a dit aussi, non sans finesse d'esprit, qu'en réalité notre époque s'est aussi caractérisée par le développement de méta-récits, à propos de la fin des méta-récits. Mais au-delà de ce fait, il n'y a pas de doute que depuis notre horizon historique, la recherche de principes unificateurs n'occupe pas la même place. Chez J. Bleger cependant, le terme dialectique n'avait pas uniquement un sens philosophique explicite, mais aussi clinique et, je pense que ce dernier sens garde sa vigueur. C'est un potentiel qui n'a pas encore été pleinement exploré. L'analyse des phénomènes psychopathologiques dans de nombreux matériels cliniques de J. Bleger vise souvent à montrer de façon précise la façon dont les mécanismes dissociatifs ou défensifs paralysent en général les mouvements dialectiques qui caractérisent le développement de la vie.

A partir des années 1970-1980, l'influence de la pensée d'inspiration lacanienne a amené à ce qu'à Rio de la Plata on a insisté sur l'hétérogénéité radicale de l'inconscient dans le cadre d'une épistémologie de voie négative et aux ruptures et discontinuités. Ce n'était pas ainsi que J. Bleger et de nombreux analystes de son temps se posaient le problème de l'inconscient. Autant pour J. Bleger que pour Pichon, le processus de l'analyse avait la forme d'une spirale dialectique, où les phénomènes conscients et inconscients et ceux de positivité et négativité avaient une influence réciproque. Dans l'article cité, J. Bleger affirme que "le dramatique du rapport interpersonnel configuré dans le domaine psychanalytique et dans le transfert, se développe et il est compris et conduit en accord avec la pensée dialectique, tandis que la théorie se développe en suivant les lois de la logique formelle. De là, entre autres, survient la postulation dans la théorie, de termes antinomiques indépendants, et le processus psychologique considéré comme un combat entre des opposés formels, retraduits en entités" (p. 293). Il ajoute qu'il est probable qu'un développement théorique formulé dialectiquement rende inutile d'opposer, par exemple, des phénomènes conscients d'un coté et inconscients de l'autre, de processus primaire et secondaire, de l'approche topographique, dynamique et économique, etc." (p. 293). La reformulation que ceci implique n'est pas limitée au niveau le plus abstrait de la théorie, mais englobe la compréhension des phénomènes psychopathologiques. Pour J. Bleger l'aliénation, autant sur le plan social que psychopathologique, "entraîne toujours implicitement une dé-dialectisation du dramatique, de l'être humain comme un tout, ses relations interpersonnelles comprises" (p. 293).

L'idée d'un inconscient radicalement hétérogène était également étrangère à Freud, comme on peut voir au chapitre VI de l'Inconscient (1915), où Freud remarque l'importance du « commerce » ou « circulation »

("Verkher") entre les systèmes conscient, pré-conscient et inconscient 17. Les formations mixtes dont participent les deux systèmes mettent en évidence autant la continuité que la contradiction entre les deux systèmes, ou comme dirait J. Bleger, leur rapport dialectique. Cette perspective dialectique a aussi été mise en avant par d'autres auteurs postérieurs, parmi lesquels T. Ogden mérite d'être mentionné par sa proximité avec quelques-unes des idées de J. Bleger. Pour cet auteur (Ogden 1985), "la dialectique 18 centrale en psychanalyse est la conception de Freud entre l'esprit conscient et inconscient. Il ne peut exister de psychisme conscient sans psychisme inconscient et vice-versa ; chacune crée l'autre et existe uniquement comme possibilité hypothétique sans l'autre". Plus encore : "le psychisme inconscient en lui même (souligné dans la version originale) ne constitue pas un système de signifiés. Le système conscient est requis pour créer un signifié inconscient et le système inconscient pour créer du sens conscient" (p. 131, traduit par moi-même). Ogden se réfère aussi à d'autres champs où on peut apprécier un mouvement dialectique : le rapport entre réalité et fantaisie ou entre symbole et symbolisé. L'idée de J. Bleger, qui suit Pichon, est plus générale : la spirale du développement dans l'analyse et dans la vie, se produit à travers l'intégration de phénomènes qui, en raison de mécanismes de l'aliénation sociale ou individuelle tendent à se diviser et ils se manifestent dans les contradictions ou dans le domaine du corps, de l'esprit ou du monde externe. La conception de l'inconscient doit être comprise à l'intérieur de cette dialectique, afin d'éviter d'être transformée en vérité absolue et incontestable 19

\_

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Ces formations, comme par exemple les fantaisies inconscientes sont pour Freud dynamiquement inconscientes même si elles présentent des caractéristiques formelles du système préconscient-conscient, telles que leur grande organisation et absence de contradiction. Il les appelle "métisses" (Mischinlingen menslichen Rassen") car ils rassemblent dans leur intérieur des notes confrontées: d'une part ils présentent une grande organisation, ils sont exempts de contradiction et on ne peut pas les distinguer des formations conscientes, tandis que d'autre part ils sont inconscients et pas susceptibles de devenir conscients (S. Freud 1915, 187).

<sup>18</sup> Ogden, suivant Hegel et Kojève, entend par dialectique "un processus où chacun des deux concepts crée, informe préserve et il nie l'autre, tout en étant en rapport dynamique (toujours changeante) avec l'autre. Le processus d'opposition dialectique évolue vers l'intégration, mais celle-ci n'est jamais complète: chaque intégration crée une nouvelle opposition dialectique et une nouvelle tension dynamique" (1985, 130-131) (traduction par moi même).

19 Celle-ci est une attitude antiscientifique que Freud n'a jamais 'voulu accepter. Par exemple, quand il a trouvé la découverte "à vrai dire gênante" que de larges secteurs du Moi et du Surmoi étaient aussi inconscients, il n'a pas hésité à revoir sa conception du système inconscient et à renoncer à l'emploi du terme. Dans les Nouvelles Conférences, il écrit (Freud 1933): « Nous voyons que nous n'avons pas le droit d'appeler le domaine psychique étranger au moi « système Inc », puisque l'état inconscient n'est pas son caractère exclusif. Soit nous n'utiliserons donc plus « inconscient » au sens systématique et nous donnerons à ce qui était jusqu'à présent désigné ainsi un meilleur nom [celui de ça] qui ne prête plus à malentendu » (p. 100, éd Folio Essais, 1984). Il est curieux de voir que cette citation de Freud et les

La discussion entre une conception basée sur l'hétérogénéité radicale de l'inconscient ou des phénomènes impliquant autant la contradiction que la continuité est chargée de conséquences pratiques sur le plan clinique, car elle a une influence sur de multiples aspects techniques, parmi lesquels l'importance qu'on accordera aux phénomènes affectifs et relationnels, au développement, aux défenses et au travail avec le préconscient et l'aspect conscient du sujet. L'importance qu'on accordera au dialogue interdisciplinaire et la possibilité d'employer des procédés de triangulation depuis multiples perspectives et méthodologies dans la recherche des phénomènes en rapport avec le travail analytique auront aussi leur influence. Cette discussion impliquera des aspects épistémologiques dont je parlerai cidessous.

J'essaie ici de reconstruire le contexte du problème. Quand, dans la décennie de 1970 il se produit le changement des idées psychanalytiques évoqué plus haut, J. Szpilka (Szpilka 1976), synthétise de façon très claire le changement qui opère aussi dans la perspective épistémologique. Il signale une fente entre : "... une épistémologie positive, immobiliste, évolutionniste et empiriste..." qui avait prédominé jusqu'alors et "... une épistémologie négative, discontinue, qui vise des ruptures, structurelle, avec des objets qu'on privilégie depuis leur absence ou leur perte...". Si nous prenons un point de vue historique, nous pouvons voir que l'influence de cette deuxième perspective a grandi dans les décennies suivantes, ceci a eu l'effet favorable d'éviter les simplifications d'une vision sans profondeur conceptuelle, ce qu'on reproche, et pour cause, au positivisme. Mais, d'un autre côté, au fur et à mesure qu'on la dépouille de positivité, la pensée dévie vers ce qui a été appelé en théologie mystique, la "voie négative" (ou apophatique) où il n'est possible de se référer à certaines choses qu'en affirmant non pas ce qu'elles sont, mais ce qu'elles ne sont pas<sup>20</sup>. Une emphase trop exclusive sur les phénomènes de rupture, d'absence, de discontinuité et ne pas savoir, tend à arrêter le mouvement provoqué par la confrontation entre ce qu'il est possible d'affirmer et les limites et les contestations à ce discours. Un exemple peut être celui de la fausse opposition entre histoire progressive et construction "a posteriori". Sans le "a posteriori" l'histoire perd ses plis et devient trompeusement simple. Mais un pur "a posteriori", qui ne considère pas le concept de développement rend inintelligibles beaucoup de phénomènes vers lesquels conflue aujourd'hui l'intérêt autant de la

-

arguments sur lesquels Freud s'appuie pour dire qu'il renonce à l'emploi de ce concept sont très peu cités ou discutés dans beaucoup de travaux actuels sur l'inconscient freudien.

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> Cette posture est en accord avec le recours rhétorique de l' "occultatio", c'est-à-dire décrire quelque chose par la voie de ne pas le décrire, ce qui souvent amène à considérer comme peu psychanalytique toute pensée exprimée clairement, et, par conséquent, l'obscurité devient le meilleur indice de la luminosité d'une idée. La théologie chrétienne a eu recours certaines fois à la voie apophatique pour accentuer la différence radicale entre Dieu et les créatures mortelles.

psychanalyse que des autres sciences (j'inclus autant les sciences sociales que les neurosciences), qui vont depuis l'étude de l'attachement aux effets du trauma précoce. Sur ce point, la vision dialectique de J. Bleger nous offre une perspective enrichissante, car elle place le travail du négatif dans le cadre d'une spirale qui évolue à travers des contradictions.

La perspective dialectique est essentielle d'après J. Bleger, pour ne pas séparer la pratique psychanalytique en une théorie et une pratique isolées entre elles, mais laisser agir leurs contradictions qui se produisent entre elles. Ceci n'implique pas nécessairement l'affirmation que la dialectique est le moteur d'une progression dans l'histoire ou dans la société et que par ailleurs les zones de complexité et d'incertitude de la pensée seront éclaircies. Il s'agit plutôt de récupérer l'un des sens originaux du mot dialectique comme un espace où les termes d'un conflit peuvent interagir et donner lieu à de nouvelles configurations. Sur le plan de la connaissance, ce sens de la dialectique s'approche de la polémique, comme un champ argumentatif partagé, où les différentes positions confrontées peuvent interagir. Ce sens socratique ou maïeutique du terme "dialectique" est profondément actuel et caractérise mieux que toute autre conception la façon de comprendre de nombreux aspects du rapport humain.

Je crois que le travail de J. Bleger contient une double valeur. Il nous oblige, premièrement, à nous demander quels sont les points de vue métapsychologiques les plus utiles pour la réflexion sur notre travail, tout en prenant conscience qu'il existe de multiples alternatives. L'idée que seul puisse exister un système métapsychologique unique est en accord avec le désir d'une science unifiée qui a prévalu pendant la première moitié du XXème siècle ou l'idée de la dialectique comme mouvement d'intégration spontané autant du monde naturel que du monde social. Mais l'histoire, et pas seulement celle de la psychanalyse, mais aussi celle de la connaissance scientifique en général, a montré que nous disposons seulement de modèles de validité restreinte et qu'il n'est pas toujours simple de les rendre compatibles entre eux. La conclusion à laquelle nous amène cette affirmation n'est pas celle que dans le champ de la connaissance "tout est permis", ni que nous pouvons nous passer des critères de vérité, de rationalité ou de réalité. Au contraire, cela implique le besoin de déterminer quel est le modèle qui s'adapte le mieux à quels phénomènes et quels sont ses limites et ses défauts. En même temps, les modèles qui pourraient sembler destinés à être dépassés peuvent cependant être redécouverts comme féconds depuis des domaines insoupçonnés de la connaissance<sup>21</sup>. Dans la psychanalyse il nous faut encore un long et patient travail de confrontation entre les

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Voir par exemple, l'utilisation que font Carhart, Mayberg, Malizia et Nutt de la métapsychologie freudienne pour modéliser les bases neurophysiologiques du phénomène dépressif, prenant en compte les données de l'imagerie cérébrale (Carhart-Harris, Mayberg, Malizia, & Nutt 2008).

différents systèmes métapsychologiques entre eux et avec les connaissances actuelles des sciences sociales et sciences de la nature. Mais, un premier pas consiste à reconnaître qu'il n'existe pas seulement une métapsychologie et que nous avons un travail théorique ardu devant nous pour clarifier quel est le point de vue qui nous propose une meilleure compréhension de quels aspects de notre pratique. Un second aspect qu'on remarque dans le travail de J. Bleger est justement à la place dans la hiérarchie qu'il accorde à la pratique clinique et à quelle est sa relation avec la théorie, envisagée en terme de réciprocité. Nous devons sans aucun doute être attentifs à l'évidence provenant des différentes sources, mais surtout à celle qui ont un retour d'information dans notre expérience clinique. Comme je l'ai dit le long de l'exposé, je crois que les points de vue proposés par J. Bleger constituent la meilleure approche pour théoriser de nombreux phénomènes du domaine clinique. Je me suis référé en particulier à son accent sur le caractère dramatique et situationnel de l'expérience humaine, sa conception dialectique de l'inconscient et son invitation pour transformer les contradictions en moteur de nouveaux progrès.

Avec tout cela je ne propose pas pour la psychanalyse de Rio de la Plata une sorte de retour à ses origines. Ma suggestion, en tout cas, n'est pas tout à fait un retour : j'adhère plutôt à l'idée d'un progrès pour l'avenir sans oublier les apports valables réalisés par ceux qui nous ont précédés.

Mai 2009

## **Bibliographie**

Alvarez de Toledo, L. (1954). El análisis del "asociar", del "interpretar", y de "las palabras". *Revista de Psicoanálisis*, *3*, 267-313.

Baranger, M. y. W. (1961). La situación analítica como campo dinámico. Problemas del campo psicanalítico. Buenos Aires: Kargieman.

Baranger, W. (1958). *Psicoanálisis y Dialéctica Materialista*. Buenos Aires: Paidós. Baranger, W. (1968). El enfoque económico de Freud a Melanie Klein. *Revista de Psicoanálisis*, 2, 297-344.

Berenstein, I. (2008) Devenir Otro con Otro(s). Buenos Aires. Paidós.

Berenstein, I. & Puget, J. (1997). Lo vincular. Teoria y Clínica psicoanalítica. Buenos Aires: Paidós.

Bernardi, R. (1983). Diferentes teorías ¿acerca de los mismos hechos? Segundas Jornadas Argentinas de Epistemología del Psicoanálisis. En ADEPP (Ed.), Buenos Aires.

Bernardi, R. (1989). The role of paradigmatic determinants in psychoanalytic understanding. *Int.J.Psychoanal.*, 70 (Pt 2), 341-357.

Bernardi, R. (2002). Por qué Klein y por qué no Klein. Revista de Psicoanálisis, LIX, 263-273.

Bianchedi, E. T. (1984). Beyond Freudian metapsychology. The metapsychological points of view of the Kleinian school . *Int J Pychoanal*, 65, 389-398.

- Bianchedi, T., Antur, R., Fernandez, M., Grassmo, E., Mirarent, I., Pistiner, L. et al. (1983). Más allá de la metapsicología freudiana. Revista de Psicoanálisis, XL, 353-367.
- Bleger J. (1958). Psicoanálisis y Dialéctica Materialista. Buenos Aires. Paidós.
- Bleger J. (1967). Simbiosis y ambigüedad. Estudio Psicoanalítico. (4ª ed.) Buenos Aires: Paidós.
- Bleger J. (1969). Teoría y práctica en psicoanálisis. La praxis psicoanalítica. Revista Uruguaya de Psicoanálisis, XI, 287-303. También publicado en: Revista de Psicoanálisis, 2003, LX, 4, 1191-1104.
- Bleger J. (1973a). Criterios de diagnóstico. Revista de Psicoanálisis, XXX, 305-316.
- Bleger, J. (1973b). Criterios de curación y objetivos del psicoanálisis. *Revista de Psicoanálisis*, XXX, 317-350.
- Bleger J. (1974). Ambigüedad. Un capítulo de psicología y psicopatología. *Revista de Psicoanálisis*, XXXI, 57-80.
- Bleger, L. (2003). Introducción y comentario del artículo "Teoría y práctica en psicoanálisis. La práctica psicoanálitica", de José Bleger. Revista de Psicoanálisis, LX, 4, 1105-1114.
- Canestri, J. (2006). Psychoanalysis: from practice to theory. London: John Wiley & Sons,Ltd.
- Carhart-Harris, L. A., Mayberg, H. S., Malizia, A. L., & Nutt, D. (2008). Annals of General Psychiatry. Annals of General Psychiatry, 7.
- Del Campo, E. (2003). Una relectura de "Teoría y práctica en psicoanálisis. La praxis psicoanalítica" de José Bleger. *Revista de Psicoanálisis*, *LX*, 1127-1134.
- Fonagy, P., Gergely, G., & Target, M. (2002). Affect regulation, mentalization, and the development of the self. New York: Other Press.
- Freud, S. (1904). El método psicoanalítico de Sigmund Freud . Buenos Aires: Amorrortu Ed.
- Freud, S. (1933). *Nuevas Conferencias de Introducción al Psicoanálisis*. (vols. 22) Buenos Aires: Amorrortu Editores.
- Green A (2005). The illusion of common ground and mythical pluralism. *Int.J.Psychoanal.*, 86, 627-632.
- Greenberg, J. (1996). Psychoanalytic words and psychoanalytic acts: A brief history. *Contemp.Psychoanal.*, 32, 195-213.
- Itzigsohn, J. A. (1973). Semblanza ideológica de José Bleger. Revista de Psicoanálisis, XXX, 317-350.
- Klein, G. S. (1976). Psychoanalytic Theory. An exploration of Essentials. Internacional University Press.
- Klein, G. S. (1970). Dos teorías o una? Perspectiva para el cambio en la teoría psicoanalítica. *Revista de Psicoanálisis, XXVII*, 553-594.
- Klimovsky, G. (1973). Niveles de integración y relaciones entre teorías científicas. *Revista de Psicoanálisis, XXX*, 498-508.
- Loewald, H. W. (1975). Psychoanalysis as an Art and the Fantasy Character of the Psychoanalytic Situation. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 23, 277-299.
- Lyotard, J.-F. (1979). La Condition Postmoderne. Paris: Minuit.
- Nieto, M. (1970). De la técnica analítica y las palabras. Revista Uruguaya de Psicoanálisis, XII, 169-204.
- Ogden, T. H. (1985). On Potential Space. Int. J. Psychoanal., 66, 129-141.

- OPD Task Force (Eds.) (2008) Operationalized Psychodynamic Diagnosis OPD2. Hogrefe & Huber.
- Polanyi, M. (1958). Personal Knowledge. Towards a Post Critical Philosophy. London.. Routledge.
- Polanyi, M. (1966). The Tacit Dimension. London. Routledge
- Sandler, J. (1983). Reflections on some relations between psychoanalytic concepts and psychoanalytic practice. *Int.J.Psychoanal.*, 64, 35-45.
- Stolorow, R. D. & Atwood, G. E. (1996). The Intersubjective Perspective. *Psychoanal.Rev.*, 83, 181-194.
- Szpilka, J. I. (1976). Complejo de Edipo y "a posteriori". Revista de Psicoanálisis, XXXIII, 285-300.
- Slapak, S. Mesa sobre perspectivas históricas. (2004). *Encuentro Teórico-Clínico: Melanie Klein en Buenos Aires. Desarrollos y perspectivas.*. Buenos Aires: Asociación Psicoanalítica de Buenos Aires
- Wallerstein, R. S. (2005a). Dialogue or illusion? How do we go from here?: Response to André Green. *Int.J.Psychoanal.*, 86, 633-638.
- Wallerstein, R. S. (2005b). Will psychoanalytic pluralism be an enduring state of our discipline? *Int.J.Psychoanal*, 86, 623-626.



## Bleger dans les années 1950 : psychiatrie, psychanalyse et matérialisme dialectique dans la création d'une nouvelle psychologie<sup>1</sup>

Alejandro Dagfal, chercheur en histoire de la psychologie, UBA/CONICET, Buenos Ares.

Traduit de l'espagnol par Mauricio Montagné Bonilla

Je suis fier et honoré, à plus d'un titre, d'avoir participé à cette Journée à la Faculté de Psychologie de l'Université de Buenos Aires, d'autant plus que je fais partie d'une génération de psychologues argentins qui n'a pas connu José Bleger, à la différence de tous ceux qui prendront la parole après moi aujourd'hui. D'une part, nous n'avons pas connu José Bleger personnellement, puisqu'il est mort prématurément en 1972, avant l'âge de 50 ans. A cette époque, ceux de ma génération, nous étions encore à l'école maternelle. D'autre part, nous n'avons pas connu l'œuvre de José Bleger parce qu'on nous a formé selon le modèle structuraliste qui prévaut dans la psychologie argentine depuis les années 1970. Dans ce contexte, les travaux de José Bleger, ainsi que ceux de Enrique Pichon-Rivière et de Mélanie Klein, étaient rarement mentionnés. Si c'était le cas, on le faisait sur un ton critique, comme si on se référait à quelque chose qui était clairement dépassé et ne valait même pas la peine d'être étudié.

C'est pourquoi le fait qu'aujourd'hui on rende hommage à José Bleger, me semble un acte de justice. Il y a quelques années, j'ai dû participer à une cérémonie qu'on lui a célébrée en France à laquelle son fils Leopoldo a également assisté. Et même si nul n'est prophète en son pays, j'ai continué à trouver paradoxal qu'à Paris on puisse toujours reconnaître une œuvre qui, à Buenos Aires, passe encore inaperçue pour beaucoup. Je pense que la cérémonie d'aujourd'hui, - il vaut la peine de le souligner -, vient remettre les pendules à l'heure, ce qui relève l'importance d'une œuvre qui a été

159

.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Texte d'une conférence donnée le 18 novembre 2006 dans le cadre de la Journée d'hommage à José Bleger, organisée par la Faculté de Psychologie de l'Université de Buenos Aires.

essentielle à la constitution du champ académique et professionnel de la psychologie argentine. Maintenant qu'il reste peu de semaines pour célébrer le cinquantième anniversaire de la création de cette formation universitaire de psychologie, il est normal qu'on prenne le temps de se rappeler un de ses protagonistes les plus illustres.

Bien que pendant les dernières décennies l'attitude prédominante dans les nouvelles générations a été celle que je viens de mentionner, il convient d'ajouter que ceux qui ont connu Bleger (surtout ses premiers élèves et disciples) ont été en partie, sans le vouloir, co-auteurs d'une légende. Une légende dont l'ampleur a été directement proportionnelle aux forces opérant en faveur de l'oubli. Effectivement, à côté de l'oubli de l'œuvre de José Bleger on a construit une version légendaire de José Bleger, cet analyste santafesino (« de Santa Fe ») que les élèves sont allés chercher à Rosario en 1959, et dont les classes brillantes, pendant les années 1960, dépassaient la capacité d'accueil des salles à la rue Viamonte. Cette légende est alimentée par les innombrables récits sur cet homme qui, à une époque marquée par des changements vertigineux, sans cesser d'être rigoureux, proposait un rôle professionnel articulé à un engagement politique clair avec la réalité sociale. José Bleger est déjà un homme consacré, sans origines, sans dettes, sans maîtres.

A cet égard, entre la légende et l'oubli, depuis mon rôle d'historien, je m'intéresse à souligner aujourd'hui la partie la moins connue de l'œuvre de ce médecin santafesino (de Santa Fé). Je voulais parler de ses connaissances, de ses recherches, de ses hésitations et de ses échecs et de ses réussites. En fait, au moment d'intituler cette conférence, j'avais pensé à la nommer « Quand Bleger n'était pas encore Bleger » ou « Bleger avant Bleger », avec l'idée de parler du Bleger qui n'était pas encore une célébrité dans le champ naissant de la psychologie argentine. Heureusement, la professeure Adela Duarte a eu la bonne idée de me proposer un titre plus adéquat et plus descriptif. Mais au-delà du changement de titre, l'intention originelle persiste : rendre compte des débuts de l'œuvre de José Bleger dans les années 1940 et 1950, afin de pouvoir formuler quelques appréciations sur le Bleger du début des années 1960.

Après ces remarques introductives, il faut dire que José Bleger est né en 1922, à Cerès, une commune agricole au nord-ouest de la province de Santa Fe, aux confins de Santiago del Estero, en Argentine. Ses parents étaient des immigrés juifs qui possédaient une modeste épicerie. Bleger a fait ses études en médecine à l'Université nationale du littoral, dans la ville de Rosario. Après l'obtention de son diplôme, il a été assistant dans le cours *Médecine clinique* du professeur titulaire Clemente Alvarez. En plus d'être cofondateur de la Faculté de médecine, Alvarez était un médecin d'orientation communautaire, inscrit dans le mouvement l'hygiène mentale, et fortement intéressé par la médecine sociale. A ce titre, à Rosario, il avait été fondateur de la filiale de la Ligue argentine contre la tuberculose. Dans les années

1940, José Bleger a également été assistant de Teodoro Fracassi, professeur titulaire du cours de *neurologie*. Fracassi était membre correspondant de la Société de neurologie à Paris. Il avait également créé en 1935 la *Revista Argentina de Neurologia y Psiquiatria* (« Revue argentine de neurologie et psychiatrie »). A la différence d'autres neurologues de l'époque, il avait une vision très favorable sur la psychanalyse qu'il prétendait avoir pratiquée de manière *sui generis*.

A en juger par ceux qu'il a choisis comme professeurs, on peut constater que depuis le début de sa formation, José Bleger s'intéressait aux facteurs qui avaient une incidence sur la maladie, ainsi qu'aux aléas du fonctionnement psychique et neurologique. A cette époque il était déjà membre du parti communiste, en plus d'être un antifasciste fervent, ce qui, au début des années 1940, lui laissait peu de chances pour obtenir un poste de médecin aux hôpitaux publics. Entre-temps, il rêvait d'aller se perfectionner à Paris et il a obtenu à cet effet une bourse du gouvernement français<sup>2</sup>. Cependant, il a eu des difficultés pour obtenir son passeport, apparemment pour des questions politiques, et a donc dû rester en Argentine. Marié avec Lily, médecin gynécologue, vers 1946, pratiquant une sorte d'exil intérieur, José Bleger est parti pour Santiago del Estero, où habitaient ses beaux-parents, dans le but d'exercer la psychiatrie de façon autonome. Quand je parle de psychiatrie, il s'agit presque d'une licence poétique, puisqu'à vrai dire, à cette époque la spécialité n'existait pas en tant que telle : elle se confondait d'une part avec la neurologie et, d'autre part, avec les pratiques inspirées par l'hygiène mentale.

Le fait est que dans cette province presque désertique, où à l'époque il n'y avait ni université ni activité académique quelconque, José Bleger a fait ses premières expériences cliniques. Afin de les interpréter avec un fondement théorique, voyageait dans les provinces voisines. Il a ainsi commencé à voyager à Tucuman, où il s'est formé en réflexologie avec un immigré russe, Konstantin Gavrilov. Il a ensuite aussi voyagé à Cordoba, où il a fréquenté le célèbre Institut neuropathique de Gregorio Bermann, qui était à la fois directeur de la Revista Latinoamericana de Psiquiatría (« Revue latino-américaine de psychiatrie). Il me semble que cette relation de Bleger avec Bermann n'a pas été suffisamment soulignée. Il faut penser que, durant ces années d'après-guerre, Bermann, en plus d'être une légende de la psychiatrie au niveau national, a joué un rôle central dans la constitution du mouvement de la santé mentale à l'échelle internationale. Il suffit de se rappeler qu'en tant que délégué d'Argentine dans la section de médecine et hygiène des Nations Unies, il a participé en 1946 à Paris aux discussions qui ont abouti à la création de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). En 1950, il est retourné à Paris pour le premier congrès

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ces informations biographiques nous ont été transmises par son fils, Leopoldo Bleger, lors d'un entretien organisé à Paris, le 31 mai 2003.

mondial de psychiatrie, où il a été signataire d'une déclaration dans laquelle la psychiatrie sociale se définissait comme « l'étude et la connaissance du déterminisme social des maladies mentales ».

José Bleger qui, à l'époque avait 24 ans, a établi tissé une relation très étroite avec Bermann précisément à cette période où le médecin de Cordoba côtoyait les professionnels les plus illustres de la psychiatrie internationale. En 1946, par exemple, Bermann était intervenu, avec Henri Ey, dans les débats qui ont eu lieu après l'exposé de Lacan La psychiatrie anglaise et la guerre devant le groupe de la revue L'Evolution psychiatrique, proche de la phénoménologie. En même temps, Bermann était en contact avec des psychiatres communistes comme Lucien Bonnafé et Sven Follin, rassemblés autour de la revue La Pensée et qui ont créé aussi la revue La Raison. Grâce à Bermann, le jeune Bleger suivait ces discussions de très près. Puisqu'il n'avait pas pu voyager en France, il lisait dans la bibliothèque de Bermann des textes originaux d'auteurs qu'il aurait difficilement pu trouver ailleurs.

Avec ces lectures, toujours à Santiago del Estero, au début de 1950, José Bleger a écrit son premier livre qui a été publié en 1952<sup>3</sup>: *Teoría y práctica del narcoanálisis* (« Théorie et pratique de la narcoanalyse »). En fait, c'était le même titre que celui d'un article publié en 1948 par Enrique Pichon-Rivière, un autre de ses professeurs. De cette façon, anticipant une tendance courante pour les années à venir, Bleger avait pris une idée ébauchée par Pichon pour la systématiser et la mener jusqu'au bout. Ce travail était encore celui d'un psychiatre plutôt que d'un psychanalyste. Mais dans ce travail, on pouvait trouver les traces de ce que son fils, Leopoldo Bleger, a qualifié de « un style sans brillance, mais pourtant passionné ». En effet, à la différence de Pichon (dont le style se rapprochait plutôt de la communication orale et où les intuitions géniales avaient l'habitude de primer sur la cohérence et la fidélité aux sources), José Bleger écrivait depuis le début comme un universitaire rigoureux, avec une rédaction très soignée, sans jamais oublier de citer ses multiples sources.

La matière première du livre était les traitements psychothérapeutiques que José Bleger, en tant que psychiatre de province, avait pu mener avec l'aide de barbituriques (particulièrement le thiopental sodique). Le texte était aussi hétérogène que les références de son auteur. On pouvait trouver clairement les traces du premier Pichon-Rivière, ce psychiatre atypique et innovateur prêt à expérimenter toutes sortes de thérapies biologiques et psychologiques. José Bleger situait son travail sous le signe de la psychosomatique en essayant d'appliquer ce qu'il appelait une « approche intégrale » des maladies mentales. A cet effet, il a réalisé un travail très

<sup>3</sup> Bleger, J. (1952). Teoría y práctica del narcoanálisis. Buenos Aires: El Ateneo.

<sup>5</sup> Bleger, L. (1992). Recorrido y huellas de José Bleger. *Diarios Clínicos*, 5, 109-115.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Pichon-Rivière, E. (1948). Teoría y práctica del narcoanálisis. *Revista de Psicoanálisis*, 5 (4), 1036.

savant, avec plus de cinq cents sources bibliographiques en anglais, français, italien et espagnol, où il racontait l'histoire et exposait l'actualité de l'utilisation de stupéfiants à des fins thérapeutiques, ainsi que de nombreux cas cliniques.

Quant à la narco-analyse, il a pris le relais de Stephen Horsley, qui avait en 1936 commencé à utiliser des barbituriques par voie intraveineuse, ce qui lui a permis de publier le premier travail sur ce sujet en 1943<sup>6</sup>. Même si José Bleger n'était pas encore psychanalyste (sa propre analyse avec Pichon-Rivière était sur le point de commencer), le livre qu'il avait écrit s'insérait dans une théorie clairement freudienne, peut-être à cause de l'influence de Teodoro Fracassi, déjà mentionnée. Pour José Bleger, bien que la narco-analyse ne soit plus qu'un moyen, compatible avec des thérapies diverses, elle servait particulièrement à faciliter le transfert, grâce à la suppression des inhibitions et à l'affaiblissement des résistances. Cependant, à cet égard, notre auteur ne pouvait pas se contenter d'un simple réductionnisme psychologique :

« La psychothérapie est un remède qui arrive toujours en retard [...]. Elle ne peut pas être conçue comme un remède capable de résoudre les relations sociales entre les hommes ; on ne peut pas allonger la société malade sur la chaise longue, et les relations sociales entre les hommes, ou entre un individu et son milieu, ne peuvent pas être réajustées avec la psychothérapie, vu qu'au fond ces relations sociales ne sont pas que de caractère psychologique »<sup>7</sup>.

Si la psychanalyse traditionnelle impliquait un réductionnisme par rapport aux problématiques sociales, pour José Bleger, la narco-analyse permettait au moins de réaliser des thérapies beaucoup plus brèves, ce qui impliquait une plus grande utilité sociale, compte tenu du manque de psychiatres et de la quantité de névroses à traiter. Mais le psychiatre santafesino, qui définissait la névrose de manière culturaliste comme une sorte d'inadaptation, restait insatisfaisante pour concilier les déterminismes sociaux avec le traitement individuel. A l'instar d'autres psychiatres de l'époque, il a essayé d'utiliser la réflexologie pour trouver en outre un support matériel pour les processus psychologiques. A cet effet, par exemple, il se servait de la neurophysiologie pour expliquer l'abréaction comme un cas de « réactivité ultra-paradoxale ». En définitive, Bleger continuait d'exercer la psychiatrie à partir d'un modèle psychanalytique très particulier, dans lequel le facteur social, tant invoqué dans les débats théoriques, ne trouvait pas encore de manière concrète à s'insérer dans la pratique clinique. Toutefois, sa volonté transformatrice dans le champ psy était déjà manifeste, comme l'était aussi la place centrale qu'il réservait à la psychanalyse dans ce processus.

<sup>7</sup> Bleger, J. (1952), 92.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Horsley, S.J. (1943). Narcoanalysis. Londres: Oxford University Press.

« Bien que l'œuvre de Freud puisse être discutée et réformée en grande partie, l'association libre introduite par lui continuera d'être considérée, sans aucun doute, comme le passe-partout de la psychopathologie et la psychologie de notre époque, et cette association suffirait pour considérer Freud comme un innovateur de la psychologie »<sup>8</sup>.

Dans son cabinet, José Bleger semblait agir comme un psychiatre avide d'utiliser les principes de la théorie freudienne, même s'il devait les justifier aussi à partir d'autres points de vue. Il avait donc une foi illimitée dans les vertus de la psychanalyse et d'une thérapie analytique simplifiée qu'il considérait comme des « armes » que « tout champ médical » devait apprendre à utiliser de toute urgence.

Après avoir écrit ce livre en 1951 (c'est-à-dire, à l'âge de 29 ans), José Bleger a fait partie du comité de rédaction de la Revista Latinoamericana de Psiquiatria, dirigée par Gregorio Bermann. Même si cette revue a subsisté trois ans seulement, dans ses pages, beaucoup de débats qui traversaient le champ psychiatrique ont été condensés, et à ce moment-là, ce champ était sur le point de commencer à s'organiser comme tel. Malgré le fait qu'elle s'est présentée comme une publication plurielle et ouverte à plusieurs orientations, la Revista Latinoamericana s'est vite transformée en une tribune pour les psychiatres marxistes. A la différence de la revue Psicoterapia (« Psychothérapie »), que Bermann avait dirigée dans les années 1930, dans laquelle la psychanalyse avait occupé une place importante, cette nouvelle revue prétendait être « strictement rationnelle » en privilégiant le traitement des conditions sociales de la maladie. Bien que José Bleger y ait publié quelques-uns de ses premiers articles sur l'hygiène mentale à Santiago del Estero<sup>10</sup> et sur les traitements pharmacologiques en psychiatrie<sup>11</sup>, il a vite pris d'autres directions dans les articles suivants. Entre Bermann et Pichon-Rivière, deux de ses professeurs principaux, son destin a été à partir de ce moment-là, beaucoup plus lié à Pichon, avec qui il était déjà en train de faire une analyse didactique.

Pour vérifier ce que je viens de vous dire, je vous invite à faire un saut temporel d'environ sept ans qui séparent la publication de son premier livre et la rédaction du deuxième livre. Dans l'avant-propos de ce deuxième ouvrage, écrit en 1957, José Bleger résumait de la façon suivante ce qui s'était passé pendant cette période :

« Ce livre s'est centré progressivement dans l'essai de clarifier, pour moi-même, la psychologie psychanalytique et, à cet égard, on peut également le considérer comme partie d'une biographie qui correspond aux dernières six ou sept années,

8

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Bleger, J. (1952), 110.

<sup>9</sup> Bleger, J. (1952), 139-140.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Bleger, J. (1953). Observaciones para la higiene mental en Santiago del Estero. Revista Latinoamericana de Psiquiatria, 3, 9.

Bleger, J. (1952b). Progresos terapéuticos en Psiquiatría. Tratamientos farmacológicos. *Revista Latinoamericana de Psiquiatría, 2* (1). Cité par Borinsky, M. (1989), 24.

consacrées complètement à étudier, rechercher, apprendre et utiliser la psychanalyse dans toutes les directions de la pratique la plus exigeante : livres, cours, séminaires, tâches thérapeutiques, l'enseignement et la psychanalyse ellemême »<sup>12</sup>.

En effet, pendant ces années, installé à Buenos Aires, José Bleger a fait une courte carrière analytique et a été admis ensuite comme membre adhérent de l'Association psychanalytique argentine. Il avait même commencé à s'occuper de patients dans une clinique située sur la rue Oro, où il travaillait avec Alberto Fontana et Gela Rosenthal. Et en cela il n'était pas très original puisque, à cette époque, il y avait beaucoup de jeunes psychiatres qui, face au regard inquisiteur de Gregorio Bermann, abandonnaient les rangs de la psychiatrie pour entrer dans le mouvement analytique. Si la formation académique suivie était plutôt traditionnelle et organiciste, leurs pratiques avaient une orientation éclectique et chaque fois plus dynamique. Ce qui est remarquable dans le cas de notre auteur est que, dans ce passage, il n'a pas renoncé à sa vocation militante, et qu'il a continué à être membre du parti communiste. A l'avenir, cette double appartenance n'allait pas être exempte de tensions et de conflits.

Pour le moment, ses deux appartenances institutionnelles se manifestaient dans le titre même de son deuxième livre, appelé *Psicolanálisis y dialéctica materialista* (« Psychanalyse et dialectique matérialiste »). Le livre a été publié en 1958 par la maison d'édition Paidós et il a eu un accueil très inégal. La communauté analytique l'a traité avec une froideur proche de l'indifférence<sup>13</sup>, alors qu'il a causé un profond malaise à l'intérieur de la gauche orthodoxe, ce qui a indiqué le début d'un point de non-retour qui, des années plus tard, a abouti à l'écartement de l'auteur des rangs du parti communiste.

Mais avant de m'arrêter sur les polémiques auxquelles ce livre a donné lieu, j'aimerais examiner rapidement ses contenus<sup>14</sup>. Depuis l'avant-propos, José Bleger montrait clairement, aussi bien son caractère de disciple d'Enrique Pichon-Rivière, que l'importance de « l'idéologie personnelle » dans l'écriture d'une œuvre qu'il définissait comme introductive à la psychanalyse et dont le but explicite, ajoutait-il, était d'ouvrir la possibilité de nouvelles voies « à ceux qui s'initient à la psychologie et la psychiatrie ». En même temps, la place qu'il donnait à la pratique analytique ressortait comme quelque chose d'indissociable de l'enseignement, les études et la

<sup>13</sup> A l'exception de son ami Fernando Ulloa (1959), qui lui a dédié un commentaire élogieux dans les pages du *Acta Neuropsiquiátrica* ("Compte rendu neuropsychiatrique), le reste de la communauté psychanalytique n'a pas commenté le livre de Bleger.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Bleger, J. (1958). Psicoanálisis y dialéctica materialista. Buenos Aires: Paidós, 11.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Pour faire référence aux contenus du livre, je reproduis ici, presque textuellement, quelques pages d'un long article que j'ai rédigé il y a quelques années. Cf. Dagfal, A. (2000). José Bleger y los inicios de una "psicología psicoanalítica" en la argentina de los años '60. *Revista Universitaria de Psicoanálisis*, 2, 139-170.

recherche de la psychanalyse. Conformément à ses idées marxistes, la théorie ne pouvait pas rester séparée de la praxis.

Dans l'introduction, intitulée « Epistémologie et psychanalyse », notre auteur se proposait d'examiner les « a priori conceptuels » avec lesquels Freud a travaillé, la structure des cas avec lesquels il a élaboré sa théorie, ce qu'il définissait, en termes pichoniens, comme son « schéma référentiel ». Cette tâche n'était pas entreprise comme une spéculation abstraite, mais comme une « exigence du travail dans le champ opérationnel concret », qui réclamait l'utilisation du matérialisme dialectique pour « rendre plus lucide l'expérience même » (19). Considérant que la dialectique était déjà présente dans les faits du champ opérationnel de la psychanalyse, José Bleger prétendait utiliser le matérialisme dialectique comme un outil d'approche.

Néanmoins, son objectif n'était pas d'interroger la psychanalyse en tant que phénomène social et idéologique, selon une tradition de longue date dans le marxisme, mais de l'étudier comme un champ spécifique de connaissance qui comprenait des aspects épistémologiques particuliers. Pour lui. la psychanalyse était « basique et fondamentalement une psychologie » qui « devait être étudiée comme telle et dans la pratique concrète » (24). toute théorie (et, en particulier, comme psychologique). elle impliquait un contexte idéologique. Mais, le psychologue marxiste ne pouvait pas se contenter de la simple critique idéologique. En se basant sur des citations de Marx, Engels, Lenin et Mao, il considérait que le « psychologue marxiste » devait aller au-delà de la position d'observateur externe : il était obligé de rentrer dans la psychologie psychanalytique, puisque « la psychanalyse ne peut pas être dépassée en la déclarant fausse, négative, irrationnelle ou idéaliste; elle ne peut être dépassée que dialectiquement avec « l'Aufhebung hégélien » (24). De cette façon, il ne suffisait pas de le nier en bloc, mais il était nécessaire de l'assimiler de manière critique pour pouvoir arriver finalement à une synthèse supérieure, et Bleger s'est consacré à cette tâche une grande partie de sa vie.

En résumé, notre auteur essayait d'examiner la psychanalyse pour l'épurer de ses imperfections théoriques et, ainsi, y créer une nouvelle psychologie. Son opération allait dans le sens inverse de celle de Wilhelm Reich qui, trente ans plus tôt, avait essayé de sexualiser la politique en se servant de la psychanalyse. En revanche, José Bleger, suivant les traces de Georges Politzer, se proposait en quelque sorte de désexualiser la psychanalyse pour construire une psychologie qui serait compatible avec le matérialisme dialectique <sup>15</sup>. A cet égard, dans ce livre, on trouvait, déjà ébauchées, trois questions qui ont traversé très clairement l'œuvre de notre auteur : qu'est-ce que la psychologie, qu'est-ce qu'un psychologue, et

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> "Ce changement dans la psychanalyse implique d'expliquer la sexualité par la vie et non la vie par le sexe", selon la note en bas de page numéro 49, à la page 66.

comment s'articulent la théorie et la praxis psychologiques, la discipline et la profession. Il a répondu aux trois questions en tenant compte principalement de la psychanalyse, ainsi que de son idéologie marxiste. Cependant, au fil de cent cinquante pages, il n'arrivait pas à se définir catégoriquement comme psychiatre, comme psychanalyste, ni comme marxiste. Ce qui est vraiment frappant c'est que pour énoncer son discours, il se situait clairement *dans* la psychologie, de façon à miser sur un champ académique et professionnel pratiquement inexistant.

Et, ici, faisons un petit détour pour nous souvenir dans quelle mesure le contexte avait changé entre la publication de ses deux livres. Pendant cette période, la chute de l'ancien président argentin Juan Domingo Peron en 1955 avait supposé le début d'un processus très vertigineux de rénovation sociale et culturelle qui avait eu un grand impact dans le cadre de l'Université, où les secteurs réformistes, et, particulièrement, les étudiants réoccupaient une place prépondérante. Au milieu de discussions idéologiques approfondies, les programmes des diverses études du domaine des sciences humaines commençaient à se moderniser en incorporant les contributions des sciences sociales. En même temps, les études en psychologie ont été réouvertes à Rosario en 1956 et à l'Université de Buenos Aires en mars 1957, avec les études en sociologie et en sciences de l'éducation. En 1959, il y avait des études en psychologie dans six universités nationales. Cependant, la plupart des fondateurs des études, sauf Jaime Bernstein, étaient des psychiatres conservateurs ou des philosophes traditionnels, plus proches de l'ancienne psychologie expérimentale ou de la philosophie spiritualiste que des besoins et perspectives de rénovation d'une jeunesse de plus en plus politisée et exigeante.

Et c'est précisément à cette jeunesse que José Bleger avait dédié son livre. Même si la psychologie argentine était plus un projet qu'une réalité, notre auteur invite déjà ces jeunes à faire de la psychologie une profession. En 1957, il n'y avait pas encore un seul psychologue diplômé, et les premiers étudiants venaient de commencer leurs études. Toutefois, dans ce contexte, le message de José Bleger impliquait tout un pari sur l'avenir qui allait bientôt avoir des conséquences considérables. En 1959, les étudiants des études en psychologie de Buenos Aires et de Rosario allaient être plus que disposés à accueillir à bras ouverts quelqu'un qui leur avait proposé de manière charismatique une version de la psychologie conciliable avec la psychanalyse, d'autres savoirs en vogue et, surtout, avec un engagement politique clair.

Pour en revenir au livre, dans son premier chapitre, dédié au philosophe franco-hongrois (et héros de la résistance) Georges Politzer, José Bleger le plaçait en tant que psychologue de manière un peu abusive, même s'il était difficile de parler de lui en ces termes, puisqu'il ne s'est consacré spécifiquement à la psychologie que pendant les premières années de son œuvre (entre 1924 et 1929). En tout cas, s'il devait y avoir quelque chose qui

l'autorisait à qualifier Politzer de « psychologue », c'était sa profonde critique de la psychanalyse et les psychologies de son époque, qui dans son œuvre initiale était destinée à fonder le projet d'une psychologie scientifique concrète (qu'il a laissé apparemment inachevé suite à son affiliation au parti communiste, à son arrestation avant d'être fusillé). José Bleger a essayé de condenser ces deux étapes en faisant de lui, rétrospectivement, un modèle de « psychologue et militant », alors qu'en fait, ces deux rôles n'étaient pas apparus en même temps, mais successivement, et pouvaient difficilement se concilier chez Politzer sans tomber dans une contradiction historique.

Pour José Bleger, toutefois, il n'y avait pas de contradiction, mais bien de la continuité tout au long de l'œuvre de Politzer. Dans une première étape, il a fait face à « la psychologie qui enferme, inaugure et développe la psychanalyse », alors que dans une deuxième phase, son travail portait sur « l'emplacement philosophique et politique de la psychanalyse, avec la critique à sa sociologie et à son contenu idéologique » (28-29). Ainsi, entre le Politzer de 1928 et celui de 1939, entre la *Critique des fondements de la psychologie* et *La fin de la psychanalyse*, il n'y avait pas de contradiction, mais bien une continuité dans des approches complémentaires. En tout cas, la deuxième étape n'était qu'un dépassement dialectique de la première, une « négation constructive » <sup>16</sup>. Curieusement, notre auteur se définissait luimême comme psychologue aussi, un peu elliptiquement et de façon impersonnelle en ces termes :

« Il est facile de tout nier en psychologie, mais on n'est pas psychologue hors du travail concret dans la psychologie et on ne l'est pas non plus en ayant raison de ce qu'on affirme ou nie; on est psychologue par rapport à ce qu'on affirme ou soutient dans une tâche entreprise dans la pratique sur le terrain de la psychologie » (77).

Compte tenu de la trajectoire de Politzer, que lui-même s'était occupé de souligner dans l'avant-propos, et de la tâche qu'il se proposait de développer dans ce livre, plus qu'une identité professionnelle, il semble qu'il était en train de définir son propre lieu d'énonciation de façon à se permettre de parler de la psychologie à partir d'une position n'impliquant pas d'extraterritorialité. Autrement dit, il serait difficile d'expliquer cet intérêt prématuré en partant de la définition du psychologue, si l'on considère que le débat sur cette question allait à peine commencer à être soulevé deux ou trois ans plus tard. Bleger qualifiait aussi Politzer de psychologue même si, comme on l'a vu, il n'avait jamais exercé la psychologie dans la pratique, mais il l'avait critiquée sur le plan théorique, ce qui indique clairement que, à ce moment, son utilisation du terme « psychologue » concernait plus une stratégie discursive qu'une conception professionnelle claire.

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Cependant, des années plus tard, il a dit que le Politzer de 1928-1929 était déjà marxiste, alors qu'en 1939 il était devenu staliniste. Cf. Bleger, J. (1966). Annexe. En G. Politzer, *El fin de la psicología concreta* (pp. 53-84) Bs. As.: J. Álvarez.

La tâche entreprise par Politzer dans la *Critique* impliquait pour notre auteur d'obtenir ce qu'il y avait de réel dans la psychanalyse au-delà de l'idéalisme et de ses cas théoriques. En quelque sorte, tout comme Lenin, à l'instar de Marx, il avait dit qu'il était nécessaire de « mettre Hegel debout », le philosophe franco-hongrois avait commencé une rectification de Freud qu'il était nécessaire de compléter. Cette rectification de la psychanalyse avait commencé par mettre en évidence ce qu'elle avait de concret, de façon à rejeter la réalité ontologique d'entités telles que « la vie intérieure » et « l'inconscient ».

Politzer voyait dans la psychologie moderne un abandon de ces abstractions, en particulier dans la psychanalyse, le behaviorisme et la *Gestalttheorie* (auxquels José Bleger ajoutait, un peu timidement, la réflexologie), et donc, pour créer son projet, il prétendait affecter un tome à la critique de chacun de ces courants. Dans le tome affecté à la psychanalyse (le seul qu'il est parvenu à écrire), il a proposé le drame comme objet concret pour une psychologie scientifique à la place du comportement, qui « dépourvu de tout ce qui est humain » et « considéré mécaniquement », avait débouché sur une physiologie (37). Au-delà de ces connotations romantiques, dans son acception « politzérienne » (pas tout à fait précise) le concept de drame comprenait aussi bien le comportement que la vie intérieure, et cela impliquait de prendre les faits psychologiques à la première personne comme des segments de la vie d'un individu particulier qui, comme tels, étaient inséparables.

Cependant, il était nécessaire aussi de placer le drame dans sa détermination structurelle, puisque selon Politzer,

« toute la psychologie n'est pas possible sans être insérée dans l'économie, et c'est pour cela que la psychologie présuppose les connaissances acquises par le matérialisme didactique et doit constamment s'appuyer dessus. C'est donc le matérialisme didactique qui est la vraie base idéologique de la psychologie positive »<sup>17</sup>.

Cette affirmation ferme méritait une précision supplémentaire de la part de José Bleger, qui s'intéressait particulièrement à préserver la place de la subjectivité: le fait que la psychologie est « insérée dans l'économie » n'impliquait pas que la structure détermine de façon directe et causale la superstructure, puisque, entre les relations de production et les faits psychologiques d'un sujet, il fallait considérer tout un échelonnement « d'intermédiaires dialectiques », dont l'omission déboucherait sur une explication mécaniste (35-36). C'était précisément cet intérêt à concilier le marxisme et la subjectivité qui avait amené Bleger à l'œuvre de Politzer, qui pour sa part avait utilisé la psychanalyse comme « voie royale » pour accéder au drame de l'humain. En particulier, l'interprétation des rêves lui

\_

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Politzer, G. (1929). Où va la psychologie ? *Revue de psychologie concrète, 2*. Cité par Bleger (1958), 34-35.

avait permis d'étudier le rêve « comme un fait de l'individu » (40) dont l'analyse, tout comme celle des symptômes, ne pouvait se réaliser qu'à la première personne.

A cet égard, interpréter n'était rien d'autre que « trouver la signification », ce qui impliquait d'expliquer aussi bien le rêve que le symptôme « en fonction de la vie concrète de l'individu » (41). Ainsi, la psychanalyse, mettant en évidence la vie dramatique de l'individu, avait produit une rupture avec la psychologie classique, qui ne concevait que des abstractions à la troisième personne sous la forme de fonctions psychiques et des causes impersonnelles. Cependant, dans ses élaborations métapsychologiques postérieures, Freud avait de nouveau commis les mêmes erreurs. Il avait pris le contenu manifeste, le récit significatif inhérent à une dialectique individuelle, comme le résultat de l'action d'entités ontologiquement préexistantes dans un prétendu appareil psychique. Mais, pour José Bleger, voici justement où résidait le mérite de Politzer :

« [...] est celui d'avoir signalé le point crucial de la psychanalyse dans laquelle ses découvertes « se mystifient » et le fait de trouver dans les théories idéalistes les faits sur lesquels elles se basent. Les erreurs de Freud dépassent par ailleurs l'explication sur le plan strictement individuel; avec ses erreurs, Freud représente une étape nécessaire dans la psychologie (44) »<sup>18</sup>.

En résumé, au-delà de la simple critique idéologique, Politzer avait commencé à tirer de la psychanalyse le savoir concret inhérent à sa pratique. Les théorisations idéalistes de Freud, qui n'étaient rien d'autre qu'un moment historique dans le progrès du réel, ne remettaient pas en question son apport pour une psychologie vraiment scientifique. La clinique de la psychanalyse, dont les découvertes avaient été confirmées plus tard par la réflexologie, avait introduit pour la première fois la dialectique dans le champ de la psychologie, ce lui permettait de s'approprier de son objet d'étude : le drame. Il restait donc à achever la révision de la psychanalyse et en cela consistait l'héritage politzérien que José Bleger reprenait dans les termes suivants :

« Cette tâche doit être théorique et pratique ; une pratique précise qui parcourt de nouveau les chemins que Freud a parcourus de façon à retourner à ses expériences, à souder ce travail partiel avec la théorie et pratique de la dialectique matérialiste et à rétablir la tâche théorique et pratique dans la psychologie » (50).

De toute évidence, le programme de José Bleger suivait l'exemple de celui de Politzer, avec un parcours qui passait par la psychanalyse pour déboucher sur la psychologie de sorte que la révision et la critique de la psychanalyse n'avaient du sens que dans une relation avec la construction d'une nouvelle psychologie. Dans les chapitres suivants, José Bleger s'est

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> La mise en italique appartient à Bleger.

d'abord consacré à examiner plus attentivement les schémas référentiels utilisés par Freud, essentiellement la physique mécaniciste et l'évolutionnisme, en tirant les conséquences que ces cadres théoriques avaient eues pour la psychanalyse.

Pour José Bleger, la théorie psychanalytique s'était écartée des avantages de sa pratique grâce au « démantèlement de la dialectique », qui pouvait s'expliquer essentiellement par l'utilisation, de la part de Freud, de la logique formelle pour rendre compte du réel, ce qui avait en même temps abouti à des théorisations basées sur la séparation de termes antinomiques qui, dans les faits, correspondaient à des processus dialectiques. Le problème résidait dans le fait que le maître viennois avait dû faire face à la dialectique du réel sans disposer des éléments conceptuels « appropriés » pour l'aborder. C'était ainsi que pendant les premiers temps, il a découvert l'aliénation, la contradiction et le conflit inhérents au comportement, mais qu'il n'a pu que les théoriser du point de vue de forces et énergies, de façon à démanteler tout mouvement dialectique selon le matérialisme mécaniciste qui prévalait à l'époque. L'unité du comportement a été fragmentée en des concepts antithétiques séparés, qui en même temps étaient transformés en des éléments formels d'un prétendu appareil psychique. Ainsi, le dilemme non seulement apparaissait (comme on l'affirmait d'habitude) entre le matérialisme et l'idéalisme, mais entre le matérialisme dialectique et le matérialisme mécaniciste. Cependant, vers la fin de son œuvre, Freud s'était rendu compte de son erreur et il avait abordé à nouveau le comportement à partir du concret, « en code dramatique », de façon à revenir à la considération de la personne totale à partir d'une psychologie du moi.

Dans le cas de la théorie des pulsions, le but de notre auteur était de « réélaborer les abstractions » en élucidant les mouvements réels et concrets qui se cachaient derrière les formulations animistes et idéalistes (77). A cet effet, José Bleger a posé la nécessité d'étudier le concept de la force. Bien que Freud l'ait fait dépendre du soma, les pulsions ne renvoyaient pas au matérialisme, mais à l'animisme. Le concept de force, emprunté à la physique (d'où découlait sa prétendue objectivité), avait été utilisé sous le nom d'instinct (pulsion) comme une explication causale et non comme une description phénoménale. Ainsi, on distinguait une abstraction dérivée d'une sensation subjective dans une cause objective, mais intrapsychique. Sur ce point, suivant Pichon Rivière, José Bleger se servait de la théorie du champ de Kurt Lewin pour corriger Freud : le comportement ne dépendait plus de forces intérieures, mais de la structure d'un champ dans lequel l'objet se trouvait en rapport avec son milieu.

Pour rendre compte du divorce entre la théorie et la pratique psychanalytiques, José Bleger faisait appel à la catégorie politzérienne de drame, qu'il opposait au processus que nous avons déjà examiné. Cependant, le drame tel qu'il était défini par notre auteur ne correspondait pas exactement au drame de Politzer qui, comme nous l'avons dit, était un

concept très vague. Sur ce point, José Bleger faisait appel à sa propre réserve de références théoriques pour construire une notion complexe à travers une Aufhebung qui combinait la psychanalyse avec la phénoménologie et la psychologie contemporaine. En principe, le drame était « la description, compréhension et explication du comportement en fonction de la vie du patient et de tout son comportement » (88). C'était ce que faisaient en fait les psychanalystes dans leur pratique pour comprendre et interpréter, « en réduisant le comportement à des motivations, des faits et des situations en termes concrets de la vie humaine » (88-89). Cependant, la théorie s'était écartée de ce chemin en adoptant des explications abstraites d'ordre dynamique qui remplaçaient la dialectique du réel par des concepts comme celui de pulsion, d'ordre mécanique.

Pour José Bleger, le drame pouvait admettre plusieurs théories parmi lesquelles l'approche pulsionnelle était la moins appropriée. Selon le premier Freud (dans Ana O., p.ex.), il déduisait que les symptômes pouvaient s'expliquer clairement comme le début d'une situation et, pour cela, il faisait appel aux théories de la relation d'objet. A cet égard, le Freud de la théorie des pulsions allait être corrigé d'une part par le Freud du XIX<sup>e</sup> siècle des névroses et par les partisans de Freud qui ont mis en évidence la relation d'objet (Klein, Balint, Spitz, etc.) dans les névroses actuelles. D'autre part, Kurt Lewin apportait la théorie du champ, qui servait à mettre encore plus d'accent depuis le point de vue actuel sur les approches historico-génétiques et dynamiques privilégiées par Freud. José Bleger soulignait aussi l'importance de « l'ici-maintenant-avec le moi » comme situation concrète pendant laquelle s'écoulait la séance analytique et qui donnait son sens aux symptômes, par opposition aux explications qui se basaient exclusivement sur les fantaisies et fixations de l'histoire de l'individu.

En définitive, le drame de José Bleger finissait par s'approcher plus de la lecture pichonienne des concepts de lien et de champ psychologique que de la catégorie de Politzer, qui était plus en rapport avec la description de l'expérience vécue de la phénoménologie et de la psychologie compréhensive. Ce glissement entre « drame » et « champ », qui se produisait sur le plan théorique, s'accompagnait aussi par une redéfinition de la praxis psychanalytique en termes pichoniens 19. A cet égard, la relation entre « analyste » et « analysant » existait comme une relation dialectique en spirale dans laquelle l'analyste était un « agent actif sous forme inévitable », et non un « simple observateur », comme dans les sciences naturelles (105-106)<sup>20</sup>. Parallèlement, ce changement de position impliquait une réduction de l'importance de la méthode historico-génétique, puisque les symptômes commençaient à apparaître plus comme des « débuts situationnels » que

<sup>20</sup> La mise en italique appartient à Bleger.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Ce glissement a été objecté aussi bien par ses critiques que par ceux qui étaient d'accord avec ses idées, comme nous verrons plus tard.

comme des suites du passé de l'individu. Ainsi, les interprétations devaient se baser sur « les faits concrets tels qu'ils apparaissent dans le comportement » en se passant de termes techniques et de constructions abstraites (108).

En ce qui concerne la compréhension de la psychopathologie, pour notre auteur, il était nécessaire de l'articuler avec le phénomène de l'aliénation. Dans ce sens, José Bleger a examiné le premier Freud, et dans une rare combinaison du kleinisme et du matérialisme dialectique, il a pris la conversion hystérique comme « l'aliénation d'une partie du corps », un clivage du moi, un phénomène qu'il associait avec la division schizoïde (149). Pour citer le *Compendio de psicoanálisis* (« Recueil de psychanalyse ») de 1938, il écrivait que la névrose opérait comme la logique formelle en résolvant une contradiction du comportement par le biais d'un clivage du moi, un processus qui se complétait avec la répression (c'est-àdire, l'aliénation) d'un des termes antagoniques.

Finalement, José Bleger finissait par proposer toute une psychopathologie basée sur le phénomène social de l'aliénation, dont les effets sur l'homme étaient l'isolement, le manque de communication, le sentiment de vide, la dépersonnalisation et l'automatisation. A partir de là, de nouveau à l'instar de Mélanie Klein et de Pichon-Rivière, il expliquait que la division schizoïde, subjacente dans la structure de tout comportement, était la contrepartie psychologique de l'aliénation. Là, le sujet projetait certaines qualités sur certains objets qui, en même temps, s'aliénaient de façon à ce que la psychopathologie puisse se référer à la modalité des liens de l'individu aliéné avec les objets aliénés (148). Ainsi, l'étude psychopathologique n'était rien d'autre « qu'une réduction phénoménologique du processus de l'aliénation », puisque toutes les névroses s'installaient dans leur équivalent psychologique : la division schizoïde (149). Jusqu'ici, est présenté le deuxième livre de José Bleger.

Nous avons déjà mentionné que ce livre n'a pas été accueilli de façon très enthousiaste au sein de l'APA (association psychanalytique argentine) ni dans le cadre du parti communiste argentin. Mais, j'aimerais souligner que, paradoxalement, il a été par contre commenté positivement dans d'autres domaines moins familiers. En effet, en 1959 et 1960, beaucoup des psychiatres de gauche que Gregorio Bermann avait fréquentés à Paris dans les années 1940, avaient convenu d'un rendez-vous pour discuter du sujet de la psychothérapie du point de vue du matérialisme dialectique dont la référence à des auteurs comme Politzer était presque obligatoire, surtout à la lumière de la modernisation des idées du parti communiste français qui, après 1956, était en train de réviser ses positions critiques par rapport à la psychanalyse et à la phénoménologie. Cependant, le fait que dans ces débats, on ne tenait pas compte du livre de José Bleger, qui n'a jamais été traduit, est surprenant.

Dans un des travaux principaux présenté dans ces réunions, Paul Béquart et Bernard Muldwolf cherchaient à élaborer les bases théoriques pour une

psychothérapie concrète. A la différence de José Bleger, leur place d'énonciation se situait complètement dans le champ de la psychiatrie et ils ne se proposaient pas de construire une nouvelle psychologie. Cependant, à l'instar de José Bleger, ils se basaient sur l'œuvre de Politzer pour sauver la psychanalyse qu'ils considéraient comme une méthode thérapeutique et comme une doctrine psychologique plutôt que comme une anthropologie ou une idéologie 21. Mais un autre travail, présenté par Adolfo Fernandez Zoila<sup>22</sup>, un psychiatre d'origine catalane, se consacrait exclusivement à critiquer le travail de José Bleger en le qualifiant « d'effort inutile et superflu » (163), « assoiffé de subjectivité » (162), qui unissait faussement la psychanalyse, le marxisme et la psychologie sociale lewinienne, raison pour laquelle selon lui, il ne constituait pas une vraie synthèse. Pour Fernandez Zoila, la psychopathologie et la psychothérapie scientifiques devaient aborder un objet d'étude objectif en suivant une méthode également objective. Néanmoins, cette position n'était pas partagée par Paul Béquart. qui a volé au secours de Bleger à travers une lettre adressée à Fernandez Zoila. Pour lui, il était nécessaire de s'arrêter :

« sur cette œuvre écrite à Buenos Aires en 1958, puisqu'elle s'adhère complètement aux réflexions que, avec Muldworf, nous tâchons de formuler pour la même époque. La ressemblance marxiste ne l'explique pas tout [...], mais la ressemblance matérialiste dialectique est ici, de toute façon, essentielle »<sup>23</sup>.

En général, Béquart et Bleger étaient presque toujours d'accord, sauf sur le remplacement de la dynamique freudienne par la conception lewinienne, qu'il ne pouvait pas accepter. En revanche, il était en désaccord avec Fernandez Zoila par rapport à sa critique du concret et du drame. Au-delà des détails du débat, ce groupe de psychiatres français, vers la fin des années 1950, semblait être plus influencé par la phénoménologie existentielle de Sartre et de Merleau-Ponty et de l'épistémologie de Bachelard que par la réflexologie pavlonienne. Bleger, lui, semblait être plus proche de la pensée de ce groupe que de celle de la plupart de ses homologues dans son propre pays. En tout cas, petit à petit, en Argentine, grâce à ce livre et aux débats qui ont commencé à être soulevés à son égard, José Bleger a cessé d'être un psychiatre santafesino inconnu et s'est ainsi transformé en un personnage de plus en plus connu.

-

 <sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Béquart, P. y Muldworf, B. (1966) [1961] Problemas de psicoterapia. En AAVV, Psicoterapia y materialismo dialéctico (19-55), Buenos Aires: Ediciones Nuestro Tiempo, 20.
 <sup>22</sup> Fernandez-Zoila, A. (1966) [1961] Psicoterapia y materialismo dialéctico. En AAVV, Psicoterapia y materialismo dialéctico (155-171), Buenos Aires: Ediciones Nuestro Tiempo.
 <sup>23</sup> Béquart, P. (1966) [1961] Correspondencias: P. Béquart a A. Fernandez-Zoila. En AAVV, Psicoterapia y materialismo dialéctico (333-339), Buenos Aires: Ediciones Nuestro Tiempo, 334.

C'était ainsi qu'en 1959, il a été invité par Jaime Bernstein et Enrique Butelman à occuper la chaire de Psychanalyse de l'Université nationale du littoral, à Rosario. Bernstein et Butelman avaient d'abord proposé que Pichon-Rivière occupe la chaire de Psychologie sociale, mais ils n'y ont pas réussi. Pichon, aussi bien que José Bleger, connaissaient très bien la ville. Avant de partir pour Buenos Aires, Pichon avait fait à Rosario son premier essai pour faire des études en médecine, alors que José Bleger avait complété là-bas toutes ses études. Tous les deux avaient donné une très bonne impression dans cette université l'année précédente, à l'occasion de ce qui s'est appelé « l'expérience Rosario ». Sous la direction de Pichon, qui s'intéressait de plus en plus à la psychologie sociale (et il avait même fondé un institut argentin d'études sociales), a été planifiée soigneusement une intervention à grande échelle. En employant la technique pichonienne des groupes opératifs et la méthode du laboratoire social, proche des conceptions de Kurt Lewin, une vingtaine de coordinateurs, parmi lesquels Bleger, Ulloa, Edgardo Rolla et David Liberman, se sont consacrés, pendant deux jours, à mobiliser une quantité de personnes très importante qui, selon les témoignages, se composait de 400 à 1000 personnes.

Je ne vais pas m'arrêter sur cette expérience célèbre, qui a été en quelque sorte l'entrée dans le monde des groupes opératifs. Je voudrais seulement souligner le contexte dans lequel a eu lieu l'arrivée de José Bleger dans l'université argentine. On a l'habitude d'ignorer que, à cette époque, Jaime Bernstein et Enrique Butelman, un adlérien et un junguien, respectivement, en plus de diriger les études de psychologie à Rosario et à Buenos Aires, étaient titulaires de plusieurs chaires dans les deux universités. Par ailleurs, depuis la décennie précédente où ils avaient fondé la maison d'édition Paidós, ils travaillaient activement sur le plan éditorial en promouvant la publication de divers auteurs nationaux et étrangers qui impliquaient une rénovation dans le champ des sciences sociales et humaines. C'était le cas de José Bleger, dont on venait de publier le livre. En même temps, ces initiatives éditoriales contribuaient à créer un nouveau public pour lequel la psychologie et la psychanalyse commençaient à occuper une place de plus en plus importante. Les étudiants de psychologie constituaient une grande part de ce nouveau public.

Ainsi, en 1959, José Bleger a occupé de ce qui pourrait très probablement avoir été la première chaire de psychanalyse d'Amérique latine. Depuis le début de son cours d'ouverture, il assumait la difficulté de cette tâche :

« Tout d'abord, on pose le problème de ce qui doit être enseigné. La réponse paraît évidente, mais pour des raisons qu'on verra tout à l'heure, on ne peut pas enseigner le même contenu de la même manière comme on le fait dans les instituts de psychanalyse. Le contenu d'enseignement est en rapport avec la nature de matière et avec les objectifs qu'on veut atteindre »<sup>24</sup>.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> Bleger, J. (1962). Classe d'ouverture de la chaire de Psychanalyse. *Acta Psiquiátrica y Psicológica Argentina*, 8, 56-60, 56.

José Bleger n'ignorait donc pas que la place de la psychanalyse dans l'université était problématique. Mais sa propre position, comme professeur universitaire, n'était pas facile non plus. En fait, comme psychanalyste de l'APA (une institution qui à cette époque réclamait le monopole absolu de la formation analytique), il devait très bien expliquer devant les étudiants, ce qui justifiait son activité pour une profession qui n'avait pas la permission d'exercer la psychanalyse. A cet égard, son cours ne pouvait pas être comparé avec celui que donnaient Garma et Rascovsky à la Faculté de médecine. Ils donnaient un cours qui était hors de l'enseignement officiel et qui était destiné à intéresser les futurs médecins à une discipline qu'ils pourraient pratiquer de droit et dans laquelle ils pourraient se former, s'ils le souhaitaient, en compétition avec l'Institut de psychanalyse. Mais, la situation de José Bleger était très différente dans la mesure où il enseignait la psychanalyse aux futurs psychologues, même si l'APA, depuis 1954, n'acceptait que des candidats médicaux. Par ailleurs, réglementations en vigueur depuis cette année. pratique psychothérapeutique réalisée par les non-médecins était considérée purement et simplement comme un cas d'exercice illégal de la médecine. Pour toutes ces raisons, José Bleger a dû consacrer une grande partie de son programme à des questions juridiques et formelles, en clarifiant tout ce que sa matière n'allait pas être et ce qu'elle n'allait pas permettre de faire.

En résumé, pour Bleger, du côté clinique, la psychanalyse était réservée aux analystes diplômés de l'Institut, ce qui, apparemment, conduisait à une impasse. Comment alors enseigner une théorie que les étudiants ne pouvaient pas vérifier dans la pratique? Si les psychologues devaient faire de la psychologie un métier, comme José Bleger l'avait dit à plusieurs reprises, a priori, tout indiquait que la psychanalyse devait rester en dehors de la psychologie. Cependant, notre auteur rappelait l'existence d'une psychanalyse appliquée qui permettait l'utilisation des idées freudiennes dans d'autres domaines, comme l'anthropologie et la psychologie sociale. Les étudiants de psychologie ne pouvaient alors aspirer qu'à une formation de cette deuxième variante de la doctrine freudienne. En termes pichoniens, le seul fait de recevoir « des informations sur la psychanalyse » allait avoir un effet « opérant » sur les futurs professionnels en modifiant leur manière de penser et de travailler et en transformant même leur personnalité.

« On aura réussi l'apprentissage de la psychanalyse appliquée seulement avec l'ampleur de l'information. Nous avons déjà une réponse à la question de savoir quoi enseigner à l'université : de l'information sur la psychanalyse fournie de façon à ce qu'elle opère au maximum sur le schéma référentiel de l'étudiant »<sup>25</sup>.

Cette position, qui a accompagné José Bleger jusqu'au bout de son parcours dans l'université en 1966, était compréhensible, mais difficile de

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> Bleger, J. (1962), 57.

soutenir. Prétendre séparer de cette façon la psychanalyse clinique de la psychanalyse appliquée impliquait une bonne dose de candeur. D'une part, selon le programme de ce premier cours, il aspirait à enseigner tous les aspects de la psychanalyse : « l'histoire, la technique, la théorie, la formation du psychanalyste [...], son développement et les différends [...], ses points fermes et solides, aussi bien que ses aspects non résolus », ce qu'il a fait avec passion. D'autre part, en même temps, il prétendait que les futurs psychologues ne se servent pas de ces connaissances pour commencer une pratique clinique. Je ne crois pas que cela ait été tellement le résultat des restrictions juridiques ou celles imposées par l'APA. Je crois plutôt qu'il avait de profondes convictions à cet égard. Suivant ses idéaux politiques et sociaux, José Bleger croyait qu'il ne fallait pas continuer à former des psychanalystes traditionnels, puisqu'il y avait un grand besoin de compter sur un nouveau type de professionnels capables de travailler dans de multiples domaines liés à la santé mentale. Dans cette perspective, les « pensée dynamique intégrer une devaient psychologues psychanalytique », mais pour se consacrer à des champs d'intervention non traditionnels. C'est en quelque sorte la même chose qu'il attendait que tous les médecins fassent, dans son livre de 1952.

Et la méthode à employer était indissociable des contenus. Pour transmettre une psychanalyse animée, José Bleger voulait que les étudiants puissent conserver « l'étonnement, l'inquiétude et l'impatience d'un adolescent ». Il promettait d'utiliser des moyens divers, comme du matériel clinique, des entretiens de tout type, des propagandes, des contes pour enfants, du matériel littéraire, sociologique et anthropologique, des blagues, du matériel graphique et pictural, etc. Selon tous les témoignages, José Bleger a tenu sa promesse en créant un enseignement aussi captivant qu'efficace. Cependant, il faudrait ajouter qu'il a oublié la valeur de l'exemple comme modèle identificatoire. Avec une certaine naïveté, il a pensé que les futurs psychologues allaient s'abstenir de suivre le modèle professionnel de ceux qui commençaient à leur parler de la psychanalyse, de ses découvertes et de ses possibilités. « Fais ce que je dis, et non ce que je fais ». On sait que cette maxime n'a jamais marché très bien comme méthode pédagogique. Et, ce cas n'allait pas faire exception.

Quoiqu'il en ait été, ce que José Bleger voulait dire dans son cours d'ouverture à Rosario, quand il parlait d'intégrer une « pensée dynamique ou psychanalytique », se résumait en quelques lignes :

- 1) « agir et penser au niveau humain tout ce qui est étudié ; l'homme comme médiateur ou agent de tout, absolument de tout ;
- 2) tenir compte du caractère significatif du comportement ;
- envisager en permanence l'être humain et son comportement comme un processus en constante interaction avec le milieu culturel dans lequel l'homme construit la culture et, dans cette tâche, il se construit soi-même;

- 4) l'étude du comportement selon ses motivations, son objet et ses objectifs ;
- 5) comprendre le lien des phénomènes psychologiques avec la vie réelle et concrète dans ses compliquées interactions ;
- 6) ouvrir la compréhension et la sensibilité pour toutes les facettes de la vie humaine avec ses problèmes et conflits »<sup>26</sup>.

Il est évident que cette conception de la psychanalyse n'avait pas seulement été influencée par la lecture de Politzer, mais aussi par l'œuvre de Daniel Lagache. En effet, maintenant que José Bleger était entré à l'université, sa référence la plus importante commençait à être la conception du comportement élaboré par le célèbre professeur français. Cependant, le modèle marxiste de la pensée de Bleger ne lui permettait pas de devenir complètement lagachien, puisque son projet se basait sur d'autres sources et avait d'autres objectifs. L'unité de la psychologie proposée par Lagache impliquait une unité méthodologique dans laquelle la psychologie expérimentale, la psychanalyse et la psychologie sociale semblaient s'associer harmonieusement en une théorie générale du comportement. Alors que Lagache, suivant l'éclectisme du XIXe siècle, avait supprimé la tension inhérente à la dialectique hégélienne, José Bleger allait la réintroduire grâce à Politzer, précisément le même Politzer que Lagache avait utilisé au cours de toute son œuvre, mais sans le citer une seule fois. L'unité à laquelle pensait José Bleger n'était pas que méthodologique, il s'agissait d'une unité ontologique qui avait lieu dans le réel. Et le réel était dialectique, c'est pourquoi le comportement, comme objet de la psychologie, ne pouvait pas être exempt de conflits :

« Synthétiser n'est pas greffer, ce n'est pas effacer des différences, ce n'est pas cacher des contradictions ni la conciliation; c'est réélaborer les connaissances de manière opérative; c'est ouvrir la problématique et aviver les points en contradiction, c'est examiner, réviser des connaissances d'un champ avec les hypothèses tirées d'autrui. Par conséquent, nous allons reconsidérer quelques problèmes de la psychologie académique, comme celui de l'attention, la mémoire, le jugement, etc., aussi bien que la psychanalyse en fonction des points de vue tirés de la Gestalt, le behaviorisme, la phénoménologie »<sup>27</sup>.

Aussi bien sur le plan idéologique que sur le plan épistémologique, il s'agissait alors de reprendre le projet laissé inachevé par le premier Politzer. À l'avenir, malgré les changements de contexte et de références, il s'est agi d'un projet qui a accompagné José Bleger tout au long de sa carrière. En tout cas, il est clair que cela impliquait une proposition très attirante pour les étudiants et nouvelle dans la mesure où ils n'étaient pas seulement avides d'un engagement politique, mais aussi d'une rénovation théorique. A cet

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Bleger, J. (1962), 58. <sup>27</sup> Bleger, J. (1962), 59.

égard, la distance qui séparait quelques analystes de l'APA comme Bleger, Ulloa et Pichon-Rivière avec d'autres comme Garma et Carcamo ne pouvait pas être plus importante. Si les premiers ont favorisé la rénovation qui impliquait l'insertion des doctrines freudiennes dans le cadre des sciences sociales et son utilisation dans de nouveaux domaines de pratique, les deuxièmes représentaient, pour les étudiants, une hiérarchie médicale et élitiste qui, à travers l'association officielle, prétendait continuer de monopoliser les usages légitimes de la psychanalyse. Et ils ont été traités en conséquence...

Le fait est que dans ce cadre, José Bleger a commencé aussi à donner des cours à Buenos Aires. Après qu'Enrique Butelman ait assumé la direction des études à la place de Marcos Victoria, Bleger s'est occupé, de façon provisoire, du cours Introduction à la psychologie. A Rosario, la tâche n'était pas facile non plus. En quelque sorte, sa situation était analogue à celle de Daniel Lagache en 1947, quand il a dû s'occuper de la chaire de Psychologie générale à La Sorbonne. Comme Lagache, Bleger était médecin psychanalyste en position de devoir donner un cours de psychologie générale. Comme lui, dans sa synthèse théorique, il a inclus la psychanalyse, la Gestalt et le néo-behaviorisme. Mais à la différence du professeur français, qui a dû négocier les contenus de son enseignement avec les représentants de la psychologie scientifique, José Bleger n'a eu personne avec qui négocier. En Argentine, depuis le déclin de la tradition expérimentale du début du siècle, il n'y avait pas eu d'auteur reconnu sur qui il aurait pu s'appuyer ou avec qui il aurait pu débattre. En tout cas, après ce qui s'est passé avec Marcos Victoria, son prédécesseur dans la chaire qu'il occupait, Bleger n'avait d'autre choix que de créer une nouvelle psychologie qui soit à la hauteur des idéaux de changement qui annonçait un homme nouveau28.

Dans ce cadre, loin de la synthèse conciliatrice et éclectique de Lagache, Bleger a établi une psychologie du comportement basée sur le matérialisme dialectique, qui impliquait une certaine densité idéologique. D'ailleurs, même s'ils incluaient plusieurs courants analytiques, les enseignements de Mélanie Klein ne pouvaient pas cesser d'occuper une place fondamentale. Si en France elle était pratiquement inconnue, en Argentine elle était une figure incontournable. En résumé, ce nouveau cours que Bleger a commencé à donner pour les études en psychologie de l'Université de Buenos Aires, a impliqué une récapitulation complexe de tout ce qu'il avait élaboré au cours d'une décennie. D'une part, l'objet de la psychologie était pensé en termes comportementaux suivant une tradition française qui comprenait Janet et Lagache, mais qui aussi était subsidiaire de Politzer et de Merleau-Ponty.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Victoria a été pratiquement renvoyée du Département de psychologie en 1959 par les étudiants réformistes, qui en revanche ont soutenu des figures comme Butelman, Bernstein et, ensuite, Bleger.

D'autre part, l'inconscient était théorisé selon une tradition anglaise qui avait mis en évidence la relation d'objet en plaçant la division schizoïde comme la clé de la psychopathologie. Finalement, les deux traditions s'articulaient dans l'héritage de Pichon-Rivière, qui ouvrait avec sa théorie du lien une dimension sociale à laquelle contribuaient d'autres auteurs, comme Kurt Lewin et les culturalistes nord-américains.

Après le succès massif qu'ont eu les enseignements de José Bleger, ils ont été publiés par Eudeba en 1963, sous la forme d'un manuel. Son titre, *Psicologia de la conducta* (« Psychologie de la conduite ») reprenait celui d'un célèbre travail de Pierre Janet, de 1938. Le livre avait une dédicace simple : « A mon maître, Enrique Pichon-Rivière ». En fait, il s'agissait d'un hommage au maître qu'aussi bien José Bleger, David Liberman, Edgardo Rolla venaient de laisser pratiquement seul dans son Ecole de psychiatrie sociale, afin de pouvoir s'occuper de ses chaires respectives à Buenos Aires et à La Plata. Paradoxalement, grâce à cet abandon entre guillemets, les enseignements de Pichon allaient rentrer dans les universités, dans lesquelles il ne s'est jamais senti très à l'aise. Mais, pour en revenir au livre, pendant les neuf ans de vie qui restait encore à José Bleger, son livre allait avoir sept éditions, ce qui, pour un manuel de psychologie, impliquait un succès éditorial presque sans précédent.

Ce José Bleger, celui des années 1960, comme je disais au début, était déjà le personnage célèbre que ses contemporains ont connu, sur qui beaucoup d'entre vous auront sûrement une anecdote à partager. En définitive, il s'agissait de l'homme rigoureux et, à la fois, passionné que, même avant sa mort prématurée, avait déjà commencé à devenir une légende.

José Bleger : clinique psychanalytique, violence sociale, résistance

## Plaidoyer en faveur de la prévention. Quelques réflexions sur la pensée de José Bleger<sup>1</sup>

Maria Elena Petrilli, Psychologue, psychothérapeute d'orientation psychanalytique, Venise.

Traduit de l'italien par Marie George Gervasoni

**Résumé.** L'auteur expose les concepts clé de la réflexion de José Bleger sur les problématiques de la prévention, qu'il affronte dans son livre, Psicohigiene y psicologia institucional. Cet article montre comme José Bleger définit d'un point de vue méthodologique et pratique les interventions psychologiques les plus efficaces lorsqu'il s'agit de modifier la réalité sociale et l'influence qu'elle exerce sur le malade.

**Mots clés.** Psycho-hygiène, psychanalyse opérationnelle, psychologie institutionnelle, groupe familial, groupe agglutiné.

Psicohigiene y psicologia institucional, ce texte édité en 1966, fut publié à Buenos Aires un an avant Symbiose et Ambiguïté. Il reprend les séminaires tenus dans le cadre de la Chaire d'Hygiène mentale que José Bleger avait lui-même créée et qui correspond à la quatrième année de licence en psychologie. Dès la préface, José Bleger se propose de « donner une place nouvelle à la psychologie vue comme une science, ainsi qu'au psychologue qui exerce cette profession » (Bleger, 1966, 34). Suivant cette approche, il propose d'étendre la psychologie à l'étude des groupes, des institutions et des communautés. Bien que trente années se soient écoulées, un grand nombre de ces concepts, que José Bleger lui-même considérait comme des tentatives provisoires, restent valables et très actuels.

José Bleger travaillait depuis longtemps à l'élaboration d'une psychologie générale du comportement humain. Il était convaincu que la psychologie ne pouvait se limiter à la simple investigation bibliographique et qu'elle avait besoin de son champ d'action propre avec une pratique

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Traduction par Marie George Gervasoni de l'article en italien, Petrilli M.E. « A favore della prevenzione. Riflessioni sul pensiero di Bleger », in Richard e Piggle. Studi psicoanalitici del bambino e dell'adolescente', vol. 19, ottobre-dicembre 2011, 380-393.

concrète. La théorie psychanalytique elle-même était définie comme une psychologie enrichie par l'immense avancée accomplie dans le champ de la compréhension grâce aux découvertes freudiennes, lequel disposait de son propre espace clairement défini.

L'idée maîtresse de ce livre est que le psychanalyste opérant au sein d'une institution doit pouvoir utiliser ses instruments d'une façon qui n'a rien à voir avec la simple assistance individuelle. Un analyste qui se bornerait à sa seule tâche thérapeutique individuelle obtiendrait de bien maigres résultats. Selon José Bleger, la question de la santé mentale va audelà de l'approche strictement individuelle et exige d'être affrontée du point de vue spécifique des institutions socio-sanitaires qui en sont chargées et de l'ensemble de la communauté. Il se référait à des institutions qu'il connaissait à fond, de l'intérieur. Il avait été psychiatre, mais, devenu analyste, il avait continué à travailler au sein des institutions. Il avait été pendant de nombreuses années coordinateur et superviseur de types de groupes divers (de patients et de psychologues) et il débordait d'idées originales sur les problèmes à affronter et sur la façon de les résoudre.

Dans son livre, José Bleger cherche à donner consistance à une nouvelle discipline, qu'il appelle « psycho-hygiène », dans laquelle l'instrument psychanalytique est mis au service d'un projet de santé mentale embrassant la dimension collective, que l'on peut résumer par le mot « prévention ». Parallèlement, il se propose de développer une psychologie des institutions qu'il conçoit comme un secteur à part de la psychologie, et non pas comme branche de la psychologie appliquée. Les savoirs psychanalytiques fournissent ainsi l'occasion de focaliser, d'un point de vue méthodologique et pratique, les travaux et les techniques psychologiques les plus efficaces pour modifier la réalité familiale et sociale qui influence le malade. Par exemple, un séminaire qui traite de l'hygiène mentale doit, selon José Bleger, « étudier la gestion des connaissances, des activités, des techniques et des ressources psychologiques déjà acquises, pour affronter les aspects psychologiques de la santé et de la maladie en tant que phénomènes sociaux et collectifs » (Bleger 1966, 39). Dans un autre paragraphe, il affirme que « l'importance de la psychanalyse tient essentiellement au fait qu'elle constitue une méthode d'enquête des problèmes psychologiques, méthode qui, en tant que telle, fournit des connaissances intéressantes sur les lois psychologiques qui régissent la dynamique de la santé comme de la maladie et nous permet aussi de comprendre et d'évaluer les retombées d'événements déterminés sur la formation et l'évolution de la personnalité » (Bleger 1966,138).

Ce livre présente trois types de théorie et pratique psychanalytiques : clinique, appliquée et opérationnelle. La psychanalyse clinique est une méthode de laboratoire qui peut se définir à la fois comme théorie, thérapie et recherche. Sa valeur sociale en tant que thérapie est forcément plutôt limitée. Bien qu'elle soit la thérapie psychologique la plus efficace, elle ne

peut pas être une méthode valable pour la résolution de problèmes de santé mentale sur le plan social. Dans ce cadre, elle offre l'intérêt de fournir une méthode d'enquête axée sur une « rigoureuse organisation de la technique, basée sur la définition d'un setting qui consiste en une réduction des variables (fixation des constantes) et en un certain contrôle des variables qui sont constamment en jeu » (Bleger 1966, 139). La construction d'une situation artificielle garantit une observation rigoureuse dans un contexte simplifié. Plus la recherche se situera rigoureusement dans le champ du transfert, « plus elle présentera des caractéristiques propres à la méthode expérimentale » (Bleger 1966, 139). Au nombre de ses avantages, selon José Bleger, la psychanalyse clinique permet d'élaborer une véritable méthode de laboratoire en mesure de définir une technique précise d'encadrement stable.

Dès ses premiers écrits, José Bleger essaie d'encadrer et de délimiter le phénomène psychologique, afin de pouvoir l'étudier et à en faire un instrument de connaissance. Pour ce faire, il revient constamment aux sources de la pensée freudienne qui, malgré son élément idéaliste, permet d'immenses découvertes : « Des siècles de psychologie n'ont jamais été un si grand apport à la conjonction de la théorie et de la pratique comme cela se produit avec le travail analytique » (Bleger 1966, 61). Par conséquent, dans l'intervention psychologique, la séance en tant que telle devient la situation concrète permettant de donner un sens aux symptômes précis qui se présentent à ce moment précis. Selon lui, la découverte de ce champ opérationnel acquiert une valeur particulière, mais José Bleger n'en souligne pas moins le problème de la contradiction entre la théorie et la pratique au sein du travail analytique. La théorie psychanalytique s'appuie sur le versant historico-génétique alors que la pratique exige un encadrement qui prenne en considération la situation et ne peut que s'articuler autour du principe de « maintenant ici et avec moi ». Son itinéraire le renvoie dans le vif de la séance en tant qu'unité de mesure et de temps, avec son éternel enchevêtrement transfert-contre-transfert.

Dès ses premiers travaux, José Bleger s'était engagé dans une audacieuse relecture de Freud, axée sur la critique du substantialisme de l'inconscient, ainsi que sur la récupération de l'incomparable intérêt de l'approche thérapeutique. Les objections qu'il formule à l'égard de la métapsychologie proviennent de cette lecture particulière. Sa rencontre avec Enrique Pichon Rivière en 1954 ne fera que lui confirmer la nécessité de trouver une voie intersubjective et situationnelle plutôt que pulsionnelle, comme le suggérait au contraire la vision historico-génétique freudienne. Il faut rappeler qu'il s'agissait à cette époque du modèle psychanalytique dominant et que c'était justement Pichon qui débattait de cette question avec une position très novatrice, qu'il exposait surtout oralement au cours de ses séminaires. Pour conclure, selon José Bleger, la valeur et l'importance sociale de la psychanalyse clinique sont dues au fait qu'elle seule « apporte des connaissances concernant la matière que l'on veut explorer, dans les

conditions particulières dans lesquelles est menée cette recherche. » (Bleger 1966, 140).

Lorsque, par la suite, José Bleger s'apprête à définir la notion de psychanalyse appliquée, il commence par noter que cette dénomination n'est pas absolument correcte. En fait, il ne s'agit pas simplement d'une application, mais d'une vraie méthode en vue d'une enquête. De même que la psychanalyse clinique, la psychanalyse appliquée atténue la complexité des phénomènes afin de pouvoir les examiner différemment; et, fait remarquable cette fois, l'impact du rapport transfert-contre-transfert est atténué. José Bleger cite brièvement les œuvres littéraires et artistiques étudiées par Freud (de la *Gradiva* de Jensen au *Moïse* de Michel Ange, du cas Schreber à Dostoievski) et n'oublie pas d'autres auteurs comme Erik Erikson ou Abram Kardiner qui ont utilisé cette forme de psychanalyse pour explorer les interactions entre les individus et la société. Selon lui, si cette approche a certainement besoin de conserver un contact ininterrompu avec la psychanalyse clinique, elle doit aussi mettre au point une méthodologie qui lui soit propre et systématique.

Enfin, troisième point, la psychanalyse opérationnelle qui, opérant hors du contexte propre à la psychanalyse clinique, se situe plutôt dans le champ de la psychanalyse appliquée. Comme l'écrit José Bleger, « la psychanalyse opérationnelle ouvre des perspectives d'une extraordinaire importance dans le secteur de l'hygiène mentale en permettant d'avoir recours à la psychanalyse à l'échelle sociale. La psychanalyse opérationnelle n'est pas une psychanalyse nouvelle et différente : c'est une stratégie attentive à l'utilisation des connaissances psychanalytiques. » (Bleger 1966, 144).

On voit qu'à l'aide des instruments dont il dispose, José Bleger élabore la nouvelle discipline de la psycho-hygiène. On pourrait dire qu'il la « construit » avec les matériaux et les outils dont il dispose, et qu'il montre combien il tient à rester dans le champ du concret en énumérant les situations dans lesquelles elle peut s'appliquer : crises évolutives (puberté, adolescence, ménopause), crises courantes déclenchées lors d'événements précis (changement de résidence, d'état civil, de travail, deuils). Comme dans toute approche psychanalytique, il faut encore explorer ici la dimension inconsciente, mais le travail de l'analyste favorise des modifications de comportement à partir de la compréhension de ce qui se passe. Cette intervention qui peut prendre plusieurs formes en recourant à divers procédés, reste quoi qu'il en soit « opérationnelle ». Il s'agit de faire en sorte que « les êtres humains soient à même de reconnaître ce qui se passe à un moment donné, de réfléchir au problème, d'en trouver les causes et d'agir en conséquence, sans céder immédiatement à l'anxiété et sans recourir à des mécanismes de défense dérangeants. » (Bleger 1966, 143).

Lorsqu'il identifie les épisodes de la vie courante, avec ses moments critiques, José Bleger cherche à intervenir concrètement dans toutes les activités ou les institutions qui sont le théâtre de l'activité courante des gens

(éducation, travail, jeu), en créant les occasions pour que chacun puisse faire sa propre expérience d'apprentissage. Dans cette optique, les thérapies de groupe d'inspiration psychanalytique devraient être considérées comme « une variante de la psychanalyse opérationnelle » (Bleger 1966, 144).

D'un point de vue historique, les premiers pas de l'hygiène mentale avaient pour objectif l'amélioration des conditions de l'assistance psychiatrique. Par la suite, l'objectif fut d'assurer un diagnostic précoce, en permettant de limiter les périodes d'hospitalisation, ou même, de les éviter. Plus récemment, il s'est agi de travailler à une amélioration du niveau de vie de la population. Ce dernier déplacement de perspective devient fondamental aux yeux de José Bleger. L'accent est mis alors sur la santé et non plus sur la maladie, ce qui donne toute sa force à son projet d'intervention « sur la vie quotidienne des êtres humains » (Bleger 1996, 142) et dans leurs lieux naturels de vie. Il ébauche ainsi un horizon de possibilités nouvelles, en évitant toutefois les positions extrêmes telles que celles qui réduisent l'hygiène mentale à des réformes politico-économiques ou à des faits purement idéologiques. Là aussi, la recherche et l'action restent inséparables et José Bleger demeure un technicien rigoureux, mais il aussi, en même temps, ancré son travail dans quelque chose de plus noble et plus universel.

Les facteurs présents dès le début de l'analyse jusqu'au moment de l'intervention en tant que telle doivent être vus et pensés comme différentes variables du phénomène étudié. La phase opérationnelle, très délicate, exige la plus grande attention : « chaque hypothèse doit être examinée au moment où elle est appliquée, ce qui permet immédiatement de la renforcer ou de la rectifier » (Bleger 1966, 34). Tout en posant le problème de l'hygiène mentale avec le plus grand soin, il reste en même temps un théoricien plein d'audace, en avance sur son temps. « Le psychologue clinique - écrit-il doit aller à la recherche de son 'client' : les personnes aux prises avec leurs activités quotidiennes » (Bleger 1966, 45). L'évolution du champ d'action exige un déplacement de perspective très stimulant, qui engendre de nouvelles sollicitations. Si l'on imagine des services d'hygiène mentale en tant que lieux de consultation pour des problèmes qui ne sont pas nécessairement pathologiques, on en vient à remettre également en question l'instrument de travail de l'analyste. Si l'on ne doit pas attendre d'être prié d'intervenir, on se trouve face à un véritable renversement de la relation thérapeutique telle qu'on la conçoit habituellement - et l'on sait combien il peut être délicat de se proposer comme opérateur sans en être prié.

Il n'est pas facile d'être pionnier. Or, c'est ce qui est souvent arrivé à José Bleger. Il voulait élargir le cadre du travail pour affronter une réalité sociale plus vaste. Cependant il était parfaitement conscient qu'il lui fallait d'autres modèles conceptuels, et qu'il devait se doter de connaissances techniques qui auraient fait que « les tâches étaient réalisables et les principes féconds » (Bleger 1966, 51). Mais la pratique clinique n'en restait pas moins à ses yeux

le cœur vital de la recherche scientifique et le seul moyen permettant à la psychologie d'échapper à l'abstraction.

Autant de questions sur lesquelles il revient constamment. Il est difficile de pénétrer dans des espaces inexplorés, car il s'agit à la fois de comprendre la nature du matériel dont on dispose et de faire une place, dans la théorie, à des problèmes qui n'ont jamais été pris en considération jusqu'ici. Par contre, José Bleger savait parfaitement quels étaient les modèles à ne pas suivre. Il cite souvent l'exemple de la médecine, qui cantonne la recherche dans les laboratoires et laisse aux médecins le soin de passer à la pratique.

C'est ici qu'il introduit la définition des sphères de la psychologie : la sphère psychosociale qui concerne les individus, la sphère socio-dynamique qui s'occupe des groupes, enfin une sphère institutionnelle et, une sphère communautaire. Ce sont des catégories qui remontent à Enrique Pichon Rivière et qui soulignent l'importance du modèle de référence : « La différence entre psychologie sociale et psychologie individuelle ne réside pas dans la particularité du cadre que chacune d'elles embrasse, mais dans le modèle conceptuel qu'elles utilisent » (Bleger 1966, 54).

L'essor de la psychologie en tant que discipline avait toujours coïncidé avec l'extension des modèles de la psychologie individuelle à tous les autres milieux. On partait de l'individu considéré distinctement pour finir par expliquer la configuration des groupes humains. Mais José Bleger sait que ce mode de faire pose de nombreux problèmes. Avant tout, le risque d'une application mécanique de catégories conceptuelles servant à la compréhension de l'individu singulier à des réalités d'autre nature telles que les regroupements humains. Il propose de tenir compte de ce déplacement en essayant d'utiliser au moins un langage plus conforme au phénomène étudié, mais il sait parfaitement qu'en réalité c'est tout le modèle de la psychologie sociale qui reste encore à étudier et à « découvrir », pourrait-on dire.

José Bleger part toujours de questions de méthode. Il ne veut pas favoriser les extrapolations théoriques faciles et il entend éviter les superpositions des différentes sphères. Ces inquiétudes que l'on perçoit dans tous ses écrits rejoignent à bien des égards les recherches de Enrique Pichon Rivière. Mais pour José Bleger, il s'agit toujours de repérer avant tout des catégories cliniques clairement définies.

C'est alors que va poindre en lui une idée, à peine ébauchée, mais dont il se servait déjà dans la pratique clinique : « La conviction que l'individu ne naît pas comme un être isolé qui entre progressivement en relation avec les autres, mais qu'il se trouve immergé, à la naissance, dans une interrelation massive globale, dans une relation syncrétique. Ce sont les groupes qui forment les individus et, parfois, les personnes. » (Bleger 1966, 134). Et pas le contraire.

José Bleger avait dès le début ressenti le besoin de procéder avec la rigueur de la méthode clinique, mais ce qu'il voulait par-dessus tout, c'était trouver un système qui lui aurait permis d'articuler entre eux le niveau

somatique, mental et social. Sa sensibilité indéfectible envers la connaissance partant de l'expérience clinique n'avait fait qu'aiguiser cette exigence. Le lien entre ces réflexions n'était pas toujours clair, mais, l'hypothèse de la symbiose originaire, l'idée que l'on naît d'un groupe pour s'isoler par la suite, devenait chez lui une réflexion pleine de promesses.

Comme nous l'avons vu, la psychologie institutionnelle se caractérise par son cadre défini, celui des institutions, un modèle conceptuel qui lui est propre, encore en cours d'élaboration, et une stratégie personnelle dont l'essentiel concerne la délimitation de la tâche. « La psychologie institutionnelle s'intéresse donc à cet ensemble d'organismes qui ont une existence physique concrète et un certain niveau de durée dans un champ ou un secteur particulier des activités ou de la vie des hommes, pour y étudier tous les phénomènes humains qui apparaissent en lien avec la structure, avec la dynamique, et avec les fonctions et les objectifs de l'institution » (Bleger 1966, 58).

Avec cette discipline, José Bleger veut examiner les phénomènes psychologiques qui entrent en jeu dans les institutions simplement parce que les êtres humains en font partie. A partir de là, il s'attarde sur le fait que les institutions constituent un aspect structurant de la personnalité des individus, puisque, dès le début de la vie, elles sont présentes dans les différentes phases du développement. Aussi, deviennent-elles nécessairement les « dépositaires » d'éléments de la personnalité elle-même. « L'être humain trouve dans les différentes institutions un support ou un appui, un élément sécurisant, d'identité et d'insertion sociale ou d'appartenance » (Bleger 1966, 77).

En outre, l'individu est étroitement lié à l'endroit matériel, au lieu concret de sa situation institutionnelle, qui devient un lieu d'appartenance qu'il partage avec d'autres. Il s'agit d'un support physique qui avec le temps devient une partie constitutive, mais indistincte, du schéma corporel personnel. Cette adhésion inconsciente correspond au plan syncrétique de l'institution.

Alors qu'Eliott Jaques, l'auteur auquel il se réfère dans ce secteur, avait démontré que les institutions sont utilisées comme un système de défense face aux anxiétés psychotiques, José Bleger s'aventure plus loin en soutenant que les institutions sont concrètement « le dépositaire de la partie psychotique de la personnalité » (Bleger 1966, 79). Cette partie est le résidu de l'organisation syncrétique primitive et se caractérise par l'absence de discrimination entre le soi et l'objet, entre le dedans et le dehors, entre le moi et le non-moi. Le terme syncrétisme est emprunté au psychologue français Henry Wallon. Selon cette conception blegerienne, le développement humain part d'une indifférenciation primitive et procède vers une différenciation progressive.

« Au début, il y a le groupe, puis vient l'individu » : on pourrait ainsi paraphraser sa pensée. L'organisation psychologique de l'enfant part d'un

groupe familial en tant que système ouvert qui se ferme progressivement. Dans les premiers moments de la vie, le monde n'est ni intérieur ni extérieur : il s'agit d'une totalité indivise, indiscriminée, d'où va lentement émerger le sujet par une différentiation progressive.

La partie psychotique coïncide avec le noyau agglutiné. Ce sont des formations primitives du moi, en relation avec les objets internes et les éléments de la réalité extérieure, qui correspondent à différents niveaux du développement de la libido. José Bleger choisit le terme « noyau » pour signaler que dans sa constitution se trouvent des traces de fusion entre intérieur et extérieur, qui précèdent la différenciation entre le moi et l'objet. Ce noyau est par définition de nature ambiguë, et sa structure en est le syncrétisme.

José Bleger refuse l'hypothèse de Margaret Mahler d'une « phase autistique » de départ en tant que « système fermé » s'ouvrant progressivement. Il présume plutôt que l'enfant part d'une identité diffuse de groupe et parvient par palier à une identité séparée et unique, isolée, avec son propre sens de la réalité.

Le plan syncrétique présente une composante d'indifférenciation primitive comportant une organisation particulière du moi et du monde. Cette structure comprend toujours le sujet et son milieu spécifique, mais il s'agit d'éléments superposés, c'est-à-dire distincts. José Bleger emprunte ici de nouveau quelque chose à Enrique Pichon Rivière, mais il essaie, de nouveau, d'enfermer l'intuition fulgurante du maître, dans une catégorie conceptuelle. Enrique Pichon Rivière soutenait que les internationalisations sont toujours « écologiques », car elles incluent des traces du milieu physique d'où elles proviennent. Il avait vécu sur les rives du Paranà, qui subissait régulièrement des inondations, et il avait observé que les gens qui vivaient le long du fleuve revenaient construire leurs cabanes à la même distance de l'eau dès que l'inondation avait cessé.

Ce plan de base initial, ce noyau agglutiné, qui se caractérise essentiellement par le fait qu'il n'est pas différencié, persiste durant la vie entière ; il se manifeste à l'occasion de périodes de turbulence, aussi bien au cours du développement normal qu'avec certaines pathologies. Ces manifestations expriment les éléments résiduels de la symbiose initiale. L'identité personnelle est atteinte au moment où elle se détache de cette fusion primitive et établit d'autres types de relation. Le syncrétisme du départ persiste toujours, mais il reste « clivé » du reste de la personnalité, tout en en faisant partie. Ce résidu silencieux peut réapparaître et envahir toute la personnalité à cause de la pression exercée par des facteurs externes ou internes.

Avec le terme de clivage, José Bleger indique une séparation nette entre les deux espaces, comme il est utilisé en chirurgie. On pourrait penser que ce concept est identique à celui de *discrimination*, car tous les deux sont utilisés en rapport avec la séparation entre des aspects fusionnels indistincts. Mais il

faut cependant préciser que José Bleger ne parle de clivage que lorsqu'il se réfère à la division entre la partie psychotique et le reste de la personnalité.

Revenons au problème des institutions. José Bleger soutient qu'elles ne sont pas qu'une simple défense contre les anxiétés de nature psychotique. En se présentant comme des structures physiquement concrètes, elles sont aussi le lieu où sont « déposées » ces anxiétés. Voici ce qu'il dit à ce propos : « Pichon Rivière a introduit une terminologie qui permet de mieux saisir les processus de la projection, dans les différentes situations, normales et pathologiques ; il définit comme dépositaire l'objet externe sur lequel s'effectue la projection, comme déposant le sujet qui effectue la projection et comme déposé ce qui a été projeté » (Bleger 1963, 145).

Si les institutions recueillent dans leur structure matérielle les projections des individus qui en sont membres, elles deviennent forcément une zone de dépôt qui accueille ces projections. C'est la raison pour laquelle les institutions en tant que telles font partie de l'organisation de la personnalité. Les individus établissent un lien très étroit avec les institutions, car ils y déposent le noyau agglutiné de leur ancienne symbiose originelle, la partie psychotique de la personnalité. En conséquence, les institutions accumulent les incrustations dues à ces dépôts successifs, qui finissent par déterminer le plan syncrétique du champ institutionnel.

Au sein de l'institution, l'homme trouve « sécurité, sentiment d'appartenance et identité » et c'est justement pour cela qu'elle devient « un instrument de régulation et d'équilibre de la personnalité » (Bleger 1966, 77). Les sujets les moins mûrs sont ceux dont la dépendance envers l'institution est la plus forte. « Plus une personnalité est intégrée, moins elle dépend de l'appui que lui assure une institution » (Bleger 1966, 77).

De ce point de vue, l'un des problèmes qui se présente est le fait que les institutions peuvent également devenir un facteur d'appauvrissement pour les individus quand elles sont incapables d'offrir la sécurité et des alternatives de développement. C'est précisément parce que les anxiétés psychotiques s'y déversent qu'elles peuvent se transformer en un système interne qui les contrôle.

La psychologie institutionnelle, à laquelle pense José Bleger, devrait favoriser l'enrichissement des personnes. C'est pour cela qu'il opère une distinction entre adaptation et intégration. L'adaptation concerne l'assujettissement aux stéréotypes institutionnels et conduit l'individu à une homogénéisation totale avec l'institution. Le processus d'intégration suppose au contraire la possibilité d'une insertion personnelle, dans un milieu hétérogène, qui fonctionne de façon unitaire face à une tâche à accomplir.

Dans chaque institution se dessine la tendance à la stéréotypie contagieuse et uniformisante. Généralement, les cadres supérieurs canalisent leurs conflits vers les couches inférieures de la hiérarchie. La chaîne se brise à son point le plus faible, qui correspond à la couche la plus ambiguë et la moins personnalisée. En d'autres termes, il s'agit des niveaux les plus

dépendants et les plus creux, qui, au terme de ce processus involutif, apparaissent comme « déshumanisés » (Bleger 1966, 80).

José Bleger veut organiser et en même temps promouvoir systématiquement, un ensemble de connaissances psychologiques sur le fonctionnement institutionnel. Ces connaissances devraient servir aux êtres humains en vue de leur évolution personnelle. Il est convaincu qu'il faut favoriser « une institution qui appartient à l'homme », c'est-à-dire qui renverse la conception traditionnelle selon laquelle « les hommes appartiennent aux institutions » (Bleger 1966, 80). Il s'agit une fois encore d'accorder une attention spéciale au facteur humain en fonction du développement des individus. Comme toujours, dans la perspective

psychanalytique, le développement ne peut être que personnel.

À vrai dire, il ne se faisait pas d'illusion quant aux difficultés d'un tel objectif. Par la suite, il revient sur ces questions en précisant encore sa pensée. Il a toujours tenu compte du fait que l'identité de groupe repose sur deux niveaux différents. Il y a une identité que l'on obtient en travaillant ensemble au moyen d'une interaction susceptible de faciliter une évolution appropriée et qui, à la fin, obtient comme résultat l'intégration de ses membres. Mais il y a aussi une autre identité, que l'on peut appeler « identité syncrétique », qui joue exclusivement sur le sentiment d'appartenance, et José Bleger ne manque pas de souligner le paradoxe selon lequel « l'appartenance est toujours une dépendance aux niveaux de la socialité syncrétique » (Bleger 1966, 193-194). Cette remarque, lourde de significations, invite à réexaminer le risque de la loyauté envers un groupe en tant que valeur absolue. Lorsque la nécessité de se sentir membre d'un groupe l'emporte sur tout le reste, alors disparaît la capacité individuelle d'élaborer un jugement personnel en toute circonstance. On retrouve des réflexions de ce genre chez Wilfred Bion lorsqu'il s'occupe du groupe de travail et du fonctionnement des groupes. Le cadre institutionnel exige son propre modèle de références, qui ne peut être que le modèle psycho-social, et dans ce milieu particulier c'est le groupe, « le groupe opérationnel », qui devient le principal instrument de travail. Nous retrouvons de nouveau ici la pensée de Enrique Pichon Rivière, l'initiateur de cette méthode, mais nous voulons simplement montrer comment José Bleger cherche à définir, d'un point de vue pratique, les interventions les plus efficaces pour modifier la réalité sociale du malade. La perspective est toujours celle de la psychohygiène, où la première place revient à la famille en tant que groupe et institution sociale. Sur ce point, nous présenterons un certain nombre de réflexions faites par José Bleger lui-même, des réflexions centrales pour ce qui est de la prévention, et qui constituent la partie essentielle de l'ensemble de son système théorique et technique.

José Bleger part de la description de la famille en tant que groupe primaire. Ce qui caractérise le fonctionnement de ce groupe, c'est la relation face à face, fortement marquée par l'échange émotionnel entre ses membres. Il se sert jusqu'ici de la description qu'en fait Charles Cooley avec sa distinction classique entre groupes primaires et secondaires. Mais José Bleger propose d'emblée sa propre hypothèse, qui est toute autre : la différence entre ces deux types de groupe dépend des mécanismes de projection qui interviennent et des résultats de ces projections. Le groupe familial utilise des mécanismes de projection très puissants qui déterminent un mode de fonctionnement particulier. Entre les membres de la famille se produit une identification projective massive, croisée et multiple, qui finit par créer un « groupe de participation ». Il puise cette dénomination chez l'anthropologue Lucien Lévy-Bruhl et il décrit de façon très efficace cette identité de groupe. Il s'agit d'une comparaison qui rapproche le groupe familial des sociétés primitives, mais cette similitude lui sert simplement à illustrer une identité de départ complètement assujettie au groupe, dans laquelle l'identité personnelle n'est pas du tout assurée. Qu'il nous suffise pour l'instant de rappeler qu'en citant Henri Wallon, José Bleger parlait déjà de « syncrétisme primitif » et qu'il concevait un type d'organisation archaïque avec un fonctionnement qui ne fait pas de distinction entre l'intérieur et l'extérieur, ne discrimine pas entre le dedans et le dehors. Le syncrétisme est l'un des attributs du groupe familial et la participation correspond à l'aspect dynamique.

La symbiose est le phénomène clinique propre au groupe familial. La famille se caractérise par l'instauration d'une symbiose qui concentre la partie psychotique de la personnalité de tous ses membres. La participation constitue la modalité de fonctionnement qui maintient et recrée le syncrétisme de base de la symbiose familiale. La famille en tant que telle devient le réceptacle des parties les moins différenciées de la personnalité. Dans le meilleur des cas, le groupe familial lui-même « formera des personnes » (Bleger 1966, 124). Chaque membre du groupe n'est qu'une partie de la totalité et ne se représente pas comme une unité psychologique totalement séparée. Le groupe familial sain est celui dans lequel s'élabore un processus de discrimination progressive qui génère peu à peu différents niveaux de différenciation, lesquels à leur tour conduisent à une personnification significative de chaque individu. Les deux systèmes, de participation et d'interaction, peuvent coexister, mais peuvent également s'alterner au cours de périodes distinctes. Notre organisation sociale tend à une forte séparation entre l'intra et l'extra-groupe familial, ce qui permet au sujet de s'insérer dans le monde social avec la part la plus évoluée de sa personnalité.

Parmi les troubles qui frappent la famille, beaucoup semblent déterminés avant tout par la dynamique interne du groupe, comme dans le cas de deuils, d'éloignement des enfants, de mariages, de naissances ou de changements d'habitation. Il faut cependant prendre en considération les changements en provenance de l'extra-groupe qui finissent par avoir des résonances à l'intérieur du groupe familial. Les peurs générées dans des contextes sociaux

s'insinuent dans le tissu familial en accentuant les malaises qui sont toutefois perçus comme s'ils n'étaient qu'intrafamiliaux.

José Bleger examine deux catégories de groupe familial. Le premier groupe, qu'il appelle « groupe agglutiné » (Bleger 1966, 125), est décrit comme un groupe disposant de rares éléments d'identité individuelle, où chaque individu ne peut pas se comporter comme une personne indépendante et peine à reconnaître les autres membres de la famille en tant qu'individus différents de lui-même. La structure de base présente les caractéristiques d'une véritable organisation narcissique où l'emportent les aspects les moins discriminants. Cette prédominance de l'organisation indistincte ne se produit pas exclusivement dans la sphère individuelle de chaque sujet, c'est au contraire, un événement qui concerne le groupe tout entier. La projection de l'interne sur le monde externe est si puissante et absolue au point qu'il est difficile de distinguer l'objet interne de son dépositaire. Dans ce type particulier de groupe, chaque membre appartient au monde interne des autres membres.

Il faut remarquer que le monde interne dont il est question ici, n'a rien d'interne dans le sens où il serait circonscrit dans un dedans, mais il a été totalement reporté sur l'environnement. Les objets de l'environnement physique ont été recouverts par ces projections. Dans ces conditions, toute distance entre le dedans et le dehors est abolie, et le monde externe coïncide totalement avec le monde interne. Pour élucider ces faits psychologiques très complexes en recourant à un vocabulaire technique, nous ne pouvons que répéter que le dépositaire coïncide avec le monde interne, sans pouvoir cependant assurer que le vocabulaire technique puisse rendre ces concepts plus compréhensibles. Comme l'indique José Bleger lui-même, cette zone de phénomènes est envahie par l'anxiété et la confusion qui masquent les différents phénomènes et empêchent de les reconnaître clairement.

Le groupe familial est donc un groupe primaire de nature symbiotique, dont le groupe agglutiné représente l'un des extrêmes, qui a pour caractéristique d'empêcher toute différentiation, dans une situation très ambiguë, avec l'apparition constante d'états anxieux et confus. Un type d'anxiété peut être perçu par l'observateur extérieur (qui peut éprouver parfois des sensations de torpeur et d'étourdissement), mais pas par le sujet qui l'exprime.

Bleger dit avoir trouvé, dans les travaux de Françoise Minkoswska sur les familles de patients épileptiques, des conclusions cliniques voisines des siennes. C'est pour cette raison que le groupe agglutiné prend aussi le nom de groupe « épileptoïde ». C'est un groupe dans lequel le sujet se débat entre une tendance à la fusion et ses efforts pour lutter contre le risque d'une fusion dans le groupe, pour finir par se confondre complètement avec le groupe en tant qu'ensemble. L'agressivité devient le premier instrument permettant de s'affirmer en tant qu'individu et de dessiner ses propres frontières. Les explosions de rage sont chose constante et, avec le temps,

elles acquièrent un certain rythme, car les sujets ressentent fortement le besoin de se sentir engloutis dans le groupe en tant qu'identité diffuse et, donc, de contrôler la partie psychotique.

À l'autre extrémité de cette échelle d'hypothèses de différents types de groupes familiaux se trouve le groupe « schizoïde » ou dispersé. Dans ce cas, chacun des membres retient et occulte la symbiose en lui. Le groupe apparaît bloqué sur le plan de l'émotivité et les relations entre les différents membres sont froides et distantes. Un minimum d'identité est préservé, mais sous la forme d'un isolement de nature réactive. L'individu fait intensément partie du groupe, non pas dans des termes concrètement physiques, mais dans sa façon de réagir, habituellement en fonction du groupe. Les activités principales du sujet ont lieu au-dehors, dans le monde extérieur à la famille et peuvent atteindre un niveau satisfaisant d'adaptation, mais surtout sur des bases rationnelles.

Après cette description des différents types de groupes familiaux, José Bleger affirme que « la fonction institutionnelle de la famille est de servir de réservoir, de contrôle et de protection en vue de satisfaire la partie la plus immature, primitive ou narcissique de la personnalité; mais la famille permet aussi, grâce à l'établissement d'une bonne relation symbiotique (relation symbiotique normale et nécessaire) le développement des parties les plus mûres de la personnalité » (Bleger 1966, 128).

Dans ces considérations cliniques et théoriques, la symbiose normale est considérée comme la base de départ indispensable au développement des êtres humains. Dans ce sens, José Bleger est totalement d'accord avec Margaret Mahler. Il estime que certains troubles particuliers, comme les altérations du caractère et les perversions, s'expliquent par l'absence de la symbiose optimale requise par la croissance. La symbiose pathologique se caractérise au contraire par l'absorption presque totale de l'individu dans le groupe. Enfin, pour ce qui est de l'autisme, on relève la présence caractéristique de rapports distants et froids aussi bien à l'intérieur que hors du groupe, comme si chacun des membres avait intériorisé le groupe familial lui-même en tant que noyau central de sa propre personnalité.

« La symbiose et l'autisme sont des étapes de la dynamique familiale, qu'il s'agisse d'états transitoires ou de stéréotypes pathologiques » (Bleger 1966, 129). Entre les deux structures extrêmes du groupe familial (agglutinée et dispersée), existent d'autres types de groupes. Il n'est jamais possible d'établir une frontière précise entre normalité et pathologie. À l'intérieur d'une famille apparaissent normalement des manifestations pathologiques qui ne peuvent être vues comme telles qu'au moment où elles se stabilisent et prennent une forme rigide.

La demande d'aide dans ces situations se produit au moment où surgit un désaccord entre une partie du groupe qui tend à préserver la structure, et une autre qui essaie de développer une identité individuelle plus nettement affirmée. La consultation familiale met régulièrement en évidence le désir

que tout redevienne comme auparavant, que les éléments de trouble, qui peuvent coïncider avec ceux du développement individuel de certains des membres cessent de « troubler » l'équilibre précédemment acquis. Face à ces manifestations, il convient de garder soigneusement à l'esprit le fait que la famille fonctionne comme dépositaire des parties les plus immatures de la personnalité et qu'elle a pour fonction d'exercer un contrôle sur les parties psychotiques. Si la symbiose familiale cesse de jouer son rôle de pilier, une véritable désorganisation psychotique risque de se manifester. La pathologie est d'autant plus sérieuse lorsque les rôles sont cristallisés et que tout le tableau des relations assume des formes stéréotypées.

Tout en cherchant comment intervenir sur le terrain du groupe familial, José Bleger ne manque jamais de souligner deux différents aspects du problème. Il s'agit en premier lieu de la structure même de la famille, dont la fonction très claire est de surveiller les angoisses psychotiques et de les immobiliser. Il s'agit ensuite du thérapeute qui ne doit jamais oublier que la crise de l'organisation précédente constitue en elle-même une occasion d'intervenir. En effet, si le syncrétisme se fracture, s'ouvre alors la possibilité d'une séparation-individuation qui, si elle est accompagnée d'une intervention thérapeutique efficace, peut faire évoluer le niveau de participation, que précède l'interaction.

José Bleger accorde beaucoup de valeur aux moments de rupture en tant que situations de crise susceptibles de jeter le trouble dans la structure de base et de favoriser un changement. Selon lui, « la symbiose est essentiellement une relation muette » (Bleger 1966, 133), ce pour quoi elle doit être décelée et rendue manifeste. La symbiose doit être découverte et mise en relief en tant que catégorie clinique décisive de la dynamique familiale.

L'autre objectif, de nature technique, consiste à transformer la participation en interaction, afin de permettre aux niveaux psychotiques d'évoluer vers des mécanismes névrotiques. Cette intervention exige une attention particulière au *hic et nunc*. Les remarques ou les interprétations à adresser au groupe doivent toujours tenir compte de la famille en tant que totalité et essayer de mettre en évidence les échanges que les différents membres établissent avec l'observateur extérieur. Ici encore, l'idée maîtresse est que les rôles peuvent être « joués », mais jamais pris à la lettre par le thérapeute.

José Bleger reste fortement attaché à la méthode clinique et tente de transformer le « comme si » de la situation analytique en un instrument susceptible de se révéler utile également pour ce type d'intervention. À la fin du chapitre sur le groupe familial, il dit avoir été particulièrement « gêné et paralysé », pour comprendre le sens de son travail, par le recours à des modèles causalistes provenant des sciences de la nature. Par contre, les phénomènes surgissant dans la pratique clinique l'ont aidé à voir plus nettement les problèmes du groupe familial, et notamment le phénomène

surprenant selon lequel « avant d'être une personne, l'être humain est toujours un groupe » (Bleger 1966, 134). Or, le premier groupe est toujours la famille.

Pour obtenir un guide pratique d'intervention sur les groupes et les institutions, il faut partir de la notion de conflit. José Bleger a toujours estimé que les institutions les plus saines étaient celles qui étaient en mesure d'exprimer le conflit et de chercher comment l'affronter. « Le conflit est un élément normal et indispensable dans le développement humain. Plus qu'à l'existence du conflit lui-même, sa pathologie est liée à l'absence des ressources exigées pour le résoudre ou pour le rendre dynamique » (Bleger 1966, 73).

En général le conflit qui se manifeste au cours de la première consultation est encore un masque dissimulant les problèmes réels. Il est rare que le motif qui déclenche la demande d'aide coïncide avec la vraie difficulté. Mais les « problèmes » surgissent lors de l'exposition des difficultés et ce sont précisément eux qui, sous toutes leurs différentes facettes, permettent d'aborder le véritable conflit.

Par contre, le grand obstacle est représenté par le dilemme qui suppose la présence de choix inconciliables ayant cessé d'interagir de façon dynamique. Dans le dilemme, le conflit est évité et l'on vise directement à en éliminer l'une des parties. Les dilemmes dissimulent généralement des situations ambiguës et confuses, ce qui fait d'eux un signal de mauvais pronostic. L'ambiguïté émousse les conflits et empêche leur émergence, si bien que l'observateur ne peut les voir ni les reconnaître, et donc, à la fin, ne peut y réfléchir.

José Bleger a décrit par ailleurs trois types d'institutions. Celle qu'il examine en premier lieu fonctionne comme un groupe primaire. Le prototype en est la famille, sous son double aspect d'institution sociale et de groupe. Nous avons déjà parlé de la famille en tant que groupe ; nous nous arrêterons donc sur l'institution qui fonctionne comme un groupe primaire, comme une famille. C'est de nouveau la participation qui l'emporte sur l'interaction et « l'objectif » passe donc au second plan pour laisser plus de place au sentiment d'appartenance. Les émotions très fortes finissent par masquer l'objectif que le groupe s'est fixé, et il faut alors intervenir pour récupérer l'objectif et pouvoir recommencer à fonctionner. L'une des façons de redonner force à l'objectif est de le redéfinir, et de le replacer au premier plan. L'activité clinique ne perd jamais de vue l'encadrement initial et le fait de revenir explicitement aux termes du contrat constitue une stratégie, une façon de se repositionner face au travail, en essayant de comprendre ce qui se passe. Le fait de savoir prendre une légère distance permet de récupérer l'objectif initial et favorise donc la structure de groupe secondaire, indispensable pour ce passage.

L'institution de second type, qui offre les caractéristiques essentielles du groupe secondaire, se comporte de façon stéréotypée et formelle, au point

qu'il faut surmonter la rigidité qui a étouffé à l'intérieur les membres du groupe primaire.

Le troisième type d'institution correspond à une organisation qui fonctionne selon les modalités du groupe secondaire, sans dériver nécessairement vers des réactions rigides et dévitalisées, et apparaît porteur d'une dynamique plus souple.

Pour José Bleger, comprendre le groupe familial est une ressource essentielle dans le cadre de la prévention. Au cœur du problème, il place d'emblée le concept de symbiose normale et pathologique. Ce sont des catégories qui lui permettent de définir des faits cliniques déterminants. Nous savons qu'il termine sa réflexion dans ce sens lorsqu'il publie *Symbiose et Ambiguïté*, en 1967. Par contre, dans *Psicoigiene e psicologia istituzionale*, il tente de faire en sorte que le savoir psychanalytique, théorique et technique débouche sur des modalités d'application dans les groupes, dans les institutions et dans les situations ordinaires de crise de la vie quotidienne. De son point de vue, la profession acquiert toute sa force non seulement en raison des connaissances acquises, mais aussi du fait qu'elle est en mesure de les appliquer.

Tout en pouvant sembler parfois trop simpliste avec ses répétitions et ses mises en garde, ce texte dévoile, encore aujourd'hui, des horizons nouveaux. Peut-être que le fait que, José Bleger ait été le premier parmi les psychanalystes de son entourage à inaugurer un nouvel espace d'intervention, peut inviter à abandonner la description de chacune des étapes. Mais Jose Bleger sait fort bien qu'il est nécessaire de tirer parti au mieux des connaissances psychanalytiques, tout en se montrant prudent et mesuré à l'égard du processus thérapeutique individuel.

## **Bibliographie**

Bleger, José. 1958. « *Psicoanalisis y dialectica materialista* ». Buenos Aires, Barcelona, Mexico: Paidos.

Bleger, José. 1963. « Psicologia de la conducta ». Buenos Aires : EUDEBA.

Bleger, José. 1966. « Psicohigiene y psicologia institucional ». Buenos Aires, Barcelona, Mexico: Paidos; (trad. it.: 1989. « Psicoigiene e psicologia istituzionale ». Loreto: Lauretana.

Bleger, José. 1967. « Simbiosis y ambigüedad ». Buenos Aires, Barcelona, Mexico : Paidos ; (trad. fr. : 1981. « Symbiose et Ambiguïté ». Paris : PUF).

Erikson, E.H. 1950. « *Childhood and Society* ». New York: Norton; (trad. fr.: 1959. « Enfance et société ». Neuchâtel: Delachaux et Niestlé).

# L'ambiguïté dans la cure psychanalytique

Dr **Nicolas de Coulon**, psychiatre, membre formateur de la Société Suisse de Psychanalyse (SSP), Lausanne.

**Résumé**: la notion d'ambiguïté de José Bleger renvoie à une part d'indifférenciation interne fondamentale entre soi et l'autre, impliquant la relation aux autres. De ce fait, elle ouvre, dans la cure psychanalytique, sur une zone archaïque, source du meilleur - les liens à autrui – comme du pire – la disparition de l'identité et « l'adaptation à n'importe quoi » (Silvia Amati Sas). La question se pose alors du rôle qu'elle joue dans l'approche individuelle propre au psychanalyste et de son utilisation clinique. Nous postulerons et illustrerons comment l'ambiguïté ne peut que se manifester à certains moments d'une cure et que, par conséquence, le travail nécessaire de subjectivation n'est pas gagné d'avance.

Mots-clés: ambiguïté, José Bleger, psychanalyse, régression, récit clinique.

Summary: José Bleger's concept of ambiguity indicates a part of primitive undifferentiation between self and others, rooted in the relationship with others. Therefore, in psychoanalytical treatment, it opens an archaic zone, as a source of the best (bonding with others), as of the worst (disappearance of one's identity) and the "adaptation to whatsoever" (Silvia Amati Sas). We ask the question of the role that ambiguity can play in the individual process of personal analysis and its clinical use. We shall demonstrate how ambiguity can emerge at different moments of the treatment and the difficulty in achieving the necessary work of subjectivation.

**Key-words:** ambiguity, José Bleger, psychoanalysis, regression, case presentation.

## 1. Bleger et l'ambiguïté

Dans l'histoire de la psychiatrie, il existe une image très forte, celle du psychiatre Philippe Pinel libérant de leurs chaînes, en pleine révolution française (1793) les malades mentaux, les aliénés de l'hôpital - prison Bicêtre. Cette image avait grandement contribué à mon intérêt pour cette discipline médicale. Dans le même mouvement, nous pouvons évoquer une

deuxième image, moins spectaculairement héroïque, celle de Sigmund Freud s'attaquant aux chaînes invisibles qui nous retiennent prisonniers de nos complexes inconscients. Les retombées de ces deux gestes ne sont pas les mêmes dans notre champ socioculturel et politique, mais nous pouvons nous interroger à juste titre sur l'importance respective en termes de liberté ou plus exactement de libération qui en a résulté. Dit autrement, la psychanalyse n'est-elle pas actuellement plus « libératrice » que la psychiatrie ?

Fort de cette question, j'aimerais maintenant réfléchir avec vous sur l'apport du psychanalyste argentin José Bleger et son concept d'ambiguïté. Tout en étant psychiatre, je suis devenu moi aussi psychanalyste et c'est bien le point de vue d'un psychanalyste que je vais illustrer. Pour commencer, je vous propose de reprendre quelques définitions, car les concepts de Bleger ne sont pas toujours immédiats. Sa notion d'ambiguïté renvoie à une part d'indifférenciation interne fondamentale entre soi et l'autre, impliquant la relation aux autres. Pour mieux comprendre, nous pourrions partir d'une situation psychologique que tout le monde pense connaître : il s'agit d'un être humain, vous ou moi, conscient de son identité, de sa singularité, de son autonomie. Il sait qu'il entretient avec autrui des liens divers et variés tout en conservant une image de soi relativement stable. Quand nous regardons ce fonctionnement de plus près, les choses se compliquent et nous pouvons percevoir qu'un certain nombre d'éléments nous échappent, ce qui se manifeste dans nos rêves, mais aussi dans nos réactions involontaires, le sentiment d'une certaine inhomogénéité interne et parfois même, des symptômes parfaitement embarrassants. Je ne veux pas revenir ici sur toutes les raisons qui permettent de relever la place des éléments inconscients à l'intérieur de nous. Il suffit ici de rappeler que le chemin que nous avons parcouru depuis notre petite enfance pour devenir un adulte apparemment complet et responsable, ce chemin donc, a laissé des traces à l'intérieur de nous, traces devenues en grande partie inaccessibles, sauf peut-être à la cure psychanalytique. À l'origine, nous étions totalement dépendants de nos parents, nous avions besoin de presque tout, éléments de survie, mais aussi de socialisation. Nos besoins et nos désirs ne se distinguaient pas très clairement de ceux de nos objets primaires comme les appellent les psychanalystes. Bleger montre avec finesse que notre individualité se construit à partir de ce partage. Selon lui, cette mise en commun intense et précoce conduit à une certaine indiscrimination comme cela se voit plus clairement dans les groupes. Quand nous participons à un groupe ou dans une institution, nous fonctionnons autrement; on pourrait dire que nous sommes influencés par le groupe, mais en fait, nous participons au groupe et partageons avec les autres, certains éléments psychiques qui ne nous appartiennent pas, ou plus, en propre. C'est de ça que parle Bleger quand il définit un « état d'indifférenciation primitive » qui se retrouve aussi bien dans les groupes, qu'en société comme à l'origine du développement

humain. Les notions qu'il utilise sont les termes de symbiose et d'ambiguïté, phénomènes à la fois normaux et pathologiques.

Il se peut que vous releviez quelques divergences avec d'autres conceptualisations. Il se peut aussi que nous ayons chacun notre Bleger, notre compréhension des apports originaux de ce clinicien assez génial ce qui conduirait à enrichir une image conceptuelle qui était jusqu'à maintenant plutôt réservée aux cliniciens. Quant à moi, je ne revendique pas spécialement de conserver cette théorie dans le champ psychanalytique dont elle est issue. Il n'en demeure pas moins que ce que je peux aborder maintenant concerne effectivement le travail avec des patients. J'en distinguerai les enjeux de la façon suivante : avec son concept d'ambiguïté, José Bleger désigne une zone archaïque qui va se retrouver dans la vie comme dans la cure psychanalytique. Dans la mesure où elle est la source précieuse du lien à autrui, c'est une chance. Mais, elle présente aussi un risque énorme puisqu'elle signifie une disparition de l'identité « individuelle »; dans ce sens, il s'agit d'un danger. C'est de cette dialectique que je voudrais vous parler pour en montrer quelques conséquences sur le possible travail de « subjectivation » dans certains traitements, ouvrant certainement sur une application plus large.

#### 2. Clinique de l'ambiguïté

J'aimerais donc vous parler de quelques patients qui ont posé des problèmes dans le registre de l'ambiguïté. Je ne pourrai pas, pour des raisons de confidentialité, faire autre chose que de résumer leurs thérapies, ou comme disent les psychanalystes, leur cure. Mais j'essaierai de vous en montrer quelques expressions importantes et, peut-être aussi, indiquer quelques issues possibles.

En introduction, je vous ai donné quelques définitions concernant l'indifférenciation interne. José Bleger définit l'ambiguïté de façon plus précise. Il dit que « a) c'est un type particulier d'identité ou d'organisation du moi qui se caractérise par la coexistence de multiples noyaux non intégrés pouvant par conséquent coexister et alterner sans impliquer de confusion ou de contradiction pour le sujet. b) chaque noyau de ce moi « granulaire » est lui-même défini par un manque de discrimination entre moi et non-moi, ou pour employer des termes positifs, par une organisation syncrétique (autre terme de Bleger qui signifie : relatif à la symbiose). Nous pouvons dire que ces deux caractéristiques sont propres au moi (ou à l'identité) très primitif ou très régressif » (José Bleger, 1981, 208).

#### Cas clinique 1. M.A. Régression

Pour commencer, je pourrais vous parler du cas de M. A. dont m'a parlé une collègue. M. A. a toujours vécu très proche de sa femme ; ils faisaient tout ensemble pendant des années; ils n'ont pas voulu d'enfants pour pouvoir mieux s'occuper l'un de l'autre. La femme semblait prendre toutes les décisions importantes et se montrer plus active dans l'organisation de leur vie. Nous dirions que c'était un couple très symbiotique. Un jour, M. A. prend quand même la décision d'organiser des vacances : ils partent sur une île volcanique et, lors d'une promenade, Mme glisse, tombe... et meurt accidentellement. C'est quelques semaines après l'enterrement que ma collègue reçoit M. A. Celui-ci n'est même pas triste, plutôt désemparé ; nous dirions qu'il a de la peine à faire son deuil. Cependant, il commence progressivement à faire pression sur la psychothérapeute : il lui dit qu'il a cessé toute activité, ne fait plus rien d'autre que de se rendre à son cabinet. Il lui demande aussi de décider à sa place de tout ce qu'il doit faire ou ne pas faire. Alors qu'il voulait de l'aide, maintenant il dit que la vie ne l'intéresse plus. Assez rapidement, la situation devient intenable pour psychothérapeute qui se sent happée par une force négative et plutôt destructrice. Elle commence à accepter des choses que les thérapeutes acceptent rarement comme des téléphones à toute heure du jour et de la nuit et des visites-consultations-surprises de la part de M. A., Celui-ci déclare même que son sort repose entre ses mains vu qu'il aimerait qu'elle l'aide à mourir, qu'elle lui donne la potion d'Exit (organisation suisse légale d'« aide au suicide »). Pour que les plus psy d'entre vous me comprennent bien, il faut préciser que dans l'appréciation de la psychothérapeute, M.A. n'est pas vraiment déprimé. Elle le sent en grande difficulté, elle se sent en grande difficulté, soumise à un chantage, une violence exercée, mais il ne s'agit pas de dépression. C'est comme si le patient avait besoin d'une peau commune avec sa thérapeute, à la vie et à la mort. Que se passe-t-il donc ?

Sans entrer dans tous les détails, nous pouvons revenir au concept d'ambiguïté. M.A. semble avoir vécu assez longtemps à un niveau que Bleger qualifierait de syncrétique: avec sa femme, il partageait une sorte de symbiose et s'était révélé très dépendant. La fois où il fait preuve de plus d'autonomie, manque de chance, sa femme décède. Il ne lui reste plus qu'à retrouver quelqu'un avec qui il pourrait retrouver ce niveau archaïque d'interdépendance; c'est ce qui se passe avec la thérapeute. Celle-ci ne s'en rend pas vraiment compte dans la mesure où elle est prête à s'adapter au niveau où fonctionne son patient. Nous pourrions donc dire qu'un stade d'indifférenciation partagée prend place dans la thérapie. M.A. fait ainsi preuve d'ambiguïté: il ne se rend pas compte de la contradiction entre sa demande d'un secours vital et son exigence d'être accompagné dans la mort. La psy, de son côté, entre en action, « agit » dans ce traitement, d'une manière qui lui est totalement inhabituelle. Si nous connaissions davantage l'histoire ancienne, et plus particulièrement infantile, de M.A., nous

pourrions alors reconstituer ce qui l'a amené à fonctionner, en général, à un assez grand niveau symbiotique et, dans ce moment de crise, à un niveau d'ambiguïté encore plus grand, qu'il a donc mis en partage avec la thérapeute. Je n'irai pas plus loin dans ce récit. Ceci constitue un exemple de l'importance du fonctionnement ambigu, de la régression possible en thérapie. Nous éclairons ainsi une des facettes, une des pires, provoquées par cet état de fusion primitive. Précisons toutefois que la prise de conscience du côté de la thérapeute lui a permis ensuite de trouver le moyen de reprendre ses marques thérapeutiques habituelles et d'aider le patient à sortir de cette régression destructrice.

#### Cas clinique 2. M.B. En traitement

Justement, comment est-il possible de tirer parti, de tirer un « bon » parti de ce qui paraît quand même être un obstacle radical à l'avancée et au succès d'une cure psychanalytique. Je vais donc continuer à vous parler de cette clinique de l'ambiguïté en prenant, cette fois-ci, la situation d'un de mes patients.

M.B. était envahi par l'angoisse. Un jeune homme assez brillant qui avait réussi de belles études, mais ne parvenait pas à s'inscrire dans un parcours professionnel. Ses angoisses l'empêchaient complètement de travailler comme enseignant. Il aurait aussi voulu faire une carrière théâtrale, mais y avait renoncé, après avoir suivi de nombreux cours où par moment, il était parvenu, dans un état second, à séduire le public. Aussitôt après ces rares succès, il s'effondrait et décidait qu'il n'aurait jamais dû quitter l'enseignement. En fait, il ne savait pas très bien qui il était, un acteur ou un enseignant. En fait, il voulait être les deux, ne se rendant pas vraiment compte de l'incompatibilité pratique qui revenait en permanence. Cette hésitation lui prenait toute son énergie et semblait s'inscrire dans son identité même. Pour financer l'analyse, il s'était mis à faire des remplacements d'enseignants sans jamais cesser de vouloir jouer du théâtre. Pourquoi ne pas faire les deux, direz-vous? S'il n'y avait pas eu cette angoisse permanente, j'aurais pensé comme vous. L'angoisse revenait, elle flottait et je l'avais sentie dès la première séance.

M.B. raconte à grands traits une vie où progressivement se dégagent deux constellations perturbantes : l'histoire du divorce des parents et l'emprise sur lui d'un gamin, voisin que personne ne surveillait ; ce dernier l'entraîne - ils sont jeunes, avant même la scolarité - dans une série d'expérimentations sexuelles, puis sur des voies proches de la délinquance. Pourquoi ses parents n'ont-ils rien remarqué ? Pendant longtemps, c'est moi qui me pose – en interne – cette question, car le récit de ce qu'il subissait est parfois révoltant. Lui, il ne le considère pas comme tel, riant plutôt de scènes assez scabreuses ; c'est son côté petit délinquant qui revient dans les mensonges et les banalisations. Pour lui, les choses se sont gâtées après le divorce des

parents, bien que là aussi, l'admiration pour sa mère, grande actrice ellemême, comblait l'absence d'un père, totalement disqualifié. Pour M.B., la comparaison avec sa mère est une référence qu'il cherche sans fin à égaler avec le désir angoissé de lui être agréable. Dans le transfert de base, je suis une figure parentale rassurante qui calme l'angoisse, mais soudainement, des motifs de persécution surgissent où je sens que la confiance se retourne d'un coup, se transforme en méfiance de la pire espèce, suscitant chez moi l'envie de me justifier (ce que je ne fais pas). À côté de ces figurations possibles d'un père absent sur lequel il n'a pas pu s'appuyer, et complètement clivées, survient une partie régressive qui menace : celle que j'ai progressivement comprise comme étant la mère - collée -, à la fois nécessaire (le besoin plus que le désir!) et envahissante, nourrissante et toxique. Pour reprendre les concepts de Bleger, le syncrétisme concerne le partage avec le petit délinquant et celui plus redoutable avec la mère. Progressivement, je découvre qu'il a été régulièrement séduit, puis abandonné dans des situations où la différence de génération disparaissait. La position d'ambiguïté se trouve dans le partage invraisemblable qu'il place à l'intérieur de lui entre un amour et une soumission totale à cette mère, alors qu'il sait bien que son autonomie exige qu'il s'en sépare de manière claire et qu'il se dégage de cette emprise passablement perverse, passée et actuelle.

C'est d'ailleurs sur ce point que j'ai fini par m'occuper « psychanalytiquement » de cette ambiguïté, source d'angoisses à répétition, résistante à toute interprétation. Au cours d'une séance particulièrement significative, un tournant s'est amorcé. Rapidement dit, je suis intervenu avec le sentiment interne, impérativement violent, qu'il fallait dire « non »! Et je l'ai dit, comme une sorte de cri du cœur, ce qui n'est pas le style habituel d'une interprétation psychanalytique. Sans compter qu'a surgi un lapsus quand j'ai dit qu'il était urgent que Je dise non à cette mère, au lieu de dire que vous disiez non. Ce que je pourrais maintenant appeler une « confusion bourrée d'énergie » a eu un effet très important. Le patient était tout d'abord stupéfait, puis fâché contre moi, puis s'interrogeant sur mon emprise sur lui avant de finalement, en quelques séances, revenir à la dépendance ambiguë qui le reliait à sa mère. Il parle : « La séance m'a vraiment dégagé de mon angoisse de façon assez nette ; c'est la première fois, je crois. J'ai eu l'impression, c'est fou, que j'étais en train de sortir physiquement ma mère de moi, de l'extirper. Mais j'ai pensé : comment la maintenir dehors? Elle s'est infiltrée partout. Je me sens beaucoup mieux ». Voilà. Ceci n'est qu'un passage d'une longue cure, mais il a probablement été déterminant.

#### 3. Sortir de l'ambiguïté

Mon idée n'est pas de vous donner l'exemple d'une belle interprétation psychanalytique. Je voudrais plutôt rejoindre les travaux de Silvia Amati Sas (2011) à propos de la soumission psychique. Pour elle, le conformisme que nous pouvions considérer comme une attitude sans grandes conséquences fâcheuses s'éclaire soudainement d'une lueur plus inquiétante quand il est question de s'accommoder d'une oppression caractérisée et d'accepter les mauvais traitements. Elle nous dit que dans les traumatismes extrêmes et les situations de torture, la subjectivité se modifie et que l'ambiguïté s'installe comme une défense. Ce que je ne ferai qu'esquisser ici, est l'intuition que ces mécanismes d'adaptation exagérés, adaptation « à n'importe quoi » comme le dit cette auteure, ne s'appliquent pas exclusivement aux situations extrêmes des séquelles de torture, mais qu'ils concernent un plus grand nombre de situations psychiques apparemment plus standards, vécues par un certain nombre de nos analysants. La vie ordinaire ne peut pas être comparée avec des séances de torture. Il n'empêche qu'il existe des situations traumatiques qui commencent dans l'enfance, hors du champ de la violence organisée. Nous en avons tous entendu parler, mais nous ne savons pas toujours comment les mauvais traitements de l'enfance, plus ou moins visibles, plus ou moins cachés s'inscrivent dans notre psychisme. Cette question intéresse évidemment aussi les psychanalystes. Même si nous prenons des mécanismes plus connus comme celui de « l'identification à l'agresseur », nous pouvons bien penser qu'il arrive qu'ils s'appliquent aux parents, non pas à tous les parents, tout le temps, mais dans certaines situations où nous observons un attachement excessif à une situation intenable. Quand l'amour se mêle intensément à la haine ou la dépendance à la destructivité, nous pouvons nous retrouver, psychanalystes et patients, dans une situation d'ambiguïté à la Bleger. Nous pourrions même la qualifier de « position », comme une position d'ambiguïté (par analogie avec les positions décrites par Mélanie Klein), car elle offre par moment une stabilité assez effravante ou la différenciation psychique et l'autonomie ne sont pas possibles. Dans ce cas, la question de la non - séparation prime sur celles de l'abandon ou de la perte que nous trouvons chez d'autres analysants. La maltraitance existe dans les relations primaires et nous la retrouvons de ce fait dans la cure individuelle, par exemple au cours d'une régression. Nous observons alors l'apparition de « zones syncrétiques » pour reprendre la terminologie de Bleger, qui bloquent le travail standard du psychanalyste. L'objectif difficile à atteindre est alors celui d'une réappropriation subjective.

J'ai tenté de montrer qu'un possible dégagement survient par le « non », partagé entre le patient et le psychanalyste, à certains moments cruciaux de la cure. Nous rejoindrions alors une position présente dans un des derniers textes de Freud (1939a) sur les mythes des origines qui s'ancrent dans un

geste fait d'une négation et d'une opposition, susceptibles de former une butée pour commencer du nouveau, dans mon langage un acte à analyser. Il nous faudra cependant continuer nos observations pour confirmer qu'il s'agit bien d'une voie thérapeutique. J'ose espérer qu'il s'agit de formes pathologiques plutôt minoritaires, mais notre expérience ne peut pas dissimuler que « l'adaptation à n'importe quoi » soit relativement répandue, comme nous pouvons le constater dans le champ social et politique. C'est à ce point que mes préoccupations rejoignent celles de l'ensemble des intervenants de cette réflexion multidisciplinaire. Comme le disent les chercheurs, d'autres études et la poursuite de nos réflexions sont encore nécessaires.

#### **Bibliographie**

Amati Sas Silvia. 2011. L'ambiguïté comme défense dans les situations extrêmes. In Guerres mondiales, totalitarismes, génocides. La psychanalyse face aux situations extrêmes. Ed. H. Vermorel, ed.EDK

Bleger, José. 1981. Symbiose et ambiguïté. Paris, PUF (Ed. originale espagnole, 1967).

Freud, Sigmund. 1939a. L'homme Moïse et le monothéisme. Paris. PUF. OCF-P.

## Souffrance, douleur et cadres sociaux1

Silvia Amati Sas, psychanalyste, Trieste.

Résumé. Dans notre société de masse, faute de pouvoir intégrer un cadre ou un contexte social donneur de sécurité, les personnes ont tendance à devenir de plus en plus ambiguës et indifférenciées. La torture, la disparition et les camps de concentration, en tant qu'attaques organisées contre le cadre de vie de la personne nous confrontent au phénomène extrême de la capacité humaine à s'adapter et à se familiariser à n'importe quel contexte. Si on se réfère au besoin primaire de dépositaire, on peut considérer que la douleur serait liée à la perte de dépositaires. Alors qu'à l'inverse, la souffrance serait liée au sentiment d'impuissance ou d'incapacité du sujet à être un dépositaire idéalement donneur de holding pour ses propres objets.

Mots-clés. Cadre. Contexte. Ambiguïté. Dépositation. Holding. « Perte de sens ».

Dans le travail thérapeutique avec des patients qui ont vécu des situations extrêmes, l'analyste est confronté dans son contre-transfert avec des fugaces moments d'un insight particulier: une « perte de sens » de son travail thérapeutique qui s'accompagnent d'un sentiment de désespérance et de futilité.

Passager démantèlement de notre « projet identificatoire » en tant que thérapeutes, où semblent se perdre ses prémisses : l'espoir et la conviction dans la croissance psychique. Il surgit en nous l'évidence d'un dilemme éthique. Nous entrons ainsi en résonance avec une région de base de la psyché où se trouvent le risque et l'espoir. Cette fugace expérience dévoile la « nature » de la douleur provoquée chez les patients par ces situations traumatiques extrêmes qui ont été expressément conçues par d'autres humains pour attaquer les fondements de l'identité et la pensée. Nous ressentons une perplexité semblable à celle que décrit Primo Levi sur son expérience des camps nazis, où les prisonniers au lieu de la joie escomptée pour la libération tant attendue, tombaient dans un étrange et profond malaise, de même que les soldats russes, leurs libérateurs, lesquels... » ne

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Article paru dans la Revue française de Psychanalyse, no 4, pp. 945-955, 1991.

souriaient pas, ne saluaient pas, ils paraissaient opprimés, plus que par la pitié, par la confuse retenue qui fermait leurs bouches et qui baissaient les yeux vaincus par le scénario funeste. C'était une honte bien connue de nous, -...celle que le juste éprouve devant la faute commise par autrui, celle dont l'existence même est un remords, qu'elle ait été introduite irrévocablement dans le monde des choses existantes et que sa volonté eût été nulle ou insuffisante et qu'il ne trouve pas moyen de s'en excuser » (Levi, 1983). Cette « honte » démantelante, cette souffrance vécue par les victimes de la perversité ou par ceux qui la découvraient, est un regard perplexe porté vers le non-soi, le monde environnant, qui pourrait éliminer toute illusion sur les êtres humains et tout espoir, car ici la société a complètement perverti sa tâche winnicottienne de « mère environnante ». On est devant le sentiment d'un non-lieu, un manque par rapport à une certitude absolument nécessaire et fondamentale, quelque chose de non dialectisable, non réparable qui laisse apparaître une idée absurde de l'humanité.

En relation avec les patients qui ont vécu la torture, notre compréhension psychanalytique s'avère difficile, car l'évidence de liens humains organisés volontairement comme chosifiants nous porte vers le non pensable, le non-symbolisable, et nous courrons le risque d'accepter cela, en l'expliquant, en le banalisant et en croyant au mirage d'une psychanalyse qui pourrait défensivement tout vouloir comprendre à travers la pulsion de mort et le sadomasochisme, et qui perdrait de vue la dialectique des contextes et du social.

J'attribue le vécu de « perte de sens » dans mon contre-transfert à la sinistre perception d'une faille dans le contenant commun au patient et à moi-même, l'humanité comme contexte, l'appartenance à l'humanité en tant que cadre et contexte. La perte fugace de ma conviction thérapeutique est due à mon intuition de l'expérience d'agonie qui a été provoquée chez le patient, et où il a vécu la tentation de se laisser aller à la mort psychique (abandonner tout choix et tout conflit).

Pour Lichtenstein (1963), « toute personne vit dans une tension constante entre l'effort pour maintenir son identité et la tentation d'abandonner l'humain », tentation d'aller vers une « métamorphose » ou vers une « chosification ». Celle-ci serait-elle équivalente à ce que Baranger (1987) appelle « le trauma pur », qui serait « purement économique », insaisissable, sans nom et sans histoire? Cet auteur dit qu'il faut « remercier nos objets dans leur fonction la plus primitive de nous préserver du trauma pur ». En fait, les plus grandes peurs ne sont pas des peurs « pures », mais relationnelles : « la peur de la dépendance sans recours » (M. Khan, 1974), ou « la peur d'un état archaïque de dépendance absolue » (Winnicott, 1975), supposent l'existence d'un cadre humain dont on a un besoin absolu, mais qui comporte aussi un risque d'aliénation.

« L'humain » implique donc le plus large espace d'appartenance de la personne dans sa dépendance intersubjective et transubjective.

Ce qui est étrange et inquiétant pour Bleger (1987, 1972) est la peur devant l'inconnu que chaque personne porte en elle sous forme de nonpersonne ou de non-identité; c'est « la peur de ne pas pouvoir continuer à réagir avec les règles établies que l'on doit assimiler en tant que personne ». « L'identité, dit-il, n'est pas seulement donnée par les aspects plus élaborés ou intégrés, mais aussi par des aspects de la personnalité qui demeurent dans un état de non-discrimination, et qui se caractérisent par une non-relation et par une indifférenciation dans lesquelles chaque individu ne se différencie pas d'un autre et ne se trouve pas discriminé parmi d'autres ». L'identité s'offre dans deux versants en équilibre et complémentarité, une identité d'appartenance et une identité d'intégration. A partir de cela, nous pouvons dire que l'identité d'appartenance correspond à la dépendance du cadre externe actuel où se déposent les aspects ambigus et plus indifférenciés du sujet ou du soi que le moi essaie de projeter, fixer et immobiliser hors de soi dans des objets du monde extérieur, ce qui lui apporte en retour un sentiment d'appartenance. Il peut s'agir d'appartenances concrètes à des institutions ou à des habitudes quotidiennes. Certains dépôts sont plus inertes (installation) et d'autres plus investis (participation). On est « condamné à appartenir » (Puget, 1991). L'identité d'intégration est une continuelle création du moi qui se réfère au sentiment de sa continuité temporelle, au projet identificatoire, à l'investissement du futur, à la dépendance rétroactive vers les objets de la réalité passée (Green, 1977), au cadre interne (Aulagnier, 1975) qui donnent des appartenances symboliques (par exemple : la filiation, la religion, le nom propre), et l'intégration et la transformation des différentes appartenances. L'immobilisation et le contrôle des parties ambiguës ou indifférenciées du soi, projetées et déposées dans les cadres qu'offre la réalité externe, est inéluctable. Mais à ce niveau le sujet reste vulnérable, soit par excès de dépendance, soit par l'abus de dépositaires (Amati, 1991).

« Au début, le moi englobe tout, puis il expulse de soi le monde extérieur » (Freud, 1930). Les premier sentiment d'exister serait l'hypothétique sentiment océanique d'un moi qui serait un avec un tout indifférencié, et qui rendrait ensuite le chemin des identifications primaires et secondaires pour aboutir à se concevoir soi-même comme ayant une identité dans un contexte (Aragones, 1975).

Le contexte maternel et familial, les premiers dépositaires se trouvent déjà là quand l'enfant apparaît. Ce contexte n'est pas choisi, il est un pur destin. Ni le lieu, ni le moment de l'histoire où on naît, ni le destin historique de notre propre génération ne sont choisis, et pour nous, ils vont de soi. C'est pourquoi quand il s'agit d'appartenances (par exemple la famille, les institutions), nous gardons cette impression qu'elles « vont de soi », c'est-à-dire un sentiment de familiarité qui correspond au phantasme originaire et universel d'une complémentarité bienveillante du monde extérieur avec nous-mêmes. Ceci explique que dans la grande régression provoquée par des

situations extrêmes, nous pouvons devenir familiers avec des contextes inacceptables. Cette « adaptation à n'importe quoi » (Amati, 1985) implique un arrêt de notre capacité critique envers le monde extérieur, et la tendance à devenir totalement non conflictuel, ambigu et à l'extrême, inerte et passif. Cet état d'ambiguïté est paradoxalement, une défense majeure, une défense de survie.

Au départ de la vie, nous sommes tributaires de la « mère environnante » (Winicott, 1969) qui suppose la présence et la constance de quelqu'un en position d'adulte (qui, dans le meilleur des cas, est arrivé suffisamment au seuil de la position dépressive, et porteur lui-même d'un sentiment d'identité et d'altérité), qui soutiendra le devenir du bébé jusqu'à ce que celui-ci puisse prendre sa propre identité en charge par l'activité de son moi. Pour Winnicott (1969), la « mère environnante » représente la sécurité, alors que la « mère objectale » est soumise aux rythmes pulsionnels et au plaisir/déplaisir. Dans le cadre offert par la fonction environnante, la fonction de soutien narcissique, va se développer le drame des relations à l'objet. Le concept de « l'objet unique » (Berenstein et Puget, 1986) résume les fonctions complexes de l'objet environnant : il assure les actions spécifiques de satisfaction des besoins, sépare le monde extérieur et le monde intérieur, le moi et le non-moi, et procure les premiers signes de réalité. Il sert « celui qui a l'aptitude de devancer les désirs, de prévoir, ainsi que de fournir au moi désarmé et démuni un moi auxiliaire capable d'apporter du sens ». Si le seuil entre la réalité externe et le fantasme inconscient de l'objet unique suppose l'existence d'un besoin de sécurité de base, besoin d'être contenu, protégé, qui est universel et tout-puissant, la réciproque est aussi vraie : car l'être humain tend à pouvoir admettre la fonction de contenant d'un autre, qui est tacitement demandée par tout être humain à un autre. Cette réversibilité potentielle signale déjà l'ouverture à la position dépressive et aux « mécanismes qui permettent en général d'adopter une attitude déterminée à l'égard d'une autre vie psychique » (Freud, 1921).

L'enfant établit, à la fois, des identifications (relations d'objet) et intériorise la fonction du contexte environnant qui soutient la fonction d'intégration de différents aspects du soi. Mais nous ne deviendrons jamais complètement autocontenants et nous resterons à jamais tributaires des objets externes et de notre environnement proche et actuel. Au niveau des « liens symbiotiques » (Bleger, 1972) (liens de projection et de dépôt des aspects indifférenciés), il ne s'agit pas seulement d'identification primaire, mais aussi de l'intériorisation d'espaces et de climats affectifs.

La dynamique du lien symbiotique a toujours une double direction ou réciprocité, car, si chacun dépose hors de soi ce noyau archaïque pour les immobiliser, chacun est aussi le dépositaire inconscient de l'ambiguïté, des incertitudes et des angoisses archaïques des autres, ce qui nous rend insconciemment sensibles aux mouvements de l'angoisse existentielle chez nos proches, mais aussi dans tout changement du cadre social. Ce subtil et

tenace échange d'angoisses permet d'imaginer une région d'indifférenciation primaire au-delà des individualités, une région « transubjective » commune à tous, où se manifestent nos tendances mimétiques qui nous permettent d'être adaptatifs et manipulables en tant que masse. Cette région inconsciente, ubiquitaire et chercheuse de cadres, a comme caractéristique un opportunisme fondamental et un conformisme de base, car son besoin du contexte donné par le monde extérieur est absolu.

Sans préciser ici les ressemblances et différences entre les concepts de « holding », de « contenant-contenu » et de « dépositant-dépositaire-dépôt », quand on se réfère aux phénomèmes d'interrelation dialectique entre le monde externe et le monde interne, le modèle théorique de J. Bleger est très éclairant. Il offre une ligne de recherche qui permet d'inclure psychanalytiquement la dynamique des liens sociaux.

Aux concepts de lien symbiotique et de dépôt se conjuguent : l'idée d'une « position ambiguë » qui précède les positions kleiniennes classiques et l'étude de l'ambiguïté : c'est une organisation particulière de la personnalité qui peut prendre différentes fonctions. L'ambiguïté est l'expression clinique du « noyau agglutiné ou ambigu », noyau d'indifférenciation primaire, à l'intérieur duquel les sentiments incompatibles ne s'excluent pas entre eux, où les contraires coexistent sans organisation ni hiérarchie. Toutes les possibilités créatrices se trouvent potentiellement dans le noyau ambigu, mais aussi dans l'inertie la plus tenace, la plus grande labilité et la plus grande malléabilité. Evidemment, l'ambiguïté ne peut pas être confondue avec l'ambivalence ni avec la contradiction ou le doute.

L'état d'ambiguïté (qui n'est pas toujours reconnu ou reconnaissable par le sujet qui en pâtit) peut s'exprimer comme incertitude ou perplexité, obnubilation ou confusion, et il peut être vécu comme une dépersonnalisation.

Des degrés variables d'ambiguïté sont inconsciemment tolérés par n'importe quelle structure de la personnalité. En fait, l'ambiguïté est toujours là en chacun de nous, je pense qu'elle représente un « compromis de non-conflictualité » avec des objets et le monde extérieur; ses conséquences dynamiques couvrent un grand éventail (collusion, connivence, etc.). Certaines structures de la personnalité s'organisent dans l'ambiguïté: les « personnalités ambiguës », souvent adaptées ou suradaptées à la culture ambiante, ont un bon sens de la réalité, mais une pauvre capacité de conflit affectif et éthique, et restent tributaires de la morale des institutions ou des groupes d'appartenance. « Le sujet ambigu, assume des rôles de façon variable, son mimétisme est facile, mais inconsistant et non perdurable, il est influençable et présente une grande perméabilité aux introjections (Bleger, 1973). L'ambiguïté peut aussi apparaître de façon transitoire pendant des périodes critiques de la vie (par exemple l'adolescence) comme un état particulier où la personne est soumise aux contingences, où elle ne se voit pas comme promotrice de ses propres comportements ni de leurs conséquences. Dans l'état d'ambiguïté, l'insight est pauvre et les angoisses ne fonctionnent pas en tant que signal d'alarme. L'angoisse catastrophique (panique) est ressentie par le moi plus intégré du sujet quand, par perte massive des dépositaires, il y a danger d'une invasion brusque de l'ambiguïté, ce qui équivaut au risque d'effondrement du sentiment d'identité.

Le fait que l'ambiguïté soit l'expression d'une « position ambiguë » qui coexiste avec d'autres positions objectales à la faveur d'un clivage, nous permet de comprendre les différents niveaux à la fois d'adaptation et de conflit interne dans lesquels le sujet peut se trouver dans le même temps.

La régression massive à l'ambiguïté dans des situations extrêmes est une défense majeure qui permet de durer et d'endurer la situation traumatique persistante imposée (Amati, 1984). Il est important de souligner qu'il ne s'agit pas d'un déni de la réalité, car la personne ambiguë reconnaît la réalité qui l'entoure, mais il ne la critique pas; aussi son état d'ambiguïté lui permet-il d'obnubiler la perception interne de ses conflits douloureux. Endurer suppose cependant la persistance de l'espoir de pouvoir vivre après et de reprendre la croissance psychique, les discriminations et l'élaboration des conflits affectifs. L'apathie, l'anesthésie et certains paradoxes de comportement chez les victimes (par exemple qu'elles ne profitent pas plus des occasions favorables pour fuir), peuvent se comprendre comme des conséquences de la régression à l'ambiguïté.

Les patients que j'ai connus n'étaient pas au départ des personnalités ambiguës, mais ils sont passés par des degrés d'ambiguïté jusqu'à arriver à se familiariser avec ce qui est sinistre comme si ce n'était pas inquiétant. Mécanisme de défense majeur, mimétisme qui cependant laisse, après coup, le sujet étonné et déçu de lui-même; car chacun exige pour soi-même continuité et cohérence, et cherche à intégrer ses appartenances. Hélas, cette appartenance-là reste difficilement intégrable.

Dans ces thérapies (où le sentiment d'identité est plein de trous), le travail élaboratif consiste à retrouver le fil pour faire un raccommodage ». la douleur et la souffrance se réfèrent à ces « trous » qui restent non discriminés et non organisés et où la discrimination entre soi-même et le contexte pervertissant est perdue.

Voici un exemple : immédiatement après une embuscade dans laquelle son mari a été fusillé, Mme X... a été torturée, puis jetée sur un paillasson, les yeux bandés. Elle a passé ainsi plusieurs jours dans un état de somnolence et de pleurs incoercibles, toute renfermée sur sa douleur. Disparue pour les siens et pour son entourage habituel, incessamment condamnée à mourir, elle se considérait déjà morte. « A un certain moment, dit-elle, mes larmes se sont complètement séchées. » Elle a commencé alors à se connecter avec les autres prisonniers, « morts-vivants » comme elle. Un rétrécissement de sa capacité de réagir et de sentir s'est installé en elle, où elle ne reconnaissait plus ni les peurs ni les fortes angoisses qu'elle avait connues avant sa capture, une sorte d'étonnant assourdissement de ses émotions. Son refuge était le sommeil ; la plupart du temps elle dormait en se couvrant avec le veston de son mari que ses tueurs lui avaient « offert ». Après quelques mois, une nouvelle sorte de torture est

survenue (ce qui suggérait cependant que les tortionnaires avaient décidé de la laisser en vie), on l'a amenée à téléphoner à ses parents « Je suis alors née une deuxième fois, mais je n'étais qu'un avorton ». Ce contact avec les siens marque le début de tortueuses souffrances : elle entre dans un état d'alarme pour la douleur qu'elle leur cause et se soucie de leur vie et de la sienne en condition d'otage. A partir de ce moment, le contrôle conscient et inconscient qu'elle a besoin d'exercer sur elle-même et sur le sinistre entourage se manifeste par une insomnie incoercible, qui durait encore quatre ans après, quand je l'ai connue.

Faire réapparaître Mme X... pour les siens visait à maintenir une emprise sur sa famille et son groupe social, en leur faisant subir des chantages et des choix impossibles ou paradoxaux, si bien qu'autant elle que ses parents ont été mis dans la situation « d'accepter de se comporter d'une façon qu'euxmêmes, ne pouvaient pas approuver » (Bettelheim, 1943). Une situation inextricable d'équivoques profondes et destructrices où l'auto-estime et l'estime des uns pour les autres ont été mises à triste contribution. Situation affective dont la famille entière ne pourra se sortir qu'avec beaucoup d'efforts et de temps.

Je prendrai la séquence de somnolence, sommeil et insomnie comme la manifestation symptomatique de la situation de traumatisme extrême persistante.

La première étape est la réponse à une perte massive de dépositaires (la mort du mari, sa propre situation de « disparue », la douleur physique). Comme dans « l'agonie primitive » (Winnicott, 1975), il y a autocontention, auto-référence et repli autistique. L'irruption massive de l'ambiguïté fait que la douleur de la perte s'accompagne d'obnubilation et de désorientation.

La deuxième étape est marquée par l'installation d'une certaine indifférence affective, une insensibilité, une résignation, une adaptation aux circonstances. Son monde se réduit, elle se familiarise avec le quotidien du « cercle clos » thanatique. Elle s'« installe » dans son environnement actuel, elle entre dans un état d'ambiguïté, de flou, d'imprécision.

A la troisième étape, lorsqu'elle est mise en contact avec sa famille (et le monde hors du camp de concentration), ses dépositaires fondamentaux réapparaissent, mais ils sont soumis au chantage, et rendus objectivement inefficaces, apeurés, endoloris, démunis. Paradoxalement c'est à elle de s'occuper d'eux dans sa condition de dépositaire responsable de leur détresse et de leur sort. Pour empêcher leur douleur, il ne lui reste qu'à éviter qu'on l'assassine. Elle entre maintenant dans une souffrance dépressive accompagnée par des défenses maniaques dont l'insomnie n'est qu'une manifestation.

Dorénavant, elle va s'« adapter » aux circonstances et s'« aliéner » aux agents aliénants et, en même temps, elle va garder son alarme névrotique sur ses parents devenus « objets à sauver » (Amati, 1989). Un douloureux double front. Le deuil de son mari va rester enkysté, immobilisé à l'intérieur d'elle, et elle ne le sortira du clivage que plusieurs années plus tard, quand elle pourra reprendre et élaborer la ligne de sa vie et de ses propres projets

identificatoires dans leur cohérence. Elle aura ainsi préservé de l'abjection le souvenir de son mari. Au-delà de son adaptation et de son aliénation, il y avait donc un défi (!).

Un rêve du début de son travail élaboratif me permet d'introduire d'autres aspects du problème. Elle se voit sur un monticule dans le jardin d'une organisation humanitaire. Devant elle se trouvent des personnes qui l'aident dans sa condition d'exilée ; derrière, par une allée (elle est la seule à la voir), un tortionnaire marche vers elle; il joue nonchalamment avec des clefs d'une façon qui lui est familière, « c'est perdu, petite », dit-il... A ce moment, elle se rend compte qu'on l'a fusillée, mais ne sait pas à partir d'où, ni qui a tiré sur elle. Le sang coule, indolore, sur sa poitrine pleine de trous, elle se demande comment cela est possible. Elle se réveille en pleurs. L'interprétation se réfère à son regard d'enfant étonné sur un monde dont elle serait seule à savoir l'horreur et le défi (gagner-perdre). Sa perplexité est celle d'une fille familiarisée avec l'abus, la vilenie du monde, sans qu'elle arrive à en comprendre le sens... Au moment où Mme X... Fait ce rêve elle ressent encore, par l'inertie de son ambiguïté, une grande familiarité avec les règles de l'univers concentrationnaire, et pas encore avec celles du monde extérieur, (monde qui à son tour se présente plein de pièges à son égard et où elle ne trouve pas la compréhension immédiate qu'elle en attendait). Elle devra faire un intense travail d'élaboration pour expulser hors d'elle le « continent » où elle a été, et récupérer sa place dans le monde où elle est.

Si l'on cherche dans ce rêve l'antécédent d'un vécu semblable dans l'enfance, je le situerais dans la solitude de l'enfant qui se rend compte que « les parents ne lisent pas ses pensées » (Aulagnier, 1975), qu'ils ne sont pas tout-puissants et que c'est à soi-même de faire des discriminations, de trouver les limites du vrai et du faux, du privé et du public. C'est le moment où l'enfant reconnaît l'altérité et sa propre inquiétude à l'égard de ses objets, ainsi que sa responsabilité pour leur survie; le moment où l'enfant a l'intuition qu'il est dépositaire des autres (être dépositaire, bien sûr, ne veut pas dire qu'on assume nécessairement le rôle de holding).

Les situations extrêmes mettent chaque victime devant l'angoisse de la séparation et de la douleur de la perte, mais aussi de façon très accrue devant la propre fonction d'adulte, constructive de l'appareil psychique humain. Fonction adulte, fonction de l'objet unique « donneur de sens », qui suppose de tolérer la souffrance pour l'autre, et le besoin d'assumer le dépôt en nous de leurs incertitudes et de leur potentiel devenir.

La souffrance des patients pendant l'élaboration des situations extrêmes se réfère surtout à la douleur qu'ils ont causée aux autres et à leur propre impuissance à l'empêcher.

Si on pense exclusivement en terme de dépôt, on peut voir la douleur du sujet comme se référant à la perte des propres dépositaires. La douleur serait alors proche du traumatisme. Dans le même registre la souffrance serait de ne pas pouvoir (ou de n'avoir pas pu) être pour ses propres objets le

dépositaire capable de holding (soutien) que l'idéal du moi de la position dépressive du sujet lui demande. La souffrance serait ainsi plus proche du travail du deuil et de la culpabilité.

Revenons maintenant à l'insight fugace de « perte de sens » dans mon contre-transfert, car ceci nous permet de penser que même à l'intérieur du cadre thérapeutique (loin dans l'espace et dans le temps de la violence sociale) nous sommes atteignables par la manipulation et la régression vers l'ambiguïté que le système tortionnaire a voulu provoquer dans sa victime et dans tout le groupe social.

Seulement à certains moments d'alarme, on touche l'évidence du nonsens et des paradoxes qui nous sont offerts comme des valeurs de sécurité par les Etats dans notre société de masse, mais notre intuition est vite oubliée. Un exemple a été l'angoisse transubjective que chacun a pu percevoir en soi-même au début de la guerre du Golfe. On a compris pendant un instant que les Etats nous offrent des « objets durs » (la torture en est un), des objets autistiques (Tustin, 1990), dont nous savons pertinemment qu'ils ne sont pas transitionnels, qu'ils ne mènent pas à la croissance psychique, mais auxquels on s'accommode bien facilement, sans refoulement ni déni.

Dans « Névrose et psychose » (Freud, 1924), en se référant aux rapports du moi avec le monde extérieur Freud écrit : « Afin d'éviter une rupture dans n'importe quelle direction, le moi accepte de se déformer et accepte de perdre une partie de son unité, et à la longue d'être entaillé et déchiré ». « Ainsi, dit-il, le manque de logique, les excentricités et les folies de l'humanité tombent dans la même catégorie que les perversions sexuelles, car en les acceptant on s'épargne leur refoulement ». Il est certain qu'« en les acceptant » on s'épargne la souffrance des conflits de responsabilité, de culpabilité, et l'impuissance de la réparation ; mais aujourd'hui, « en les acceptant » on est de plus en plus en collusion avec ce qui est nettement sinistre.

Si la psychanalyse est liée à la sagesse du pessimisme freudien, cependant elle ne peut pas faire « comme si » les mots et les pensées qu'elle a pu élucider (par exemple, l'idée du holding) n'existaient pas. Elle doit assumer l'étude inévitable de la dynamique des contextes et macrocontextes sociaux, leur fonction et leur perversion.

Silvia Amati Sas Trieste

## Bibliographie

Amati Sas S. (1986), Thoughts on torture, Free Associations, 8.

(1984), Megamorts, unité de mesure ou métaphore ? Bull. de la Société suisse de Psychanalyse, 18, 11-19.

(1989), Récupérer la honte. Violence d'Etat et Psychanalyse, Paris, Ed. Puget et R. Kaës, Dunod.

- (1991), La honte par le chemin de l'ambiguïté, Travail présenté au Congrès IPA, Buenos Aires.
- Aragones R. J. (1975), Narcisismo y sincretismo dos teorias complementarias, Revista de psicoanalisis, 3.
- Aulagnier P. (1975), La violence de l'interprétation, Paris, Le Fil rouge, PUF. (1979), Les destins de la pulsion, Paris, Le Fil rouge.
- Baranger W. et Mom J. (1987), El trauma psiquico infantil de nosotros a Freud, Montréal, XXXVè Congrès IPA.
- Berenstein I. et Puget J. (1986, 1987), Le socle inconscient du couple, Gruppo, 2 et 3.
- Bettelheim B. (1943), Individual and mass behaviour in extreme situations, *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 38.
- Bleger J. (1981), Symbiose et ambiguïté, Paris, Le Fil rouge.
  - (1973) Ambiguity, *The world biennial of Psychotherapy*, New york, Ed. Arieti Basic Books, vol. II.
  - (1987), L'institution et les institutions, Paris, Ed. R. Kaës, Dunod.
- Freud S. (1921), « Psychologie des masses et analyse du moi ».
  - (1924), « Névrose et psychose ».
  - (1930), Le malaise dans la culture.
- Green A. (1977), Atome de parenté et relations oedipiennes, L'Identité, Séminaire dirigé par C. Lévi-Strauss, Grasset.
- Khan M. M. R. (1974), Dread of surrendender to resourceless dependence in the analytic situation, *The Privacy of the Self*, London.
- Levi P. (1983), I sommersi e i salvati, Torino, Einaudi.
- Lichtenstein H. (1963), The dilemma of human identity, J. Amer. Psychoanal. Assn. 11.
- Puget J. (1991), Condamné à appartenir. Conférence en hommage à Piera Aulagnier, Paris.
- Tustin F. (1990), Barriere autistiche in pazienti nevrotici, Rome, Borla.
- Winnicott D. W. (1969), De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot.
  - (1975), La crainte de l'effondrement, Nouvelle Revue de Psychanalse, 35-44.

José Bleger : émergence et genèse de l'œuvre



# José Bleger, une pensée en psychanalyse [José Bleger : penser la psychanalyse]

Leopoldo Bleger, psychanalyste, Paris

#### Introduction

Je vous remercie pour cette invitation de venir vous parler de José Bleger, mon père, de son parcours et un peu de son œuvre.

Son œuvre ne se laisse pas résumer facilement, elle est le fruit d'une élaboration faite au fil des années avec des points d'inflexion assez importants et des intuitions impliquant de nouveaux développements.

Par ailleurs, si la psychanalyse a occupé une place centrale dans son travail, il pensait qu'il fallait la faire travailler de plusieurs manières différentes et dans des terrains différents, ne pas la limiter à sa pratique clinique.

Ce qui m'intéresse et d'essayer de partager avec vous son cheminement (parcours et œuvre) pour vous faire percevoir sa manière originale, ancrée dans une période historique de l'Argentine et du monde, mais qui gardent toute son actualité.

L'Association Psychanalytique Argentine fut fondée en 1942 du fait de l'immigration en Argentine de Angel Garma, médecin espagnol formé à l'Institut de Berlin, de Marie Langer, médecin autrichienne formée à Vienne et à la formation psychanalytique de Celes Cárcamo, Argentin de souche, en France<sup>1</sup>

L'essor de la psychanalyse en Argentine coïncide avec la chute de J.-D. Perón à la suite du coup d'État militaire de 1955. Ce n'était pas le premier, ce ne sera pas le dernier. Le gouvernement d'A. Frondizi, à partir de 1957, ouvrira l'espace social et culturel permettant un développement assez rapide et riche, entre autres, la création de la carrière de psychologie à Rosario, à

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Il existe plusieurs textes et articles sur l'histoire de la psychanalyse en Argentine. Parmi d'autres, S. Arbiser, (2003) « A brief history of psychoanalysis in Argentina », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 51S:323-335; Horacio Etchegoyen et Samuel Zysman, « Melanie Klein in Buenos Aires: beginnings and developments » (2005) *IJP*, vol 86 n° 3, pp. 869-894; Mariano Plotkin, *Histoire de la psychanalyse en Argentine*, Ed. Campagne Première, Paris, 2010.

l'époque deuxième ville du pays, et ensuite à Buenos Aires. De 1957 jusqu'au coup d'État de 1976, ce fut une période d'effervescence dans la vie culturelle, sociale et politique et non seulement de la psychanalyse.

Les psychanalystes de la jeune société argentine constituaient un groupe très actif fortement investi aussi dans d'autres terrains que la pratique clinique, disons « classique » et la formation de psychanalystes. Ils s'occupaient des maladies psychosomatiques, de la psychose, des groupes et du traitement des enfants. La santé mentale était presque exclusivement asilaire, et la psychologie était purement académique. Ils avaient certainement l'impression de disposer d'un outil puissant et d'un terrain ou rien ou presque n'avait encore été fait. L'esprit pionnier prédominait.

L'influence de l'œuvre de Mélanie Klein dans le mouvement psychanalytique argentin fut décisive. C'était un kleinisme, pourtant, assez différent de celui de Londres. Un important courant de la psychanalyse argentine contestait fortement la notion d'instinct, autant chez S. Freud que chez M. Klein. Ils ont mis en place une sorte de Klein contre Klein en se servant d'une autre notion kleinienne, celle de *position*. Ce sera l'identification projective et les positions sans les instincts, et plutôt contre les instincts<sup>2</sup>.

### Quelques repères biographiques

Pour donner un peu de chair à mon propos, voici quelques éléments biographiques concernant José Bleger. Il est né en Argentine en 1922 de parents juifs immigrés. Ses engagements dans la profession et dans l'activité politique se sont développés en parallèle au moment où le pays faisait l'expérience du « populisme » péroniste qui ne peut être réduit au populisme que l'on observe en Europe. La plupart des intellectuels étaient davantage préoccupés par le débat sur le fascisme, dont l'épicentre était l'Europe, que par la "réalité du péronisme". L'entrée au parti communiste et l'adhésion aux inquiétudes humanistes étaient, pour eux, deux volets d'un même militantisme. Toutefois, ce n'était certainement pas un parti communiste comme les partis français ou italien de cette époque. Son rôle dans la vie politique argentine fut toujours, et dès le départ, secondaire.

Une fois ses études de médecine terminées en 1946 à Rosario, à quelque 300 km de Buenos Aires, José Bleger a commencé l'exercice libéral de la neurologie et de la psychiatrie, plus au nord encore, à Santiago del Estero, à plus de 1000 km de Buenos Aires.

C'est là que se trouvant quasiment assigné à résidence, il a décidé d'entreprendre une analyse avec Enrique Pichon Rivière et de faire la

220

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voir *Position et Objet dans l'œuvre de Mélanie Klein* de Willy Baranger (Erès, Paris, 1999), un livre qui exemplifie très bien cette position.

formation psychanalytique. Pichon était un personnage d'une perspicacité étonnante qui a balisé le champ de la recherche en psychiatrie, en psychanalyse, en psychologie des groupes et des institutions<sup>3</sup>.

Une autre influence importante fut celle du Georges Politzer, surtout celui de la première époque, où il fit la critique du substantialisme de l'hypothèse de l'inconscient, sa réification pourrait-on dire.

Installé à Buenos Aires de manière définitive depuis 1954, il publie *Psychanalyse et dialectique matérialiste* en 1958. En dépit de son titre, il ne s'agit pas d'une synthèse freudo-marxiste dans la lignée d'un Reich ou d'un Marcuse, mais plutôt d'une série d'études sur les schémas référentiels de Freud, ainsi que d'une première tentative pour donner corps à une utilisation de la dialectique que J. Bleger pense retrouver dans la pratique psychanalytique elle-même. Quelques années plus tard, il poursuit dans la même direction de travail en faisant publier les œuvres psychologiques complètes de G. Politzer en espagnol, accompagnées d'une longue préface et de plusieurs études annexes.

En 1962, il voyage en Union Soviétique. A son retour, il ne peut que témoigner de l'antisémitisme presque officialisé. Ce qui a été appelé "le complot de blouses blanches", le procès contre un groupe de médecins, en majorité juifs, avait eu lieu à peine neuf ans plut tôt, en 1953, peu avant la mort de Staline. J. Bleger parlait couramment le yiddish et il n'a pu que constater ce que bien d'autres avaient vu avant lui. Un article et un débat sur l'antisémitisme en Union Soviétique viendront précipiter la rupture avec le parti communiste. La rupture était aussi une conséquence des disputes sur la psychanalyse quelques années auparavant et d'une critique soutenue du stalinisme durant ces mêmes années. L'engagement politique de J. Bleger était en Argentine de notoriété publique. Ses idéaux de gauche resteront les mêmes tout au long de sa vie. Par la force des choses, en Argentine la politique était et reste toujours au premier plan.

Il est difficile de vouloir séparer son travail comme psychanalyste de son intérêt pour la psychologie et les institutions, aussi bien que de ses positions dans la vie sociale et politique. J. Bleger pensait que la carrière de psychologie de l'Université (où il a été professeur jusqu'en 1966) ne devait pas former des psychanalystes. C'était la tâche de l'Asociación Psicoanalítica Argentina. Les psychologues devaient, à son avis, forger les instruments pour travailler dans beaucoup d'autres terrains et s'orienter sur la prévention primaire. Cette idée liée à une importante activité d'enseignement, se reflète d'abord dans Psicología de la conducta (1963) [Psychologie de la Conduite] livre où, suivant l'inspiration de Pichon Rivière, il tente d'articuler de manière cohérente un ensemble de courants de

.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Pichon Rivière était, paraît-il, un formidable enseignant, mais ses textes ne donnent qu'un pâle reflet de cette capacité. En français, deux recueils : *Le processus groupal* et *Théorie du lien*, tous les deux chez Érès, 2004.

la psychologie. En 1966, Psicohigiene y Psicología Institucional [Psychohygiène et Psychologie Institutionnelle] développe explicitement le rôle du psychologue. En 1970, Temas de Psicología: entrevistas y grupos [Thèmes de Psychologie: entretiens et groupes] réunit différents textes (l'un d'eux traduit en français<sup>4</sup>). A sa mort, en 1972, il a laissé de nombreux textes inédits encore en élaboration.

### Quelques aspects de l'œuvre de J. Bleger

Je vais maintenant aborder brièvement quelques aspects de son œuvre.

L'évolution de la pensée de J. Bleger est évidente lorsqu'on lit ses textes chronologiquement. C'est le cas de *Symbiose et Ambiguïté*, constitué en partie par la reprise des textes écrits entre 1959 et 1966. Suivre l'évolution de sa pensée, les raisons pour lesquelles il change ou il reprend autrement sa conceptualisation, permet d'apercevoir les fils avec lesquels il tisse son œuvre. On peut voir à ce propos, tout particulièrement l'*Avant Propos* de *Symbiose et Ambiguïté* qui retrace d'une manière très claire une partie du trajet de son travail<sup>5</sup>.

Je crois que ce serait une erreur de les prendre comme un "système" même si parfois c'est l'impression que son œuvre peut donner au premier abord. Son travail, comme celui de la plupart des analystes, s'est construit sur l'expérience clinique, la formation analytique, la discussion et le débat avec les collègues. Si la tâche de l'analyste est solitaire, la présence des autres est essentielle, l'échange permanent. Beaucoup de ses textes commencent par la récapitulation du point de vue des collègues et la discussion avec ses propres points de vue. Sa bibliographie est considérable et très variée.

Ce qui intéresse José Bleger, me semble-t-il, c'est d'envisager les différents points de vue, l'"enfoque". « Enfocar » est un mot de la photographie, qui signifie littéralement l'opération de « mise au point. Il faut effectuer une « mise au point » pour que l'image se précise, voire se constitue. Soudain, une image floue laisse percevoir un objet distinct.

Autrement dit, une des caractéristiques de sa manière de procéder peut se décrire comme une mise à plat, avec une question centrale : comment ça fonctionne ? Pour changer de place, il faut adopter une perspective différente.

<sup>5</sup> Traduction en français, Puf, Paris, 1981.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> « Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions », in *L'institution et les institutions*, sous la direction de R. Kaës, Dunod, 1987.

Deux textes de J. Bleger sont des bons exemples de sa démarche : le texte sur le cadre en 1967 et le texte sur la praxis en 1969<sup>6</sup>. Non seulement ils sont construits de la manière décrite, mais l'objet même de chacun des deux textes apparaît plus nettement en raison de cette manière de procéder.

Ceux qui l'ont fréquenté évoquent souvent une manière de penser qui lui était propre, une pensée qui tente de réfléchir sur elle-même. Sa démarche est elle-même inséparable de son objet. L'objet de l'enquête est inséparable de sa démarche et d'une interrogation méthodologique et épistémologique<sup>7</sup>.

### La séance psychanalytique

En 1956, José Bleger a écrit un texte pour tenter de clarifier et d'explorer diverses facettes de la réalité appelée "séance psychanalytique". Il s'agissait pour lui de la transformer en un instrument du traitement par la prise en considération détaillée de l'"ici, maintenant, avec moi" du transfert.

En prenant la séance analytique comme objet d'investigation, J. Bleger s'inscrit dans différentes lignes de pensée déjà en germes dans le groupe argentin. D'une part le contre-transfert, étudié par E. Racker non plus comme un obstacle, mais comme un outil du psychanalyste. De l'autre, le point de vue situationnel de E. Pichon Rivière, en opposition radicale aux points de vue dynamique et surtout génétique. A ces deux apports, il faudrait ajouter la critique de la notion d'instinct et de l'essentialisme de l'inconscient faite par le philosophe français Georges Politzer en 1928<sup>9</sup>.

Selon le José Bleger de ce texte de 1956, et suivant une fois encore une idée de E. Pichon Rivière, la séance serait un développement dialectique en spirale entre ce que le patient "amène" ou dit, ce que l'analyste interprète et l'effet de cette interprétation. L'effet de l'interprétation doit être entendu moins comme une "réponse" que comme une nouvelle facette du matériel. C'est cette interrelation dialectique qui permet le déploiement des différents éléments en jeu.

Tant qu'on s'en tient à l'idée de contenu mental, on reste dans une vision parcellaire, on suppose que les choses sont « dans le patient ». Il s'agira donc, pour lui, de montrer les implications pour et de l'analyste et passer de l'idée d'observateur neutre qui fonctionne comme un écran où se projettent les « choses » du patient à une vision où l'analyste est pleinement impliqué.

Aires, 1971

8 Publié en 1958 comme chapitre 6 de *Psicoanálisis y dialéctica materialista*, Paidós, Buenos

223

-

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> « Psychanalyse du cadre psychanalytique » in Symbiose et Ambiguïté, op. cit, et « Teoría y práctica en psicoanálisis, La praxis psicoanalítica », Revista Uruguaya de Psicoanálisis, 1969. Disponible en ligne: http://www.apuruguay.org/apurevista/1960/16887247196911030405.pdf
<sup>7</sup> Voir par exemple, son article « Cuestiones metodológicas del psicoanálisis », in D. Ziziemsky, Métodos de investigación en psicología y psicopatología, Nueva Visión, Buenos

Aires. La traduction française a été publiée dans la *Revue Belge de Psychanalyse*.

<sup>9</sup> Critiques des fondements de la psychologie, La psychologie et la psychanalyse, Puf, 1968.

Dans son livre de 1928 sur la psychanalyse, Politzer définit le drame (sans aucune résonnance romantique) comme un « fait » <sup>10</sup>. Il parle de la « vie dramatique de l'homme » pour se référer à la vie concrète, un événement ou un acte qu'il s'agit d'interpréter comme tel sans chercher à le remplacer par l'action d'une supposée entité psychique, ce qui nous fait tomber dans le formalisme. Il s'agit aussi d'éviter le piège de l'abstractionnisme. Suivant Politzer, J. Bleger souligne la manière dont les éléments de la pratique psychanalytiques sont traduits, transposés en doubles ontologiques. C'est ce que Politzer appelait transposition <sup>11</sup>.

Ce n'est plus la situation concrète comme le propose G. Politzer avec la « Psychologie concrète ». Les éléments de la pratique sont traduits dans des termes qui fonctionnent comme doubles ontologiques et à partir de ce moment on ne voit fonctionner que des « forces ». Comme lorsqu'on dit que c'est la pulsion de mort du patient qui se manifeste dans telle séance.

Le texte sur la séance était la première partie du mémoire écrit par J. Bleger en 1956 pour devenir membre de l'Asociación Psicoanalítica Argentina. Le matériel clinique, qui en constitue la deuxième partie, est l'étude détaillée de toutes les implications d'une seule séance psychanalytique, implications autant du côté du patient que du côté de l'analyste. Pour des raisons de discrétion, ce texte ne fut jamais publié.

Or, la discrétion concerne peut-être moins le patient que le jeune analyste qu'était J. Bleger à ce moment-là, encore en analyse avec Pichon Rivière. Plus encore si on tient compte que ce patient lui fut adressé par Arminda Aberastury, à l'époque la femme de Pichon. Il s'agissait du fils d'amis du couple Pichon, qui, en plein délire, était allé chez eux pour demander de l'aide. Mais Pichon n'était pas là et ce fut sa femme, elle aussi analyste, mais surtout d'enfants, qui le reçut, le fit hospitaliser et contacta un jeune analyste pour savoir s'il acceptait de le prendre en traitement. A la place de son propre analyste en quelque sorte. Ce texte peut donc se lire comme un fragment de l'analyse de l'analyste. On peut y suivre une sorte de lutte du jeune José Bleger pour faire apparaître toutes les implications de chaque moment de la séance avec son patient et pouvoir ainsi discriminer sa place de celle de son analyste et de son patient.

Ce texte explicite en quelque sorte une idée de la psychanalyse, en particulier celle du mouvement argentin, qui a mis en évidence d'une manière très forte une des facettes de la séance analytique : son actualité absolue. En écho peut-être à la formule de Freud de considérer chaque séance comme la première et unique.

<sup>10</sup> Ibid, p. 11 et la note de la même page.

La critique de Politzer de la théorie freudienne (formalisme, abstractionnisme et transposition) sera reprise dans un contexte plus large dans le texte de J. Bleger de 1969 sur la praxis psychanalytique, « Teoría y práctica en psicoanálisis..., » op. cit.

Avec son texte de 1956 sur la séance, il s'agissait, à mon avis, de se donner les outils pour rendre possible le traitement psychanalytique des patients que Freud et beaucoup de ses élèves considéraient comme des contre-indications.

Le texte sur la séance est une attaque en règle contre une conception génétiste et "instinctiviste" de la réalité humaine. C'est un texte assez radical. L'idée de spirale dialectique constitue une matrice mobilisatrice de la situation, pour l'ouvrir et la rendre opérationnelle. Comme dans le texte des Baranger sur le champ, il s'agit de commencer par étudier tout ce qui se mobilise dans la séance, les aspects les plus vivants, mais aussi les plus fous<sup>12</sup>. Par son implication dans la séance, le psychanalyste se met en jeu sans restrictions (mais non pas sans avoir une idée de ce qu'il fait) avec l'espoir que cette position, cette manière de faire, rend possible quelque chose d'analogue chez le patient.

#### De la symbiose à l'ambiguïté

Si le texte de 1956 insiste sur les possibilités qu'offre la séance psychanalytique, celui sur le cadre dix ans plus tard, prendra un point de vue radicalement différent et, jusqu'à un certain point, opposé<sup>13</sup>. Il s'agira alors de comprendre qu'est-ce que le patient et l'analyste peuvent faire de cet outil qu'est la séance et sa potentialité transformatrice pour que rien ne change.

Avec sa définition de la séance, J. Bleger trouvera dans la symbiose une notion qui permet de penser la séance non seulement isolément, mais dans l'ensemble du processus analytique. La symbiose sera une autre manière de penser la séance.

La relation symbiotique selon J. Bleger n'a rien d'un lien idyllique. Cette idée relève plutôt d'un fantasme de désir. S'il me faut immobiliser ce qu'il faut bien appeler ma folie, c'est pour pouvoir fonctionner d'une manière normale ou plutôt courante. Mais le maintien de la relation symbiotique est aussi dangereux que sa rupture. Son maintien se paie par une grande pauvreté interne et aussi par une forte dépendance, parfois ignorée, vis-à-vis de certaines personnes, d'une activité, d'une institution, d'un idéal. Toutes les facettes de la vie humaine peuvent être lieu de « dépositation » de cette partie folle.

Sa rupture est aussi dangereuse parce qu'elle se mobilise de manière massive avec le risque de déborder les capacités du moi de faire avec, depuis l'invasion passagère qui se manifeste la plupart du temps par un sentiment

13 « Psychanalyse du cadre psychanalytique », op. cit.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Publié à l'origine en 1962 dans la *Revue Uruguaya de Psicoanálisis*. Traduction : « La situation analytique comme champ dynamique », *Revue française de psychanalyse*, vol. 49, n° 6 (1985). Disponible en ligne :

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54488506.image.f129.langFR

de confusion jusqu'à la « désagrégation » psychotique, le débordement massif du moi.

De l'étude de la symbiose se dégage la profonde ambiguïté qui la soustend. Pour la situer dans un ensemble plus large, J. Bleger postule alors que l'ambiguïté caractérise l'organisation la plus primitive de la personnalité. Il l'appelle « indifférenciation primitive », par la suite syncrétisme (pour éviter l'idée de déficit connoté par le préfixe "in").

Suivant une définition classique de la langue, l'ambiguïté est pour J. Bleger ce "qui peut être compris de différentes manières ou ce qui est imprécis ou non défini". Et il continue : "On dira d'une personne qu'elle est ambiguë lorsqu'elle présente alternativement des tendances, des affects, attitudes ou comportements qui sont différents entre eux, mais qui, même en étant contradictoires ou qui s'excluent entre eux pour l'observateur, ne le sont pas pour le sujet qui reste ainsi dans une condition d'indéfinition ou indétermination". Ainsi une personne ambiguë peut assumer de rôles de manière très variable, prenant comme siennes les opinions des autres, sans entrer en contradiction avec lui-même.

Il existe alors deux grandes possibilités. Soit le noyau agglutiné ou partie psychotique de la personnalité est fortement clivé et alors la personnalité la plus mûre s'organise en écartant les aspects les plus fous et les plus primitifs. Soit, du fait de l'absence dans le développement infantile de bons dépositaires pour le lien symbiotique, la personnalité se construit à partir du noyau agglutiné. L'ambiguïté est donc ici au premier plan et la personnalité trouve des manières d'organiser une certaine forme d'identité. Il les appelle "personnalités ambiguës".

"L'indifférenciation moi-non-moi, écrit J. Bleger, constitue un autre type d'organisation de la personnalité et de la réalité<sup>15</sup>. Et il continue : "La personnalité ambiguë ne manque donc pas de moi et de sens du réel : elle possède un autre type de moi et un autre sens du réel. On peut en déduire que l'omnipotence (par exemple) qui la caractérise, comme elle caractérise l'organisation primitive syncrétique, ne constitue pas un manque de sens du réel (au sens conventionnel du terme), mais un maniement différent de la réalité, une relation distincte à elle, qui peuvent même « réussir » au sujet."

J. Bleger a décrit différents types de personnalités ambiguës. Je vais évoquer brièvement une seule d'entre elles, la personnalité "factique". Vous trouverez les autres types longuement décrits dans le chapitre 5 de *Symbiose et Ambiguïté*.

Le mot "fáctico" en espagnol veut dire que quelque chose est basé sur les faits ou limité à eux. La personnalité « factique » a une identité groupale ou institutionnelle : "ce n'est pas qu'ils dépendent ou appartiennent à une

226

<sup>14 &</sup>quot;Ambigüedad: un capítulo de psicología y psicopatología », Revista de Psicoanálisis, 1974, Vol 31/12, p. 59.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> Symbiose et Ambiguïté, op cit, p. 220, la citation suivante p. 221.

fonction, à un groupe ou à une institution : ils sont la fonction, le groupe ou l'institution. Celle-ci est ou peut être toute l'identité qu'ils ont. Ils se définissent par ce qu'ils font ou leur appartenance à un groupe et le manque de ce dernier peut provoquer une sérieuse désorganisation du moi"16. Un des patients de J. Bleger a pu dire, une fois le traitement avancé, qu'il n'avait pas de squelette ou que comme le scarabée il avait son squelette à l'extérieur.

Pour situer la notion d'ambiguïté, il faut la référer à deux autres notions. D'une part à l'ambivalence qui concerne classiquement la possibilité d'aimer et haïr le même objet au même temps. De l'autre, et en suivant Pichon Rivière, il faut distinguer une modalité où le clivage fait que l'on aime et l'on haït séparément deux objets différents. On évite par là le conflit de l'ambivalence, on vit chaque sentiment avec un objet différent comme s'il n'y avait pas de relation entre eux (les sentiments et les objets). Pichon avait proposé d'appeler ce mécanisme, "divalence". A cette série de positions décrites par Mélanie Klein et Pichon Rivière, J. Bleger pense qu'il faut ajouter l'ambiguïté, un phénomène très fréquent qu'on risque facilement de perdre de vue. Souvent on le confond avec la confusion, mais celle-ci sentiment que produit contre-transférentiellement au l'ambiguïté: il faut distinguer l'ambiguïté du sujet avec l'effet qu'elle produit chez son interlocuteur.

Suivant M. Klein, au travers de la lecture qu'en fait Pichon Rivière, J. Bleger fait de la "bivalence" une des caractéristiques de la position schizoparanoïde et de l'ambivalence un trait majeur de la position dépressive (positions décrites par M. Klein). L'ambiguïté sera une caractéristique des modalités les plus primitives du fonctionnement avant la position schizoparanoïde: il l'a appelé "position gliscrho-caryque". "Glischro" signifie visqueux et "caryon", noyau.

Le syncrétisme, terme qu'il préfère à celui d'indifférenciation, est la caractéristique fondamentale des personnalités ambiguës. La structure la plus primitive est appelée structure synciciale. Il s'agit de repenser autrement la question du narcissisme, de la reformuler en termes de structure synciciale. Le narcissisme présuppose un sujet isolé qui va se connecter et entrer peu à peu en relation avec les autres et le monde extérieur, alors que la structure synciciale implique que le sujet doit peu à peu se différencier au cours de son développement, opérant un changement dans sa relation avec le monde extérieur<sup>17</sup>.

 <sup>16 «</sup> Ambigüedad, un capítulo... », op. cit, p. 66.
 17 Ibid, p. 76.

### Le cadre psychanalytique

En abordant la question du cadre dans l'œuvre de J. Bleger et en particulier dans *Symbiose et Ambiguïté* (dont il constitue le chapitre VI), on pourrait croire qu'il ne s'agit que d'une sorte d'application des hypothèses précédentes à une question technique particulière. Ce n'est que très partiellement vrai, c'est peut-être tout à fait faux. C'est ici que sont introduites non seulement la question de l'ambiguïté en relation avec le cadre, mais aussi la question de l'institution.

Les différences entre le texte de 1956 sur la séance et celui de 1966 sur le cadre sont évidentes : les dix ans qui les séparent sont ceux du temps nécessaire à l'élaboration des notions de symbiose et surtout d'ambiguïté. C'est en travaillant sur l'ambiguïté que le texte sur le cadre a pu être produit 18. Paradoxalement, c'est en pensant analytiquement à la question de l'ambiguïté, ou plutôt en étudiant l'ambiguïté dans et de la séance analytique, que la question du cadre est apparue, plus clairement.

Entre les deux textes, il y a eu un bouleversement dans la pensée de J. Bleger. Et ce bouleversement correspond au travail fait sur l'indifférenciation primitive sous la forme de la symbiose et de l'ambiguïté.

Avec la notion d'indifférenciation primitive, qu'il appellera par la suite syncrétisme, se met aussi en évidence dans la séance l'origine groupale ou familiale de la personnalité. Cette idée a quelque chose de choquant pour beaucoup d'analystes. Elle apparaît assez tôt dans les textes de J. Bleger<sup>19</sup>, mais il tardera, me semble-t-il, à en tirer toutes les conséquences.

L'idée de l'origine groupale de la personnalité qui se construit par une lente différenciation, l'a amené, avec d'autres psychanalystes dont tout particulièrement Pichon Rivière, à considérer l'institution comme une partie essentielle de la personnalité (de là, le "moi factique") Il s'agit d'interroger la séance psychanalytique comme une institution et par la suite l'institution psychanalytique elle-même comme une partie intégrante de la praxis psychanalytique et non plus comme une sorte d'excroissance.

En soi, il n'y a pas d'institutions « bonnes » ou « mauvaises », elles ne sont pas un agrégat de relations humaines sinon une partie essentielle de l'identité personnelle qui est en partie groupale. Pour J. Bleger, l'institution n'est pas extérieure à la problématique de la psychanalyse elle-même : on ne peut séparer la pratique de la théorie ni celles-ci de sa forme instituée ou de son enseignement. L'ensemble doit être compris comme une praxis. Dans son texte sur le cadre, il écrit que le « moi factique » ou d'appartenance est « constitué ou maintenu par l'inclusion du sujet dans une institution ». Il

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 42.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Les deux chapitres furent écrits au même temps comme il l'indique la note 1 page 213, Symbiose et Ambiguïté, op. cit.

donne comme exemples la relation thérapeutique, un groupe d'études et, avec humour, une association de psychanalystes.<sup>20</sup>

L'autre aspect qui permet d'aborder les aspects non dialectiques de la séance provient de la nature de ce qui est jeu dans la symbiose. Il s'agit de ce qui n'est pas encore discriminé, qui est fortement clivé et, point essentiel, ce qui permet qu'un moi plus mûr puisse vivre, penser et aimer. Ces différents éléments agglutinés font que persistent sans conflit de sentiments et des idées d'un caractère tout à fait contradictoires, non discriminés et fusionnés. C'est le caractère ambigu du noyau symbiotique qui permet un changement de perspective dans la considération de la séance et particulièrement de son cadre.

L'ambiguïté s'approprie de tout ce qu'elle a sa portée, utilise tous les recours de la séance et de son cadre pour se cacher à l'intérieur même du processus analytique. Tout fonctionne pour que rien ne change.

Son livre de 1967 aurait pu s'appeler aussi "De la symbiose à l'ambiguïté" puisqu'il s'agit de montrer jusqu'à quel point les positions les plus affirmées, les élaborations les plus raffinées, non seulement essayent de mettre l'ambiguïté de côté, mais sont construites sur elle, sur un terrain où il n'y aurait pas de conflit et où domine un "agglomérat" de "choses.

L'identité est, pour J. Bleger, toujours de manière totale ou partielle, une identité d'appartenance à un groupe, à une institution à une idéologie : "chaque institution, écrit-il, est une partie de la personnalité de l'individu". Plus encore : l'institution est "le noyau fondamental de l'identité".

Si la symbiose, comme le membre fantôme qui lui sert d'analogie, ne se manifeste que lorsqu'elle manque, les institutions sont alors le membre fantôme, "celui de l'organisation la plus primitive et indifférencié".

Il y a en psychanalyse une logique du manque ou de la perte avec laquelle nous pensons la plupart du temps notre clinique. Mais il y a certainement une autre logique en jeu : tout ce qui reste immobilisé pour que le moi puisse faire ses expériences de frustration et de gratification, de perte et manque, c'est-à-dire pour pouvoir grandir. Il le fait aux dépens d'autres aspects qui doivent rester immobilisés. Les aspects les plus fous et les plus affolants, fusionnés et non discriminés doivent être immobilisés d'une manière ou d'une autre pour qu'un moi moins fou puisse fonctionner. L'immobilisation se fait par « dépositation » par exemple dans les institutions. Le cadre psychanalytique n'est donc pas une pure forme et remplit un rôle essentiel.

Les patients amènent en analyse leur propre cadre. J. Bleger le décrit comme "l'institution de leur primitive relation symbiotique". De là l'importance que peut acquérir une rupture du cadre "parce que dans ces ruptures [...] se produit une 'fissure' par laquelle s'introduit la réalité, ce qui peut être catastrophique pour le patient". Le cadre et le monde fantôme

-

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> Ibid, p. 294.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Ibid, p. 285.

du patient n'ont soudain plus de dépositaire "et il devient évident que 'son' cadre n'était pas le cadre psychanalytique"<sup>22</sup>. Pour que ceci puisse se mettre en évidence, il faut éviter toute ambiguïté dans le cadre de l'analyste. Pour J. Bleger c'est une question essentielle.

Le patient "amène ce qu'il a", c'est-à-dire sa propre organisation "même si elle est désorganisée".

Peu à peu l'écriture même de son texte devient plus forte lorsqu'il écrit que "Le cadre 'est' la partie la plus primitive de la personnalité, il est la fusion moi-corps-monde..." en soulignant le 'est'. Et plus encore vers la fin du texte : "... le cadre du patient est sa fusion la plus primitive avec le corps de la mère"... "la dépositation dans le cadre de l'institution familiale la plus primitive du patient". L'institution familiale : c'est-à-dire d'une institution à une autre, le cadre, la famille et bien d'autres institutions.

Le cadre est donc pour J. Bleger un aspect essentiel et vital de la réalité humaine. La compulsion de répétition sera non seulement, comme l'indique Freud, une manière de se souvenir, mais aussi, écrit J. Bleger, "une manière de vivre ou la condition pour vivre".

## Projets et perspectives

Il y a certainement un projet au travail dans l'œuvre de J. Bleger. Ou plutôt plus d'un: plusieurs projets s'entrecroisent et se superposent. Il est difficile d'en faire le recensement complet d'autant plus qu'ils correspondent à des niveaux et à des problèmes différents.

D'abord le plus évident, celui qui a son point de départ dans la pensée de Pichon Rivière et sa "théorie de la maladie unique". L'idée est simple et de racine freudienne : trouver une perspective qui permette de décrire et de penser toutes les modalités de troubles (névrotiques, pervers ou psychotiques) et les modalités dites "normales" du développement (l'adolescence, par exemple). Dans les termes de J. Bleger en écrivant sur Pichon: "sa théorie comprend autant le processus de devenir malade que de guérir et le processus thérapeutique; autant l'individu que son groupe et son insertion sociale". Il s'agit de "Comprendre de manière unitaire la relation dynamique entre processus normaux et pathologiques [...] suivre pas à pas l'installation, le déroulement et les avatars de la maladie aussi alternatives d'un traitement psychiatrique psychanalytique"24. Pichon pensait que la notion de perte, entre autres, permettait de construire une perspective unitaire.

2

<sup>23</sup> Ibid, n. 1 p. 289.

<sup>22</sup> Ibid, p. 291.

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> « Enrique Pichon Rivière, su aporte a la psiquiatría y al psicoanálisis », *Acta psiquiátrica y psicológica de América latina*, Vol XIII, nº 4, décembre 1967. Pp. 347 et 348 respectivement.

La psychanalyse s'inscrit d'emblée contre toute conception de la dégénérescence, autrefois sous la forme d'une faiblesse innée de la capacité de synthèse de la conscience, de nos jours sous celle d'un « déficit » notamment du développement. Faire du conflit un enjeu essentiellement psychique est une position radicale puisque les troubles névrotiques et non névrotiques deviennent alors un avatar humain sans distinction de fond ni solution de continuité entre le normal et le pathologique aussi bien qu'un territoire à la portée de l'action humaine. Contre toute forme de ségrégation. C'est aussi le projet d'une époque, qui, probablement n'a pas seulement émergé qu'en Argentine.

Le deuxième projet que je vais mentionner est justement celui qui surgit peu à peu du développement de son travail et de sa pensée dans les textes de *Symbiose et Ambiguïté*, le passage de la symbiose à l'ambiguïté et surtout le passage du modèle de l'indifférenciation primitive à celui du syncrétisme. Le saut théorique novateur se trouve probablement dans ce dernier changement.

La préface écrite au moment de la publication du livre en 1967 décrit une partie de ce cheminement en insistant surtout sur deux aspects ou deux hypothèses fondamentales : la première est de postuler que le phénomène mental "est une des modalités de la conduite, que son apparition est postérieure à celles des autres conduites et que les premières structures indifférenciées, syncrétiques, sont des relations essentiellement corporelles". Prendre le phénomène mental comme premier implique toute une conception de la psychologie que Bleger récuse. La racine corporelle du monde est une hypothèse freudienne peut-être pas assez développée.

La deuxième hypothèse est une remise en question "de l'assertion selon laquelle les premiers stades de la vie de l'être humain se caractérisent par l'isolement; ce serait à partir de cet isolement que l'être humain entrerait graduellement en relation avec les autres êtres humains". Et il ajoute: "Cette assertion est la quintessence de l'individualisme portée au domaine scientifique"<sup>25</sup>. En d'autres termes il s'agit de renverser ce que Marx a qualifié de « robinsonnade », l'idée que l'individu construirait son monde tout seul.

Un autre modèle d'une tout autre ampleur est celui basé sur la dialectique et les *Manuscrits* de Marx de 1844. Je vais le résumer de manière très succincte. Ce modèle a été élaboré dans le cadre de son enseignement à l'École de Pichon et n'a pas été publié de son vivant.

J. Bleger reprend la distinction si discutée entre aliénation et « étrangement » (Entfremdung et Entäusserung<sup>26</sup>) et rajoute une troisième,

.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> Symbiose et Ambiguïté, op. cit. p. 10 et 8 respectivement.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> La traduction des *Manuscrits* de Marx en espagnol que J. Bleger utilise les traduit par "alienación" et "enajenación" respectivement. En français, plusieurs traductions ont été proposées notamment par Jean Hyppolite et Jean-Pierre Lefèbvre. Voir, par exemple, Stéphane Haber, "Le terme « aliénation » (« entfremdung ») et ses dérivés au début de la section B du

l'objectivation, pour construire un modèle où il met ces trois notions en correspondance avec les deux positions de M. Klein en y rajoutant celle qu'il a postulée. Mais il écrit: "ces structures ("positions") doivent être entendues comme des catégories d'analyse... qui possèdent un haut degré d'abstraction et généralisation et c'est bien pour cela qu'elles n'expliquent par elles-mêmes aucun phénomène en particulier. Dans chacun de ces derniers [phénomènes particuliers] on doit investiguer la forme spécifique que prennent ces catégories d'analyse"<sup>27</sup>.

Ainsi si l'objectivation correspond à ce que M. Klein a décrit comme la position dépressive et l'aliénation comme la position schizo-paranoïde, c'est l'« étrangement » (qu'on traduit en espagnol par "enajenación", un mot puissant de la langue espagnole, pas un néologisme<sup>28</sup>), qui correspond au syncrétisme ou position glischro-charique. "Dans le développement de notre société, écrit J. Bleger, s'est produit un changement qui n'a pas encore été entièrement tenu en compte, qu'on pourrait résumer en disant que l'aliénation a cédé quelque peu sa place à l'étrangement et que l'homme dissocié qui caractérise l'aliénation a cédé sa place dans une certaine mesure à l'homme ambigu, non discriminé, dépendant".

Ce projet, on s'en aperçoit, est d'une grande portée et J. Bleger semble tout à fait conscient des risques qu'il comporte.

Justement, son texte se termine par une remarque sur les critiques qu'on pourrait faire à propos de sa tentative de généralisation et de corrélation en partant de l'expérience psychanalytique et de l'étude des groupes, des institutions et de la communauté. Sa réponse, est habitée par un humour froid : "mon étude est abstraite pour ce dont nous avons besoin, ce que nous voulons et ce que nous attendons, mais elle est concrète pour ce qui est de l'état présent de la psychologie et du marxisme".

Mars 2015 Leopoldo Bleger

chapitre 6 de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel ». En ligne : http://philosophique.revues.org/96

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> J. Bleger, « Psicología de la alienación », *Cuadernos de Psicología Concreta*, año 2, n° 4, 1972, p. 9. Les citations suivantes : pp. 22 et 25 respectivement.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Un travail approfondi sur ces concepts et leur circulation, leur traduction, ici dans trois langues et deux domaines du savoir, dépasse le cadre de cet article et renvoie au problème philosophique et linguistique des « intraduisibles ».

# Symbiose, ambiguïté et cadre psychanalytique dans la théorie de José Bleger : explications et réflexions<sup>1</sup>

John Churcher, Société britannique de psychanalyse

**Résumé :** La conception de José Bleger sur le cadre psychanalytique. Le cadre à la fois comme institution, comme partie de la personnalité individuelle, et comme schéma corporel. Symbiose, indifférenciation, dépositaire, position glischro-caryque. L'ambiguïté, le syncrétisme et la facticité. Un problème de traduction. Le corps physique et le corps politique : translation de J. Bleger audelà de la psychanalyse.

Mots-clés: cadre psychanalytique; symbiose; ambiguïté; indifférenciation; corps.

Resumen: La concepción de José Bleger del encuadre psicoanalítico. El encuadre como institución, como parte de la personalidad individual, y como esquema corporal. Simbiosis, indiferenciación, depositario, y posición-gliscrocarica. Ambigüedad, sincretismo y facticidad. Un problema de traducción. El cuerpo físico y el cuerpo político: traducir Bleger mas allá del psicoanálisis.

Palabras clave: encuadre psicoanalítico; simbiosis; ambigüedad; indiferenciación; cuerpo.

**Summary:** José Bleger's conception of the psychoanalytic setting. The setting as an institution, as part of the individual personality, and as body schema. Symbiosis, undifferentiation, depositary, and the glischro-caric position. Ambiguity, syncretism and facticity. A problem of translation. The physical body and the body politic: translating Bleger beyond psychoanalysis.

**Key words**: psychoanalytic setting; symbiosis; ambiguity; undifferentiation; body.

233

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Article lu devant le Colloque international « Bleger à Genève », Université de Genève, 20 mars 2015. Je voudrais remercier Karen Clarke, Aurelia Ionescu, et Marie-Claire Caloz-Tschopp pour leurs aides précieuses dans la traduction de cet article en français.

#### Introduction

Madame la présidente, Mesdames et Messieurs, ma première rencontre avec l'œuvre de José Bleger a eu lieu il y a 25 ans, pendant ma formation psychanalytique, et depuis ce temps, ses idées sont restées au centre de ma pensée clinique. Dans cette présentation, j'essaierai d'expliquer certains des concepts de Bleger, et pour ça, je dois commencer avec la psychanalyse. Mais, comme cet auditoire est plus divers, je vais essayer de garder une perspective ouverte vers d'autres disciplines et communautés épistémiques. Et, je vous prie de m'excuser pour les fautes de français.

Il y a des différences entre les voies d'accès à l'œuvre de J. Bleger parmi les psychanalystes de cultures différentes. Les analystes anglophones ont en pris connaissance à travers un seul article publié dans le *International Journal of Psychoanalysis* en 1967 <sup>2</sup>. Cet article traite du cadre psychanalytique. Il a été publié à peu près en même temps que le livre en espagnol dont il est le dernier chapitre substantiel<sup>3</sup>. Ce n'est qu'en 1979 qu'une traduction française de l'article a été publiée<sup>4</sup>, ce n'est qu'en 1981 que le livre a été publié en français sous le titre *Symbiose et ambiguïté*, et ce n'est que 32 ans plus tard, en 2013, que le livre a été publié en anglais<sup>5</sup>. Je vous ai donné cette chronologie pour soulever la question du comment ces décalages pourraient avoir affecté l'accès à la compréhension et l'application des idées de Bleger. En tout cas, il faut dire que le chapitre sur le cadre est toute une culmination et synthèse des élaborations théoriques et cliniques des premiers cinq chapitres du livre.

# La conception de Bleger sur le cadre psychanalytique

Pour José Bleger, la situation psychanalytique est comprise comme un processus d'analyse et ce qu'il appelle un « non-processus ». Ce « non-processus » est représenté par le cadre, que chaque analyste est mené à garder aussi constant que possible. C'est dedans ce cadre, ce non-processus (formé du bureau, du divan, des heures des séances, des règles de l'association libre et de l'abstinence, etc.), que le processus analytique se déroule en fonction des contraintes, ou disons des libertés, offertes par ce non-processus même.

Pour représenter sa pensée sur la relation entre le processus et le cadre, J. Bleger utilise dans un premier instant l'analogie figure-fond, bien connue dans la psychologie gestaltiste de la perception. Comme dans l'exemple bien connu, où le fond entre les deux profils se transforme tout d'un coup dans la

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Bleger 1967b

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Bleger 1967a

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Bleger 1979 [1967]

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Bleger 2013 [1967]

silhouette d'un vase, ou vice versa, le cadre psychanalytique peut parfois devenir la figure. Il peut passer de l'état d'être un non-processus à l'état d'être un processus. Ce phénomène se produit quand quelque chose d'inattendu survient qui nous fait prendre conscience du phénomène.

José Bleger s'est mis à explorer la fonction du cadre quand il garde son caractère de fond, c'est-à-dire quand il n'est pas remarqué. Aussi longtemps que le cadre garde cette fonction de fond, on ne peut pas se rendre compte du fait qu'il y a quelque chose qui a été déposé dedans et qui reste caché. Pour répondre à la question « qu'est-ce que c'est que cette chose déposée », nous devons considérer un groupe d'idées interdépendantes dans son exposition qui dérivent de ses études sur la psychologie des institutions sociales.

# Le cadre à la fois comme institution, comme partie de la personnalité individuelle, et comme schéma corporel

Premièrement, le cadre psychanalytique, dans lequel une relation dure de longues années avec le maintien des normes et des attitudes, est une sorte d'institution.

Deuxièmement, les institutions, auxquelles on participe, font partie de la personnalité, en tant que l'identité personnelle d'un individu. Elle a toujours un aspect groupal ou institutionnel.

Troisièmement, les institutions, dont on est membre, contribuent ellesmêmes à la détermination de son propre schéma corporel, la représentation interne que chacun de nous a de son propre corps.

Cette dernière idée, peut-être la plus obscure, est introduite d'abord par une analogie à un phénomène neurologique. Comme dans la neurologie, où le schéma corporel se révèle après une amputation sous la forme du « membre fantôme », dans une psychanalyse le cadre psychanalytique ne rend sa présence visible que quand il est brisé ou perturbé. Pour José Bleger il s'agit quand même de plus que d'une analogie. Il écrit :

Le cadre psychanalytique fait partie du schéma corporel du patient ; il est le schéma corporel dans sa partie qu'il n'a pas encore structurée ni discriminée ; cela veut dire qu'il y a une différence par rapport au schéma corporel proprement dit : [il est] l'indifférenciation corps-espace et corps-environnement. (Bleger 1981 [1967], 296)<sup>6</sup>.

setting forms part of the patient's body schema. It is the body schema in the part where this

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> NB: J'ai déjà ajouté à la traduction de Morvan les mots en parenthèses que je pense sont nécessaires pour transmettre correctement le sens donné par Bleger. Cf. la traduction de Hutchinson, Kaës et Anzieu, dont la compréhension du même paragraphe est assez différente : « Le cadre fait partie de l'image du corps du patient : c'est l'image du corps dans son aspect non encore structuré et différencié. C'est aussi quelque chose de différent de l'image du corps proprement dite ; c'est <u>la non-différenciation de l'espace corporel (body-</u> space) et de la situation du corps (body setting) ». Dans notre traduction en anglais : "The

# Symbiose, indifférenciation, dépositaire, position glischro-caryque

Obscur comme est le schéma dont parle la citation, le sens de cette dernière devient plus clair si on le lit dans le contexte du livre entier. La présence normale, silencieuse et continue du cadre offre au patient la possibilité d'une relation au niveau physique qui reproduit une symbiose précoce de l'enfant avec la mère, où aucune différenciation - entre le bien et le mal, l'interne et l'externe, le moi et le non-moi – ne s'est pas encore opérée. Au lieu d'une vraie relation d'objet, il n'y a que divers « noyaux du moi », ainsi que les objets auxquels ils correspondent. Ces noyaux et leurs objets ont une existence au niveau psychologique, mais ils ne sont pas encore différenciés les uns des autres.

Dans les premiers chapitres de *Symbiose et Ambiguité*, l'accent est mis sur la symbiose, phénomène à travers lequel une partie de l'esprit est projetée dans un « dépositaire » dans le monde extérieur, qui a son tour se trouve sous la pression de jouer un rôle; dans la terminologie psychanalytique de Mélanie Klein et de ses disciples, il s'agit d'un fonctionnement basé sur l'identification projective. Pour l'enfant, le dépositaire primaire est la mère.

Je dois souligner que pour J. Bleger, l'état « d'indifférenciation » ne se réduit pas par l'absence de différenciation; cet état implique une certaine structure et organisation, même si elle est rudimentaire. En fait, ce que J. Bleger postule, c'est l'existence d'une position plus primitive, qui précède la position schizo-paranoïde décrite par Mélanie Klein; une position dont les défenses caractéristiques sont l'immobilisation et la fragmentation<sup>7</sup>, et dont les symptômes typiques sont de l'ordre de l'angoisse confusionnelle, plutôt que de l'angoisse de persécution. Il l'a nommée « position glischrocaryque », d'après les mots grecs pour « viscosité » ou « adhérence », et pour « noyau ».

La structure relationnelle de la position glischro-caryque persiste chez l'adulte, sous la forme d'un « noyau agglutiné », que J. Bleger considère comme l'équivalent de ce que Wilfred Bion avait déjà appelé « la partie psychotique de la personnalité ». Ce noyau agglutiné reste présent dans chacun de nous, en gardant pendant toute la vie son potentiel d'établir de nouvelles relations symbiotiques. C'est ce noyau qui est déposé en silence dans le cadre psychanalytique, où il reste caché et non analysé, sauf qu'une interruption, en quelque sorte, le rend manifeste <sup>8</sup>.

has not yet been structured and discriminated. This means that it is something different from the body schema in the narrow sense of the term: it is the undifferentiation of body and space, and of body and environment." (Bleger 2013 [1967], 238-239)

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> 'Fragmentation' au sens de Zerspaltung (Bleuler), ou abnormal splitting (Rosenfeld).

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Récemment Leopoldo Bleger l'a décrit dans la façon suivante: "The idea is that all of what Bion calls 'the psychotic part of the personality' is going on all the time; it's always present, we could say, as madness. I mean madness in the best and the worst sense of the word: everything that's really mad inside *each* of us, not only the patient. This aspect of madness

Aussi longtemps que le cadre n'est *pas* perturbé, il reste inaperçu. Comme un membre fantôme qui n'a pas encore été vécu parce que le corps est encore intact, le noyau agglutiné persiste en silence dans le cadre comme un « monde fantôme », inaperçu, mais néanmoins psychiquement réel. Le cadre forme, donc, un refuge ou une retraite pour cette partie psychotique de la personnalité, dont la demande principale est que rien ne change. Ceci a des implications importantes pour la technique psychanalytique, qu'il vaut la peine d'explorer, mais pas ici.

# L'ambiguïté, le syncrétisme et la facticité

Jusqu'à ce point, nous avons considéré la conception de José Bleger sur le cadre, sous l'angle de la symbiose précoce qu'il reproduit. Mais quoi dire de l'ambiguïté, cet autre mot-clé dans le titre du livre, et qui se trouve au centre de ce Colloque? Pendant le développement de son argument, J. Bleger fait un changement d'accent, de l'étude du noyau agglutiné comme structure qui persiste à côté, et en même temps clivé d'un moi plus intégré, vers l'étude des manifestations, à travers le moi, de la nature intrinsèquement ambiguë de ce noyau. Tandis que normalement le noyau agglutiné est maintenu dans un état de clivage par rapport au moi plus intégré, dans des situations où ce clivage est absent ou réduit, ce que nous rencontrons, est une expression caractérologique du noyau, sous la forme d'une « personnalité ambiguë ».

José Bleger décrit et distingue un certain nombre de voies que le destin du noyau peuvent suivre, mais je vais me pencher ici seulement sur deux d'entre elles. La personnalité ambiguë peut persister jusqu'à l'âge adulte tout simplement comme un « moi syncrétique », avec carence de liens fermes et douée d'une identité en évolution constante, avec superficialité et incohérence, ce qui peut donner lieu à une impression de « ficticité » ou de fausseté. Il y a tout un ensemble de relations personnelles dans lesquelles l'individu ne se connaît qu'en vertu de ses diverses relations avec des autres, par exemple, les membres de sa famille, et pas comme une personne avec une identité distincte et constante. Ce n'est que par la participation simple dans l'interaction indifférenciée que le moi syncrétique fonctionne, sans utiliser les défenses caractéristiques de la position schizo-paranoïde.

Une autre possibilité est pour la personnalité de s'organiser en partie comme un « moi factique »: attaché à une institution, un groupe ou une personne dont il ne s'est pas encore distingué, le moi factique n'existe que dans l'action, la tâche, etc. ; il manque donc une vie autonome intérieure, et

exists all through life and we gain access to some parts of it through another part of the personality, which functions more 'normally'... But it only functions in this way *because* there is the other part, which is in a certain sense immobilised; and it is because it is immobilised that we *can* function in the way we function." (Bleger 2014).

le moi factique est particulièrement susceptible à un « modelage » par les institutions. Bleger écrit :

Ce « moi factique » est un « moi d'appartenance »: il est constitué et maintenu par l'inclusion du sujet dans une institution (qui peut être la relation thérapeutique, une association de psychanalyse, un groupe d'études ou autres ...). Il n'y a pas de « moi intériorisé » donnant au sujet une stabilité interne. Disons que toute la personnalité est faite de « personnages », de rôles et qu'elle est une façade. (Bleger 1981 [1967], 294)<sup>9</sup>.

En distinguant les formes que la personnalité ambiguë peuvent prendre, Bleger amène la clarification suivante : « c'est une typologie et non nécessairement une pathologie » (Bleger 1981 [1967], 222). Il fait remarquer que, même si l'ambiguïté peut impliquer une contradiction pour l'observateur, « pour le sujet, la contradiction n'existe pas puisqu'elle n'est pas entrée en jeu » (Bleger 1981 [1967], 221). Au lieu de penser uniquement en termes pathologiques, avec une notion normative de « déficit », Bleger ouvre la compréhension vers une conception sur l'existence d'autres types d'identité et d'autres sens de la réalité.

Bien que Bleger décrive une typologie fondée sur des observations cliniques, les formes de « personnalité ambiguë » qu'il identifie peuvent être considérées comme une potentialité qui existe dans chacun des individus, dont la forme d'expression va dépendre des circonstances. Dans les circonstances particulières de la cure psychanalytique, il y a un risque inhérent de l'addiction au cadre, qui deviendrait alors la base de l'organisation de la personnalité. Ainsi, le cadre, comme retraite ou enclave institutionnelle, habitée par la partie psychotique de la personnalité qui existe chez chaque patient, est à la fois ce qui rend possible la cure et ce qui menace constamment de la compromettre ou de la détruire. Il y a pourtant d'autres situations ou contextes institutionnels qui sont aussi capables de servir en tant que dépositaires de la partie psychotique de l'esprit, et dans lesquelles le syncrétisme ou la facticité de la personnalité potentiellement ambiguë se trouve susceptible d'être facilité.

\_

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Cf. la traduction de 1979 par Hutchinson *et al.* « Ce « Moi factice » est un « Moi d'appartenance »; il est constitué et soutenu par l'admission du sujet dans une institution (laquelle peut aussi bien être la relation thérapeutique, la société psychanalytique, un groupe d'étude ou n'importe quelle autre institution); il n'y a pas là de « Moi intériorisé » qui donnerait au sujet sa stabilité interne. Disons en d'autres termes, que sa personnalité tout entière est un composé de « personnages », c'est-à-dire de rôles ou, pour s'exprimer autrement, que sa personnalité tout entière est une façade. » Dans notre version en anglais: "[It] is an 'ego of belonging': it is constituted and maintained by the subject's inclusion in an institution (which may be the therapeutic relationship, the Psychoanalytical Society, a study group or any other institution): there is no 'interiorised ego' to provide the subject with internal stability. We could say, in other words, that the entire personality is made up of 'characters', that is, of roles, or else that the whole personality is a façade." (Bleger 2013 [1967], 237).

#### Un problème de traduction

Il sera utile à ce point d'examiner un problème de la traduction. Le mot espagnol que José Bleger utilise pour désigner le non-processus dans la situation psychanalytique est « encuadre », qu'on a généralement traduit en français par « cadre ». Dans la version anglaise de 1967, cela a été traduit comme « frame », mais dans l'édition anglaise de Symbiose et ambiguïté nous l'avons retraduit comme « setting » 10.

On sait bien que ce qui apparaît comme une simple question de traduction peut cacher de profonds problèmes conceptuels. René Kaës fait une distinction entre « setting » (dispositif) d'un côté et « frame » (cadre), de l'autre. 11. Le premier consiste dans certains arrangements physiques et pratiques dont l'analyste fait l'usage. « Le dispositif », dit-il, « est ce dont dispose et ce que dispose le psychanalyste pour pratiquer la psychanalyse » 12. Sur cette base, une situation se développe, dans laquelle « le cadre » peut exister comme un lieu où les éléments archaïques (cela veut dire, le noyau agglutiné de Bleger) sont déposés. Kaës considère « le dispositif » et « le cadre » comme deux concepts qu'il ne faut pas confondre, tout en ajoutant quand même, dans la traduction anglaise de son livre, que le concept de Bleger de « encuadre » comprend les deux 13.

Il y a sans doute une différence entre, d'une part, un cadre physique, un ensemble d'arrangements pratiques, un accord de suivre la règle fondamentale, etc.; et d'autre part, ce que ces arrangements peuvent permettre pour se développer : la situation psychanalytique, consistant en un processus et un non-processus. Néanmoins, le concept de « encuadre » me semble être destiné à la compréhension de ces deux ordres de réalité, les relations entre elles et au sein de chacune, comme des relations de figure et

\_

<sup>10 &#</sup>x27;Frame' de même que 'setting' sont en Anglais des mots ayant connotations variées, et comme des termes psychanalytiques ils sont souvent utilisés d'une manière plus ou moins interchangeable en fonction du contexte. Même parmi des auteurs qui s'appuient explicitement sur le concept de Bleger, ou qui le débâtent d'une manière extensive, il n'y a que peu de consistance dans la traduction de encuadre. Dans la traduction en Anglais du livre The Fundamentals of Psychoanalytic Technique par Etchegoyen (Etchegoyen 1991), il est traduit comme 'setting'. Le même mot en Anglais (setting) est utilisé par Civitarese, dans le texte en Italien de son livre l'Intima Stanza, aussi que dans la traduction Anglaise (The Intimate Room) (Civitarese 2008, 2010). La traduction en Allemand de 1993 est Rahmen. (Bleger 1993 [1967]).

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Kaës 2007b

<sup>12</sup> Kaës 2007a, 54

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Kaës 2007b, 67 n1. Un argument similaire a été avancé par Kamran Alipanahi, qui suggère que le concept de *encuadre* provient de la cinématographie du montage, comme il a été développé par Eisenstein. Il montre le contraste entre 'setting' comme espace physique et temps chronologique dans lequel les évènements ce passent, et '*encuadre*' comme l'espace qui est captée dedans le cadre de la caméra. Dans son argument, il ajoute que l'encadrement en tant qu'il implique un choix subjectif est toujours un acte politique, tandis que 'setting' ne possède pas cette dimension subjective (ici son point de vue est divergent de celui de Kaës.). (Jarast, ed. 2013, 159).

fond. L'essence de cette idée se trouve déjà dans l'analogie originale de Marion Milner entre le cadre psychanalytique et le cadre autour d'une peinture, quand elle écrit :

Le cadre détache ce genre différent de réalité qui est contenue à l'intérieur, de la réalité qui se trouve à l'extérieur de lui ; mais, le cadre spatio-temporel de la séance psychanalytique détache aussi une réalité de nature spéciale. Et, dans la psychanalyse, c'est l'existence même de ce cadre qui rend possible le développement de l'illusion créatrice, que les analystes appellent le transfert. (Milner 1952, 183) 14.

# Le corps physique et le corps politique : translation de Bleger audelà de la psychanalyse

Ces questions ne se posent pas seulement au niveau des langues, mais aussi au niveau de la circulation des idées entre des disciplines et communautés épistémiques différentes. Par exemple, ses idées sur le corps se prêtent à la transposition dans d'autres domaines de la psychologie, même si elles ne s'inquiètent pas de l'inconscient. Un point de vue que je trouve très valable est celui d'André Bullinger<sup>15</sup>, un vieux collègue, collaborateur de Jean Piaget et professeur ici à Genève jusqu'à son décès récent et prématuré. Pour Bullinger, le corps, comme organisme, est un objet dont les interactions avec le milieu sont génératrices des régularités, qui permettent l'extraction et l'intériorisation des invariants, qui à leur tour peuvent être utilisés pour guider d'autres interactions.

La vue générale de la perception comme la détection des invariants générés à travers l'action physique a été élaborée par James Gibson, et les relations entre les concepts de Gibson et ceux de Piaget ont donné lieu à des débats. Ce qui distingue l'œuvre de Bullinger est l'exploration profonde de la façon dont le nourrisson humain se met à découvrir et « instrumenter » son propre corps. Bien que le nouveau-né est pré-adapté à fonctionner de différentes façons (y compris les coordinations « intermodales » observées par Meltzoff et d'autres auteurs) <sup>16</sup>, les invariants de ce fonctionnement inné doivent être réélaborés à travers les mêmes interactions que les propriétés invariantes des choses sont réélaborées dans le monde. Par exemple, les relations spatiales invariantes entre la fovéa et la rétine périphérique, même si elles sont déterminées de façon innée comme des aspects de la morphologie de l'œil, elles doivent être intériorisées par des interactions avant que ceux-ci puissent être vraiment utilisés pour la perception visuelle.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Civitarese a met un argument similaire, dans lequel il parle de '*la cornice del setting*' (Civitarese 2011, 159), ce qui est traduit dans la version Anglaise comme '*the frame of the setting*' (Civitarese 2013, 166).

<sup>15</sup> Bullinger, 2012

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Voir par exemple Gallagher et Meltzoff 1996.

Je crois qu'une implication du point de vue de J. Bleger est que, on tend à établir une relation symbiotique avec tous les invariants qu'on découvre et auxquels on s'adapte, soit dans son propre corps, soit dans le reste du monde physique et social et que cette tendance se manifeste non seulement dans le cadre psychanalytique, mais qu'elle forme aussi un étayage dans la vie de chaque jour. Dans ce sens, une partie de la partie psychotique de ma personnalité est déposée de façon permanente dans mes yeux et dans tous mes organes corporels, aussi longtemps que je vivrai et qu'ils restent intacts<sup>17</sup>.

Si dans cette perspective nous considérons alors la dimension institutionnelle de la conception de J. Bleger, nous pouvons commencer à discerner le contour d'une explication générale de la manière dont les individus participent au milieu social, dans lequel ils se trouvent, ce qui peut représenter un intérêt pour la sociologie et la théorie politique.

#### Conclusion

Donc, je vais conclure avec une brève référence à une question qui a hanté ma pensée pendant plus de 40 ans.

Pendant que José Bleger écrivait sur le cadre, de l'autre côté de l'océan, un très jeune Etienne Balibar articulait sa critique de la conception humaniste des « individus ». Discutant le statut des individus décrits dans Le Capital de Marx, il écrit :

Les hommes [sic !] n'apparaissent dans la théorie que sous la forme de supports des relations impliquées dans la structure, et les formes de leur individualité comme des effets déterminés de la structure. On pourrait peut-être importer, pour désigner ce caractère de la théorie marxiste, le terme de pertinence, et dire que chaque pratique relativement autonome de la structure sociale doit s'analyser selon une pertinence propre, dont dépend l'identification des éléments qu'elle combine. (Althusser et Balibar 1969, 150).

#### Il continue:

Or, il n'y a aucune raison pour que les éléments, déterminés ainsi de façon différente, coïncident dans l'unité d'individus concrets, qui apparaîtraient alors comme la reproduction locale, en petit, de toute l'articulation sociale. (Althusser et Balibar 1969, 150).

Et au lieu de cette supposition, Balibar affirme que l'analyse de Marx nous oblige à penser,

non la multiplicité des centres, mais l'absence radicale de centre. (Althusser et Balibar 1969, 151).

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> J'ai déjà développé ces idées d'une manière détaillée dans Churcher 2015.

Je me souviens encore le choc que j'ai eu en lisant ce passage pour la première fois, au début des années 1970. Je ne suis pas très au courant des travaux ultérieurs de Balibar, dont je comprends qu'il y en a beaucoup, mais il me semble que la conception de J. Bleger sur la symbiose, l'ambiguïté et le cadre, ouvre une voie d'approche pour comprendre cette « absence radicale ». Le concept d'un tel « centre » est, en quelque sort, déplacé par celui de « encuadre », de ce qui est toujours concret, incarné, inconscient, praxique et structuré par une multiplicité d'institutions sociales, qui sont elles-mêmes historiquement contingentes.

\* \* \*

## **Bibliographie**

- Althusser, L. et Balibar, É. (1969) Lire le Capital. Tome II. Paris : Maspero.
- Bleger, J. (1967a). Simbiosis y ambigüedad: estudio psicoanalítico. Buenos Aires: Paidós.
- Bleger, J. (1967b). 'Psycho-analysis of the psycho-analytic frame'. *Int. J. Psycho-Anal*, 48: 511-519.
- Bleger, J. (1979 [1967]). 'Psychanalyse du cadre psychanalytique' (Dans: Kaës R, Missenard A, Anzieu D, Kaspi A (Eds.) Crise, Rupture et dépassement, Dunod, 1979, 255-285.
- Bleger, J. (1981 [1967]) Symbiose et ambiguïté: étude psychanalytique. [(1967) Simbiosis y ambigüedad: estudio psicoanalítico]. Morvan, J, trad. Paris: Presses Universitaires de France.
- Bleger, J. (2013 [1967]). Symbiosis and ambiguity: a psychoanalytic study. [(1967) Simbiosis y ambigüedad: estudio psicoanalítico]. Rogers S, Bleger L et Churcher J, traducteurs; Churcher J, et Bleger L, éditeurs. New Library of Psychoanalysis. London: Routledge.
- Bleger, L. (2014). Unpublished discussion, Scientific Meeting of the British Psychoanalytical Society, London, 14 Octobre 2014.
- Bullinger, A. (2012). Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars: Un parcours de recherche. Toulouse (ERES).
- Churcher, J. (2015) 'Der psychoanalytische Rahmen, das Körperschema, Telekommunikation und Telepräsenz: Implikationen von José Blegers Konzept des encuadre.' *Psyche: Zeitschrift für Psychoanalyse und ihre Anwendungen* [à paraître]
- Civitarese, G. (2008). *l'Intima Stanza: Teoria e tecnica del campo analitico*. Roma: Borla.
- Civitarese, G. (2010 [2008]). The Intimate Room: Theory and Technique of the Analytic Field. London: Routledge.
- Gallagher, S. et Meltzoff, A.N. (1996): 'The earliest sense of self and others: Merleau-Ponty and recent developmental studies.' *Philosophical Psychology* 9 (2): 211-233.

- Jarast, G. (Ed.) (2013): 'Debate online sobre el artículo de José Bleger: Teoría y práctica en psicoanálisis: la praxis psicoanalítica.' *Libro Annual de Psicoanálisis* 28: 129-162.
- Kaës, R. (2007a): Un singulier pluriel: La psychanalyse à l'épreuve du groupe. Paris: Dunod.
- Kaës, R. (2007b): Linking, Alliances, and Shared Space: Groups and the psychoanalyst. London: International Psychoanalytical Association.
- Milner, M. (1952): 'Aspects of Symbolism in Comprehension of the Not-Self.' *Int. J. Psycho-Anal.* 33: 181-194.

# Une réforme de l'entendement : contextes et débats dans la pensée de José Bleger

Ariel Liberman, psychologue et psychanalyste, Madrid.

Je voudrais commencer cette brève présentation de la pensée de José Bleger, de ses contextes et de ses débats, en faisant référence à celui qui fut l'une de ses plus grandes influences : je parle d'Enrique Pichon-Rivière. Cet homme est né en Suisse et il a émigré à un âge précoce en Argentine. Il a été une source à laquelle un groupe de jeunes psychanalystes argentins, de la fin des années 1940, s'est nourri, et parmi lesquels nous retrouvons José Bleger, Willy Baranger et d'autres. Pichon-Rivière était un homme très créatif, qui par ses connaissances, mais aussi par son style, a marqué toute une génération d'analystes argentins.

Willy Baranger dit à ce sujet :

« Autour de Pichon-Rivière, à Buenos Aires, s'installe tout un courant de pensée psychanalytique, sans porter préjudice à d'autres courants, aussi actifs et créatifs. Beaucoup de gens étudient en étant en interaction constante avec lui : Jorge Mom, David Liberman, José Bleger, Edgardo Rolla (citer quelques-uns, ne pas oublier les autres). Dans cet environnement très effervescent, chacun apporte ce qu'il pense et cela peut être une idée qui a était plantée par Pichon-Rivière, ou une nouvelle contribution. Il serait impossible de dire, mais à la fin, il n'est plus du tout important, qui a produit et qui a reçu telle ou telle idée, tant que vous gardez à l'esprit que Pichon-Rivière nous a donné à chacun de nous beaucoup plus de ce qu'il pouvait en obtenir » (Baranger, W., 1979, 350-351).

Comme le montre très clairement ce souvenir-hommage, Pichon-Rivière savait créer un vrai espace potentiel ou transitionnel pour la pensée, environnement qui est la condition de la créativité.

J. Bleger dit aussi, en parlant de son maître et de son héritage :

« Je pourrais dire qu'il s'agit d'un véritable iconoclaste pour qui la pensée rigide et stéréotypée est toujours un ennemi. [...]. Il est le plus éloigné possible d'un savant qui répète des citations, car ce qui compte pour lui c'est toujours la connaissance et la pensée en tant qu'instrument » (1967, Les enseignements fondamentaux).

La rigidité et la stéréotypie qui, nous le savons, surgissent face au sentiment de menace et invalident une pensée qui se veut instrument de transformation, c'est-à-dire, de changement, c'est ce qui empêche la poursuite de la connaissance. Cet esprit de son maître fera partie de l'ADN de José Bleger, un homme qui s'est défini comme étant toujours « en construction ».

Le projet de Bleger est une tentative ambitieuse, comme l'a bien signalé Ricardo Bernardi (2009), parce qu'il dirige ses énergies et ses préoccupations dans des domaines très différents : la psychanalyse, la psychologie, l'institutionnel, ainsi comme sa participation active dans les questions sociales et politiques nationales ou de nature identitaire (voir ses participations au Congrès juif mondial et ses réflexions sur la situation au Moyen-Orient). J. Bleger était un homme qui faisait face à des défis, qui confrontait les stéréotypes sociaux, institutionnels et ceux de la pensée et que seulement une mort prématurée -il avait seulement 50 ans- a empêché d'atteindre un plus grand développement.

# La double appartenance et le « double scandale<sup>1</sup> »

Dans la vie, dans le travail et dans la pensée de José Bleger se côtoient, en conflit et productivement, deux domaines d'expérience dans lesquels penser et transformer vont souvent main dans la main : la psychanalyse clinique et la participation dans les luttes sociales - ce qui en termes institutionnels sera sa double appartenance à l'Association psychanalytique argentine et au Parti communiste argentin. Cette double appartenance, cette double loyauté, a été une source constante de débats et de confrontations avec ceux qui, dans ces différents domaines, voulaient à tout prix réduire les conflits et/ou tensions productives entre ces deux façons de penser et de participer à la vie sociale. Un membre du Parti Communiste Argentin, auquel J. Bleger appartenait jusqu'à sa peu claire sortie du parti en 1962 (expulsion?), critiquant la publication de son premier livre en 1958, dans lequel il aborde cette articulation délicate, difficile et toujours ouverte entre marxisme et psychanalyse, l'accuse - ce terme reflète le ton de la polémique de ces jours - d'être un homme « assoiffé de subjectivité » (Fernandez-Zoila, 1961, 162, cité par Dagfal 2006). Je pense que le diagnostic de ce représentant du discours officiel du parti est correct dans un aspect-clé : la soif de subjectivité qu'il attribue à J. Bleger en le critiquant, dans le contexte de la recherche de la transformation sociale, est l'un des plus grands garants contre le totalitarisme de sa disparition dans la rigidité, les stéréotypes et l'écholalie qui caractérise ces types de pensées et des régimes, c'est-à-dire, un garant contre la violence qui les caractérise. J. Bleger comprendra très tôt

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Je prends l'idée de « scandale » d'un travail et un dialogue avec Leopoldo Bleger.

cela dans sa reformulation du concept d'aliénation dans le contexte de sa compréhension de la psychopathologie. Il le définit comme la recherche d'une suppression de la subjectivité, du conflit, de la tension ; comme la recherche d'un état de choses dans laquelle les choses interagissent avec les choses, où les choses elles-mêmes acquièrent les qualités humaines et les hommes sont transformés en êtres sans qualités (voir Bleger, *Pémisses pour la liberté de l'homme*). Ce premier scandale de la subjectivité, aux yeux d'un matérialisme mécaniste, était une forme de résistance subjective de la part de José Bleger, dans le domaine des idées, mais pas seulement, à « l'adaptation à n'importe quoi », pour prendre l'idée de Silvia Amati Sas (2010), c'est-àdire, résistance à cette forme de violence qu'imposent les discours hégémoniques institutionnels.

Probablement inspiré par Spinoza, ou du moins nous le croyons parce que la référence n'est pas explicite, J. Bleger nous propose, comme premier moment nécessaire dans la psychanalyse, une « réforme de l'entendement » ou, comme il le dit, une réforme de ce que nous appelons aujourd'hui les « modèles conceptuels » (1958, 196). C'est ce en quoi consiste aussi, grâce à l'influence du matérialisme dialectique, son premier livre publié. Il pense qu'il est nécessaire que la psychanalyse procède à un examen de sa façon de conceptualiser l'expérience clinique puisque le *zeitgeist* auquel nous appartenons, c'est-à-dire, « l'ensemble des catégories ou des 'a priori' ou schémas référentiels de caractère général » (1958, 18) qui le configurent, malgré leur apparence souvent incolore, infiltrent et imprègnent en permanence les hypothèses tacites et acceptées sans critiques dans le cadre de ce que J. Bleger appelait « la structure intime de la théorie » (1958, 18). Par conséquent, l'épistémologie devient pour lui à **un moment crucial de la praxis psychanalytique**, au sens large, que l'auteur attribue à ce concept.

Voici un sujet d'une énorme importance et auquel nous nous sommes particulièrement intéressés: une recherche de ce qu'on peut appeler l'anthropologie philosophique qui accompagne la théorie, à savoir, la conception de l'homme qui est articulée dans une théorie donnée et, en tant que telle, ne se déduit pas des faits, mais qui, à la manière d'idées opérationnelles non thématisées, participe de sa conceptualisation. Cette recherche conduit J. Bleger à signaler une triple mythologie qui, peut-être trop schématiquement, on pourrait comparer à ce que Walzer appelle le « héros libéral », c'est-à-dire, un individu autonome qui choisit librement où s'associer, qui choisit librement ses liens ou, plus radicalement, qui choisit même de se lier en tant que tel (Walzer, 1999/2004, 11 et 15). La sociologie n'a jamais donné beaucoup de crédibilité à ces croyances, même si elles ont traversé de nombreuses pensées et qui sont supposées dans de nombreux débats. Cette triple mythologie consistait en : le mythe de l'homme naturel, le mythe de l'homme isolé et le mythe de l'homme abstrait (1963). Ces trois caractéristiques font partie du iusnaturalisme, lui-même à l'origine de la pensée libérale, et qui perdure fortement, à la fois, dans la philosophie

politique comme, pour ce qui nous intéresse, dans la psychanalyse ellemême.

Je pense que c'est ici que le marxisme eut pour J. Bleger un effet libérateur par rapport à « la conception de l'homme dont se sert Freud » (1958, 20) et, pourrait-on dire aussi, qui est présent dans le travail des nombreux psychanalystes. Celui-là sera le deuxième « scandale » de sa pensée - pour revenir à cette idée de Leopoldo Bleger- cette fois-ci pour la communauté psychanalytique. Dès la naissance, nous dit J. Bleger,

«...chaque individu n'est pas une unité fermée qui doit peu à peu s'ouvrir, mais il existe, à partir du moment de la naissance un syncrétisme, un manque de discrimination entre moi et non-moi, c'est-à-dire, le monde n'est pas encore interne ou externe, mais un ensemble sans discernement (indivise) dont il faudrait peu à peu se reconnaître, se différencier........................ C'est seulement alors que s'établit un monde intérieur dans un sujet différencié du monde extérieur » (1966, 152).

Donc, l'homme n'est pas né comme une entité isolée qui doit entrer en contact avec le monde social, mais il part d'une relation d'indifférenciation ou syncrétique avec l'ensemble social, une « indifférenciation primaire » avec des groupes ou des familles d'appartenance; c'est là le substrat nécessaire et constitutif de la personne et/ou de la personnalité. Le développement consistera justement non pas à aller à la rencontre des autres, mais en modifiant ce que J. Bleger appelle cette « relation sans relation », c'est-à-dire, ce « scandale » de fondation, et de construire une différenciation par laquelle on peut se connecter avec d'autres et être en relation dans le sens le plus plein du mot. Autrement dit, les institutions sont une partie essentielle de la personnalité. Ce système ouvert qu'il décrit, il l'articule avec le concept de « participation » qu'il prend à Lévy-Bruhl et définit comme une relation dans laquelle, il nous dit,

«... Les êtres humains ne sont pas discriminés et dans laquelle chaque être humain ne se reconnaît pas lui-même comme étranger et différent d'un autre. Dans la participation, l'autre est l'autre, mais il est également je (moi) et je suis moi-même, mais je suis aussi l'autre » (36, Liberté).

On vient de là, c'est-à-dire que d'emblée nous existons à ces niveaux de non-discrimination, dans cette « socialité syncrétique » (1970, 89) qui précède toute socialité d'interaction. L'expression clinique par excellence de cette indifférenciation est l'ambiguïté. Il est surtout important de dire, bien que ces questions seront développées par John Churcher dans l'exposé suivant, que les états de non-discrimination-ambiguïté sont potentiellement présents dans chaque être humain et que les modifications de contextes sociaux, des institutions au sens large, par effet de la violence peuvent les réactiver défensivement. Silvia Amati Sas a travaillé depuis longtemps avec ce type de situation et le développera sans doute au cours de la matinée.

Cette position a amené J. Bleger à faire face tant à des freudiens qu'à des kleiniens. Mélanie Klein et ses disciples partirent théoriquement d'un premier moment où existe d'emblée une différenciation « moi/non-moi » très rudimentaire, qui a permis de concevoir que la première des positions du développement — position qui est comprise comme une configuration des angoisses, des relations d'objet et des défenses- consiste, dans le travail de Klein, dans ce qu'elle appelle « position schizo-paranoïde », c'est-à-dire une position caractérisée par l'angoisse de persécution, un type de relation d'objet partiel, et par différents types de défenses dont elle privilégie le mécanisme schizoïde, c'est-à-dire la division de l'objet et du moi dans de bons et mauvais aspects qui n'entrent pas en contact.

# Triple divergence entre la théorie et la pratique

Le « moment épistémologique » de la praxis psychanalytique part d'un défi ; pendant ces années-là, le régime naïf de croire que les faits « sont là », que de l'observation et de l'étude nous déduisons nos hypothèses et théories, a empêché la recherche. Ce problème épistémologique ne concerne pas seulement la psychanalyse, mais toutes les disciplines. Pour Bleger, la psychanalyse vient approfondir la crise de ce régime général dans les sciences.

En ce qui concerne spécifiquement la psychanalyse, cela signifie, selon J. Bleger, que la théorie développée et explicitée -la théorie officielle, formulée publiquement et qui guiderait la pratique de la psychanalyse- ne coïncide pas toujours avec la théorie implicite dans la pratique clinique même. En psychanalyse, cet écart a lieu entre la théorie explicite et implicite. Cet écart peut, selon J. Bleger, être la source de nouveaux développements théoriques et pratiques. En 1958, dans *Psychanalyse et matérialisme dialectique*, Bleger a fait un diagnostic de cette situation qui repose sur une triple divergence:

- 1. Tout d'abord, la théorie explicite est largement historico-génétique, la reconstruction de la biographie du patient, alors que la théorie implicite, ce qui se fait dans la pratique, est principalement situationnelle, à savoir le travail psychanalytique se concentre sur ce qui se passe dans le transfert-contre-transfert.
- 2. Deuxièmement, la théorie explicite est fondamentalement dynamique, c'est-à-dire, « ce qui tire les processus mentaux d'un jeu/rapport de forces » (1958, 111.), tandis que la théorie implicite dans la pratique est fondamentalement dramatique (nous nous concentrons sur ce dernier concept qui est un des noyaux de la pensée de J. Bleger).
- 3. Enfin, comme troisième divergence, Bleger stipule que toute « théorie explicite » est organisée autour de la logique formelle, pendant que la « théorie implicite » dans la pratique répond à la logique dialectique.

Je ne peux pas développer ces trois points dans mon article présentant quelques idées de Bleger. J'aimerais juste, comme exposé du travail de sa pensée, faire quelques observations.

La différence entre « théorie explicite » et « théorie implicite » dans la psychanalyse était d'une énorme originalité quand J. Bleger l'a introduite. Cependant, elle passe presque inaperçue. Joseph Sandler, dix années plus tard (1983), fera cette distinction à nouveau. Pourtant, je pense qu'il est intéressant à préciser que l'utilisation faite par Bleger et Sandler de cette opposition ont des différences substantielles, même si les deux sont extrêmement productives pour la pensée psychanalytique. Sandler a proposé. peut-être, l'utilisation la plus courante aujourd'hui de cette différence. Nous savons tous que dans la communauté analytique il y a des différentes façons de comprendre, à la fois, le fonctionnement psychique comme la situation clinique; mais Sandler va au-delà de cette constatation: il dit que les psychanalystes, d'une façon non consciente, assument certaines façons d'être dans la clinique, de travailler, de penser, qui sont organisées par la théorie implicite ou privée, que souvent nous n'exposons pas publiquement, parce que nous ne la considérons pas suffisamment « kasher », comme le dit Sandler, c'est-à-dire « adéquat », parce qu'ils ne sont pas en conformité avec la théorie officielle qu'une personne ou un groupe particulier revendique explicitement et publiquement. Donc, dit Sandler, « j'ai la ferme conviction que la recherche des théories implicites ou privées de psychanalystes cliniques ouvre une nouvelle porte dans la recherche psychanalytique » (1983, 38). Pour sa part, l'opposition faite par J. Bleger a un autre but, car il pointe une certaine universalité qui se détache de la pratique même de la psychanalyse et contredit certaines des hypothèses des théories explicites. Pour Bleger, la clinique psychanalytique révèle, comme il le dit, le caractère « bi-personnel » ou « relationnel » de la pratique, son essence dramatique, et cela va au-delà des théories implicites dans le sens de Sandler, que chaque psychanalyste peut utiliser lorsqu'il s'occupe d'un traitement. Il y aurait un « implicite » dans la pratique psychanalytique elle-même, un « implicite » qui a été nié et méconnu dans les formulations théoriques.

Des séries complémentaires freudiennes, dit J. Bleger, on a mis trop l'accent sur la première série complémentaire, c'est-à-dire, celle qui articule et est à l'origine de la prédisposition par fixation libidinale, celle qui articule les facteurs constitutionnels avec les expériences de l'enfance. En suivant les événements de l'enfance, le but thérapeutique a été de chercher à modifier cette disposition en surmontant les fixations et la compulsion de répétition par une rectification de l'expérience. La métaphore freudienne en était l'enquête archéologique. En parallèle, dit J. Bleger, l'introduction de la notion du transfert, et le travail systématique de celui-ci, a mené à ce que dans le traitement se nichent/prennent place - des relations interpersonnelles dans la situation actuelle, ce qui ne signifie pas pour lui de rejeter les travaux archéologiques, mais celles-ci sont surmontées-inclues (Aufhebung) dans

cette nouvelle forme d'approche. Cette dernière position l'a conduit à insister que les relations d'objet sont « au-dessus ou au moins au même niveau » que les tendances instinctives. Bleger pense que la théorie des relations d'objet tente de combler cette lacune, c'est l'écart entre la théorie explicite et implicite. Chez Freud, bien que les relations d'objet ne sont pas complètement absentes, ce sont les aspects historico-génétiques instinctifs qui sont le plus soulignés. Pour Bleger, par contre, l'introduction du concept du transfert fut un « changement radical » puisque l'être humain cesse d'être étudié comme un « système fermé » et commence a l'être comme une relation interpersonnelle « ouverte » dans laquelle le dialogue et la communication humaine sont mis au premier plan. Le transfert, nous dit-il en 1958, ne peut plus être considéré comme un phénomène « unipersonnel » (Rikman), mais devrait être considéré

« Comme un champ actif, original et particulier, comme l'est chacun des liens établis entre deux ou plusieurs personnes dans n'importe quelle situation [... et cela conduit à] ce que le contre-transfert ne soit pas non plus considéré comme un élément perturbateur (dans certaines limites) et se déplace pour constituer un élément actif, opératif, partie intégrante d'une attitude et participant indéfectiblement et inévitablement de la synthèse qui est l'interprétation » (1958, 114).

Le deuxième point du diagnostic était l'opposition entre dynamique et dramatique. La dynamique a deux significations qui ont été superposées et qu'il est nécessaire de différencier, selon J. Bleger, parce qu'elles ne se réfèrent pas au même type de problèmes. D'une part, Freud parle de la dynamique pour se référer à l'effort théorique de faire dériver les processus psychiques du jeu de forces qui est supposé être dans son origine – c'est la conception que discutera J. Bleger principalement. D'autre part, on utilise souvent le terme « dynamique » pour signaler « l'étude du comportement dans son développement, et son évolution » (1958, 111-112), c'est-à-dire, comme un point de vue opposé à tout cadre statique des phénomènes mentaux.

Le « dramatique », quant à lui, est défini comme « une compréhension des êtres humains et leur comportement en termes d'événements qui ont trait à la vie des êtres humains considérés comme tels » (1972-1973). Pour J. Bleger, il n'a pas été vu, ou assez considéré, que la pratique et la technique psychanalytique n'ont pas recours à la dynamique, mais travaillent et opèrent totalement dans la sphère dramatique. C'est ce que Habermas, de nombreuses années plus tard, appellera le « malentendu scientiste » de la psychanalyse (Habermas, 1968/1990, 215).

Le concept dramatique vient du travail de Georges Politzer, philosophe hongrois-français, qui eut une grande influence sur la pensée de J. Bleger. En 1928, ce philosophe marxiste a écrit un livre intitulé « Critique des fondements de la psychologie » où il préconise ce qu'il appelle une

« psychologie concrète », soit une psychologie dépourvue des plaques mécaniques et spiritualistes, cet auteur croit avoir dominé le domaine de la psychologie en général, et aussi l'œuvre de Freud. Cela ne l'empêche pas de défendre « la nature révolutionnaire de la psychanalyse » parce qu'elle apporte, grâce à un travail de lecture critique, « de nouveaux fondements » pour la « construction de la psychologie ». J. Bleger définit les arguments de Politzer comme « la critique la plus lucide et talentueuse de la psychologie et de la psychanalyse » (1958, 197). Politzer comprend, nous le citons, que « le drame est à l'origine [...]. Puisque le drame implique l'homme pris dans son intégralité et considéré comme le centre d'un certain ensemble d'événements que, précisément, parce qu'ils sont en relation à une première personne [protagoniste], ont un sens » (1928, 250). Il continue en disant que, « l'originalité même du fait psychologique est donnée par l'existence d'un plan proprement humain et la vie dramatique de l'individu qui se développe » (250). Mais, il est nécessaire de préciser que, pour Politzer, le drame et son originalité résident en ce qui n'est, ni « interne », ni « externe ». Il a besoin d'un lieu et d'un espace pour se développer, mais pas l'espace de la vie physiologique ou biologique, sinon, comme il dit, « ... le lieu de ma vie dramatique, et aussi, les actions, les crimes et la folie ont lieu dans un espace ... » (251). La Psychanalyse, nous dit J. Bleger, « étudie la vie humaine dans son sens humain. C'est ce que Politzer appelle dramatique: terme que nous acceptons pleinement pour son pouvoir précis et descriptif » (1958, 219). J. Bleger avait déjà affirmé : dramatique comme « ce qui est, en fin de compte, la description, la compréhension et l'explication du comportement en fonction de la vie du patient » (1958, 90). Drame et sens.

Le troisième point du diagnostic était l'opposition entre la logique formelle et la logique dialectique. Pour J. Bleger, le dramatique du champ analytique est développé et compris à partir de la pensée dialectique. Une pensée dialectique ne pose pas la lutte de contraires formels traduits en entités -chosifie, réifiées, converties en choses existantes. Cela signifie que, pour J. Bleger, certaines théories dynamiques qui postulent un certain nombre de forces opérant dans la psyché et dont l'expression sont des processus psychiques, sont le résultat de « l'abandon d'un certain élément dramatique, une transposition, un remplacement des faits ou des événements humains par les forces gérées comme des entités ou des objets » (1958, 112). Cela implique d'attribuer au phénomène, à ce qui se manifeste dans l'expérience, une « double ontologique » (Sartre cité par Bleger, 1958, 112), c'est-à-dire, un statut de chose, d'entité du monde naturel. Comme J. Bleger le dit : « très probablement, un développement théorique formulé dialectiquement rend inutile, par exemple, la contraposition de phénomènes conscients, d'une part, et inconscients de l'autre, de processus primaire et secondaire, de l'approche topographique, l'approche dynamique, et les phénomènes économiques, etc. » (1972-1973).

L'exemple le plus flagrant de cette idée de « transposition » qu'adopte Politzer- est le concept de pulsion [instinct]. La critique de Bleger de la dimension dynamique économique de l'œuvre de Freud est basée sur l'idée que postuler les pulsions comme arrière-plan de l'activité psychique implique une abstraction qui substantialise une inférence. Pour J. Bleger, cette abstraction a son origine, en prend comme point de départ non pas « l'homme concret, mais une inférence élevée a la catégorie de primum movens, d'entéléchie » (Bleger, 1958, 78). Pour lui, il est nécessaire de réexaminer la question des pulsions dans la psychologie et cela requiert des analystes qu'ils essaient de capturer « la réalité concrète qui a été assimilée et appréhendée dans cette formulation idéaliste et animiste » (1958, 79). Ouestionner cette pseudo biologie, mais en essayant d'éclaircir la réalité clinique spécifique que Freud a tenté d'articuler en ces termes. Pour J. Bleger, l'idée de la « force » est un « anthropomorphisme de retour » (1958, 81), c'est-à-dire, la physique de Newton prend la sensation subjective de la force musculaire pour parler d'une fonction mathématique et nous réimplantons cette « force » dans la personne. Comme le dit J. Bleger : « De fonction mathématique de Force on passe à force de l'entelequie ; de là à l'impulsion, puis à l'instinct pour terminer le processus de mythification progressive avec l'Instinct [avec un I majuscule] » (1958, 84). Les auteurs contemporains tels que Stephen A. Mitchell prennent également dans leur travail le moyen de récupérer la phénoménologie que contient le modèle pulsionnel sans pour autant défendre sa « double ontologique » ou, comme le dit J. Bleger, son hypostase : la théorie des pulsions.

L'évaluation de ces trois contradictions entre la théorie et la pratique pourrait être réduite et comprise dans une formulation unifiée, conclut J. Bleger, comme « un reflet de la théorie de l'aliénation qui porte toujours implicitement une des dialectisations de la dramatique, de l'être humain comme totalité » (1972-1973). Clarifions cette synthèse extrême formulée par J. Bleger dans son texte-programme et testamentaire de 1972. J. Bleger comprend par aliénation le phénomène que « le sujet s'étrange (néologisme) ou se désapproprie, se vide de qualités humaines qu'il disperse et attribue (projection) à des objets (des objets en général : animés et inanimés) ; l'objet devient autre pour le sujet, il s'investit de qualités et de pouvoirs particuliers » (1958, 152). Pourquoi l'aliénation implique-t-elle la désdialectisation dramatique? Parce qu'elle fragmente ce qui doit être articulé, disperse ce qui doit être intégré. Dans la mesure où l'homme se réifie, ses qualités humaines sont externalisées, « il se vide, il s'appauvrit et devient un « autre » ; dans cette même mesure, les choses s'animent, acquièrent des propriétés humaines et sont équipées d'un contrôle de puissance qui échappe aux hommes ... » (1958, 148). En ce sens, la théorie se construit, selon J. Bleger, en reflétant la structure même de l'aliénation et dés-dialectisation propre au processus névrotique : une désarticulation des événements, du drame humain, en éléments dissociés et, par conséquent, la paralysie du processus dialectique, que psychanalytiquement nous appelons dissociation.

Nous aimerions conclure cet exposé d'introduction, ce premier aperçu du travail de J. Bleger, qui sera élargi et approfondi dans les expositions suivantes données par les docteurs John Churcher et Silvia Amati-Sas, en soulignant à nouveau que la reformulation des concepts psychanalytiques, que le travail de J. Bleger nous offrent comme défis de garder tout son pouvoir face à la force d'inertie et de coercition des affiliations et des logiques institutionnelles.

### Violence et Civilité, une thèse (extrait)<sup>1</sup>

Etienne Balibar, Professeur émérite (philosophie), Université de Paris-Ouest.

« D'un côté, je défends la thèse que la politique n'est jamais acquise, ni du fait de ses idéaux ni du fait de ses institutions, mais constamment exposée à la nécessité (qui est un défi ou un pari) de se reconstituer à partir de ce qui la « détruit ». Elle est donc essentiellement déterminée (ou surdéterminée) par le glissement de la violence vers l'extrême violence, qui lui confère une dimension tragique ainsi que l'avait parfaitement vu Max Weber. De l'autre, j'affirme que les modalités de l'extrême violence, dont il faut proposer une phénoménologie différentielle, demeurent absolument irréductibles à une simple causalité (bien qu'elles ne cessent de se superposer et de s'entretenir mutuellement, entrant au bout du compte dans une sorte d'économie généralisée de la destruction<sup>2</sup>) aussi bien qu'à un fondement anthropologique unitaire (bien qu'elles posent toutes la même question spéculative : celle de la présence constitutive de l'inhumain au cœur de l'humain, non pas tant comme nature, que comme histoire, comme structure, que comme expérience. C'est ce qui interdit à mes yeux de recourir à une problématique du mal (soit qu'on l'inscrive dans la transcendance, soit qu'on cherche à l'incarner dans des figures historiques, « systèmes » ou « sujets » maléfiques) et par conséquent du bien.

Les délires de l'identité collective fondés sur « l'idéalisation de la haine », les processus exterministes (qui nous reviennent sous la forme du nettoyage ethnique), les pulsions de vengeance de l'Etat et de la loi ellemême ne se confondent pas avec les effets de désagrégation de la personnalité physique et morale engendrés par la précarité (ce retour du prolétariat jusque dans les « centres » de l'économie-monde), ou avec l'élimination des « hommes jetables » (selon l'expression que j'emprunte à Bertrand Ogilvie), au point où la « consommation productive » de la force de travail humaine se renverse en « inutilité » de masse, qui a pris aujourd'hui le relais des méthodes de « l'accumulation primitive » naguère décrites par

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Paris, éd. Galilée, 14-16, 2010.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Balibar Etienne, « Violence et mondialisation », Nous citoyens d'Europe ? Les frontières, l'Etat, le peuple, Paris, La Découverte, 2001.

Marx et Rosa Luxemburg. Et pourtant, ils tendent à fusionner conjoncturellement aux limites de l'institution politique ».

Une telle complexité n'est pas de nature à rassurer quant à la possibilité d'en « sortir » comme disait Hobbes : au contraire, elle suggère qu'on n'en sortira pas, au sens eschatologique de l'expression, qui n'a cessé de hanter le discours révolutionnaire, particulièrement dans sa version la plus radicale, communiste (dont toute la question est de savoir jusqu'à quel point il peut être dissocié d'une telle représentation de la « fin de l'histoire »). Mais elle n'implique aucunement, bien au contraire, que rien ne change, et ne puisse changer, au double sens d'une émancipation par rapport à diverses formes de domination et d'une transformation des structures du pouvoir ou de la division du travail (pour lesquels beaucoup de mouvements contemporains, critiques de l'état de choses existant, ont réactivé le nom de citoyenneté<sup>3</sup>, dans son acception « insurrectionnelle ». Au contraire, elle vise à nommer, à faire voir intellectuellement la nécessité et le risque intrinsèquement associés à l'action politique hors desquels il n'y a que conformisme et barbarie (et plus généralement l'un et l'autre), pour faire en sorte que l'effort individuel et collectif qui rend un changement (sous conatus propre) ne conduise pas, une fois de plus, à la reproduction des mêmes catastrophes. ».

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Balibar Etienne, « La proposition de l'égaliberté « (1989), La Proposition de l'égaliberté. Essais politiques 1989-2009, Paris, PUF, 2010 (version abrégée : « Droits de l'homme et droits du citoyen », Les frontières de la démocratie, Paris, La Découverte, 1993.

### ANNEXES

### Liste des auteurs, courriels

**KAES RENE**, psychanalyste, professeur émérite, Université Lumière, Lyon 2. rene.kaes.srf.fr

AMATI SAS Silvia, psychanalyste, Trieste. amatisas@teletu.it

BLEGER Léopoldo, psychanalyste, Paris, <a href="mailto:leopoldo.bleger@gmail.com">leopoldo.bleger@gmail.com</a>

**BERNARDI Ricardo,** prof. et psychanalyste, Université de Montevideo, <u>ric.e.bernardi@gmail.com</u>

CALOZ-TSCHOPP Marie-Claire, Collège international de Philosophie, Genève-Paris, site <u>exil-ciph.com</u>

**DAGFAL Alejandro**, chercheur en histoire de la psychologie, UBA/CONICET, Buenos Ares.

**DE COULON Nicolas**, psychiatre, membre formateur de la Société Suisse de Psychanalyse, Lausanne, <u>nicolas.decoulon@bluewin.ch</u>

CHURCHER John, psychanalyste, Société britannique de psychanalyse, Londres, <a href="mailto:churcher@aulos.co.uk">churcher@aulos.co.uk</a>

**LIBERMAN Ariel,** psychanalyste et philosophe, Madrid, ariel.liberman.isod@gmail.com

**PETRILLI Maria Elena,** psychologue, psychothérapeute, Venise, marelpetrilli@gmail.com

WAGNER Valeria, Maître d'enseignement et de recherche, Département des langues et littératures romanes, Université de Genève, valeria.wagner@unige.ch

Site du Programme CIPh :  $\underline{exil\text{-}ciph.com}$ 

Programme du colloque, enregistrements, revue en ligne no. 6-7 sur José Bleger, matériaux, news.

Table des matières de la Revue en ligne (Re)penser l'exil no. 6/7 : <a href="http://exil-ciph.com/revue-en-ligne/2016-2/">http://exil-ciph.com/revue-en-ligne/2016-2/</a>

COLLOQUE INTERNATIONAL 19-20-21 MARS 2015 | GENÈVE

# BLEGER (1923-1972) A GENEVE

AMBIGUÏTÉ, SUBJECTIVATION ET CRÉATION SOCIALE ANALYSE D'UNE THÉORIE MINORITAIRE LATINO-AMÉRICAINE

PROGRAMME DÉTAILLÉ

### PROJET

Le colloque international, interdisciplinaire s'adresse à des professionnel. Le.s d'institutions du social, de la santé, de l'éducation, etc., à des actrices et acteurs des mouvements sociaux, des ONG.

Il se propose de rassembler des chercheuses, chercheurs, professionnel-le-s, militant-e-s [santé publique, social, urgences écologiques et énergétiques, droit, éducation, migrations, médias, etc.] pour réfléchir sur les changement intra, inter, trans-subjectifs en cours dans l'Europe contemporaine globalisée en dégageant les liens entre ambiguité, subjectivation et création sociale.

Le colloque se déroulera à l'Université de Genève, avec l'appui de divers partenaires.

Sous l'impulsion du Collège International de Philosophie (CIPh), de chercheurs des Universités (UNIGE, UNIL, HES-SO), de spécialistes de divers domaines, pays, continents, autour d'une œuvre d'ailleurs, nous désirons ouvrir un espace de réflexion commun, libre, critique, transversal entre des savoirs et des expériences.

## TROIS OPPORTUNITÉS

- Moment de formation continue (certificat de participation pour les professionnel.Les)
  - Lieu d'émergence d'idées pour les recherches en cours dans divers domaines
- Outil pour imaginer d'autres alternatives, inventer de nouvelles pratiques individuelles et sociales.

## TROIS ENJEUX

- Mieux situer les peurs, les réactions suscitées par la situation d'incertitude en Europe et ailleurs dans le monde en les confrontant à la notion d'ambiguïté
- Envisager la création sociale comme travail en cours autour d'une « théorie sociale » ouverte aux sciences exactes, humaines et sociales
- Offrir un moment privilégié de partage collectif formateur ouvert à toute personne intéressée (inscription gratuite)

## RAPPEL SÉANCES DE PRÉPARATION AU COLLOQUE

## LUNDI 19 JANVIER, 17H30-20H30

Salle A006, Haute école de travail social-HES-SO Genève, 28 rue Prévost Martin. Présentation du projet, liens aux professionnel. Le.s, préparation des ateliers.

## LUNDI 9 MARS, 18H15 - 20H30

Université de Genève, UNI-MAIL, salle 1140. Présidence Betty Gogikian, FPSE, thèse de Murielle Montagut et préparation des ateliers du colloque avec les étudiant e.s. intéressé.e.s.



### **JEUDI 19 MARS**

ATELIERS

3H30 - 14H00 : INTRODUCTION GÉNÉRALE AUX ATELIERS, B111 14H00 - 18H00 : ATELIERS

## POUR INTRODUIRE LE COLLOQUE PAR LES EXPÉRIENCES PRATIQUES (PROFESSIONNELLES, CIVIQUES)

ATELIER 1 SALLE B111, UNI-BASTIONS

AMBIGÜITÉ DANS/DU SOCIAL, DU DROIT, DU SERVICE PUBLIC, DE L'ÉDUCATION Présidence: Amanda 10SET. Association suisse sotidarité sans frontières, Berne : <u>Animation</u> : Alexandre BALMER, enseignant à la Haute école de travail social-HES-S0 Genève.

ATELIER 2 SALLE UNIVERSITÉ, RUE JEAN-DANIEL COLLADON 2

AMBIGÜITÉ DANS/DE LA GESTION DE L'URGENCE ET DE LA VULNÉRABILITÉ Présidence: Valeria WAGNER; Animation: Stéphanie GIRARDCLOS.

ATELIER 3 SALLE UNIVERSITÉ, RUE JEAN-DANIEL COLLADON 2

AMBIGÜITÉ DANS/DE LA SANTÉ PSYCHIQUE ET PHYSIQUE <u>Présidence</u>: Stéphanie PACHE, médecin, doctorante en histoire de la médecine et de la santé publique, IUHM-UNIL, chargée de cours en Sciences sociales, UNIL; <u>Animation</u>: Murielle KATZ, MER en psychologie, UNIL.

SOIRÉE LIBRE

### VENDREDI 20 MARS CONFÉRENCES ET DÉBATS

# PRAXIS/THEORIE AUTOUR DE JOSÉ BLEGER

PLÉNIÈRE I SALLE B111, UNI-BASTIONS, 8H30 -12H15 PRÉSENTATION DE JOSÉ BLEGER, DU CONTEXTE HISTORIOUE

EN ARGENTINE, DE SA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE, DES CONCEPTS DE CADRE, DE SYMBIOSE ET D'AMBIGUÎTE

Qui est José Bleger? Quel est son contexte historique, théorique, culturel en Argentine et à ce moment-là du monde? Que signifient l'ambiguité, la symbiose, le cadre pour José Bleger? Quelle épistémologie a-t-il pratiquée? Quelle méthode a-t-il utilisée dans son travail? (dialectique). Enjeux pour son domaine théorique et plus généralement pour d'autres domaines? Quel est l'intérêt des travaux de José Bleger pour la clinique? De manière générale, quels sont les enjeux de la théorie de José Bleger pour la psychanalyse, les autres domaines du savoir, les autres pratiques professionnelles et les pratiques de citovennetté?

Présidence: Prof. Marie-Claire CALOZ-TSCHOPP, Collège International de Philosophe (CIPHI.

8h30: Ouverture officielle: Prof. Geneveva PUSKAS, Vice-doyenne associée en charge de la recherche et de l'informatique, UNIGE. 8h55-9h20: Présentation générale: Prof. Marie-Claire CALOZ-TSCHOPP, CIPh, Genève-Paris; Un colloque atypique, un projet qui se poursuit.

9h20–9h45; Exposé introductif: Ariel LIBERMAN, Madrid, Doctor en Psicología. DEA en Filosofía. Miembro Assoc. Psicoanalític Madrid, de la Asociación Psicoanalítica internacional. International Association of Relational Psychoanalysis and Psychotherapy, IARPPJ; Une réforme de l'entendement: contextes et débats dans la pensée de José Bleger.

9h45-10h15: Débat

10h15 – 10h40: John CHURCHER, co-éditeur avec Leopoldo Bleger du livre Symbiose et ambiguïté en anglais féd. Routledge, Londres, 2013; Symbiose, ambiguïté et cadre psychanalytique dans la theorie de José Bleger: quelques explications et réflexions.

10h40–11h05; Dr. Silvia AMATI SAS, médecin, psychiatre et osychanalyste, Trieste; Un modèle psychanalytique qui éclaire la violence sociale.

## 11h05-11h20: Pause

11h20-11h45: Claire PAGÈS, Collège International de Philosophie (CIPh), Paris; La théorie psychanalytique de José Bleger et le social.

## 11h45-12h30: Débat

PLÉNIÈRE 2 SALLE B111, UNI-BASTIONS, 14H00 -17H30 LIRE JOSÉ BLEGER DEPUIS DES RECHERCHES ET PRATIQUES DANS LES DOMAINES DE LA SANTÉ ET DU SOCIAL

Quand nous lisons José Bleger depuis des recherches et des pratiques dans ces domaines, qu'apprenons-nous? Quel intérêt et quels enjeux? Quelles questions critiques? Quelles nouvelles questions de recherche en dégager? Quels renouvellements des pratiques en tirer dans diverses professions et dans le travail civique des mouvements sociaux?

<u>Présidence:</u> Dr. Silvia AMATI SAS, médecin, psychiatre et psychanalyste, Trieste.

1400–14h30; Exposé introductif: Mark GEYER. Psychologue Fédération Suisse des Psychologues (FSP), spécialiste en psychothérapie clinique, Hôpital de Nant (Vaud); José Bleger et la clinique psychothérapeutique et psychanalytique.

14h30-14h55; Gilles GODINAT, psychiatre, citoyen engagé sur le terrain social: L'ambiguité dans les politiques de la santé, de la psychiatrie, du social aujourd'hui.

5h00-15h20: Débat

15h20 - 15h45: Pause

15h45–16h10: Véréna KELLER, Prof. en Travail social, Doyenne filière Travail social/santé de l'Ecole d'Études Sociales et Pégagogiques [EESP], Lausanne; Ambiguïté et inégalité dans les professions du social et de la santé.

16h10-16h35: Dr. Talat PARMAN, psychanalyste, Istanbul; La pensée de José Bleger à Istanbul.

## 16h35-17h15: Débat

## SOIRÉE PUBLIQUE

AULA SALLE HETS, 16 RUE DE PRÉ-JÉRÔME, 18H00-21H00 PRIX D'ENTRÉE: 10.- CHF Présidence: Dr. Nicolas DE COULON, psychanalyste, Société suisse de psychanalyse, ancien directeur médical de la Fondation du Nant, secteur psychiatrique de l'Est vaudois.

## CONFÉRENCE : NORME, SOUMISSION SOCIALE ET VIOLENCE DES INSTITUTIONS

Prof. Roland GORI, Prof. émérite de psychopathologie, psychanalyste, U. Marseille (Appel des Appels).

### INTERVENTIONS

Prof. Sylvie AVET-L'OISEAU, responsable de la formation continue HETS/HES-SO, Genève; L'ambiguïté dans le travail social.

Prof. Claude CALAME, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) Paris, ATTAC, LDH, SOS-Asile; L'ambiguiré dans les pout ques migratoires. La Suisse un taboratoire pour l'Europe?

Débat général avec les participant.e.s.

## SAMEDI 21 MARS

CONFÉRENCES ET DÉBATS

# PRAXIS/THÉORIE AUTOUR DE JOSÉ BLEGER

PLÉNIÈRE 3 SALLE B111, UNI-BASTIONS, BH45-12H00 LIRE JOSÉ BLEOER DEPUIS DES RECHERCHES ET PRATIQUES DANS LA LITTÉRATURE Quand nous lisons José Bleger depuis des recherches et des pratiques dans le domaine de la littérature, qu'apprenons-nous? Quel intérêt et quels enjeux? Quelles questions critiques? Quelles nouvelles questions de recherche en dégager?

Présidence: Nadine BORDESSOULE, Chargée d'enseignement, Université de Genève. 8h45-9h15; Exposé introductif: Valeria WAGNER, MER Faculté des Lettres, Université de Genève ; En état d'ambigüité : remarques introductives. 9h15-9h40: Prof. George VARSOS. Université d'Athènes; «La langue des mortels»: actualité ambiguë de la littérature.

## 9h40-10h10: Pause

10h10-10h35: Prof. Ute HEIDMANN, Université de Lausanne (CLE); Symbiose, ambiguité et différenciation dans l'égriture de soi.

10h35-11h00; Prof. Jenaro TALENS, Uni Valencia/Genève et Prof. Susana DÍAZ, Univerisité Carlos III. Madrid; Ambiguïté et médiation rhétorique dans le discours audlovisuel.

## 1h00-11h20: Pause

11h20-11h45: Illaria POSSENTI, philosophe, Université de Vérone; José Bleger et Étienne Balibar, quels rapports entre ambiguïté [Bleger] et violence extrême [Balibar] %

11h45-12h30: Débat

# PLÉNIÈRE 4 SALLE B111, UNI-BASTIONS, 13H30-16H30

LIRE JOSÉ BLEGER DEPUIS DES RECHERCHES ET PRATIQUES EN PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT Quand nous lisons les travaux de José Bleger depuis des recherches et des pratiques dans les domaines de la philosophie, de l'histoire, du droit qu'apprenons-nous ? Quel intérêt et quels enjeux pour la recherche en philosophie, en histoire, en droit ? Quelles questions critiques ? Quelles nouvelles questions de recherche en dégager ? <u>Présidence</u>: Marianne EBEL, enseignante émérite en philosophie,

militante féministe, and anno EDEL, enseignante emertre en principalisme feministe, anc. députée solidaritéS, Neuchâtel.

13h30-14h00: Exposé introductif: Marie-Claire CALOZ-TSCHOPP, philosophie politique, CIPh, Genève-Paris; L'exil/desexil, la

philosophie politique et José Bleger. 14h00 - 14h25: Prof. Bertrand OGILVIE, philosophe, psychanalyste U. St-Denis-CIPh, Paris; José Bleger et l'homme Jetable.

14h30 - 14h55: Christophe TAFELMACHER, avocat et militant Solidarité sans Frontières, (Berne) et Vivre Ensemble (Genève); Ce qui contient la vie politique (Constitution, droits, Etat). De quelques problèmes autour du cadre [José Bleger].

## 14h55 - 15h15: Pause

15h15–15h40: Stéphanie PACHE, médecin, doctorante en histoire de la médecine et de la santé publique, IUHM-UNIL, chargée de cours en Sciences sociales, Université de Lausanne; De Lusage d'une épistémologie féministe pour lire José Bleger.

15h40-16h05; Prof. Marion BREPOHL, historienne, Université de Curitiba, Brésil; Les lieux de la violence dans l'Histoire. A propos José Bleger.

16h05-16h30; Débat

# PLÉNIÈRE 5 SALLE B111, UNI-BASTIONS, 17H00 –20H30

## JOSÉ BLEGER AUJOURD'HUI

Pourquoi José Bleger aujourd'hui ? Qu'avons-nous appris et qu'avonsnous à apprendre de José Bleger pour faire faire aux défis dans les savoirs de divers domaines, dont la psychanalyse, les pratiques professionnelles diverses et des mouvements sociaux ?

# Présidence: Ariel LIEBERMAN, Madrid.

17h00 – 17h25: Exposé introductif: Leopoldo BLEGER, psychanalyste, membre de l'Association Psychanalytique de France, et Secrétaire Général de la Fédération Européenne de Psychanalyse; Parcours et traces de José Bleger.

17h30 – 17h55: Nicolas DE COULON, psychanalyste, membre de la Société Suisse de Psychanalyse, ancien directeur médical de la Fondation du Nant, secteur psychiatrique de l'Est vaudois; Lambiguïté dans la cure psychanalytique.

## 18h00 - 18h45: Débat

# SYNTHÈSE FINALE SALLE B111, UNI-BASTIONS, 18H45-19H45

Présidence: Silvia AMATI SAS, Marie-Claire CALOZ-TSCHOPP, Valeria WAGNER.

Synthèses et remarques finales.

# REPAS-BUFFET FINAL SUR INSCRIPTION, 18H45-19H45

Repas offert aux conférenciers et responsables des ateliers et organisateurs. Organisé par des exilés de la Associacion Uraba Global Solidaridad à Genève.

# MATÉRIAUX À DISPOSITION

BLEGER José, Symbiose et Ambiguité, éd. PUF, Paris.

Le livre existe en anglais, espagnol, italien. Exemplaire épuisé, mais une version numérique en français est accessible sur le site www.exil-ciph.com

CALOZ-TSCHOPP Marie-Claire (dir.), BLEGER José, AMATI-SAS Silvia, BERNARDI Ricardo, WAGNER Valeria, PACHE Stéphanie, BALIBAR Etienne, Ambiguïté, violence et civilité. (Rellire aujourd'hui José Bleger (1923-1972) à Genève, Paris, éd. L'Harmattan, 2014.

Autres matériaux de préparation (fextes d'auteurs, de conférenciers, argumentaire et consignes pour les ateliers, etc.) disponible sur www.exil-ciph.com



### CONTACT

Université de Genève; Valeria WAGNER: valeria.Wagnerfdunige.ch
Collège International de Philosophie; Marie-Claire CALOZ-TSCHOPP:
mcl.caloz-Lschopp@bluewin.ch

Inscription: bleger.colloque@gmail.com

HES-50: secretariat CEFOC, informations livres en vente et débat public vendredi soir 20 mars à l'HES-SO : ghislaine.desmeules-rossild hesge.ch.

### NSCRIPTION

Remplir le formulaire attaché et le renvoyer à bleger.colloqueGgmail.com

# INFORMATIONS PRATIQUES

### LIEU

**UNI Bastions** 

5 rue Candolle 1211 Genève

### ACCÈS

Trams 12, 18, bus 1, arrêt Plainpalais.
Depuis la gare; tram 15 direction Palettes, arrêt UNIMAIL.
Entrée gratuite (sauf soirée publique). Dossier gratuit.
Inscription préalable souhaitée.

### ACCUEIL

12h45-13h15: Dossiers, programme, inscription repas, etc.

### LANGUE

Français, matériaux en espagnol et en anglais.

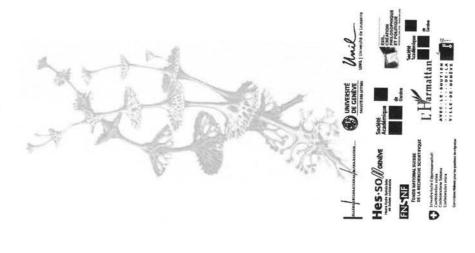
### ENREGISTREMENT

Les ateliers et le colloque seront enregistrés par Savoir Libre/CIPh. Démarches en cours auprès de l'Université de Genève.

### CERTIFICAT

Certificat de formation continue pour les professionnel. L.e.s. sur demande. Pour les étudiant. e.s. UNIGE, s'adresser à Valeria Wagner.

Actes prévus.





### QU'EST-CE QUE L'AMBIGUÏTÉ?

COLLOQUE • Du 19 au 21 mars, un colloque international est organisé à l'Université de Genève autour des travaux de José Bleger, médecin, psychiatre et psychanalyste argentin, sur l'«ambiguïté» dans le cadre psychique et social.

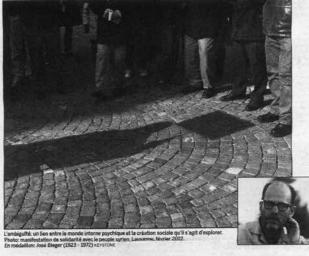
### MARIE-GLAIRE CALOZ-TSCHOPP ET VALERIA WAGNER

EI VALEBA WAGNER :

A News-cous l'impression de subir une résileé économique, politique, culturelle dont vous êtes poutant critique! Qu'il n'y a pas d'alternative à une résignation amère, teinide de culpabilité parce que vous vous retrouvez à être complicé parce que vous vous retrouvez à reus fistation ou d'un parton qui vous metternt en de la consecution de l'entre de vous boucher les recent de vous boucher les rientaines comme ceux du ministre de l'entre de vous boucher les rientaines comme ceux du ministre de l'entre de vous boucher les rientaines comme ceux du ministre de l'entre de l'e un rendez-vous avec la réalité, et la réalité est souvent mois joile que les Préces-P Vois senitez-vous koinvent mui à l'aise dans voire travail, vos études, alors que vous vous investissez beaucoup? Avez-vous l'impression de passer à côté de votre vie privée parce qu'il faut s'udapter sanc cesse? Alors le colloque international des 19, 20, 21 mai 2015, coorganisé par l'Université de Genève, le Collège international de philosophie à Paris et la HES-SO de Genève, vous inté-

### Contexte d'une collaboration locale et internationale

Le colloque s'inscrit dans trois expérieure de formation et recherche impérieure de formation de policieure de formation de production de solidarid sexel pour recherche en l'inférit partie de la recherche en l'inférit partie de la toperante l'. Blait également partie de la recherche en l'inférit partie de l'inférit partie de l'inférit partie l'inférit partie de l'infé



José Bleger a exploré, décrit l'ambiguite à partir de sa pratique clinique en 
Argentine dans un moment de profonde 
transformation de son pay se protransformation de son pay se protransformation de son pay se protransformation de son pay se prola de la constance de l'ambient de la constance d'éléments contradictoires non discriminés, qui ne rentrent pas en conflit 
entre est. Cette organisation psychique 
de base donne sux personnes une grande adaptabilisé, qui peut générer un 
conformation extrême, peut générer un 
conformation extrême, peut générer un 
conformation extrême, peut génére un 
conformation problement conscient, d'inference, 
Le colique se propose d'étudier 

Le colique se propose d'étudier

conformisme extrême, permetant l'Adaptation de six sixuations intenables.

Dans ce sens, l'ambigüité éclaire l'interasymbiotique des groupes, des individus el leur comportement conscient, différenclé.

Le colloque se propose d'étudict l'ambiguité dans le cadre psychanalyrique et clinique. Mais il constère aussi 
sex manifestations quotidiennes, les sinations auquelles elle répond. Nous 
allons voir comment elle se traduit dans 
un mode de vic contrainte par l'adaptabilité, voire la soumission, ou au contrai-

re comment elle peut se travailler dans des situations devie, d'action, des expé-iences, et se transformer en autonomie et création sociale.

L'ambiguillé dans leine entre le mon-de interne psychique et le social est explorée depuis des démarches, expé-tiences diverses durant les trois jours.

\*Co-organisatrices du colloque. Merie-Claire Calco-Tachopp est philosophie (Collège International de Philosophie Paris Gentrey) et Valeria Wigner maître d'enseignement et de recherche (Faculté des Lettres Université de Gentre).

### AU PROGRAMME Ateliers, conférences, débats et soirée publique international interdisciplina inter-expliriences, intergéné nel et public. Is colloque s'a un public diversifié: cherche étudiant e-s, autodidactes

La programme encode La programme encode Jesus States La reflexion débotera l'appès sméd par troix a feliera: Joscalé, dorb. service public, édu-cation, 27 gestion de l'orgence et de La valanzaziera, 25 panés purphisses or physique. La carcept d'am-espiriences de professionne le service de (sanés, social, purrositione, etc.), dans des institucions où se deroute les un transión, Calvier de sur contrariente et lles impasses d'ori-peut alort accordinate paut alort accordinate put alort accordinate paut alort accordinate par alort accor

> Vendredi 20 mars: La journée - Vendred 20 mars: La journée et consceré à la prévantation de José Bisper cama le contende à la prévantation de la prévantation de la prévantation par la vier de conceptracie de la destina la prévanta projet unal prises — le capie. La symptiose par la marsi gaté — ainsi qu'à son travail c'il nique. Des spécialistes maternationaux (Ariel Libertanni, Magéria, Jeins Churcher, Londres, Sotto-Amalt-San, Treste. Claire Pagge, Paris, Talat Parman, Istan-buly valuement Cercipisablé des Acab Valuement Cercipisable des Acab Valuement Cercipis Pages, Paris, Talet Parrims, Haise Parrims, Haise Vandar Marken Carioqualish des Navarus die José Billiger, co qui a signified comprehennes, dans son traveal de hoste Billiger, co qui a signified premerbra. Se citate son traveal des comprehennes, dans son traveal des comprehennes de l'autonomique avec une persisée de l'autonomique de l'autonomi

vorena Roller, sociologiale). Une solite publique aura listi à la HETS. Plesabble pur la proprioria-le publication de la proprioria de la companya de la descripció de la conference de Pelabard Gori institude elevirre. soumisacion sociale et violence des institutionas. La Pojule Avet. Loi resu, responsable de la primation confiner HETS-HES-SO pariera de l'ambiguité dans le trevel social. La Famigiagnet dans le trevel social. La Famigiagnet dans les polificares ingratures. 3 partir de la question-da. Solose un laboratione pour l'Europe?

> Samedi 21 mars: Tout au long di a journée, le boncept d'améigsité sera traité sous des perspectives e arigles divers (lire ci-contre et am-biguité dans tous ses étatse), Le colloque se terminera par un bul fet-repas ouvert à tous sur

left-regas ouvert à tous sur-inscription.
Programme compate et et succeptionit de la company de la succeptionit de la company de la la company de la company de la la company de la company de la sur de la company de la princisión (calon, regas) à revolve à l'adresser la desense de la company de la princisión (calon, regas) à revolve a la desense de la la company de la company de la princisión (calon de la princisión de la princisión de la princisión de la princisión de la la company de la princisión de princisión de la princisión de la princisión de la princisión de princisión de

cipant e sor demanda.
Séminaire
Paraillours, en lien avec le colloque, us sémisaire transdisciplinaire influide éfluorio, dessenis, conventiblible à cours jusqui las mois de mai à Unification de la cours jusqui las mois de mai à Unification de la cours jusqui la servici de mai à desse de la libration de la cours de la public de grafuet. Les séances passées ont été emeglionnes par la plateforme Savoir Libre.

### L'ambiguïté dans tous ses états

Que revêt, au juste, l'idée d'ambiguité? Si le concept est au cœur du colloque, le journée du 21 mars en expiere les multiples déclinaisons. La matinée sera consacrée à la dimension créative et productive de l'ambiguité, depuis les perspectives d'études littéraires et audicivisselles comparates. Il l'à grie des veir comment l'ambiguité lonchionne dans des recits, firins, ou romans, et commant elle a éte pensée dans les domaines les domaines les demaines let arbitraires et arbitraires. L'arbitraires de la président de la pensée dans les domaines les domaines les domaines les des l'arbitraires et arbitraires de la créalité de la letter de l'arbitraire de la créalité des les characters, du sens créalités et de la créalité des les characters, du sens créalités et de la créalité des les characters, de l'arbitraires de la créalité des les characters, de la créalité des les characters de la créalité de la créalité de les les characters de la créalité de la créal

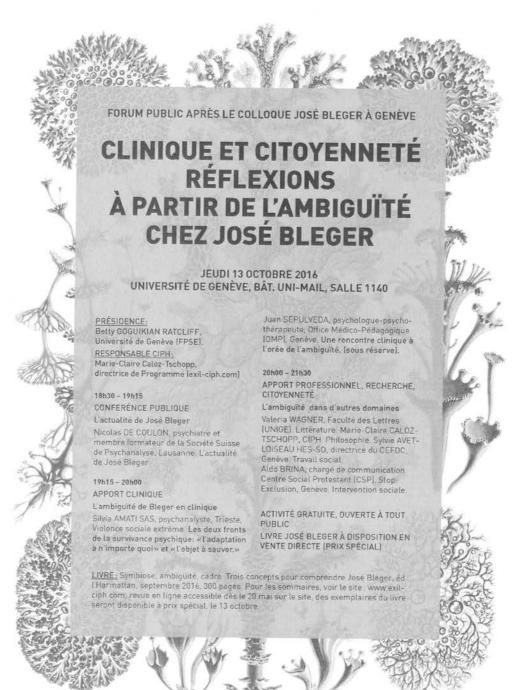
tations nécessaires pour inscrire leurs lectures. Cette interaction avec le texte réoriente, convertit la subjecti-vité des incteurs.

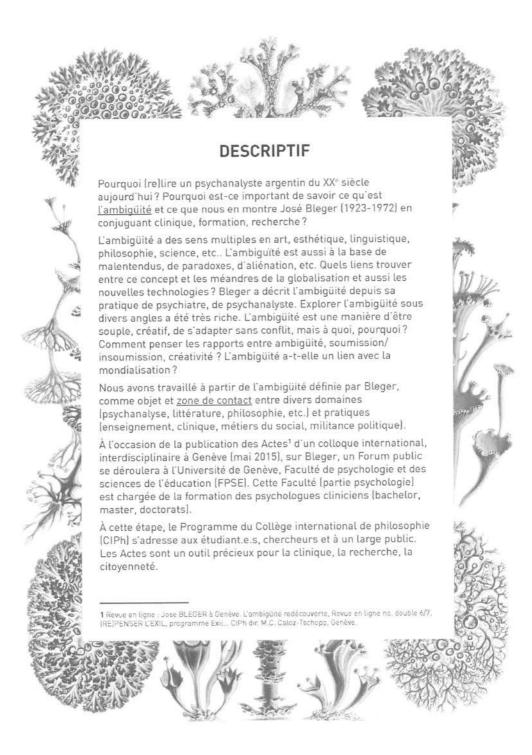
Le session proposers également des réflexions sur les discussions de l'ambiguillé ches les classiques (Georges Varsos, Université d'Althènes), sur la structure et fonction particulière de l'ambiguité audivoivuellé (diens et Dizz), sur ses usages et son fonctionnement dans les contextes et les méthodes comparatates (Heidman), et sur son rôté dans les processus de conversions cultu-relle, économique et subjective (Wagner).

José Bleger, auquel l'après-midi du 21 mars est consa crée, sera considéré dopuis des recherches et des pra-tiques dévelopées en philosophie, en histoire, en droit en collaboration avec le Programme du Collège interna-tional de philosophie (CIPh 2010-2016). Ce programme

rmisme, de l'obéissance/désobéissance (Gori) et comormisme, ne roubissance/rospodeissance (uori) et aussi à la résistance, à la cration politique, sux nouvelles formes de citoyennet et de cultivité (Balibar 2010) des mouvements sociaux dans un contexte de eviolence extrêmes (Possenti, Verone) et homme (etables (Oglivie 2012), de transformation du cadre polítique en ce qui concerne la constitution, les droits, l'Etat (Tafelmacher).

Les nations de violence ultra-objective et ultra-subjec-tive de Baibar méritent d'être enrichies par les travaux de José Bieger. Par ailleurs, la notion d'ambiguité implique les thincies et aussi sa partique des philo-sophes (Calez-Tschopp), le travell d'historiens. L'un en historie de la médicine (Pache) et l'autre dans le domaine des rapports nord-sud et de la colonisation (Repohl). Le colloque se terminera par un exposé de Leopoldo Bieger, qui apportera une vision personnelle de







### TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS
INTRODUCTION José Bleger à Genève17 Silvia Amati-Sas, Marie-Claire Caloz-Tschopp, Valeria Wagner
Préface9 Réné Kaïs
TEXTES DE RÉFÉRENCE25
Définition des concepts de symbiose et d'ambiguïté (extraits, 1967)27
José Bleger, psychanalyse du cadre psychanalytique31
Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions
JOSÉ BLEGER À GENÈVE67
Violence sociale extrême : les deux fronts de la survivance psychique
En état d'ambiguïté
Ambiguïté, violence extrême, politique d'anti-violence.  Lire José Bleger depuis la philosophie politique
POUR LIRE JOSÉ BLEGER
José Bleger : un homme, une trajectoire, une démarche
Quelle est la métapsychologie dont nous avons besoin ?  L'actualité de José Bleger

dialectique dans la création d'une nouvelle psychologie
José Bleger : clinique psychanalytique, violence sociale, résistance
Plaidoyer en faveur de la prévention.  Quelques réflexions sur la pensée de José Bleger
L'ambiguïté dans la cure psychanalytique
Souffrance, douleur et cadres sociaux
José Bleger : émergence et genèse de l'œuvre
José Bleger, une pensée en psychanalyse [José Bleger : penser la psychanalyse]
Symbiose, ambiguïté et cadre psychanalytique dans la théorie de José Bleger : explications et réflexions
Une réforme de l'entendement : contextes et débats dans la pensée de José Bleger
Violence et Civilité, une thèse (extrait)
Annexes

### Psychologie et psychanalyse aux éditions L'Harmattan

### Dernières parutions

### DU BONHEUR À LA SANTÉ

La Rosa Emilio

Cet ouvrage apporte des explications sur les émotions négatives et positives, la mémoire et le fonctionnement du cerveau, permettant ainsi au lecteur de mieux comprendre les processus liés au bonheur et à la souffrance. Les émotions positives et négatives, et les souvenirs jouent un rôle de premier plan dans ces processus. En outre, nous décrivons les éléments qui favorisent et entravent le bonheur.

(19.00 euros, 188 p.)

ISBN: 978-2-343-07374-3, ISBN EBOOK: 978-2-336-39724-5

### LA RECHERCHE DU SENS EN ANALYSE EXISTENTIELLE ET LOGOTHÉRAPIE

Abrami Léo Michel - Préface de Georges-Elia Sarfati

Voici l'un des rares livres de langue française consacrés à l'analyse existentielle. Cet ouvrage formule dans un langage clair une transmission située au plus près des fins de la thérapie. L'idée de thérapie est comprise ici au double sens antique du terme, il s'agit d'enrichir la relation d'aide d'un ensemble de vues inédites sur la conduite de l'analyse (sens clinique) et de donner des bases plus solides au dialogue axé sur l'expression de la vérité personnelle (au sens du soin de l'âme socratique).

(Coll. Quête du sens, 14.00 euros, 124 p.)

ISBN: 978-2-343-07968-4, ISBN EBOOK: 978-2-336-39712-2

### FRONTIÈRES DU RÉEL OÙ L'ESPACE ESPACE

Salignon Bernard

Là où l'espace espace, c'est là où la source des vents passant entre les choses et les êtres décide de séparer ce qui ne serait que masse compacte, permettant ainsi, en même temps, de voir différemment les objets et le fond dont ils font monde. Ce livre, dans son écriture, trouve d'autres frontières entre esthétique, philosophie et psychanalyse, en les distribuant dans une unité plurielle et singulière.

(Coll. Eidos série Retina, 13.00 euros, 114 p.)

ISBN: 978-2-343-07688-1, ISBN EBOOK: 978-2-336-39815-0

### L'ENFANT ET LA FÉMINITÉ DE SA MÈRE

Sous la direction d'Elisabet-Razavet, Georges Haberberg, Dominique Wintrebert Avec la collaboration de Maryvonne Blouët-Bricoteaux et Laurent Dupont

Préface de François Ansermet

On lira ici comment l'enfant se dépêtre de la féminité de sa mère. Ce travail de recherche s'est forgé à travers des présentations de cas et leur commentaire. Il fait apparaître combien les différentes confrontations du sujet avec la castration et la féminité de sa mère, à différents temps contingents de son existence, sont décisives pour son destin d'« être pour le sexe ». La rencontre avec la castration maternelle conduit au cœur de la structure : il n'y a pas de signifiant pour dire la femme. Mais alors, entre mère et femme, comment l'enfant se débrouille-t-il ?

(Coll. Études Psychanalytiques, 20.00 euros, 182 p.)

ISBN: 978-2-343-07599-0, ISBN EBOOK: 978-2-336-39433-6

### ÉLOGE DE NOS ANGOISSES

### Essai

Lorin Claude

Stress, angoisses, tourments peuvent-ils être nos alliés ? Oui, répond l'auteur. Toutes sortes d'angoisses nous tenaillent et l'on a oublié qu'elles étaient bénéfiques quant à notre adaptation au monde. D'autres font partie de ce que l'on nomme « les épreuves de la vie ». Pour les surmonter et en faire bon usage, il faut libérer en nous ce que l'auteur nomme « la pulsion de création ». Tracas et tourments s'infléchissent alors sous la poussée intérieure de cette force qui conduit à la création et donne sens à nos vies.

(29.00 euros, 290 p.)

ISBN: 978-2-343-07262-3, ISBN EBOOK: 978-2-336-39523-4

### HYPNOSE ET GESTION DE LA DOULEUR

### Actes du 7e Congrès de l'Association européenne des praticiens d'hypnose

Sous la direction de Djayabala Varma

Cet ouvrage présente les applications de l'hypnose dans la prise en charge des personnes souffrant de : dysménorrhée fonctionnelle, syndrome de l'intestin irritable, migraine, algodystrophie, fibromyalgie, douleur fantôme et autres douleurs sans cause apparente. L'accompagnement de la femme enceinte et l'accouchement sans douleur par des techniques hypnotiques sont également traités dans ce livre.

(14.50 euros, 136 p.)

ISBN: 978-2-343-07528-0, ISBN EBOOK: 978-2-336-39644-6

### DÉSERTS OU LA CRUAUTÉ DU SURMOI

Hurion Roseline

Déserts ou la cruauté du surmoi se veut le langage de ce moment où le surmoi devient le centre de la réalité psychique. Il libère ses forces centrifuges comme autant de points de tension secouant l'ensemble de cette réalité, l'expulsant et la ramenant vers le centre. Va-et-vient qui met le sujet face à ses pensées terrifiantes – les projections de sa peur. Dénonciation de la cruauté du surmoi dont les épiphénomènes gravitent autour de lui.

(15.50 euros, 146 p.)

ISBN: 978-2-343-07785-7, ISBN EBOOK: 978-2-336-39538-8

### AU-DELÀ DE LA RÉPÉTITION, L'INVENTION

### Transmettre ce que l'on cherche

Gutierrez Yvonne

Yvonne Gutierrez nous livre ses expériences d'analysante et d'analyste au sein des nombreuses institutions qu'elle a fréquentées. Sa critique sans concession et féconde, son questionnement vivifiant pour la pratique et la transmission d'une psychanalyse contemporaine « incarnée » sont au cœur de son ouvrage.

(Coll. Études Psychanalytiques, 20.50 euros, 198 p.)

ISBN: 978-2-343-07622-5, ISBN EBOOK: 978-2-336-39574-6

### UNE PETITE HISTOIRE DE LA PSYCHÉ

### Ou quelques reflets de l'âme dans le miroir de l'inconscient

Guillaume Jean-Claude

Dans cet ouvrage argumenté et cliniquement documenté, déroulant une conception personnelle de l'évolution psychique, l'auteur nous conduit dans un voyage à travers l'évolution et les diverses manifestations de la psyché humaine. Il s'appuie d'une part, sur l'expérience de sa clinique psychanalytique et, d'autre part, sur une sensibilité artistique et sur des connaissances poétiques vastes et éclairantes. L'appel au poète éclaire de nombreux concepts psychanalytiques et donne une dimension supplémentaire à de très nombreux référents théoriques.

(Coll. Psychologiques, 28.00 euros, 278 p.)

ISBN: 978-2-343-05959-4, ISBN EBOOK: 978-2-336-39525-8

### PSYCHANALYSE ET ÉCRITURE

### Rencontre avec Pascal Quignard

Sous la direction de Joseph Rouzel

Une magnifique journée de rencontre avec Pascal Quignard a permis à des cliniciens de (re)poser cette énigme : l'inconscient, ça s'écrit comment ? Réunis autour de Pascal Quignard et Joseph Rouzel on trouvera ici des textes de Françoise Wilder, Sylvie Bassot-Svetoslavsky, Thierry Azema, Isabelle Pignolet de Fresnes, Serge Bedère, Nicole Malinconi, Jacques Cabassut, Luc Diaz, Claude Allione.

(Coll. Études Psychanalytiques, 16.50 euros, 150 p.)

ISBN: 978-2-343-07698-0, ISBN EBOOK: 978-2-336-39600-2

### LES MÉNINES

### Ou l'art conceptuel de Diego Vélasquez

d'Hérouville Xavier

Lors du séminaire du 11 mai 1966 Jacques Lacan évoque *Les Ménines* de Vélasquez comme support iconographique de son cycle d'étude sur la remise en question du statut de l'objet par l'expérience analytique. Au cours du séminaire suivant, Michel Foucault qui vient de publier Les mots et les choses est son invité surprise. La confrontation des deux maîtres du structuralisme s'annonce comme une joute oratoire titanesque. Le surréaliste contre le constructiviste. Lacan contre Foucault. Quelle affiche!

(Coll. Ouverture Philosophique, série Esthétique, 14.50 euros, 132 p.)
ISBN: 978-2-343-07070-4, ISBN EBOOK: 978-2-336-39499-2

### VIE DE COUPLES, ENSEMBLE POUR LA VIE

Jean-Yves Philippe

Thérèse et Gérard, Virginie et Benjamin, Camille et Olivier sont trois couples d'âges et de parcours différents qui se retrouvent au sein du mouvement des Équipes Notre-Dame. Chacun d'eux a ressenti à un moment donné le besoin de participer à ce réseau pour répondre aux questionnements sur la vie maritale et ses difficultés. Avec eux et les professionnels, religieux ou laïcs, qui composent les Équipes Notre-Dame, nous découvrons une forme de thérapie de couple.

ISBN: 978-2-336-31059-6

### CHIRURGIE ESTHÉTIQUE & FRONTIÈRES DE L'IDENTITÉ

Godefroy Michel - Préface de Gérard Flageul

La chirurgie esthétique permet-elle à un sujet de franchir les frontières de son identité ou bien de mieux les comprendre ? Quelle est, à la lumière d'une pratique psychiatrique et psychanalytique, la valeur psychologique profonde de l'acte de chirurgie plastique et esthétique ? L'étude de cas cliniques permet de mieux comprendre ce qu'il en est pour les acteurs en présence : l'entourage, le chirurgien, le psychiatre et le patient.

(Coll. Eidos série Retina, 15.50 euros, 148 p.)

ISBN: 978-2-343-07289-0, ISBN EBOOK: 978-2-336-39169-4

### AUX BORDS DU DIVAN

### Aspects cliniques du trauma

Sous la direction de Christine Loisel-Buet

Avec la participation de Hélène Avyn, Christelle Bouchire, Émeline Caret, Bertrand Drothiere, Isabelle Marlière et Catherine Weyrich

Les auteurs de cet ouvrage travaillent avec des patients dans différentes institutions ou en libéral. Ils ont tous la boussole analytique chevillée au corps. Ils écoutent, accueillent les silences et les trous de langage. Ils accompagnent tout au long d'un chemin parfois ardu qui oblige à faire preuve d'inventivité. La psychanalyse n'est ni un dogme ni une théorie dépassée. La clinique dite « du trauma » pousse à trouver des pratiques différentes, à élaborer chaque jour une clinique vivante. (Coll. Psychologiques, 24.00 euros, 238 p.)

ISBN: 978-2-343-07004-9, ISBN EBOOK: 978-2-336-39257-8

### ABORDS DU RÉEL

### Une exploration de l'ombilic des rêves

Abibon Richard

Richard Abidon fait retour à la démarche de Freud qui inventa la psychanalyse en empruntant la voie royale de l'interprétation de ses rêves. L'auteur transcrit ici ses propres rêves et en fait l'analyse publiquement, seule transmission possible d'une expérience singulière au plus près de l'inconscient, aux « abords du réel ». Avec rigueur, humour et simplicité il nous entraîne irrésistiblement dans ce périple singulier qui touche en chacun de nous l'universel de la structure de l'inconscient.

(Coll. Psychanalyse et civilisations, 34.00 euros, 328 p.)
ISBN: 978-2-343-06603-5, ISBN EBOOK: 978-2-336-39399-5

### TOUT CE QUE TU FAIS POUR LA PERSONNE SANS LA PERSONNE, TU LE FAIS CONTRE LA PERSONNE

### Vers une redéfinition de la fonction paternelle

Godebski Jean

Nos sociétés occidentales sont en pleines mutations : fin du patriarcat, démocratie participative, éthique procédurale... Chaque citoyen a le devoir de se faire entendre. Pourtant, malgré des exemples très forts, nos institutions d'accueil et de soins semblent figées dans un maternage engloutissant, un ravage ! Faire pour la personne sans la personne reste leur marque de fabrique. Multiple, plus précoce et moins autoritaire, l'évolution de la fonction paternelle, aujourd'hui, estelle un obstacle ou un progrès pour pouvoir enfin faire avec l'Autre ?

(Coll. Psychologiques, 14.00 euros, 126 p.)

ISBN: 978-2-343-07501-3, ISBN EBOOK: 978-2-336-39310-0

### LES FRONTIÈRES DES RÊVES

Sous la direction de François Soulages & Anikó Àdám

Le rêve établit-il une frontière entre l'Innenwelt et l'Umwelt ? Tout dépend de ce que l'on entend par «frontière» : mur ou porte, barrière ou pont, mécanique ou vivant, mort ou vie ? Réfléchir aux différentes frontières des rêves, c'est donc s'instruire sur le rêve lui-même. Et il n'y a pas que la psychanalyse qui nous y aide : la littérature, le cinéma, la photographie, la musique, mais aussi les religions et les mythes sont autant de corps qui incarnent les rêves et leurs frontières ; sans parler de notre vie personnelle, et pas seulement de notre vie nocturne.

(Coll. Eidos série Retina, 14.00 euros, 124 p.)

ISBN: 978-2-343-07327-9, ISBN EBOOK: 978-2-336-39253-0

### PEUT-ON CHANGER?

### Comment trouver sa route? (Nouvelle édition)

Declerck Michèle

Peut-on changer ? Telle est bien la question à laquelle ne peut se soustraire aucune thérapie, quelle qu'elle soit. Tout dépend de ce que changer veut dire : il y a le changement utopique, le changement parcimonieux, le changement qu'on attend des autres. Et puis il y a le changement en profondeur, celui qui demande un effort, une vraie motivation, un apprentissage de soi et une longue préparation. En fait, la vraie question reste : jusqu'où veut-on changer ? Dans tous les cas, le changement n'est jamais simple, jamais facile, compte tenu de tous les liens qui nous retiennent...

(20.50 euros, 200 p.)

ISBN: 978-2-343-07214-2, ISBN EBOOK: 978-2-336-39112-0

### L'HARMATTAN ITALIA

Via Degli Artisti 15; 10124 Torino harmattan.italia@gmail.com

### L'HARMATTAN HONGRIE

Könyvesbolt; Kossuth L. u. 14-16 1053 Budapest

### L'HARMATTAN KINSHASA

185, avenue Nyangwe Commune de Lingwala Kinshasa, R.D. Congo (00243) 998697603 ou (00243) 999229662

### L'HARMATTAN GUINÉE

Almamya Rue KA 028, en face du restaurant Le Cèdre OKB agency BP 3470 Conakry (00224) 657 20 85 08 / 664 28 91 96 harmattanguinee@yahoo.fr

### L'HARMATTAN CONGO

67, av. E. P. Lumumba Båt. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.) BP2874 Brazzaville harmattan.congo@yahoo.fr

### L'HARMATTAN MALI

Rue 73, Porte 536, Niamakoro, Cité Unicef, Bamako Tél. 00 (223) 20205724 / +(223) 76378082 poudiougopaul@yahoo.fr pp.harmattan@gmail.com

### L'HARMATTAN CAMEROUN

BP 11486

Face à la SNI, immeuble Don Bosco Yaoundé (00237) 99 76 61 66 harmattancam@yahoo.fr

### L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE

Résidence Karl / cité des arts Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03 (00225) 05 77 87 31 etien\_nda@yahoo.fr

### L'HARMATTAN BURKINA

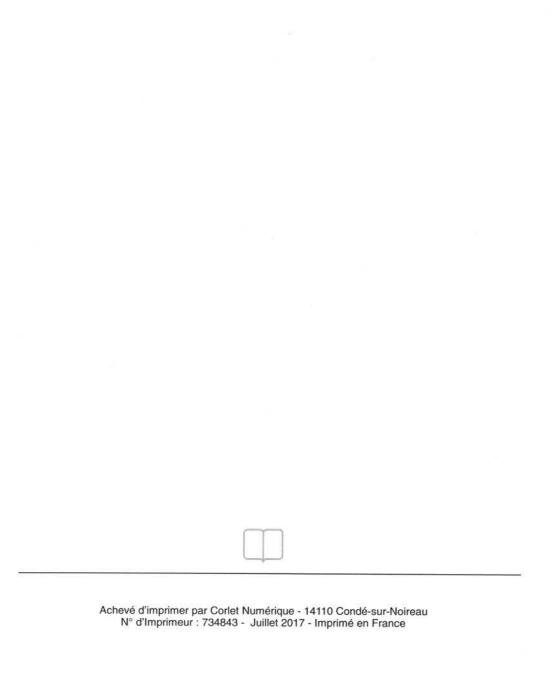
Penou Achille Some Ouagadougou (+226) 70 26 88 27

### L'HARMATTAN SÉNÉGAL

10 VDN en face Mermoz, après le pont de Fann BP 45034 Dakar Fann 33 825 98 58 / 33 860 9858 senharmattan@gmail.com / senlibraire@gmail.com www.harmattansenegal.com

### L'HARMATTAN BÉNIN

ISOR-BENIN 01 BP 359 COTONOU-RP Quartier Gbèdjromèdé, Rue Agbélenco, Lot 1247 I Tél: 00 229 21 32 53 79 christian\_dablaka123@yahoo.fr



## TROIS CONCEPTS POUR COMPRENDRE JOSÉ BLEGER

### Symbiose, ambiguïté, cadre

Ce livre s'adresse à un large public et aux chercheurs avancés en psychologie, psychanalyse, médecine et d'autres domaines (histoire, droit, philosophie, littérature, éducation, etc.), à des professionnels du social, de la santé, de la culture, du journalisme, à des militants de la « société civile », et à des artistes qui s'intéressent aux liens entre le psychisme, le social et les institutions.

C'est un outil de formation et de recherche accessible.

Il présente trois concepts de base – symbiose, ambiguïté, cadre – de l'œuvre de José Bleger, psychiatre et psychanalyste argentin (1923-1972). Il propose au lecteur de se « décentrer » pour découvrir un auteur latino-américain depuis l'Europe.

José Bleger pose une double question : Que faisons-nous de l'ambiguïté constitutive de la psyché, des groupes, des institutions ? En quoi l'ambiguïté serait-elle une matrice de la globalisation actuelle ?

Le livre s'articule avec la publication d'une revue en ligne, (Re)penser l'exil n° 6/7 (http://exil-ciph.com/revue-en-ligne/2016-2/) où figurent d'autres travaux interdisciplinaires, cliniques, sociaux en provenance de la lecture de José Bleger à Genève.

Cet ouvrage a été codirigé par **Silvia Amati Sas**, psychanalyste (Trieste) ; **Marie-Claire Caloz-Tschopp**, philosophe et théoricienne politique (Collège International de philosophie, CIPH, Genève-Paris) ; et **Valeria Wagner**, Maître d'enseignement et de recherche (Département des langues et littératures romanes, Université de Genève).







ISBN: 978-2-343-09958-3

26€

